


GAUDEO





fr. Eug. Cetri de la Guette

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE DU
MEXIQUE,
OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

PAR FERNAND CORTEZ,

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

SIXIÉME EDITION.

TOME II.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



TABLE DES CHAPITRES

contenus en ce Livre.

LIVRE QUATRIÉME.

LIVRE CINQUIÉME.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Montezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit nécessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là d'abbattre les Idoles dans la Ville de Mexique.



MONTEZUMA se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols, & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa libéralité. Ses Domestiques même ne le

reconnoissoient plus à ce caractere de douceur & de modération, qu'il sembloit avoir tiré de sa fréquentation avec les Etrangers, & qui étoit si éloigné de son temperament. Il autorisoit par tous ses discours & par toutes ses actions, la sincerité de son cœur ; & lorsqu'il crut avoir acquis & mérité la confiance du Genéral, il resolut de la mettre à l'épreuve, en lui demandant la permission d'aller quelquefois visiter ses Temples. Ce Prince donna sa parole de revenir exactement à sa prison ; car c'est ainsi qu'il l'appelloit hors de la présence de ses domestiques. Il dit à Cortez, *que pour son honneur propre, & pour l'intérêt des Espagnols même, il desiroit se montrer à son peuple, parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit retenu par violence ; maintenant que le sujet de sa détention ne subsistoit plus, après le supplice de Qualpopoca. Qu'ainsi il y avoit lieu d'appréhender quelque soulevement dont le peuple seul ne seroit pas capable, si l'on y apportoit promptement du remede, par cette apparence de liberté.* Cortez, entrant dans ses raisons, & souhaitant aussi donner quelque satisfaction aux Mexicains, répondit très-civilement à ce discours : *Qu'il avoit une entiere liberté de sortir quand il lui plairoit, & que la permission qu'il en demandoit venoit d'un excès de bonté, puisque tous les Espagnols, & le Genéral même, n'é-*

toient là que pour lui obéir. Néanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, sous prétexte que les Espagnols estimoient trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver si-tôt.

Le sujet de la sortie de Montezuma pour aller à ses Temples, donna quelques scrupules au General ; sur quoi, afin d'en tirer le parti le plus raisonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dès ce jour-là, il aboliroit les sacrifices du sang humain. On se contenta de remedier ainsi à la partie la plus criminelle de ces abus, parce qu'il n'étoit pas encore tems de s'attacher à leur entiere guérison ; & lorsqu'on ne peut aspirer tout d'un coup à ce qui est de meilleur, la prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en surmonter les inconvéniens piece à piece. Montezuma promit tout ce qu'on voulut, & en effet il fit défendre par tous ses Temples l'usage de ces sacrifices, & quoiqu'on doute s'il observa lui-même sa défense, au moins il est constant qu'ils cesserent d'être publics, & si l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on se cachoit.

La premiere visite de l'Empereur fut rendue au principal Temple du Mexique, où il alla avec tout l'éclat & toute la suite qui

l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec lui quelques Espagnols, qu'il nomma & choisit lui-même prudemment, avant qu'on les lui eût donnés, pour lui servir de gardes ou de témoins. Le Peuple célebra cette premiere vûe de son Prince par de grandes réjouissances; chacun en témoigna sa joye par ces démonstrations qui composoient leurs applaudissemens. Ce n'est pas qu'ils l'aimassent, ou qu'ils eussent perdu le souvenir de l'oppression dont il les chargeoit, mais le devoir faisoit en cette rencontre l'office de la volonté, & l'éclat d'une Couronne se fait respecter jusques sur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majestueux, & avec quelque marque de reconnoissance. Ce jour-là il parut libéral jusqu'à l'excès, par plusieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des distributions entre le menu peuple. Il monta au Temple, appuyé sur les bras des Sacrificateurs, & s'acquitta des devoirs les moins scandaleux du culte qu'il rendoit à ses Idoles; après quoi il revint au logement des Espagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faisant comprendre que le dégagement de sa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaisir de vivre avec ses amis.

Depuis ce tems-là, Montezuma sortit

librement, quelquefois pour aller au Palais où ses femmes avoient leur logement, d'autres pour visiter ses Temples ou ses Maisons de plaisir ; il rendoit néanmoins au Genéral cette espece de déférence, de lui demander sa permission, ou de le mener avec soi, lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de cérémonie. Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols, & il ne parla point de changer ; au contraire, les Mexicains s'accoutumerent enfin à considerer cette perséverance, comme une faveur qu'il faisoit aux Etrangers ; en sorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au Genéral, & rechercher son crédit, afin d'obtenir des graces du Prince ; & tous les Espagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des présens & des respects de tout le monde ; (avanture ordinaire en toutes les Cours, où les priéres & les sollicitations érigent toujours en Idoles les Favoris.)

Dans l'intervalle de cette espece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté, & avancer ces vastes & sublimes desseins qu'il sentoit naître dans son cœur, sans qu'il se proposât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler jusqu'où il étoit appellé par la

flatteuse obscurité d'une si belle apparence. Aussi-tôt que le Gouvernement de Vera-Cruz f t vacant par la mort d'Escalante, & que le supplice de Qualpopoca eût rendu les chemins libres, le Genéral nomma pour Gouverneur Gonzale de Sandoval; mais, afin de n'éloigner pas de sa personne en cette conjoncture un Officier brave & d'un grand mérite, Cortez envoya à Vera-Cruz un Soldat particulier, nommé Alonse de Grado, en qualité de Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet, & un de ceux qui s'étoient marqués dans les mutineries passées. On crut que le Genéral l'employoit afin de lui donner quelque satisfaction, & de l'éloigner; néanmoins ce fut une mauvaise politique, de mettre un homme qui n'étoit pas sûr, dans une Place qu'il devoit conserver comme une retraite, & comme un rampart contre les insultes qui pouvoient arriver du côté de l'Isle de Cuba. La présence de cet Officier auroit pû produire de grands inconvéniens, si les Vaisseaux que Velasquez avoit envoyés, afin de soutenir & de pousser ses anciennes prétentions, fussent arrivés un peu plutôt; mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de sa personne; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des Voisins de

la Ville de Vera-Cruz, qu'il fût obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoyer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voyages, pour faire amener de Vera - Cruz la mâture, les voiles, la ferrure & les autres agrets des Navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux Brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le Lac; ne pouvant oublier le discours que les Tlascalteques lui avoient rapporté touchant la rupture des ponts & des chaussées. Il parvint insensiblement à faire souhaiter à l'Empereur de voir ces vastes embarquations dont les Espagnols se servoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement; ce fut là le prétexte spécieux de cette nouveauté. On disoit à Montezuma, qu'*ils faisoient travailler le vent quand il leur plaisoit, afin de soulager les Rameurs;* & on ne pouvoit leur apprendre ce secret sans démonstration, parce que les Mexicains ignoroient absolument l'usage des voiles, & l'Empereur croyoit qu'il y alloit de sa grandeur que ses Matelots se rendissent habiles en cet art. On eut bien-tôt tout ce que l'on souhaitoit pour l'appareil des Brigantins, dont on commença la fabrique par le moyen de quelques Charpentiers de Navires qui avoient passé avec Cortez en qualité de

Soldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein necessaire à la construction du corps de ces bâtimens, suivant les ordres de Montezuma. Ainsi les Brigantins furent achevés en peu de tems, & l'Empereur voulut en faire lui-même la premiere épreuve, en s'y embarquant avec les Espagnols, afin de s'instruire plus exactement de tous les secrets de cette navigation.

Pour ce sujet il fit préparer une célebre chasse en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres, afin de se donner tout le tems nécessaire à ses observations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le suivoient ordinairement, parurent sur le lac, remplis de ses Officiers & des Chasseurs. On avoit augmenté le nombre des Rameurs, dans l'espérance de donner une grande réputation à la légereté de leurs Bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroissoient pesans & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur; les brigantins qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plutôt déployé les voiles & mis les rames en l'eau, qu'ils laisserent bien loin derriere eux cette flotte de canots avec une surprise extrême de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Espagnols,

qui, outre les divertiſſemens de la chaſſe dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaiſir, furent encore régalés d'un ſuperbe feſtin par l'Empereur. Il ſe plut tellement à railler ſes Canoteurs ſur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant après les Brigantins, qu'il ſembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Eſpagnols.

Au retour, toute la Ville accourut pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les maiſons flotantes. La nouveauté fit ſon effet ordinaire dans les eſprits : ils admiroient ſur-tout le maniement du timon & des voiles qui, ſelon leur penſée, commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairés louerent cette invention comme un ſecret de quelque art qui excédoit la portée de leur eſprit, & le vulgaire la conſidera comme l'effet d'une ſcience ſurnaturelle ou d'un empire ſur les Elemens. Ce qui en reſulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudiſſement général ces Brigantins dont la conſtruction avoit bien d'autres vûes, & cette précaution du Genéral eut ſa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choſes, puiſqu'il exécuta ce qui lui étoit avantageux, & qu'il acquit aux Eſpagnols un nouveau degré d'eſtime.

Au même tems, le Genéral ſuivant ſa vigilance & ſon activité ordinaire, prenoit

d'autres mesures. Il insinuoit dans l'esprit de Montezuma, & des Nobles qui lui faisoient la cour, des sentimens d'estime & de vénération pour le Prince qui l'avoit envoyé. Il louoit la clémence de ce Monarque, il vantoit son pouvoir, & ses discours coulés avec adresse, firent une si douce impression sur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à souhaiter passionnément l'alliance qu'on leur proposoit, & le commerce avec les Espagnols, comme une chose avantageuse à l'Etat. D'ailleurs Cortez faisoit un fond de lumieres & de connoissances importantes à son dessein, sans qu'il parût avoir d'autre motif que celui d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes, des rivieres, & des mines les plus considérables; de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, la qualité de ces mers, les rades & les ports les plus assurés; si éloigné en apparence du moindre dessein en ces observations que le simple hazard lui faisoit tomber dans l'esprit, que Montezuma, afin de l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par ses Peintres, assistés de quelques sçavans en cette connoissance, une espece de Carte Geographique qui représentoit l'étendue de son Domaine; sur quoi il fit re-

marquer à Cortez toutes les ſingularités dignes de quelque attention ; même il permit que quelques Eſpagnols allaſſent reconnoître les mines les plus fameuſes, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaiſſeaux. Cortez lui propoſa cette reconnoiſſance, ſous prétexte de porter à ſon Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable en cet Empire ; & Montezuma n'agréa pas ſeulement la choſe, il nomma des ſoldats qui devoient accompagner les Eſpagnols, & dépêcha partout des ordres, afin de leur procurer les paſſages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient ſçavoir ; ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquiétude, & que ſon intention s'accordoit parfaitement avec ſes paroles.

Quoique les nouveautés fuſſent extrêmement à craindre en cette ſaiſon où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité, néanmoins nos Hiſtoriens rapportent ici une réſolution des Eſpagnols ſi imprudente & ſi mal concertée que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'ayons point de raiſons pour la ſupprimer. Bernard Diaz aſſure donc qu'on ſe détermina en ce temslà à mettre en pieces toutes les Idoles du Mexique, & à convertir en une Egliſe le principal Temple de cette Ville. François

Lopez deGomara, qui convient quelquefois avec ce premier Auteur ſur ce qui paroît le moins vraiſemblable, avoit déja avancé la même choſe. Ils aſſurent que les Eſpagnols ſortirent dans la réſolution d'exécuter ce projet, malgré les prieres & la réſiſtance de Montezuma, que lesSacrificateurs prirent les armes, & que toute la Ville ſe ſouleva pour défendre ſes Dieux : on ajoute que cette émotion dura quelque tems, ſans aller juſqu'aux voies de fait, & qu'enfin la conſidération du bien public & de la paix, obligea nos gens à laiſſer les I oles en repos, en ſe contentant de préparer une Chapelle, & d'élever dans le Temple même, un Autel où on mit la Croix de Jesus-Christ, & une Image de ſa très-ſainte Mere, & où on célebra la Meſſe qui fut chantée ſolemnellement; que cet Autel y demeura long-tems ſur pied par les ſoins des Sacrificateurs qui s'appliquerent tous les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette relation, & la pouſſe encore plus loin par quelques circonſtances, qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la narration, ſi tant eſt que la Rhetorique de l'Hiſtoire ſe mêle d'en employer quelques-uns. Il nous repréſente une Proceſſion fort dévote, quoique faite avec les armes à la main, exprès afin d'accompagner les ſaintes Images juſ-

qu'au Temple. Il recite au pied de la lettre, ou il compose une Oraison que Cortez fit devant le Crucifix, & il étale une espece de miracle produit en faveur de la dévotion du Genéral. Il semble que cet homme anime son zéle, pour nous persuader un fait dont je n'ai pu découvrir le premier Auteur. C'est que les Mexicains s'émurent ensuite, sur ce que le Ciel leur refusoit le secours ordinaire de la pluye, & qu'ils accoururent au logis du Genéral, avec une impétuosité qui tenoit un peu de la sédition. Ils crioient que leurs Dieux avoient retiré leur assistance depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinités étrangeres. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de son Dieu, une pluye abondante en peu d'heures, & le Ciel prit soin de dégager à point nommé la parole du Général, ce qui remplit d'étonnement & d'admiration l'Empereur & tous ses Sujets.

On ne fera point de réfléxion sur l'embarras où Cortez se jetta, en se rendant garant, envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la vérité de sa Religion : cela pouvoit naître de l'ardeur de son zéle ; & le merveilleux du succès ne doit point nous surprendre, puisqu'il se peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on mérite & on ob-

tient les miracles; mais ce fait heurte si fort la droite raison, qu'on lui accordera difficilement sa croyance, si l'on considere les lumieres du Genéral, & le génie & la science du Pere Olmedo. On suppose néanmoins que l'entreprise d'abbattre les Idoles des Mexicains, en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succès qu'ils lui attribuent; cependant elle nous fournit diverses considérations qui nous obligent au moins à douter si elle ne pouvoit pas en avoir une autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelquefois son sentiment sur les actions qu'il rapporte, ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Comuzel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée? On étoit parfaitement bien avec Montezuma, & la tranquillité dont on jouissoit alors rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols; cependant il n'avoit donné aucune espérance de recevoir les vérités de l'Evangile; au contraire il avoit toujours la même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolâtrie. Celui des Mexicains étoit encore plus ferme à défendre leur culte impie, avec une dureté invincible, & ils avoient alors une grande disposition à se soulever contre les Espagnols. Quelle Politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-

tems contre la volonté de Montezuma ? Si l'on confidere le but de cette expédition, on ne le trouvera ni folide ni raifonnable. Faut-il commencer par le debris des Idoles à détromper les Idolâtres, & traiter une cerémonie extérieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion ? On ne fe contente pas de placer de faintes Images en un lieu impur & abominable, on les commet encore à la difcretion des Sacrificateurs Idolâtres, expofées à leurs irrévérences & à leurs facriléges, & on va célebrer le divin Sacrifice de la Meffe au milieu des infâmes fimulacres du Démon ; voilà les attentats que Herrera qualifie une faction mémorable ; c'eft au Lecteur à décider fur cette qualité : pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Chriftianifme ne nous fourniffent aucune raifon qui puiffe fauver ces inconvéniens ; & fans rien prononcer fur la vérité de cet évenement, on voudroit feulement qu'un procedé auffi irrégulier que celui qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Hiftoire à des vérités qui paroiffent incroyables.

CHAPITRE II.

On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols par le Roi de Tezeuco. Montezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'Auteur de la trahison.

L'Entreprise des Espagnols roula dès ses commencemens sur des accidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquiétude se succédoient tour-à-tour ; l'espérance l'emportoit quelquefois sur les obstacles qui se présentoient, & d'autres fois la confiance faisoit renaître les périls, parce que tous les desseins des hommes, & leurs succès, sont naturellement sujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaison si étroite qu'ils se suivent de bien près, & nous devons croire que cette instabilité étoit nécessaire pour corriger le désordre de nos passions.

L'aveuglement des Payens attachoit cette vicissitude à la révolution d'une rouë imaginaire, formée de l'enchaînement des succès heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit reglé par un certain fantôme

tôme indiſcret & volage qu'ils appelloient Fortune, abandonnant ainſi à la diſpoſition du hazard leurs deſirs & leurs craintes, quoiqu'en effet ce ſoit en vertu des ſages Decrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & conſtant en cette vie, afin qu'on poſſede l'un & qu'on ſouffre l'autre avec modération, & que notre entendement s'éleve juſqu'au ſejour des Bienheureux, pour y trouver quelque choſe de réel & d'aſſuré.

Les Eſpagnols avoient aſſez de preuves de la bonne volonté de Montezuma & de l'eſtime de ſes Sujets; cependant, au même tems qu'ils jouiſſoient d'un repos ſi favorable, il s'éleva une tempête qui penſa déconcerter toutes les meſures de leur Genéral. Elle fut excitée par Cacumazin, neveu de Montezuma, Roi de Tezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince en la fleur de ſon âge avoit beaucoup d'ambition & peu de Jugement, & ſur le Conſeil de ſes ſeules paſſions, il forma le deſſein de s'acquerir une gloire immortelle entre ceux de ſa Nation, en attaquant les Eſpagnols ſous prétexte de rendre la liberté à ſon Souverain. Sa dignité & la Nobleſſe de ſon rang lui paroiſſoient des titres aſſez avantageux pour lui faire eſperer la Couronne de l'Em-

pire à la premiere élection, & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort près. Sa premiere démarche fut de ſaper inſenſiblement les fondemens du reſpect & de l'eſtime qu'on avoit pour Montezuma, en inſinuant que c'étoit par pure baſſeſſe & faute de courage, que ce Prince demeuroit dans une ſujetion indigne de ſon caractere. De-là il paſſa à des accuſations contre les Eſpagnols : il repréſentoit *l'oppreſſion que l'Empereur ſouffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient uſurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie inſupportable ;* & il n'oublioit aucune des raiſons qui pouvoient les rendre odieux & mépriſables. Il répandit depuis cette ſemence de révolte entre ces petits Souverains qui régnoient ſur le grand lac de Mexique, & la diſpoſition favorable qu'il trouva en leurs eſprits, le confirma dans la réſolution d'exécuter ſon deſſein. Cacumazin aſſembla donc ſecretement ſes amis & ſes parens en ſon Palais où ſe trouverent les Rois deCuyoacan, d'Iztacpalapa,deTacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voiſinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de réputation, & qui, outre le grand nombre de gens de guerre dont ils étoient ſuivis, ſe piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un diſcours ſoutenu de pluſieurs raiſons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele déſintereſſé à ſon ambition. Il exagera „ l'état „ miſérable où l'Empereur ſe trouvoit, „ paroiſſant avoir perdu juſqu'au ſouvenir „ de ſa propre liberté, & l'obligation „ qu'ils avoient tous, comme de fideles „ Sujets, de conſpirer à le tirer de cette „ indigne ſervitude. *Il prouva la ſincerité* „ *de ſon zele par* les liens du ſang qui „ l'obligeoient à prendre part aux diſgra- „ ces de ſon oncle. *Après cela, Cacuma-* „ *zin ſe détachant contre les Eſpagnols :* „ Qu'attendons-nous, *dit-il*, mes pa- „ rens & mes chers amis? Et quand ou- „ vrirons-nous les yeux ſur la honte de „ notre Nation & ſur la baſſeſſe de notre „ patience? Nous qui ſommes nés pour les „ armes, & qui établiſſons toute notre fé- „ licité en la terreur que nous portons „ dans l'ame de nos Ennemis, nous baiſ- „ ſons la tête ſous le joug honteux d'une „ Nation étrangére. Leur inſolence eſt un „ reproche à notre lâcheté, & ne croît „ que ſur le mépris qu'ils font de notre „ tolérance. Conſidérons le progrès qu'ils „ ont fait en ſi peu de tems, & nous „ reconnoîtrons bien-tôt notre mauvaiſe „ conduite, & ce que notre devoir nous „

„ demande. Nous les avons vû ſe jetter
„ dans la Ville Capitale, fiers de quatre
„ victoires, où le peu de réſiſtance leur a
„ laiſſé prendre le titre de Vaillans. Ils y
„ ont fait une entrée triomphante en dé-
„ pit de l'Empereur, contre la volonté de
„ ſa Nobleſſe & de ſes Miniſtres, & ils
„ ont introduit avec eux des eſclaves ré-
„ voltés contre nous, qui paroiſſoient de-
„ vant nos yeux les armes à la main à
„ l'abri de leur protection, foulant aux
„ pieds la gloire des Mexicains, afin d'é-
„ lever un trophée à la vanité des Tlaſ-
„ calteques. Ils ont ôté la vie à un Genéral
„ de l'Empire par un ſupplice public &
„ ſcandaleux, en uſurpant ſur les terres
„ d'autrui le droit des Magiſtrats, & l'au-
„ torité de faire des Loix. Enfin, pour
„ comble d'inſolence, ils ont arrêté dans
„ ſon logis même le Grand Montezuma;
„ ils l'ont enlevé par force de ſon Palais,
„ & non contens de lui donner des Gardes
„ à notre vûe, ils ſe ſont déchainés juſ-
„ qu'à cette indignité d'outrager ſa per-
„ ſonne & ſa Majeſté, en le chargeant des
„ mêmes fers qu'ils font porter à d'infâmes
„ voleurs. Cela s'eſt fait, nous le ſçavons:
„ mais qui pourra le croire? Et le témoi-
„ gnage des yeux même n'eſt-il pas ré-
„ cuſable en cette occaſion? Quoiqu'en-

fin ce ſoit une vérité pleine d'infamie ,,
pour nous, qu'on doit envelopper dans ,,
le ſilence , ou plutôt dans un éternel ,,
oubli. Qu'eſt - ce donc , braves Mexi- ,,
cains , qui peut maintenant vous rete- ,,
nir ? Votre Empereur eſt en priſon, & ,,
vous n'avez pas encore les armes à la ,,
main ? Cette image de liberté dont vous ,,
l'avez vu jouir ces jours paſſés , n'eſt ,,
qu'un paſſage trompeur par où ils l'ont ,,
conduit à un eſclavage encore plus hon- ,,
teux , puiſqu'ils regnent en Tyrans ſur ſon ,,
eſprit , & qu'ils ſe ſont emparés de ſa vo- ,,
lonté ; ce qui eſt une eſpece de priſon la ,,
plus indigne d'un Souverain. C'eſt par-là ,,
qu'ils nous gouvernent , & qu'ils nous ,,
commandent abſolument , puiſque celui ,,
qui eſt en droit de nous commander , leur ,,
obéit. Vous voyez qu'il abandonne le ,,
ſoin de ſon Etat , qu'il n'eſt plus appli- ,,
qué à la conſervation des Loix , & que ,,
ſon cœur , autrefois tout royal , n'a plus ,,
que la baſſeſſe d'un eſclave. Nous au- ,,
tres ſur qui l'Empire fonde ſon appui , ,,
nous devons prêter nos épaules en un ,,
beſoin , afin d'empêcher ſa chûte. Notre ,,
devoir eſt de joindre nos forces , d'ex- ,,
terminer ces nouveaux venus , & de met- ,,
tre notre Empereur en liberté. Si nous ,,
lui déplaiſons en deſſerrant un peu les ,,

„ liens de notre obéïssance pour son avan-
„ tage, il connoîtra la bonté du remede
„ quand il se verra délivré du mal : s'il
„ ne le connoît pas, le Mexique ne manque
„ pas d'hommes dont la tête puisse remplir
„ dignement la Couronne, & il n'est pas le
„ premier de nos Rois qui, pour ne sçavoir
„ pas régner, ou pour régner avec négli-
„ gence, a laissé tomber le Sceptre de ses
„ mains. „ Cacumazin leur fit ce discours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroyables menaces contre les Espagnols, & s'offrirent de servir en personne à cette faction, à la réserve du Prince Matalcingo qui, étant parent de l'Empereur, au même degré que le Roi de Tezeuco, avoit aussi ses prétentions à la Couronne. Il pénetra le motif d'intérêt qui faisoit agir son corival, & résolut de faire échoüer son dessein, en remontrant qu'il étoit nécessaire & conforme à leur devoir d'en informer Montezuma, puisqu'il n'étoit pas raisonnable de se jetter les armes à la main dans une maison où il résidoit, avant d'avoir mis sa personne en sûreté, tant à cause du peril auquel ils exposeroient sa vie, que pour éviter la fâcheuse nécessité d'aller assommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les

autres rejetterent bien loin cette propoſition comme étant impraticable ; & Cacumazin ne put s'empêcher de bruſquer Matalcingo qui ſouffrit cette injure, afin de l'entretenir toujours dans ſes eſpérances. L'aſſemblée ſe ſépara de cette maniere, après avoir marqué le jour & la forme de l'exécution, & recommandé le ſecret.

Montezuma & Cortez apprirent cette conjuration preſque en même tems. Le premier en fut informé par un avis ſecret attribué au Seigneur de Matalcingo, & Cortez, par le moyen de ſes Eſpions & de ſes Confidens. Ils ſe chercherent auſſi-tôt, afin de ſe communiquer un ſecret de cette importance ; & l'Empereur fut aſſez heureux pour s'expliquer le premier d'une maniere qui prouva ſa ſincerité. Il rendit un compte exact à Cortez de tout ce qui s'étoit paſſé. Il témoigna une extrême colere contre ſon neveu, & contre les autres conjurés, & il propoſa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils méritoient, mais le Genéral, après lui avoir fait comprendre qu'il étoit bien inſtruit de tout par de certaines circonſtances eſſentielles, répondit à Montezuma, *qu'il avoit bien du déplaiſir d'être la cauſe de ce ſoulevement de ſes Sujets, & que cette raiſon l'obligeoit à prendre ſur*

son compte le remede qu'il étoit nécessaire d'y apporter; qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols, afin de prendre le mal à sa source, & de lui amener Cacumazin pieds & poings liés, avant qu'il se fût joint aux autres Conjurés, & qu'il les poussât dans la nécessité d'employer des remedes plus violens. Montezuma n'approuva point ce projet; au contraire il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité sur des personnes aussi considérables dans son Etat. Il pria le Genéral de dissimuler son ressentiment pour l'amour de lui. Enfin il lui dit pour derniere résolution: *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Mexicains à vouloir se séparer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible: qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison, & que, s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de mediateurs en cette affaire.*

Après quelques reflexions, l'Empereur cruç

crut qu'il falloit eſſayer premierement les voyes de la douceur, & que la dépendance de reſpect que ſon neveu avoit pour lui, pourroit appaiſer ſon inquiétude, & le réduire à la raiſon, lorſqu'il lui repréſenteroit ſon devoir, & l'engagement qu'il avoit de ſe conſerver l'amitié des Eſpagnols. A cet effet il lui envoya un Officier de confiance pour lui ſignifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur, & lui dire de celle du Genéral : *Qu'il ſouhaitoit ſon amitié, & de le voir, afin de lui en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin qui avoit déja rejetté les conſeils de l'obéiſſance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Montezuma avec toute l'inſolence d'un homme abîmé, & à Cortez, avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le Genéral à demander une autre fois à l'Empereur la permiſſion d'attaquer Tezeuco; mais Montezuma rejetta encore cette propoſition, & dit à Cortez que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'il le laiſſât ſe conduire ſuivant ſon expérience, & la connoiſſance qu'il avoit de l'humeur de ſon neveu, & des motifs de ſon extravagance.

Dès ce moment il ne parla de cette action avec ſes Miniſtres, qu'avec une extrême réſerve, paroiſſant mépriſer le crime, à deſſein

d'endormir le Criminel. Il disoit, *que cette audace de son neveu n'étoit qu'un emportement de jeunesse, un mouvement d'un étourdi sans aucune expérience.* Cependant il dressoit une conjuration secrete contre le conspirateur par le moyen de ses propres domestiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellerent le souvenir à la vue des présens & des promesses qu'on leur fit. Montezuma obtint donc par cette voye, qu'ils se saisissent durant la nuit de la personne de son neveu dans son propre logis, & qu'ils l'embarquassent sur un canot qui étoit prêt. Il fut ainsi amené à Mexique, sans qu'il pût se défendre, & l'Empereur laissa paroître alors toute sa colere qu'il avoit tenu cachée; ainsi, sans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ses excuses, il le fit mettre, suivant l'avis de Cortez, dans la prison destinée à la garde des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irrémissible, & digne du dernier supplice.

Un frere de Cacumazin se trouvoit alors à Mexique; il étoit heureusement échappé peu de jours auparavant des mains de ce rebelle qui avoit voulu le faire assassiner en trahison sur quelques différends assez legers. Montezuma l'avoit reçu dans son Palais, & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre

à couvert contre les reſſentimens de ſon frere. Ce Prince étoit vaillant & ſage, fort eſtimé à la Cour de Mexique, & extrêmement conſideré des vaſſaux de ſon frere. Les circonſtances de ſa diſgrace redoubloient encore l'eſtime & l'affection. Cortez jetta les yeux ſur lui; & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à ſon parti, il propoſa à l'Empereur de lui donner l'inveſtiture de la Seigneurie de Tezeuco, puiſque ſon frere s'étoit rendu incapable de régner, après avoir conſpiré contre ſon Souverain. Il repréſenta *qu'il n'y avoit point de ſûreté à punir du dernier ſupplice un criminel d'une ſi haute conſidération, en un tems où les eſprits des Nobles étoient en mouvement; qu'en le privant de ſa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit, & ſeroit néanmoins aſſez rigoureux pour imprimer de la terreur à tous ſes partiſans; que le jeune homme qu'il lui propoſoit, avoit de meilleures inclinations, qu'il lui devoit déja la vie, & qu'il lui ſeroit encore redevable d'une Couronne, & d'autant plus engagé à reconnoître ce bienfait, qu'il avoit à le ſoutenir contre ſon frere; qu'enfin, par cette diſpoſition, l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit hériter, & conſervoit à ſon ſang la dignité du premier Electeur, qui étoit d'un ſi grand prix dans l'Empire.*

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi-tôt à son Conseil, où on donna de grands éloges à la justice & à la clémence de l'Empereur ; sur quoi les Ministres dresserent un decret en vertu duquel Cacumazin fut dépossedé de toutes ses dignités, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce pays-là, & son frere nommé pour lui succeder au Royaume & à l'Electorat. Après quoi Montezuma fit venir le nouveau Roi, & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques cerémonies, il lui fit un discours où il paroissoit de la Majesté, réduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidelité ; à quoi il ajouta en présence de l'assemblée, *qu'il avoit pris cette résolution par le conseil de Cortez*, afin de faire comprendre à ce Prince qu'il étoit redevable de sa Couronne au Genéral. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation ; la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bienfait de cette nature : mais il est bon de remarquer les soins que Montezuma se donnoit pour inspirer à ses peuples des sentimens favorables aux Espagnols & à leur Genéral.

Le nouveau Roi alla bien-tôt prendre possession du Trône à Tezeuco où il fut reçu & couronné avec de grandes acclamations &

une extrême joye. Chacun s'empressoit à célebrer son exaltation, les uns par amour pour sa personne, & par la compassion qu'ils avoient sentie de ses disgraces, les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin, & tous ensemble, afin de témoigner que son crime leur faisoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment qui punissoit les coupables sans répandre du sang; & on l'attribua à l'élevation du génie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable modération de celui de l'Empereur. Ce nouveau procedé fut d'une si grande conséquence pour ébranler les autres conjurés, qu'ils rompirent aussi-tôt les troupes qu'ils avoient assemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet, ils eurent recours à Cortez, & enfin ils obtinrent leur pardon par son intercession. Ainsi, cette tempête, qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du péril avec un nouvel éclat, en partie par son adresse, & en partie parce que les accidens même lui furent favorables, puisque Montezuma crut lui étre redevable du repos de son Etat; que le premier Prince de l'Empire fut élevé par sa faveur à cette haute dignité, & qu'il trouva moyen de s'acquerir ceux même

qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligés.

CHAPITRE III.

Monteζuma prend la résolution de renvoyer Corteζ, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le légitime héritier de cet Etat, en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obéissance, & qu'on lui paye un tribut comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.

LORSQUE le calme eut succedé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancemens de frayeur que la mémoire du péril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en lui-même sur l'état auquel il se trouvoit. Il lui parut que les Espagnols faisoient un long sejour à sa Cour, & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté, la bonté qu'il leur témoignoit : sur quoi il prit la résolution de se familiariser moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voyoit bien que le prétexte dont Cacumazin s'étoit servi pour se soulever,

tournoit à sa confusion, puisqu'on attribuoit sa bonté à une bassesse d'esprit, & il y avoit des momens où il s'accusoit d'avoir donné occasion à ces murmures. Ce Prince sentoit la diminution de son autorité, dont la jalousie tient toujours un poste fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les passions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ses Sujets ne retombassent en de nouvelles inquiétudes, & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hatât le terme de son retour : mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette proposition avec bienséance, parce qu'on n'ose faire un libre aveu de ces soupçons qui paroissent une espece de crainte. Montezuma fut durant quelques jours en ces irrésolutions, & conclut enfin qu'il devoit, préferablement à tout, renvoyer les Espagnols, & se délivrer de cet obstacle qui feroit toujours chanceler la fidelité de ses Sujets.

Il prépara cette matiere avec beaucoup d'adresse, ayant prévenu toutes les réponses de Cortez avant que de lui déclarer ses intentions, & détruit toutes les raisons sur lesquelles il pouvoit fonder son retardement. Ce Prince attendit donc que le

Genéral vînt le visiter, & le reçut sans marquer aucun changement en ses actions ni en ses discours. Il fit tomber la conversation sur le sujet du Roi d'Espagne dont ils parloient souvent, appuyant sur la vénération qu'il avoit pour ce Monarque, & tournant adroitement le même sujet à son but, il dit : *qu'il avoit résolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de Successeur de Quezalcoal, & de Seigneur propriétaire de l'empire du Mexique.* C'étoit en effet la résoluion de Montezuma, & la seule chose qu'il dit comme il la pensoit, quoiqu'il ne prétendît pas alors en restituer le Domaine au Roi ; mais seulement éloigner Cortez, & lui donner congé avec plus d'honneur. Il ajouta donc, *qu'il étoit prêt d'assembler la Noblesse de ses Etats, & de faire cet aveu en leur présence, afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'établissent par quelque contribution dont il avoit dessein de leur montrer l'exemple, ayant déja préparé des joyaux & d'autres présens de grand prix, afin de satisfaire de sa part à cette obligation ; qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne par tout ce qu'elle possedoit de plus précieux, & qu'il ne desesperoit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considé-*

rable, que ce présent pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince, comme la premiere reconnoissance de l'Empire du Mexique.

Cette proposition de Montezuma accordoit en même-tems aux Espagnols, tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition, & même leur avarice. Elle visoit à leur retrancher tous les prétextes d'un plus long sejour à la Cour, avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent; mais il avoit sçû détourner cette vûe avec tant d'adresse, que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa libéralité sans la rejetter, & aussi sans l'encherir, puisqu'il ne faisoit que recevoir de la part de son Prince ce qui lui étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs très-satisfait d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit osé demander en la situation où ses affaires étoient. Il éxaltoit parmi ses Officiers & ses Soldats le service qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un si puissant Monarque à devenir son Tributaire. Il représentoit les richesses immenses qui pourroient accompagner cette nouvelle, afin que la relation n'en parût point toute nue, & qu'elle ne courût point le risque de passer pour incroyable. La vérité est qu'il ne pensoit pas

alors à s'écarter un moment de son entreprise, & il ne lui paroissoit pas qu'il fût difficile de se maintenir, jusqu'à ce qu'on en eût appris l'état & le progrès en Espagne, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit suivre. Sa confiance étoit fondée sur la bonne volonté que Montezuma lui témoignoit, sur les amis qu'il acqueroit tous les jours en cette Cour; enfin sur ces heureux succès qui venoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes se placer sous sa main, ou par quelque cause superieure qui l'animoit à ne point borner ses espérances à la vûe de tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour les remplir.

Cependant Montezuma qui alloit à son but, & qui sçavoit l'art de déliberer à loisir sur ce qu'il vouloit éxécuter sans remise, dépêcha promptement ses ordres pour assembler tous les Caciques de son Empire, suivant sa coutume, lorsqu'il se présentoit quelque affaire importante où la Noblesse devoit assister, sans faire citer les plus éloignés, afin de parvenir plutôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence. Ils se rendirent tous à Mexique en peu de tems avec la suite qu'ils menoient ordinairement à la Cour en si grand nombre, qu'il auroit pû donner quelques soupçons, si on en avoit ignoré le motif & l'usage. Montezuma

les aſſembla dans l'appartement où il demeuroit ; & là, en préſence de Cortez, qui fut appellé à cette conférence, avec ſes Truchemens & quelques-uns de ſes Capitaines, il leur fit un raiſonnement qui leur apprenoit les raiſons de la réſolution qu'il avoit priſe, & qui ſauvoit adroitement la dureté de cette propoſition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux aſſemblées, & que le Genéral n'aſſiſta point à la premiere. Cela peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur, puiſque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la ſeconde relation de ſon expédition ; outre qu'il s'agiſſoit alors de le ſatisfaire, & de lui donner de la confiance ; ainſi ce n'étoit pas le tems de tenir des conſeils ſans ſa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité, parce que les Nobles & les Miniſtres qui réſidoient à la Cour, y furent auſſi préſens, & Montezuma jettant les yeux ſur l'aſſemblée d'un air agréable & plein de majeſté, commença ſon diſcours : il attira d'abord la bienveillance & l'attention, en leur repréſentant *à quel point il les aimoit, & combien ils lui étoient obligés :* il les fit ſouvenir, *qu'ils tenoient de ſa main les richeſſes & les dignités qu'ils poſſédoient,* & il établit ſur ce principe, *l'engagement où ils ſe trouvoient, de croire qu'il ne leur*

proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, après l'avoir digeré par une mûre délibération, après en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'intéresser la Divinité en ses résolutions; & on le crut alors sur sa bonne foi, parce qu'il n'étoit pas extraordinaire que le Demon le favorisât de ses réponses. Après avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Montezuma déduisit en peu de mots "l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expédition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal, leur premier Empereur, & la Prophetie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des Pays Orientaux; prédisant par une inspiration du Ciel, que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces. *Après cela, il posa comme un fait incontestable*, que le Roi des Espagnols, Souverain de ces Regions Orientales, étoit le légitime Successeur de Quezalcoal: *ajoutant*, que ce Monarque étant celui qui devoit donner la naissance à ce Prince tant souhaité parmi les Mexicains, promis

tant de fois par leurs Oracles & par les ,,
Propheties, pour lesquelles on avoit tant ,,
de respect, ils devoient tous reconnoître ,,
ce droit héréditaire en sa personne, en ,,
rendant à son sang les hommages qu'en ,,
son absence on avoit deferés au droit ,,
d'élection. Que si le Roi d'Espagne étoit ,,
venu maintenant en personne, comme ,,
l avoit envoyé ses Ambassadeurs, lui- ,,
nême qui leur parloit, avoit tant d'amour ,,
pour la raison & pour ses Sujets, que le ,,
plus grand bien qu'il pourroit leur pro- ,,
curer, seroit d'être le premier à se dé- ,,
pouiller de la dignité qu'il possédoit, en ,,
emettant à ses pieds la Couronne pour ,,
ui en laisser la disposition absolue, ou ,,
pour la recevoir de sa main. Cepen- ,,
dant, comme il se sentoit redevable à la ,,
bonté de ses Dieux de lui avoir accordé le ,,
bonheur de voir arriver de son tems une ,,
connoissance si desirée, il vouloit être le ,,
premier à déclarer sa joye qui ne pou- ,,
oit être trop empressée en cette occa- ,,
on. Qu'il avoit donc résolu d'offrir dès ,,
e moment son obéissance à ce Monarque, ,,
 de lui faire quelque service considéra- ,,
le, ayant destiné pour ce sujet les plus ,,
ches joyaux de son tresor. Qu'il souhai- ,,
oit que sa Noblesse suivît son exemple, ,,
on-seulement en s'acquittant de la mê- ,,

„ me reconnoissance, mais encore en l'ac-
„ compagnant de quelque contribution de
„ leurs biens, afin que le service, étant plus
„ grand, en parût plus éclatant aux yeux
„ de ce Prince.

Montezuma finit ainsi son discours qu'il ne prononça pas néanmoins tout d'une suite, puisque, malgré les efforts qu'il se fit en cette action, quand il vint à se déclarer vassal d'un autre Prince, la déclaration lui parut si outrée, qu'il demeura quelque tems sans trouver des termes propres à cette expression; & en la formant, il s'attendrit si ouvertement, qu'on vit quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par force de ses yeux. Les Mexicains qui connurent son agitation, & la cause d'où elle procédoit, accompagnerent la douleur de leur Prince par des sanglots poussés avec moins de retenue, voulant, comme il sembloit, avec un peu de flaterie, que leur fidelité fît du bruit. C'est ce qui engagea Cortez à demander permission de parler, afin de rassurer Montezuma, en disant, *que l'intention de son Roi étoit fort éloignée de le déposseder de sa dignité, & qu'il n'avoit aucun dessein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en son Empire, puisqu'il ne demandoit présentement que l'éclaircissement de son droit en faveur de ses descendans, à*

cause qu'il étoit si éloigné des Régions qui composoient ce vaste Empire, & si occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de très-long tems le cas dont leurs traditions avoient parlé. Cette protestation rassura l'esprit de Montezuma; il reprit un air tranquille, & acheva son discours, ainsi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confusion s'emparerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la résolution de l'Empereur. Elle leur parut disproportionnée, & indigne de la Majesté d'un Monarque si puissant & si jaloux de son autorité. Ils le regardoient sans qu'aucun eût la hardiesse d'y répondre, ou d'en convenir, ne sçachant de quelle maniere ils devoient ajuster leur réponse sur les sentimens du Souverain. Ce silence respectueux dura jusqu'à ce que le premier Magistrat mieux informé des intentions de l'Empereur, prit la parole, & dit, *que tous les Nobles qui assistoient au Conseil, respectoient Montezuma comme leur Roi & comme leur Seigneur naturel & légitime, & qu'ils étoient disposés d'obéir avec empressement à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple, puisqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien médité & consulté avec le Ciel, & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celui de sa voix, pour apprendre la*

volonté des Dieux. Tous ſe rangerent à cet avis, & Cortez prenant à ſon tour l'occaſion de marquer ſa reconnoiſſance, dicta à ſes Truchemens un autre diſcours qui n'étoit pas moins adroit que le premier : *Il remercia Montezuma & toute l'aſſiſtance de ce témoignage de leur bonne volonté, acceptant au nom de ſon Roi le ſervice qu'ils lui offroient*, & reglant ſes complimens ſur ce principe, qu'il ne falloit point paroître ſurpris qu'ils rendiſſent ce devoir à ſon prince de la même maniere qu'un homme, qui reçoit ce qui lui eſt dû, ſe contente d'agréer l'exactitude de ſon débiteur.

Les larmes que Montezuma répandit, ne donnerent point encore de ſoupçons au Général ſur cet effort de la libéralité de ce Prince, & il ne découvrit point que ſon but étoit de le renvoyer. Sur quoi il étoit excuſable en quelque ſorte, de s'être laiſſé entraîner au premier bruit, parce qu'ayant trouvé l'opinion de ces deſcendans de Quezalcoal établie entre les Mexicains, comme une vèrité très-conſtante, & une ferme perſuaſion que le Roi d'Eſpagne étoit indubitablement un de ces deſcendans, l'hommage qu'ils lui rendoient ne paroiſſoit pas ſi irrégulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette ſuppoſition il pouvoit encore attribuer les pleurs de

Montezuma

Montezuma, & la douleur qu'il souffrit de se déclarer Vassal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on mesure l'extrême distance qui est entre la souveraineté & la sujetion ; ce qui est à la vérité une de ces rencontres où l'esprit peut être abbattu sans faire tort à la grandeur de l'ame. Néanmoins on doit croire qu'encore que Montezuma regardât le Roi d'Espagne comme le légitime successeur de l'Empire de Mexique, il n'avoit pas dessein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa vûe étoit de se débarrasser des Espagnols, & de gagner du tems, afin de prendre ses mesures sur le conseil de son ambition, sans faire beaucoup d'attention à sa parole ; & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la dissimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été néanmoins consacré, comme un art nécessaire pour regner, par d'autres barbares en politique.

Quoiqu'il en soit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là reconnu comme le légitime successeur héréditaire à l'Empire du Mexique dans l'opinion de ces Peuples, & effectivement destiné par le Ciel à prendre une possession plus réelle de cette Couronne. On dressa un acte public de cette Déclaration avec toutes les solemnités qui

parurent néceſſaires ; ſuivant le ſtile des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Montezuma & ſes Vaſſaux en faiſoient à l'Empereur, lui donnoit quelque choſe de plus que le nom de Roi, & fut cômme une myſterieuſe inſinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ſes armes, fondé ſur une juſte défenſe, ainſi qu'on le verra enſuite : circonſtance particuliere en la conquête du Mexique, qui ſervit à juſtifier l'acquiſition de cet Empire ; outre les autres conſidérations générales ſur leſquelles, en d'autres endroits, la guerre n'eſt pas ſeulement permiſe, mais encore juſte & raiſonnable, autant de fois qu'on la réduit aux termes d'un moyen néceſſaire pour introduire l'Evangile.



CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les présens de l'Empereur & des Nobles. Montezuma lui dit avec fermeté, qu'il se prépare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même tems qu'il reçoit l'avis que des Vaisseaux Espagnols sont arrivés à la Côte.

MOntezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, résolu de ménager jusques aux momens, afin de renvoyer plutôt les Espagnols, & sentoit un état violent en cette espece de sujetion qu'il étoit obligé de conserver afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez le présent qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation; plusieurs joyaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins précieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent encore Chalcuites,

de la couleur des émeraudes, & qu'ils eſtimoient alors follement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes dont les couleurs, nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter : préſent d'un cœur royal qui ſe ſentoit oppreſſé, & qui vouloit mettre à prix ſa liberté.

Les préſens des Nobles Mexicains ſuivirent de près celui de leur Prince, ſous le titre de contribution. Ils conſiſtoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité ; en quoi ils eſſayerent de ſe ſurpaſſer les uns les autres, à deſſein, comme il ſembloit, de renvier ſur l'obéiſſance qu'ils devoient aux ordres du Souverain, & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit addreſſé à Montezuma, & paſſoit, par ſon ordre, au quartier des Eſpagnols. On nomma un Intendant & un Treſorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit, & on aſſembla en peu de jours une ſi grande quantité d'or, qu'en réſervant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faiſant fondre le reſte, il monta à la ſomme de ſix cens mille marcs d'or en barres, de bon aloy, dont on tira le quint pour le Roi, & autre quint pour le Géral, d'un commun conſentement de tous les Soldats, & à la charge de prendre ſur

ſon compte les dépenſes publiques & néceſſaires à toute l'armée en général. Cortez mit encore à part la ſomme pour laquelle il ſe trouvoit engagé envers Diego Velaſquez, & ce qu'il avoit emprunté de ſes amis en l'Iſle de Cuba ; le reſte fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois ; mais on mit quelque différence entre les ſimples Factionnaires, parce que l'on donna une plus grande récompenſe à ceux qui avoient témoigné moins d'inquiétude dans les mouvemens qui s'étoient paſſés; équité dangereuſe, où la récompenſe eſt offenſante, & la comparaiſon odieuſe. Elle attira auſſi de grands murmures, & même des paroles inſolentes contre Cortez & contre les Capitaines, parce qu'à la vue de tant de richeſſes, ceux qui avoient le moins de mérite, prétendoient une récompenſe égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas ſatisfaire leur avarice; & il n'étoit pas à propos de publier les raiſons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de diſcretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peſer & à groſſir ce que les pauvres Soldats ſouffrirent en ce partage, juſqu'à rapporter comme de bons mots

ce que celui-ci ou celui-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, ſent plus le pauvre Soldat, que l'Hiſtorien : néanmoins Herrera l'a ſuivi avec beaucoup de confiance & peu d'attention; puiſque ce n'eſt pas une moindre prévarication dans l'Hiſtoire, de ne toucher qu'en paſſant les choſes ſur leſquelles on doit appuyer, que de s'arrêter long-tems ſur celles qu'on pourroit ſupprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats ceſſa par la libéralité que Cortez fit de ſon propre fonds à ceux qui ſe plaignoient; ſur quoi ils donnent de grands éloges à la généroſité & au déſintereſſement du Général, en ſe contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur narration.

Auſſi-tôt que Montezuma & les Nobles de ſon Empire, eurent rendu l'aveu de leur obeiſſance, que ce Prince avoit promis dans l'Aſſemblée, il fit appeller Cortez, & prenant un air ſévere, contre ſa coutume, il lui dit : *Qu'il étoit à propos qu'il ſongeât à s'en aller, puiſqu'il avoit reçû toutes ſes dépêches; que tous les motifs ou les prétextes de ſon ſéjour ayant ceſſés, après avoir reçû une réponſe ſi favorable à ſon Roi, les Mexicains ne pourroient ſe perſuader que Cortez n'eût des vûes dangereuſes, s'ils le voyoient*

insister, sans sujet, à demeurer à la Cour ; ni lui ne pourroit plus soutenir son parti, du moment qu'il abandonneroit celui de la raison. Cette maniere d'insinuer ses volontés en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un dessein prémédité, surprit si fort le Général, qu'il fut obligé d'appeller toute sa modération pour y répondre. Il reconnut alors l'artifice des libéralités de Montezuma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la derniere Assemblée; ce qui fit naître quelque mouvement en son cœur, pour répliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuyant de cette superiorité de génie qui lui donnoit quelque empire sur son esprit. Soit qu'il n'eût que cette vûe, ou que, voyant Montezuma parler avec tant de hauteur, il soupçonna qu'il n'eût préparé quelque secours de réserve, Cortez ordonna secretement à un de ses Capitaines, qu'il fît prendre les armes aux Soldats, & qu'il les tînt prets à recevoir ses ordres; mais une réflexion plus moderée étant venue à son secours, il se détermina tout d'un coup à témoigner de la soumission aux volontés de l'Empereur ; & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarrassé, *lorsqu'il l'avoit vû plus ému qu'à l'ordinaire, quoique ce qu'il lui*

ordonnoit fût si conforme à la raison. Cortez ajouta : *Qu'il alloit songer à presser son départ, qu'il avoit déja préparé pour ce sujet toutes les choses dont il avoit besoin ; & que, desirant exécuter ce dessein, sans differer davantage, il avoit résolu de lui demander congé de faire construire quelques Vaisseaux propres à une si longue navigation, puisqu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.* Il marquoit ainsi son obéissance lorsqu'il en suspendoit l'effet, & il gagnoit du tems en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Montezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soutenir sa résolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obéir par la force même, s'il étoit nécessaire. Il est certain qu'il appréhendoit fort la replique du Général, & qu'il ne vouloit pas rompre avec lui, qu'à toute extrémité ; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction, & loua sa réponse d'une maniere qui fit voir qu'il n'en espéroit pas une pareille. Il se sentit obligé à Cortez de ce qu'il lui épargnoit une occasion de se brouiller avec lui, parce qu'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination, & même quelque sorte de respect. Ainsi ce Prince, très-content de se voir déchargé d'un grand sujet

ſujet de chagrin, dit au Général : *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Eſpagnols, ſans leur fournir les choſes néceſſaires à ce voyage; qu'il donneroit ordre au plutôt à la conſtruction des Vaiſſeaux. : cependant, que Cortez ne devoit rien changer à ſa conduite, ni s'éloigner de ſa perſonne, puiſqu'il ſuffiſoit, pour la ſatisfaction de ſes Dieux, & pour le repos de ſes Sujets, qu'il eût marqué avec quelle promptitude il ſouhaitoit obéir aux premiers, & complaire aux autres.* Le Demon fatiguoit alors Montezuma, par d'horribles menaces, en ſe ſervant de l'organe de ſes Idoles pour l'irriter contre les Eſpagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexicains, contre la ſoumiſſion qu'il avoit faite, en ſe déclarant Tributaire d'un autre Prince, & il conſidéroit ce déchet de ſon autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour ſur les épaules de ſes Vaſſaux. Ainſi ce Prince ſe trouvoit combattu d'un côté par la politique, & de l'autre, par la Religon; & il ne ſe fit pas un effort médiocre, en accordant cette permiſſion au Général, puiſqu'il n'avoit pas moins de vénération pour ſes Dieux, que de ſuperſtition pour l'Idole de ſon ambition.

On donna promptement les ordres né-

cessaires à la construction des Vaisseaux. On publia le départ, & Montezuma fit commander à tous les Charpentiers qui se trouvoient sur la côte, de se rendre à Ulüa, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduisît sans remise aux ateliers. Cortez de son côté affectoit de se tenir dans les termes de l'obéissance. Il dépêcha les Ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des Brigantins, & qui étoient connus à Mexique. Il discourut en public avec euxdu Port & de la qualité des Vaisseaux, ordonnant qu'ils y employassent le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncés, & tout cela paroissoit fait pour les apprêts d'un voyage qu'on avoit résolu; ce qui assoupit les inquiétudes dont les esprits étoient émus, & rassura au Général la confiance de Montezuma.

Lorsque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en secret à Martin Lopez né en Biscaye, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile, qu'il étoit brave Soldat; il lui recommanda de ne presser pas la construction des Vaisseaux, & de mener cette affaire avec tant d'adresse, qu'on gagnât du tems, sans faire paroître de

la négligence. Le but du Général étoit de ſe maintenir en cette Cour ſous ce prétexte, & de ſe ménager du tems juſqu'au retour de ſes Envoyés, Portocarrero & Montexo. Il eſperoit qu'ils lui ameneroient quelques ſecours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit beſoin pour la conduite de ſon entrepriſe, n'ayant jamais abandonné la réſolution de la pouſſer à bout; & en cas qu'il ſe trouvât forcé de ſortir de Mexique à la derniere extrêmité, il avoit réſolu d'attendre ces ordres à Vera-Cruz, afin de ſe couvrir des fortifications de cette Place, & de s'appuyer du ſecours des Nations de ſon alliance, pour faire tète aux Mexicains : admirable conſtance, qui ne ſe fortifioit pas ſeulement contre les difficultés préſentes, mais qui s'armoit encore contre les coups du haſard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces meſures, & donner un nouvel emploi à la prudence & au courage du Général. Montezuma fut averti que dix-huit Navires étrangers paroiſſoient à la côte d'Ulüa, & ſes Officiers, en ces quartiers-là lui envoyerent le portrait de ces Vaiſſeaux, ſur les toiles qui leur tenoient lieu de miſſives, avec les figures des hommes qu'on avoit pû remarquer, & certains caracteres qui exprimoient les conjectures que ces Officiers

avoient faites sur les desseins de ces hommes qui paroissoient Espagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoyer ceux qui étoient à la Cour. On ne sçait pas l'effet que ce tableau fit sur l'esprit de Montezuma. Quoiqu'il en soit, il fit d'abord appeller le Général, & après lui avoir montré la peinture, il lui dit *que les préparatifs qu'on faisoit pour son voyage n'étoient plus nécessaires, puisque des Vaisseaux de sa Nation étoient arrivés à la côte où ils pourroient s'embarquer.* Cortez regarda ce tableau avec plus d'attention que de surprise; & quoiqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit assez par les habits des Soldats, & par le port & la fabrique des Vaisseaux, pour ne pas douter qu'ils ne fussent Espagnols. Son premier mouvement le porta à se réjouir du retour de ses Envoyés qu'il crut fort certain, & du secours qu'il espéroit d'un si grand nombre de Vaisseaux. L'imagination s'attache aisément aux choses qu'on souhaite; & Cortez ne put se persuader qu'une si puissante Flotte vînt traverser ses desseins, parce que sa maniere d'agir noble & sincere, ne lui permettoit pas d'avoir d'autres pensées, & qu'un esprit droit & bien intentionné sent de la peine à tourner ses vûes sur ce qui choque la justice & la raison. Sa réponse fut, *qu'il partiroit*

sans remise, si ces Navires retournoient bientôt en Espagne : & sans paroître étonné que Montezuma eût reçu les premiers avis de leur arrivée ; parce qu'il connoissoit l'extrême diligence de ses Courriers ; il ajouta : Que les Espagnols qui demeuroient à » Zempoala, ne tarderoient pas à lui ap- » prendre cette nouvelle, & qu'alors on » sçauroit précisément la route & les des- » seins de cette Flotte ; & on verroit s'il » étoit nécessaire de continuer la fabrique » des Vaisseaux, & si l'on pourroit s'en » passer pour faire le voyage. » L'Empereur approuva cet expedient, se rendant à la raison, & sçachant bon gré au Général de son obéissance.

Les Lettres de Vera-Cruz vinrent bientôt après. Sandoval mandoit *que ces Navires appartenoient à Velasquez, & qu'ils portoient huit cens Soldats Espagnols, à dessein de combattre Cortez, & de s'opposer à sa conquête.* Le Général reçut cette attaque imprévue en présence de Montezuma, & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voyoit naître le danger d'où il attendoit du secours ; la conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toutes parts ; peu ou point d'assurance du côté des Mexicains, & les ennemis sur la côte. Néanmoins il

fit ce qu'il put pour rassurer son visage, il cacha ses chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats; après quoi il se retira, afin de raisonner sans passion sur cet embarras, & avoir plus de liberté d'esprit pour courir promptement au remede.

CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez pour ruiner Hernan Cortez. L'Armée & la Flotte que Velasquez envoye contre ce Genéral, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la nouvelle Espagne, & son premier effort pour réduire les Espagnols de Vera-Cruz.

NOus avons laissé Diego Velasquez assiegé de soupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, sous le nom de trahison, le parti que celui-ci avoit pris de s'échapper aux violences dont on le menaçoit. Velasquez cherchoit, sous ce titre, à donner un honnête prétexte à sa vengeance, lorsqu'il reçut les lettres du Licencié Benoît Martin, son Chapelain,

avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roi, non-feulement en l'Isle de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui se découvriroient, ou dont on feroit la conquête sous sa conduite. Son Chapelain lui apprenoit encore la bienveillance ou la reconnoissance dont l'Evêque de Burgos, Président des Indes, embrassoit & défendoit ses intérêts contre les Envoyés de Cortez, qui en avoient été mal reçus; mais il lui donnoit avis en même tems de la bonté que l'Empereur avoit témoigné à ces Envoyés, en leur donnant audience à Tordesillas, du bruit que les richesses qu'ils apportoient, avoient fait en Espagne, & des hautes idées que l'on avoit conçues de cette conquête, que l'on mettoit fort au-dessus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velasquez éleva ses pensées; les faveurs qu'il avoit reçues du Président augmenterent sa présomption; & comme les passions croissent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles se voyent soutenues par plus d'autorité, le Gouverneur se crut aussi d'autant plus engagé à se ressentir de l'offense qu'il croyoit avoir reçue, qu'il se regardoit alors avec un air de superiorité, qui lui persuadoit que ce sentiment qui naissoit d'une pure

jalousie, ne regardoit que sa propre justification. Les applaudissemens que l'on avoit donnés à Cortez, affligeoient Velasquez, & outroient sa patience; & quoiqu'il ne fût point fâché de voir cette conquête si avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conservoient dans son cœur la place qui est dûe au service du Roi; néanmoins il ne pouvoit souffrir qu'un autre que lui en enlevât le mérite, qu'il regardoit comme son propre bien : mettant à si haut prix la part qu'il avoit eue au projet de cette expédition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, sans autre fondement, & se croyant maître si absolu de toute l'entreprise, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient poussée jusqu'au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits lui-même.

Le Gouverneur, sur ces principes & ces visions, résolut de lever une armée, & de préparer une flotte, à dessein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le suivoient. Il acheta des Vaisseaux, il enrôla des Soldats, & courut lui-même par toute l'Isle de Cuba, visitant les Habitations des Espagnols, & animant ceux de sa faction. Velasquez leur représentoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on lui avoit fait : il leur partageoit par avance *les*

grands tresors qu'ils devoient tirer des Pays conquis, & qui étoient alors usurpés, (à ce qu'il disoit,) *par des rebelles subornés, qui étoient sortis en fuyant de l'Isle de Cuba, afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles espérances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, lui firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce pays-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des Troupes qui la composoient. Elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-vingt Cavaliers, & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma, pour la commander en chef, Pamphile de Narvaez, né à Valladolid, homme de mérite, & fort consideré, mais attaché à ses opinions, qu'il soutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur, au moins de la nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrete du Gouverneur, qui lui ordonnoit de songer particulierement à se saisir » de Cortez, & à le lui envoyer avec » une bonne escorte, afin qu'il reçût de »

» ſa main le châtiment qu'il méritoit ; » qu'il traitât de la même maniere les » principaux Officiers qui ſuivoient ce » rebelle, à moins qu'ils ne ſe réduiſiſ- » ſent à l'abandonner ; & qu'il prît poſ- » ſeſſion en ſon nom, de tout ce qu'on » avoit conquis, en l'adjugeant à l'éten- » due de ſon Gouvernement. » Velaſquez ne s'arrêta pas beaucoup à raiſonner ſur les accidens qui pouvoient arriver, parce que la vue des grandes forces qu'il avoit aſ-ſemblées, lui faiſoit paroître facile tout ce qu'il ſe propoſoit ; & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux eſprits outrés, ne voit les périls que de loin ; ou ne reconnoît les difficultés que lorſqu'elle en eſt preſque accablée.

Les Religieux de Saint Jerôme qui pré-ſidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, furent inſtruits de ce mouvement, & des préparatifs de Velaſquez. Comme ils avoient une Juriſdiction ſuperieure ſur les autres Iſles, & qu'ils vouloient prévenir les inconvéniens qui pourroient réſulter d'une ſi dangereuſe concurrence, ils envoyerent le Licencié Lucas Vaſquez d'Aillon, Juge de l'Audience Royale, pour eſſayer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raiſon ; & en cas que les voyes de

la douceur ne réuſſiſſent pas, le Licencié devoit lui ſignifier les ordres dont il étoit porteur; & lui commander, ſous de groſſes peines, de déſarmer ſes Soldats & ſa flotte, & de n'apporter ni trouble ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, ſous couleur qu'elle lui appartenoit, ou par quelqu'autre raiſon ou prétexte que ce fût: & ſuppoſé que Velaſquez eût quelque querelle particuliere contre la perſonne de Cortez, ou quelque droit ſur le Pays qu'il ſoumettoit à Sa Majeſté, il l'exposât devant les Tribunaux de ſa Juſtice, où il devoit être aſſuré qu'on la lui rendroit dans toutes les regles.

Ce Miniſtre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, compoſée d'onze Navires de haut bord, & de ſept autres un peu plus forts que des Brigantins, tous en fort bon état, & Velaſquez fort empreſſé à faire embarquer les Ttoupes. Le Licencié s'efforça de le réduire, en lui expoſant en ami toutes les raiſons qui ſe préſentoient à ſon eſprit, pour calmer celui du Gouverneur, & lui donner de la confiance. Il lui remontra » ce qu'il hazardoit, ſi « Cortez prenoit la réſolution de ſe dé- « fendre, avec des Soldats engagés par « leur propre intérêt à ſoutenir ceux de « leur Commandant: le mal que cette «

» démarche alloit faire entre les Indiens,
» Peuples belliqueux, & soumis depuis
» peu de tems, lorsqu'ils verroient naître
» une guerre entre les Espagnols même.
» Que si cette division causoit la perte
» d'une conquête qui avoit déja fait un
» si grand éclat en Espagne, sa réputation
» couroit risque de recevoir une tache,
» dont ceux qui le favorisoient le plus,
» ne pourroient le laver. » Après cela,
Vasquez parlant au nom de l'Audience
Royale de Saint Domingue, voulut lui
persuader : « Qu'il demandât justice aux
» Juges de ce Tribunal, qui examineroient
» son droit avec des impressions différentes
» de celles qu'ils prendroient, s'il en ve-
» noit jusqu'à le décrier par cette vio-
» lence. » Enfin, comme cet Officier vit
que Velasquez n'étoit plus capable de re-
cevoir un bon conseil, parce que tout ce
qui n'alloit pas à ruiner Cortez, lui pa-
roissoit impraticable, il produisit ses or-
dres, & les lui fit signifier par un Greffier
qu'il avoit amené; ce qu'il accompagna
de diverses requêtes & protestations; mais
tout cela n'eut pas la force de lui faire
changer de résolution. Le titre d'Adelan-
tado faisoit tant de bruit dans son imagi-
nation, qu'il parût ne vouloir point recon-
noître de Superieur en son Gouvernement,

& que sa désobéissance devint une espece de révolte. L'Auditeur laissa passer quelques emportemens de Velasquez, sans heurter de droit fil sa passion, afin de ne le pousser pas plus avant dans le précipice; & quand il le vit résolu à presser l'embarquement de ses Troupes, il témoigna quelque desir de voir un Pays si renommé, & s'offrit de faire le voyage par pure curiosité. Velasquez lui en accorda la permission, afin qu'on ne sçût pas si-tôt à Saint Domingue l'insolence de ses réponses, & le Licencié s'embarqua avec l'estime & l'approbation de toute l'Armée. Sa résolution, soit qu'elle vînt de son propre mouvement, ou de l'instruction qu'il avoit, parut fort prudente, & capable d'empêcher les suites d'une rupture entre les Espagnols. Il se persuada fort probablement qu'il lui seroit plus aisé d'obtenir la soumission due aux ordres de l'Audience Royale, lorsqu'on seroit hors de la Jurisdiction de Velasquez, & que sa médiation auroit plus d'autorité sur l'esprit de Narvaez; & quoique sa présence, comme on le verra, fût cause d'un nouvel inconvénient, on ne doit pas refuser à son zéle & à la droiture de son intention les louanges qu'il mérite; puisqu'encore que les évenémens s'écartent souvent des moyens que l'on emploie pour

les faire réussir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de sages aux délibérations bien concertées. André de Duero s'embarqua sur la même Flotte ; il étoit Secretaire de Velasquez, & le même qui avoit rendu de si bons offices à Cortez au commencement de sa fortune. Quelques-uns disent qu'il entreprit ce voyage, afin d'aller prendre part aux richesses de son ami, en vertu du service qu'il lui avoit rendu. Les autres soutiennent que le dessein du Secretaire étoit de se rendre médiateur entre les deux Commandans, & d'empêcher, autant qu'il le pourroit, la ruine de Cortez ; & ce sentiment nous paroit plus juste que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procedé de ces Historiens qui se font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La Flotte se mit à la voile, & étant favorisée du vent, elle se trouva en peu de jours à la vue de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le Port d'Ulua, & Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le Pays. Ils rencontrerent, sans aller bien loin, deux ou trois Espagnols qui s'étoient écartés du bord de la mer, & que ces Soldats amenerent au Vaisseau de Narvaez. Ces gens, soit par épouvante, ou par légereté

d'esprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui se passoit à Mexique & à Vera-Cruz, & flatterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere résolution que Narvaez prit sur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Place dont il étoit Gouverneur, pour la garder au nom de Velasquez, ou la raser, en se joignant à son Armée, avec les Soldats de sa Garnison. Narvaez commit cette négociation à un Ecclésiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'esprit, brusque & plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Il le fit accompagner par trois Soldats qui devoient servir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût nécessaire d'en venir aux formalités d'une signification.

Sandoval avoit disposé des Sentinelles redoublés, afin d'être averti des mouvemens de la Flotte, en faisant passer la parole des unes aux autres. Ainsi il sçut l'arrivée de ses Envoyés, avant qu'ils fussent près de la Ville; & sur l'assurance qu'il eut qu'ils n'étoient point suivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à son logis. Ils vinrent avec quelque présomption d'un favorable accueil, & le Prêtre, après les premieres civilités, remit entre les mains du Gouve-

neur sa lettre de créance, & lui exposa *le détail des forces que Narvaez conduisoit, à dessein de tirer satisfaction, au nom de Velasquez, de l'injure que Cortez lui avoit faite, en s'écartant de l'obéissance qu'il lui devoit, cette conquête appartenant absolument à Velasquez, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres & à ses dépens.*

Il avança cette proposition comme un article qui ne souffroit point de difficultés, abondant en droit & en raison; enfin, comme un homme qui s'attendoit qu'on lui sçauroit bon gré de venir présenter un parti si avantageux en une affaire que la force ne soutenoit pas moins que la justice. Sandoval, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, lui répondit : » Que Narvaez étoit » son ami, & si fidele Sujet du Roi, que » tous ses desirs ne pouvoient aller qu'à » l'avantage du service de Sa Majesté; que » la situation des affaires, & l'état où on » avoit poussé la conquête du Mexique, » demandoient que Narvaez unît ses forces » à celles de Cortez, & qu'il lui aidât à » donner la derniere main à cette entreprise, » qui étoit si fort avancée; qu'il falloit » songer principalement à ce devoir, le » premier & le plus important de tous, » puisque les querelles entre des particu-

liers

ſiers ne doivent pas être décidées par «
une guerre civile. Néanmoins, que ſi «
Narvaez, pouſſé par ſon intérêt ou par «
un motif de vengeance, entreprenoit «
témerairement quelque choſe par vio- «
lence contre Hernan Cortez, il devoit «
s'aſſurer dès ce moment, que lui qui par- «
loit, & tous les Soldats qui gardoient «
cette Place, étoient réſolus de perdre la «
vie, avant que de commettre une action «
auſſi infâme que celle qu'on leur pro- «
poſoit. »

Guevara ſe ſentit frappé de ce refus, comme d'un coup de trait; & ayant plus de diſpoſition à ſuivre l'impétuoſité de ſon temperammment, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez qu'il appella Traître; ajoutant encore mal-à-propos, que Sandoval & ceux qui lui obéiſſoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres eſſayerent d'adoucir ſon reſſentiment, en lui repréſentant la dignité de ſon caractere, afin qu'il comprît au moins la raiſon qui les obligeoit à ſouffrir ſon inſolence; mais cet homme, élevant la voix, ſans changer de ſtile, commanda au Notaire de ſignifier les ordres dont il étoit porteur, afin que tous les Eſpagnols ſçuſſent qu'ils étoient obligés, ſur peine de la vie, d'obéir à Narvaez. Il fut

assez mal obéi, parce que Sandoval dit nettement au Notaire, *qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardi pour lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du Roi même.* Enfin la contestation s'échauffa jusqu'à ce point, que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoyés, après quoi faisant réflexion sur le mal qu'ils pourroient causer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur ressentiment, il se résolut de les envoyer à Mexique, afin que Cortez pût s'en assurer, ou les ramener à la raison; ce qu'il exécuta sur le champ, ayant fait venir des Indiens qui les porterent sur leurs épaules en cette espece de litieres qu'ils appellent *Andas*. Un Espagnol de confiance, appellé Pierre de Solis, alla avec les Prisonniers pour commander leur garde; & Sandoval informa Cortez par un Courrier exprès, de tout ce qu'il avoit fait. Après cela, il s'assura de la fidelité de ses Soldats; il appella à son secours les Indiens alliés, & disposa tout ce qui étoit nécessaire à sa défense, en sage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval poussa trop loin la licence militaire, en faisant arrêter un Ecclésiastique, & qu'il donna trop à l'emportement de sa colere, si la politique n'eût point de part à sa résolution. Elle pouvoit lui représenter qu'un homme aussi vio-

lent qu'etourdi, feroit un méchant perfonnage auprès de Narvaez fur le fujet de la paix qui étoit fi néceffaire. On peut croire que fon reffentiment concourut avec cette importante confidération, au deffein qu'il forma, & s'il le fit dans cette vue, comme on peut le préfumer de la patience dont il endura les premiers bouillons de la colere, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas fçu garder par-tout une parfaite modération, puifque la brufquerie d'un chagrin emporte quelquefois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modeftie, & que la colere fert à donner de la chaleur à la prudence.

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un Traité de paix; que Narvaez ne veut pas recevoir; au contraire il publie la guerre, & fait arrêter le Licencié Luc Vafquez d'Aillon.

CORTEZ étoit fouvent informé de toutes ces particularités, par des avis qui lui donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que foupçonner: il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre

avec ſon Armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raiſon lui fit alors paſſer quelques mauvaiſes heures, en lui donnant des vûes très-fines & très-étendues ſur tous les inconvéniens, & une grande incertitude ſur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de parti dont il eût lieu d'être ſatisfait : c'étoit une témérité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces ſi inégales, lors même qu'il falloit laiſſer une partie des Soldats à Mexique pour maintenir le quartier, défendre les treſors acquis, & conſerver cette eſpece de garde que Montezuma vouloit bien ſouffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuer ces humeurs ſéditieuſes, qui commençoient à ſe réveiller dans l'eſprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conſervation; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le parti le plus raiſonnable étoit de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ſes forces à celles de Cortez; mais c'étoit auſſi le plus difficile. La connoiſſance qu'on avoit de l'eſprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'eſperer qu'il ſe rendît traitable, quand même Cortez ſe réduiroit à lui demander cette grace au nom de leur

ancienne amitié; ce qu'il ne vouloit point faire, parce que la voye des prieres reussit mal avec les insolens, & qu'elle est toujours de mauvaise grace, lorsqu'il s'agit de faire des propositions de paix. Enfin le Général se représentoit la perte entiere de la conquête, la malheureuse conclusion d'une entreprise si grande & si avancée, la cause de la Religion abandonnée, & le service du Roi ruiné; mais son chagrin le plus mortel étoit de se voir obligé à témoigner une feinte assurance, en portant le calme sur son visage, & la tempête dans le cœur.

Il disoit à Montezuma, „ que ces Espagnols étoient des Sujets de son Roi, „ qui venoient sans doute en qualité d'Ambassadeurs, appuyer les premieres propositions qu'il lui avoit faites; qu'ils „ formoient une espece d'Armée, suivant „ la coutume de leur Nation; mais qu'il les „ disposeroit à retourner en Espagne, & „ même, qu'il s'en iroit avec eux, puisqu'il avoit pris son audience de congé, „ sans que sa Grandeur eût laissé rien à „ souhaiter à des gens qui n'avoient que „ les mêmes offres à lui faire de la part „ de leur Prince. „ D'ailleurs Cortez animoit ses Soldats par diverses considérations, dont néanmoins il connoissoit assez la foi-

blesse. Il leur disoit : “ que Narvaez étoit
„ son ami, si honnête homme & si sage,
„ qu'il se rendroit à la raison, en préferant
„ le service de Dieu & celui du Roi aux
„ intérêts d'un particulier ; que Velasquez
„ avoit dépeuplé l'Isle de Cuba, afin d'e-
„ xercer sa vengeance ; mais qu'à son avis,
„ c'étoit plutôt un secours qu'il leur en-
„ voyoit, pour achever la conquête de
„ cet Empire, puisqu'il ne desesperoit pas
„ que ces gens qui venoient comme en-
„ nemis, ne devinssent bientôt leurs com-
pagnons. „ C'est ainsi que le General entretenoit l'esprit de ses Soldats ; mais il s'expliquoit plus ouvertement à ses Capitaines, en leur communiquant une partie de ses inquiétudes. Il les prévenoit sur la considération des accidens qui pourroient arriver, faisant diverses réflexions sur le peu d'expérience & de conduite de Narvaez, & des Soldats qui le suivoient, sur l'injustice de la cause qu'ils soutenoient, & sur d'autres motifs de confiance, où la dissimulation avoit aussi sa part, puisqu'il leur donnoit bien plus d'esperance qu'il n'en avoit lui-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant leurs avis, ainsi qu'il étoit accoutumé en des occasions de cette importance ; & après

avoir préparé leurs esprits à lui proposer ce qu'il croyoit être le plus avantageux, ils résolurent de tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même tems il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité : il avertit ses amis de Tlascala de tenir prêts jusqu'à six mille hommes de guerre pour une action où il pourroit avoir besoin de leur secours : il ordonna au Commandant de trois ou quatre Soldats Espagnols qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes, & à se préparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grands ennemis des Mexicains, & témoignoient beaucoup d'affection aux Espagnols à qui ils avoient envoyé offrir leurs services. Cette Nation brave & guerriere parut propre à Cortez pour fortifier ses Troupes ; & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres, il donna ordre qu'on lui en envoyât promp-

tement trois cens qu'il distribua à ses Soldats, après qu'on les eût armées d'un cuivre de bonne trempe, qui suppléa au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres, parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'exercer ses Soldats au maniement de cette sorte d'arme.

Cependant Pierre de Solis arriva avec les Prisonniers que Sandoval envoyoit à Cortez. Solis lui en donna l'avis, & attendit ses ordres au bord du Lac. Le Général, qui étoit déja informé de leur voyage par la voye des Courriers, sortit au devant d'eux, accompagné de plusieurs Officiers, & commanda d'abord qu'on les mît hors des fers; il les embrassa tous avec beaucoup de bonté, particulierement le Licencié Guevara, qu'il caressa fort, en lui disant *qu'il châtiroit Sandoval du peu de considération qu'il avoit eu, en ne respectant pas comme il le devoit, sa personne & sa dignité.* Cortez le conduisit à son quartier; il lui donna sa table, & lui témoigna plusieurs fois, d'un air libre & assuré, *qu'il s'estimoit fort heureux de voir Narvaez en ce Pays-là, parce qu'il se promettoit toutes choses de son amitié & des liaisons qui avoient toujours été entr'eux.* Il prit soin que les Espagnols parussent

ſent gais & pleins de confiance en préſence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Montezuma l'honoroit, & de la vénération que les Princes Mexicains lui rendoient. Enfin le Général fit préſent à cet homme de quelques joyaux de grand prix, qui l'adoucirent extrêmement. Il prit la même conduite avec les compagnons de Guevara, ſans leur marquer, en aucune maniere, qu'il avoit beſoin de leurs bons offices pour humaniſer Narvaez, & il les renvoya tous au bout de quatre jours, perſuadés de ſes raiſons, & engagés par ſes bienfaits.

Après avoir pris des meſures ſi adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez réſolut d'envoyer à Narvaez quelque perſonne de confiance, afin de lui propoſer tous les moyens raiſonnables pour convenir de ce qui ſeroit le plus avantageux à leurs intérêts communs, & au ſervice du Roi. Il choiſit, pour cet effet, le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la ſageſſe connues de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à ſa perſonne, que ſon caractere. Il lui donna promptement toutes ſes dépêches, adreſſées à Narvaez, au Licencié Luc Vaſquez d'Aillon, & au Secretaire André Duero, avec pluſieurs joyaux que

le Pere devoit diſtribuer, ſuivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le ſujet général de toutes ces lettres ; & dans celle de Narvaez, Cortez le félicitoit de ſon heureuſe arrivée, par des termes pleins d'eſtime, & après l'avoir fait reſſouvenir de l'amitié & de la confidence réciproque qui avoit été entr'eux, il l'informoit *de l'état où ſa conquête ſe trouvoit alors, en lui faiſant un détail des Provinces qu'il avoit ſoumiſes, de l'eſprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient, de la puiſſance & de la grandeur de Montezuma.* Le deſſein de Cortez, n'étoit pas d'étaler ſes exploits en ce récit, mais de faire comprendre à Narvaez combien il leur importoit de s'unir & de joindre leurs forces, pour achever une ſi haute entrepriſe. Il lui repréſentoit " ce qu'ils devoient craindre, ſi
,, les Mexicains, Peuples intelligens &
,, agguerris, remarquoient de la diviſion
,, entre les Eſpagnols, puiſqu'ils ſçauroient
,, bien profiter de cette occaſion, & détrui-
,, re l'un & l'autre parti, pour ſecouer le
,, joug des Etrangers. *La concluſion de cette*
,, *lettre étoit :* que, pour éviter les diſputes
,, & les conteſtations, il étoit à propos que
,, Narvaez lui communiquât les ordres
,, qu'il portoit, puiſque, s'ils venoient de
,, la part du Roi, Cortez étoit prêt à

leur rendre une parfaite obéïssance, en „
remettant entre ses mains le bâton de „
Genéral, & les Troupes qu'il comman- „
doit; mais que, si ces ordres venoient „
de Velasquez, ils devoient tous deux faire „
réflexion sur ce qu'ils hazardoient, puis- „
qu'en une affaire qui regardoit l'intérêt „
de leur Prince, les prétentions d'un Su- „
jet n'étoient pas d'un grand poids, d'au- „
tant moins que son dessein étoit de sa- „
tisfaire Velasquez de toute la dépense „
qu'il avoit faite au premier voyage, & „
de partager avec lui non-seulement les „
richesses, mais encore la gloire même „
de cette conquête. „ A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut-être trop appuyé sur le desir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité, en disant : " que, s'il avoit compté sur „
la force de ses raisons, ce n'étoit pas „
que celle des mains lui manquât, & qu'il „
sçauroit les soutenir avec la même vigueur „
qu'il les proposoit.

Narvaez avoit établi son quartier & logé son armée à Zempoala, où le gros Cacique employoit tous ses soins à recevoir agréablement ces Espagnols qu'il croyoit venir au secours de son ami : néanmoins il ne fut pas long-tems à se désabuser, ne trouvant pas en eux le stile que

les premiers lui avoient enseigné ; car, encore qu'ils n'eussent point de truchement pour se faire entendre, leurs actions s'expliquoient assez, & leur procedé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez l'air mal concerté d'une fierté dominante qui l'étonna, & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant lui ôta, par force, tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissés en sa maison. Les Soldats qui régloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine, traitoient leurs Hôtes en ennemis, & ainsi la rapine exécutoit ce que l'avarice lui ordonnoit.

Le Licencié Guevara vint bien-tôt après conter ses avantures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, & de la bonne réception que Cortez lui avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il exageroit combien le Genéral recevoit de marques de l'amitié de Montezuma, & du respect de ses Sujets, & passant de-là au point qui lui tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune division entre les Espagnols, il alloit tout droit à quelques propositions d'ajustement qu'il ne put expliquer, parce que Narvaez trancha brusquement, en lui disant qu'il retournât à Mexique, si les artifices de Cortez avoient usurpé tant de créance sur son esprit, &

il le chaſſa hors de ſa préſence avec indignité ; mais l'Eccléſiaſtique & ſes compagnons trouverent bien - tôt de nouveaux auditeurs en paſſant, avec leurs connoiſſances & leurs préſens, aux endroits où les Soldats s'aſſembloient, & où l'adreſſe de Cortez fit ſon effet, en ce qui étoit le plus important, parce que les uns furent touchés de ſes raiſons, les autres charmés de ſa libéralité, & preſque tous affectionnés à la paix ; en ſorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo ſuivit de près Guevara, & trouva dans l'eſprit de Narvaez plus de fierté que d'honnêteté. Il lui rendit la lettre de Cortez, que ce Capitaine lut avec négligence, & ſe diſpoſa à écouter le Pere avec toutes les marques d'un homme qui retient ſon chagrin avec peine, faiſant connoître que la ſeule conſidération de l'Ambaſſadeur lui faiſoit ſouffrir l'Ambaſſade. Le diſcours de ce Religieux fut éloquent & fort : il débuta „ par le devoir de ſa profeſſion qui l'obligeoit „ à s'entremettre dans ces differends en mé- „ diateur deſintereſſé. Il s'efforça de prou- „ ver la ſincerité des intentions de Cortez, „ comme en étant le fidele témoin, obligé „ à rendre ce reſpect à la vérité. *Il aſſura de* „

„ *la part de ce Général*, qu'on en obtien-
„ droit aiſément tout ce qu'on lui propo-
„ ſeroit de raiſonnable & d'utile au ſervice
„ du Roi. *Il repréſenta* ce qu'on hazardoit
„ en diviſant ainſi les Eſpagnols ſes Sujets,
„ l'avantage qui reviendroit au droit de Ve-
„ laſquez, s'il contribuoit par ſes armes à la
„ perfection de cette conquête : *Ajoutant*
„ que Narvaez, qui pouvoit diſpoſer de
„ cette armée, devoit en regler l'emploi
„ ſur l'état préſent des affaires, comme un
„ article ſuppoſé avant toutes choſes en ſon
„ inſtruction, puiſqu'on laiſſoit toujours à
„ la prudence des Capitaines le choix des
„ moyens qui devoient conduire à la fin
„ qu'on ſe propoſoit, & qu'ils étoient obli-
„ gés d'agir ſuivant les conjonctures du
„ tems, & des accidens qu'il amenoit,
„ pour ne pas ruiner dans l'exécution des
„ ordres qu'ils avoient reçus, le fruit que
„ l'on en attendoit.

Narvaez répondit avec précipitation, & quelque déſordre : „ qu'il ne convenoit
„ pas à la dignité de Velaſquez, de traiter
„ avec un Sujet rebelle, dont le châtiment
„ étoit le premier emploi de cette armée;
„ qu'il alloit commander que tous ceux
„ qui ſuivoient Cortez fuſſent déclarés
„ traîtres & perfides; qu'il avoit des for-
„ ces ſuffiſantes pour ôter cette conquête

de ses mains, sans avoir besoin de ses pré- ,,
tendus avertissemens, ni du conseil de ,,
gens engagés dans le crime, qui em- ,,
ployoient, pour le persuader, les raisons ,,
qu'ils avoient de craindre le châtiment. ,,
Le Pere Barthelemi, sans sortir des termes ,,
de la modération, lui repliqua : Qu'il de- ,,
voit faire beaucoup d'attention sur le ,,
parti qu'il avoit à prendre, parce qu'avant ,,
d'arriver à Mexique, il trouveroit des ,,
Provinces entieres d'Indiens guerriers, ,,
amis de Cortez, qui prendroient les ar- ,,
mes pour sa défense; qu'il n'étoit pas aussi ,,
aisé que Narvaez le supposoit, de défaire ,,
ce Général, puisque les Espagnols étoient ,,
déterminés à mourir près de lui, & qu'il ,,
avoit de son côté Montezuma, Prince ,,
si puissant, qu'il pouvoit mettre sur pied ,,
autant d'armées, qu'il y avoit de Soldats ,,
en la sienne; enfin, qu'une matiere de ,,
cette qualité, n'étoit pas l'objet d'une ,,
premiere réflexion; qu'il l'examinât dans ,,
une seconde, & qu'alors il reviendroit ,,
prendre sa réponse. ,, Le Pere prit congé de Narvaez, après cette espece de bravade, qui lui parut nécessaire, afin d'abbaisser un peu la confiance qu'il avoit en ses forces, sur quoi il fondoit principalement son obstination.

Olmedo alla, sans perdre de tems, s'ac-

quitter des autres devoirs de son instruction, chez le Licencié Vasquez, & le Secretaire Duero, qui louerent son zele, approuvant les propositions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de solliciter sa dépêche par toutes les diligences nécessaires à lui faire obtenir la paix qui convenoit à tout le monde; après quoi le pere vit les Capitaines & les Soldats qu'il connoissoit. Il tâcha d'autoriser auprès d'eux les bonnes intentions de Cortez; il leur inspira le desir d'un accommodement, & distribua avec choix les joyaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voyoit déja quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, si Narvaez, qui fut averti de ses pratiques, ne les eût rompues. Il fit venir en sa présence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces; il l'appella mutin & séditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses Soldats les éloges de Cortez. Narvaez avoit résolu de le faire arrêter; & il l'auroit exécuté, si Duero ne l'avoit empêché. Les instances du Secretaire lui firent prendre une autre voie, qui fut de lui ordonner de sortir, à l'heure même, de Zempoala.

Le Licencié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soutint, qu'avant que de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit assem-

bler tous les Officiers de l'Armée, afin de déliberer mûrement ſur la réponſe que l'on feroit à Cortez, puiſqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix, & qu'il ne paroiſſoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette propoſition; mais Narvaez la reçut avec une eſpece d'impatience qui dégeneroit en mépris; & afin de répondre tout d'un coup à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur préſence, qu'un Trompette publiât la guerre à feu & à ſang contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompenſe à celui qui le prendroit, ou qui le tueroit; & Narvaez donna ſur le champ ſes ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vaſquez ne put endurer ce fâcheux contre-tems, & il ne le devoit pas auſſi, ni oublier d'y apporter quelque remede par ſon autorité. Il commanda au Crieur de ſe taire, & fit ſignifier à Narvaez: *Qu'il ne ſortît point de Zempoala, ſous peine de la vie, & qu'il n'employât point les armes, ſans le conſentement unanime de toute l'Armée.* Il défendit aux Capitaines & aux Soldats d'obéir à leur Commandant, & il pouſſa les proteſtations & les requiſitions avec tant de fermeté, que Narvaez, aveuglé par ſa colere, & perdant le reſpect qui étoit dû à ſa

perſonne & au caractere de ce Miniſtre, le fit arrêter honteuſement, & traduire en l'Iſle de Cuba, ſur un de ſes Navires. Le Pere Olmedo, fort ſcandaliſé de cette action, s'en retourna ainſi ſans aucunē réponſe; & les Capitaines & les Soldats même de Narvaez en furent ſi outrés, que les plus penétrans, voyant maltraiter un Miniſtre de cette qualité, ſe trouverent obligés à prendre ſecretement quelques meſures pour maintenir le ſervice de Sa Majeſté; & les autres, moins ſages, eurent ſujet de murmurer, & de ſe dégoûter de leur Capitaine. Ainſi l'inſolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez, dans l'eſprit des Soldats, & les fautes de ſon ennemi furent avantageuſes à la réputation de ce Genéral.



CHAPITRE VII.

Montezuma continue les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la résolution de partir, & l'exécute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

QUelques-uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrete & très étroite correspondance avec Montezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala ; que ce fut par cette voie que Narvaez fit entendre à l'Empereur : " qu'il venoit avec une commis- ,, sion du Roi d'Espagne, afin de châtier ,, les violences & les injustices de Cortez. ,, Que ce Genéral & tous ceux qui suivoient ,, ses étendarts, étoient des rebelles, bannis ,, de leur patrie, & qu'ayant appris l'oppres- ,, sion qu'ils faisoient à la personne de Sa ,, Majesté, il alloit marcher avec toute l'ar- ,, mée qu'il commandoit, à dessein de lui ,, rendre la liberté, & une entiere & paisible ,, possession de ses Domaines. ,, Cela étoit chargé d'autres impostures qui n'avoient pas

moins de malignité ; & ces Auteurs ajoutent que Montezuma, charmé de ces belles espérances, entretint intelligence avec Narvaez, & lui fit de grands présens, se cachant de Cortez, & souhaitant rompre enfin sa prison par ce moyen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis purent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses intentions aux Indiens, & qu'une négociation si concertée ne pouvoit pas s'établir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licencié Guevara & ses Compagnons, que Sandoval y envoya, & qui ne parlerent jamais en particulier à Montezuma ; & même, quand Cortez auroit eû assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Historiens, se seroit mal accommodée d'une telle confidence. On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à plusieurs marques exterieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux Armées des Espagnols, & que les Confidens ou les Ministres de Montezuma, entre ces Peuples, lui en donnerent l'avis ; car on ne peut douter qu'il ne l'eût

eçu avant que Cortez en fût informé; mais
uffi, la conduite qu'il tint en cette rencon-
re, donne lieu de conclure qu'il avoit le
cœur net, & fans préoccupation d'aucun
âcheux préjugé contre le Général.

On ne nie pas que cet Empereur ne fît
uelques préfens confidérables à Narvaez;
nais cela ne juftifie pas davantage l'intelli-
gence qu'on prétend prouver, puifque les
Souverains du Mexique avoient accoutumé
le régaler ainfi les Etrangers qui abordoient
fur leurs côtes, ainfi qu'on en ufa lorfque
'armée de Cortez y defcendit. Montezuma
pouvoit, fans aucun artifice, ne donner
point de connoiffance de cette honnêteté au
Général, parce que c'étoit un ufage établi
& reglé, & qu'il faifoit ces préfens genereu-
fement, & fans en tirer de gloire. Ce qu'ils
eurent de plus remarquable, fut certaines
circonftances qui augmenterent fortuite-
ment l'eftime que l'Empereur avoit pour
Cortez, parce qu'à la vue des préfens,
Narvaez marqua plus de joye & d'attache-
ment que la bienféance n'en demandoit. Il
ordonna qu'on les mît à part, après avoir
compté le tout avec une application trop
fcrupuleufe, & fans en faire la moindre
gratification, même à fes confidens, & le
Soldats qui, fans faire attention fur leus
propre avarice, blâment toujours fort vo

lontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'eſpérance des richeſſes qu'ils ſe propoſoient; & leur intérêt ſe mêlant alors de juger des motifs de la diviſion, ils trouvoient que Cortez avoit raiſon, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin, le Pere Olmedo revint, & le Général trouva dans ſa relation la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé ſur le ſujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ſes propoſitions, parut moins ſenſible à Cortez en ce qui touchoit ſa perſonne, qu'en ce qui bleſſoit la juſtice de ſes prétentions; & il connut, par l'empriſonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui pouſſoit l'inſolence juſqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des ſentimens que le ſervice du Roi doit inſpirer. Il écouta ſans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit ſa conduite à l'égard de Velaſquez; & les Auteurs l'ont loué avec juſtice, de ce qu'encore qu'on lui eût rapporté de pluſieurs endroits, les diſcours que Narvaez faiſoit imprudemment contre ſon honneur, en lui donnant à tous propos l'infâme nom de Traître, il n'y répondit par aucune injure, & ſe contenta, lorſqu'il en parloit, de le nommer ſimplement Pamphile deNarvaez;

e qui étoit l'effet d'une rare constance, &
 marque d'une ame fort élevée au-dessus
es passions; puisqu'on ne sçauroit trop esti-
ner un cœur qui reçoit les outrages, sans
u'ils donnent aucune atteinte à sa modé-
ation.

Ce qui servit à consoler Cortez de ces
népris, fut la connoissance que le Pere
Olmedo lui donna, de la bonne dispo-
tion qu'il avoit trouvé dans l'esprit des
oldats de Narvaez, dont la meilleure
artie souhaitoit la paix, & avoit peu
'attachement au caprice du Comman-
ant. Cortez en conçut l'esperance de lui
aire la guerre, ou de l'amener à l'ac-
ommodement qu'il desiroit, en consi-
erant la valeur des Soldats qu'il condui-
oit, & la molesse ou le dégoût de ceux de
on ennemi. Il communiqua cette pensée
 ses Capitaines, & après avoir balancé
es inconvéniens qui se présentoient de
ous côtés, ils trouverent que le parti le
lus sûr, ou le moins hazardeux, étoit
le se mettre en campagne avec le plus
rand nombre de Troupes qu'il seroit possi-
le d'assembler, de faire joindre celles des
ndiens qu'on avoit levées à Tlascala & à
Chinantla; & de s'avancer en corps d'Ar-
née vers Zempoala; mais toujours dans la
ésolution de s'arrêter en quelque lieu où

on pût renouer de plus près un traité de paix d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main, & de ſe trouver auſſi en un poſte où on pût recueillir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner ſon parti. Cette déliberation, publiée entre les Soldats, fut reçue avec de grands applaudiſſemens qui marquerent leur joye. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui ſe trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis; mais ils étoient ſi éloignés de craindre à la vue du péril, que les Soldats les moins affectionnés diſputoient néanmoins aux autres la gloire de ſervir en cette expédition; & le Général fut obligé d'uſer de prieres, & même d'autorité, lorſqu'il fallût nommer ceux qui devoient reſter à Mexique, tant ils avoient de confiance, les uns ſur la prudence, les autres ſur la valeur, & preſque tous ſur le bonheur de leur Général. C'eſt ainſi qu'ils appelloient cette répetition continuelle de favorables ſuccès, qui lui faiſoient obtenir tout ce qu'il ſe propoſoit; qualité fort impérieuſe ſur l'eſprit des Soldats, & qui le ſeroit encore davantage, s'ils ſçavoient rapporter à leur Auteur ces effets imprévus qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une cauſe qu'ils ne comprennent pas.

Cortez paſſa de cet endroit à l'appartement de Montezuma, pour l'informer du voyage qu'on avoit réſolu, & qu'il vouloit colorer de quelque prétexte ſpécieux, ſans lui découvrir ſon inquiétude. Mais l'Empereur l'obligea de ſuivre une autre methode, en commençant ainſi la converſation: Qu'il avoit remarqué depuis quelques ,, jours beaucoup de chagrin ſur ſon viſage, ,, & qu'il le croyoit cauſé par la conjonc- ,, ture qui ſe préſentoit, ayant reçu divers ,, avis que le Capitaine de ſa Nation, qui ,, étoit à Zempoala, avoit de mauvais deſ- ,, ſeins contre Cortez & contre ceux qui ſui- ,, voient ſes ordres; qu'il n'étoit pas ſurpris ,, qu'ils fuſſent brouillés enſemble pour ,, quelque querelle particuliere; mais de ce ,, qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même ,, Prince, ils commandoient à deux Armées ,, qui paroiſſoient ennemies, puiſqu'il fal- ,, loit néceſſairement, qu'au moins l'un des ,, deux Commandans fût hors des termes ,, de l'obéiſſance qu'il devoit à ſon Souve- ,, rain. ,, Le Général, qui ne croyoit pas que Montezuma fût ſi bien inſtruit, auroit pû être embarraſſé de la concluſion de ſon diſcours qui le ſurprit, & même il en ſentit quelque trouble interieur; mais ſa vivacité, qui le tiroit toujours de pareilles

affaires, lui fit répondre sur le champ:
„ Que ceux qui avoient averti l'Empereur
„ de la mauvaise volonté de ces hommes,
„ & ces imprudentes menaces de leur
„ Chef, lui avoient mandé la vérité, &
„ qu'il venoit avec dessein de lui commu-
„ niquer cette affaire; qu'il n'avoit pû lui
„ rendre ce devoir plutôt, parce que le
„ Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un
„ moment, lui donner avis de cette nou-
„ velle; qu'encore que ce Capitaine de sa
„ Nation témoignât quelques emporte-
„ mens mal-à-propos, on ne devoit pas le
„ considerer comme un rebelle, mais com-
„ me un homme abusé par le prétexte spé-
„ cieux du service de son Prince, parce
„ qu'il étoit envoyé comme Substitut &
„ Lieutenant d'un Gouverneur mal infor-
„ mé, qui, résidant en une Province fort
„ éloignée de la Cour d'Espagne, n'étoit
„ pas instruit de ses dernieres résolutions,
„ & s'étoit vainement persuadé que les
„ fonctions de cette Ambassade lui appar-
„ tenoient; mais que tout l'appareil de sa
„ prétention imaginaire seroit bien-tôt dis-
„ sipé, sans autre diligence, que celle de
„ signifier à ce Lieutenant les pouvoirs en
„ vertu desquels il avoit une pleine autorité
„ de commander à tous les Capitaines &
„ Soldats qui aborderoient sur ces côtes; &

qu'avant que l'aveuglement de ce nou- ,,
veau venu l'engageât plus mal-à-propos, ,,
il avoit résolu d'aller à Zempoala avec ,,
une partie de ses Troupes, afin de don- ,,
ner ordre à renvoyer au plutôt les Es- ,,
pagnols qui y étoient, & leur déclarer ,,
qu'ils devoient maintenant respecter les ,,
Peuples de l'Empire de Mexique, com- ,,
me étant sous la protection de son Roi, ,,
& du leur; ce qu'il alloit exécuter promp- ,,
tement, se voyant obligé de précipiter ,,
son départ par le juste empressement qu'il ,,
avoit d'empêcher qu'ils ne s'approchassent ,,
plus près de sa Cour, puisque cette trou- ,,
pe étant composée de Soldats moins sa- ,,
ges & moins disciplinés que les siens, ,,
c'étoit une forte raison pour ne se fier ,,
pas entierement à leur voisinage, sans ,,
courir risque d'exciter quelque mouve- ,,
ment dangereux entre les Sujets de sa ,,
Grandeur. ,,

Cortez intéressoit ainsi l'Empereur dans la résolution qu'il avoit prise; & ce Prince qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loua l'attention que le Général avoit au repos de ses Sujets, approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour des Soldats d'un procedé si violent. Néanmoins, comme ils s'étoient déja déclarés ennemis de Cortez,

& sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce Général, Montezuma crut qu'il y auroit de la témerité de l'exposer au hazard d'être prévenu par ces Troupes & d'en être enveloppé; sur quoi il lui offrit d'assembler une Armée pour soutenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevroient ses ordres, & seroient chargés de lui obéir, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia très-humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir, parce qu'à la vérité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres; sçachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même tems la tête engagée, & le flanc exposé.

Le Général ayant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voyage de Zempoala, employa ses soins aux préparatifs qui étoient nécessaires, toujours dans le dessein de se servir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celui-ci se fût mis en campagne. Il résolut de laisser à Mexique quatre-

ingt Espagnols sous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui lui parut le plus capable de s'acquitter de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Montezuma; & qu'ayant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore très-adroit Courtisan, dont les manieres d'agir, libres & engageantes avoient de plus toute la résolution néceſſaire pour ne pas se rebuter des difficultés, & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez lui recommanda sur-tout de conserver à Montezuma cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison, observant néanmoins, autant qu'il seroit possible, que ce Prince ne songeât à quelques secretes pratiques avec les Mexicains. Il laiſſa en sa charge le tresor du Roi, & celui des particuliers. Enfin, il lui représenta de quelle importance il étoit de conserver le poste qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur : ces deux points étant la regle & le but de toutes ses actions, il ne devoit point les perdre de vue, puisqu'ils faisoient tout le fondement de leur commune sûreté.

Il ordonna aux Soldats d'obéir à leur Capitaine, & de servir Montezuma avec encore plus de respect & de soumiſſion, qu'ils n'avoient fait jusqu'à ce tems-là, & qu'ils

entretinſſent toujours une parfaite correſpondance avec les perſonnes de la Maiſon & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conſerver une grande union entr'eux, & beaucoup de modération avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même tems un Courrier à Sandoval, avec des ordres de venir au-devant de ſon Armée, ou de l'attendre avec les Eſpagnols qu'il commandoit, en quelque poſte où ils puſſent ſe joindre ſans obſtacle, & de laiſſer la Forteresſe de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliés; ce qui étoit preſque la même choſe que de l'abandonner entierement, parce qu'il n'étoit pas tems de ſéparer ſes forces, & que cette Fortification, capable d'être défendue contre les Indiens, ne l'étoit pas pour réſiſter contre des Eſpagnols. Il fit proviſion de vivres en ſuffiſante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorſion ſur les pauvres Payſans. Enfin, après avoir aſſemblé les Indiens propres à porter les bagages, le Général, ayant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Meſſe du Saint Eſprit, où il aſſiſta avec tous ſes Soldats, afin de recommander à Dieu le bon ſuccès de cette expédition: ſur quoi il proteſta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vue que ſon ſervice & celui

du Roi; inséparables en cette occasion; qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition, & que cette considération seroit toujours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même devant Dieu & devant les hommes.

Après cela, le Général allant prendre congé de Montezuma, lui fit de très-humbles prieres, « d'honorer de sa protection ce petit nombre d'Espagnols « qu'il laissoit en sa compagnie; qu'il ne « les abandonnât pas, en se séparant d'a- « vec eux, parce que le moindre chan- « gement, ou la moindre diminution « de ses faveurs en leur endroit, pour- « roit attirer d'extrêmes maux qui de- « manderoient d'extrêmes remedes, si les « Sujets de sa Grandeur reconnoissoient « quelque altération en son procedé; & « que, partant d'auprès de lui comblé de « ses bienfaits, il seroit au desespoir d'a- « voir quelque sujet de s'en plaindre à son « retour. *Il ajouta:* Que Pierre d'Alvarado « demeuroit, pour représenter sa person- « ne; & qu'ainsi, comme les prérogatives « attachées à la qualité d'Ambassadeur « lui étoient dues en son absence, il lui « laissoit aussi toute l'obligation de rendre «

» à sa Grandeur le très-humble service qu'il
» lui avoit voué ; qu'il esperoit revenir
» bien-tôt en sa présence, libre de tous
» ces embarras, afin de recevoir ses or-
» dres, préparer son voyage, & porter
» à l'Empereur son Maître, avec les pré-
» sens de sa Grandeur, l'assurance de son
» amitié, & de son alliance, qui seroit
» pour son Prince un joyau d'un prix
» inestimable.

Montezuma parut encore affligé de ce que Cortez se mettoit en campagne avec des forces si disproportionnées à celles de son ennemi. Il lui dit, « que, s'il avoit
» besoin du secours de ses armes, afin
» de mieux faire comprendre ses raisons,
» qu'il differât d'en venir à une rupture
» ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assemblé
» un corps de ses Sujets, qu'il tiendroit
» prêt à marcher, en tel nombre qu'il
» plaîroit à Cortez. Il lui donna sa pa-
» role de ne point abandonner les Espa-
» gnols qu'on lui laissoit avec Alvarado,
» & de ne point changer de logement du-
» rant son absence. » Herrera ajoute que l'Empereur, suivi de toute sa Cour, accompagna fort loin le Général ; mais, par une malice préméditée, cet Auteur attribue la civilité extraordinaire de Mon-

tezuma

-tezuma au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols, supposant qu'il étoit déja dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols, quoiqu'on eût excité de grands troubles qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais, & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprès de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi désunies, il est aisé de reconnoître qu'il fut toujours constant dans la sincerité de ses intentions pour eux. Il est vrai qu'il souhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi; mais il ne prit jamais la résolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la Sauvegarde Royale qu'il leur avoit accordée; & quoique ces attentions ne soient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroissent peu convenables au caractere de Montezuma, on doit regarder cette révolution d'esprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte respectueuse qu'il avoit pour Cortez, heurtoient

de droit fil son orgueilleuse fierté ; & ces deux mouvemens, si opposés à son génie, tenoient sans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la nature.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala ; & sans obtenir les Troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala ; il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la négociation d'un Traité de paix ; mais ayant reçu une nouvelle injure, il se résout à la guerre.

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sûreté d'une Armée, & que les Soldats observent aisément, lorsqu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoutumés à obéir sans raisonner. Ils furent reçus en cette Ville avec un empressement agréable; la crainte servile qui avoit enseigné la soumission à ce Peuple, étant déja convertie en une vénération respectueuse. L'Armée passa de ce lieu à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortege composé de la Noblesse & des Senateurs qui vinrent au devant d'elle à demie-lieue de cette Ville. L'entrée que les Espagnols y firent fut cé-

lebrée avec des démonſtrations de joye qui répondoient au nouveau mérite qu'ils avoient acquis par la priſe de Montezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains; circonſtances qui redoublerent les applaudiſſemens & le bon traitement qu'on fit à l'Armée. Les Senateurs s'aſſemblerent auſſi tôt, afin de déliberer ſur la réponſe qu'on devoit faire à Cortez, & ſur les troupes qu'il avoit demandées à la Republique; ſur quoi nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs qui ne s'accordent point ſur cet article; malheur ordinaire aux relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelquefois à embraſſer le vraiſemblable, & d'autres fois à chercher le poſſible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les lui refuſa, ſous prétexte qu'ils n'oſoient prendre les armes contre les Eſpagnols, parce qu'ils ne ſe ſentoient point capables de réſiſter aux chevaux & aux armes à feu. Au contraire, Herrera ſoutient qu'ils accorderent au Général ſix mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoute que ces Indiens furent enrôlés dans les Compagnies Eſpagnolles; mais, qu'à trois lieues de Tlaſcala ils demanderent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoutumés à combattre hors de

leur Province. Quoiqu'il en soit, (car enfin cette discussion n'est pas fort importante,) il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expédition. Cortez demanda ce secours à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez, plutôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combattre contre les Espagnols. D'ailleurs il est constant qu'il sortit de Tlascala sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance réciproque entre les Espagnols & les Habitans de cette Ville; car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le servir, quand il en eut besoin contre les autres Indiens, où ils témoignoient beaucoup de valeur & de résolution, ayant conservé leur liberté en dépit des Mexicains, si près de leur Vi le capitale, & sous un Prince qui tiroit sa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'Armée ne séjourna pas à Tlascala, & elle passa à grandes journées jusqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliés, éloignée de douze lieues de Zempoala, où Sandoval arriva presque en même tems avec sa troupe, & sept Soldats de plus, qui étoient passés de l'Armée de Narvaez à Vera-Cruz, après l'emprisonnement de l'Auditeur Vasquez, qui leur avoit fait

croire que le parti qu'ils ſoutenoient n'étoit pas le plus juſte. Cortez apprit de ces Soldats tout ce qui ſe paſſoit dans le quartier de ſon ennemi ; & Sandoval lui en donna encore des lumieres plus aſſurées, parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moyen d'introduire à Zempoala deux Soldats Eſpagnols, qui ſçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette reſſemblance. Ils ſe dépouillerent volontairement & avec plaiſir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrerent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits ſur la tête ; s'étant mêlés avec les Payſans qui vendoient cette ſorte de marchandiſe, ils la troquerent contre des grains de cryſtal ou de verre, avec une ſimplicité & une avidité de Villageois ſi-bien contrefaite, que perſonne ne prit garde à leur déguiſement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de ſe retirer avec les connoiſſances qu'ils ſouhaitoient ; mais comme ils n'en furent pas encore ſatisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faiſoit la garde en cette Armée, ils y retournerent un autre jour chargés d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allés au fourage, & ils ne reconnurent pas

ſeulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, ſans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatiera, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez; ce qui rendit la priſe plus conſidérable. Ces Eſpions firent ainſi tout ce que l'adreſſe & le cœur pouvoient contribuer à leur réputation; néanmoins leurs noms ont été malheureuſement oubliés en cette action, & en une Hiſtoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre conſidération, qui font honneur au nom de ceux qui les ont exécutés.

Cortez fondoit une partie de ſes eſpérances ſur l'ignorance de ſes ennemis en l'art de la guerre. La négligence dont Narvaez conduiſoit ſes troupes, excitoit divers mouvemens en ſon imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faiſoit du petit nombre des Soldats de Cortez, & celui-ci le connoiſſoit aſſez; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faiſoit naître une fauſſe confiance favorable à ſes deſſeins, & qui ſembloit combattre en ſa faveur; en quoi il raiſonnoit ſur de bons principes, puiſqu'il eſt certain que cette

eſpece de confiance eſt ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné pluſieurs Capitaines : ainſi on doit la compter entre les plus grands périls qu'on court à la guerre, d'autant qu'il arrive ſouvent, lorſqu'on en vient aux mains, qu'on ſe trouve battu par l'ennemi qu'on mépriſoit.

Cependant le Général ſongeoit à préparer en diligence tout ce qui lui étoit néceſſaire, & à preſſer Narvaez par des inſtances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte de ſa part. Il fit donc une revue de ſes Soldats qui ſe trouverent au nombre de deux cens ſoixante-ſix Eſpagnols, en comptant les Officiers & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage ; après quoi Cortez envoya pour la ſeconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix ; & comme ce Religieux lui eût mandé le peu de fruit qu'il tiroit de ſa négociation, le Général deſirant mettre toute la juſtice de ſon côté, ou peut-être gagner du tems, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla, puſſent ſe joindre à ſes troupes, réſolut d'envoyer le Capitaine Jean Velaſquez de Leon, dans la croyance que la médiation de cet Officier ſeroit mieux reçue à cauſe de ſa

qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velasquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves très-solides de sa fidélité, par des protestations que Velasquez lui avoit faites, de mourir à son côté, en lui mettant entre les mains une lettre que Narvaez lui avoit écrite, pour l'inviter, par de grandes promesses, de prendre son parti; & le Général répondit noblement à cette générosité, en confiant à la franchise & à la probité de ce Capitaine, une négociation si délicate.

Lorsqu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit se ranger sous les étendarts de son parent; & Narvaez alla au-devant de lui avec beaucoup de joie: mais quand Velasquez lui eut exposé sa commission, & que ce Commandant connût qu'il s'engageoit à soutenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & se sépara de lui incivilement, quoiqu'il lui restât encore quelque espérance de réduire ce Capitaine; puisqu'avant que de renoüer la conversation, il commanda que l'on fît une revüe générale de toute son Armée en présence de Velasquez, à dessein de l'étonner ou de le convaincre par cette vaine ostentation de ses forces. Quelques personnes conseillerent à Narvaez de le faire arrêter; mais il n'osa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans son Armée; au con-

traire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachés à ses intérêts, afin qu'ils lui aidassent à le persuader. La conversation commença par des complimens & des honnêtetés; & peu de tems après on en vint à quelques railleries contreCortez, qui sembloient encore échapper dans la chaleur du repas. Velasquez ne voulant pas ruiner sa négociation, dissimula d'abord; mais quand il vit que la raillerie devenoit offensante, & tournoit en invectives, sa patience échappa tout d'un coup; & élevant sa voix, il dit : « qu'on tînt d'autres discours, puisqu'ils ne devoient pas, « devant un homme de sa qualité, parler « mal de son Général qui étoit absent, & « que le premier d'entr'eux qui ne tiendroit « pas Cortez, & tous ceux qui le suivoient « pour bons & fideles Sujets du Roi, n'a- « voit qu'à le lui dire en particulier, & « qu'il le désabuseroit de cette opinion » Tous ces braves se turent, & Narvaez même parut embarrassé sur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, cousin de Diego Velasquez, & qui portoit le même nom, qui prît la parole, & dit à cet Officier : « Que celui qui « soutenoit avec tant d'ardeur la cause d'un « traître, ne tenoit rien du sang des Velas- « quez, ou ne méritoit pas d'en être sorti. «

A quoi Jean Velaſquez repartit par un démenti, & tira l'épée avec une réſolution ſi déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviés eurent beaucoup de peine à le retenir; & enfin, ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidens que ſon ſéjour pourroit produire; ce qu'il fit ſur le champ, emmenant avec ſoi le pere Olmedo. Il dit en partant quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une prompte vengeance, ou au moins d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal ſatisfaits de ce qu'on laiſſoit partir ce Capitaine, ſans l'accommoder avec ſon parent, afin d'écouter ſes propoſitions, & d'y répondre bien ou mal, ſuivant ce qui conviendroit. Ils diſoient qu'*un homme du mérite & de la qualité de Velaſquez, devoit être traité avec plus d'attention; qu'il falloit ſuppoſer qu'une perſonne de bon eſprit, & d'une probité connue, ne viendroit pas leur porter des propoſitions extravagantes ou déraiſonnables; que les formalités de la guerre n'alloient pas juſqu'à ôter la liberté de ſe faire écouter, & que ce n'étoit pas une bonne politique, ni une bonne voye de ſe rendre redoutable à ſon ennemi, que de lui faire connoître qu'on craignoit ſes raiſons.*

Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fût contraint, pour appaiser ces bruits, de choisir un Officier qui allât, en son nom, & en celui de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, & sçavoir de Cortez même ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commission au Secretaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi, parce qu'il étoit moins animé que les autres contre Cortez, & qu'étant Créature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprès de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

Cependant Cortez ayant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix; & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, il fit marcher son Armée à dessein de s'approcher de plus près, & de s'emparer de quelques postes avantageux où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se présenteroient.

L'Armée étoit en marche, lorsque les Coureurs de Cortez lui donnerent avis que

Duero venoit de Zempoala pour lui parler. Le Général alla le recevoir avec quelque espérance d'un accord dont il se flattoit. Ils se saluerent & s'embrasserent plusieurs fois, en renouvellant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joye au Secretaire ; & Cortez, avant que d'entrer en matiere sur sa négociation, lui fit quelques présens, & lui en promit encore davantage. Il le retint jusqu'au jour suivant, après qu'il l'eût invité à manger, & durant tout ce tems, ils eurent diverses conférences tête à tête avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moyens de réunir les deux partis, chacun d'eux paroissant souhaiter avec passion de trouver quelque voie pour adoucir Narvaez dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jusqu'à offrir de lui céder la conquête du Mexique, & de marcher avec ses gens à d'autres entreprises ; & Duero, qui le voyoit agir si noblement avec un ennemi déclaré, lui proposa une entrevue avec Narvaez, croyant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultés seroient plus aisément levées dans une conférence où les deux Chefs s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs disent que Duero avoit ordre de

ropoſer cette conference, & d'autres, ue ce fut une penſée de Cortez. Quoiqu'il n ſoit, ils conviennent tous qu'on regla ette entrevue auſſi-tôt que le Secretaire fut etourné à Zempoala, & qu'on en dreſſa, par ſes ſoins, une capitulation autentique, déſignant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conférence, chacun des deux Commandans ayant donné ſa parole par écrit, de ſe rendre, accompagné ſeulement de dix Officiers, afin qu'ils fuſſent témoins de ce qui ſeroit dit & arrêté.

Mais, au même tems que Cortez ſe diſpoſoit à exécuter de ſa part la capitulation, André de Duero l'avertit en ſecret qu'on lui préparoit une embuſcade, à deſſein de le prendre ou de le tuer : cet avis qui venoit de ſi bon lieu, fut encore confirmé par d'autres perſonnes qui conſervoient quelque correſpondance avec lui ; ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez que ſa trahiſon étoit découverte. Ainſi, dans la premiere chaleur de ſon reſſentiment, Cortez lui écrivit une lettre par laquelle il lui déclaroit la rupture du Traité, & remettoit à ſon épée à tirer ſatisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoiſſance, le procedé noble & ſincere de Cortez alloit le jetter aveuglément entre les mains de ſon ennemi, & il eut de la peine à

ſe diſculper devant ſes Soldats de cette faute de précaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, après avoir eu tant de marques de ſa mauvaiſe volonté. On ne peut néanmoins accuſer d'imprudence la ſincérité de Cortez en cette occaſion, puiſque le manquement de parole & de foi dans les Traités, eſt une infamie dont on a peine à ſoupçonner un ennemi généreux, d'autant plus que les perfidies ne tiennent point lieu entre les ſtratagêmes, & que ces tromperies, qui donnent atteinte à l'honneur, ne ſont point comptées entre les ſurpriſes que la guerre autoriſe.



CHAPITRE IX.

Cortez s'avance jusqu'à une lieue de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son Armée ; le mauvais tems l'oblige à se retirer, & sur cette nouvelle, Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.

Cortez demeura plus animé qu'irrité de cette derniere brutalité de Narvaez. Un ennemi, dont les sentimens avoient tant de bassesse, lui parut indigne de son ressentiment ; jugeant d'ailleurs qu'un homme, qui vouloit gagner une victoire aux dépens de sa réputation, n'étoit pas trop assuré de ses Troupes ni de sa personne même. Il hâta la marche de son Armée, n'étant pas néanmoins encore bien déterminé sur ce qu'il devoit entreprendre ; mais ayant le cœur plein d'une certaine confiance qui soutient la résolution d'un Général, & qui semble prévenir les heureux succès par l'espérance, il se campa à une lieue de Zempoala, dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots*, & ayant à dos la Ville

de Vera-Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil, & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche précipitée, & le Général fit avancer des Sentinelles bien au-delà du ruisseau. Il donna les premieres heures au repos des Soldats, se réservant à déliberer avec les Capitaines de ce qu'il falloit faire suivant les avis qu'il attendoit de l'Armée des ennemis, où il avoit gagné des amis, & où il croyoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette supposition, & le peu d'expérience de Narvaez qui lui donnerent l'assurance de s'approcher si près de Zempoala, sans craindre qu'on le taxât d'imprudence ou de temérité.

Narvaez fut informé de ce mouvement & du lieu où son ennemi étoit posté. Alors, avec une précipitation plus impétueuse que diligente, & qui dégeneroit en desordre & en confusion, il voulut se mettre en campagne. Il fit publier la guerre, comme si elle n'eût point été déja publique, & mit à deux mille écus la tête de Cortez, & celles de Sandoval & de Velasquez à quelque chose de moins. Ce Commandant ordonnoit plusieurs choses en même tems avec

avec un air chagrin : ses ordres étoient mêlés de menaces, & il paroissoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de son ennemi. Enfin son Armée se mit en bataille, sans qu'il en prît le soin; mais ses Capitaines se rangerent d'eux-mêmes par hazard, & sans prendre ses ordres. Après avoir marché environ un quart de lieue, Narvaez s'arrêta à dessein d'attendre Cortez à la campagne, se persuadant follement que ce Général auroit assez peu de lumieres pour l'attaquer en un poste où son ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre de Soldats qu'il conduisoit. Il demeura tout un jour en ce lieu; & en cette vaine créance perdant du tems, & flattant son imagination de diverses pensées dont il tiroit de la joie & de la confiance, il partageoit déja tout le butin à ses Soldats, & tous les tresors de Mexique à ses Capitaines, & sans songer à la bataille, il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil se coucha dans un nuage qui avança la nuit, & qui répandit peu de tems après une si grande abondance d'eau; que les Soldats de Narvaez maudirent la sortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience; & le Commandant, qui n'étoit pas moins sensible à l'incommodité,

ne fit pas de grands efforts pour les retenir, outre qu'ils n'étoient pas accoutumés à réſiſter aux injures du tems, & que pluſieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de ſi fâcheuſes ſuites.

On avoit appris que Cortez ſe tenoit ferme en ſon poſte de l'autre côté du ruiſſeau : ainſi les Soldats & les Officiers crurent avec quelque ſorte d'apparence qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit ; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raiſons que le deſir inſpire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en déſordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuyent. Néanmoins Narvaez ne voulut pas ſéparer ſes troupes, parce qu'il prétendoit retourner en campagne le lendemain, plutôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoiqu'il affectât de prendre le prétexte du ſoin qu'un Général doit avoir lorſque l'ennemi eſt proche. Il logea donc toute ſon Armée dans le principal Temple de la Ville, qui conſiſtoit en trois donjons ou Chapelles peu éloignées l'une de l'autre, en une ſituation avantageuſe & d'une grande étendue, où l'on montoit par un eſcalier fort gliſſant & difficile, qui donnoit encore plus de ſûreté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le

haut de l'escalier qui servoit de paillier ou de vestibule. Le Commandant choisit pour son logis le donjon du milieu, où il se retira avec quelques Capitaines & environ cent Soldats, & il partagea le reste de son Armée dans les deux autres. Il envoya quelques Cavaliers battre la campagne, & détacha deux Sentinelles sur les avenues. Après ces diligences qui, à son gré, ne laissoient rien à souhaiter dans l'art le plus rafiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reste de la nuit, si éloigné de toute sorte de danger, au moins en son imagination, qu'il s'abandonna au sommeil sans aucune résistance de la part des soucis.

André de Duero dépêcha aussi-tôt à Cortez un homme de confiance qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place, afin de lui faire sçavoir la retraite de Narvaez, & la maniere dont il avoit disposé le logement de ses troupes. Le dessein du Secretaire étoit d'avertir son ami qu'il pouvoit passer cette nuit tranquillement, plutôt que de le provoquer à quelque entreprise ; mais ce Général ne fut pas long tems à se déterminer sur cet avis, & à saisir l'occasion favorable qui sembloit l'inviter. Il avoit médité sur tous les divers incidens que

cette guerre pouvoit produire ; & comme il eſt bon quelquefois de fermer les yeux ſur les difficultés que l'éloignement fait paroître plus conſidérables, & qu'il y a des occaſions où le raiſonnement fait tort à l'exécution, Cortez aſſembla d'abord ſes Soldats, & il les mit en ordre de bataille, quoique l'orage ne fût pas encore ceſſé ; mais ſes gens, endurcis à de plus rudes fatigues, obéirent auſſi-tôt ſans ſe plaindre, ni demander la raiſon de ce mouvement imprévu, tant ils ſe repoſoient ſur la conduite de leur Général. Ils paſſerent le ruiſſeau dans l'eau juſqu'à la ceinture ; & après avoir ſurmonté cette difficulté, Cortez leur fit un diſcours où il leur communiqua ſa réſolution, ſans la mettre en doute, & auſſi ſans refuſer le conſeil qu'on pourroit lui donner. Il leur apprit le déſordre de la retraite des ennemis que la rigueur du tems avoit obligés à fuir en leur quartier, & la confuſion de leurs logemens dans les Tours de ce Temple. Il leur repréſenta fortement l'indolente tranquillité de ces gens & de leurs Officiers, & la facilité qu'on auroit à les attaquer avant qu'ils ſe fuſſent réunis pour former un bataillon ; & voyant que ſon deſſein n'étoit pas

ſeulement approuvé, mais encore applau-
li, il le pourſuivit avec une nouvelle ar-
leur. « Cette nuit, dit-il, mes amis, «
e Ciel nous met entre les mains l'oc- «
ɛaſion la plus favorable que nos deſirs «
nême ſe puiſſent figurer. Vous allez «
naintenant avoir des preuves de la con- «
iance que j'ai en votre valeur, & je vais «
léclarer juſqu'à quel point elle éleve mes «
ɔenſées & mes deſſeins. Il n'y a qu'un «
noment que nous attendions nos enne- «
nis, & que nous eſpérions les vaincre à «
a faveur de ce ruiſſeau qui nous couvroit, «
& maintenant nous les tenons endormis «
& ſéparés ſur la foi du mépris qu'ils «
ont de nous, & qui nous procure ces «
vantages. Cette honteuſe impatience, «
qui leur a fait abandonner la campagne «
ɔour éviter la rigueur de l'orage, qui eſt «
ın mal néceſſaire, & d'ailleurs fort peu «
onſidérable, doit nous apprendre de «
quelle maniere le repos eſt goûté par «
es gens qui le cherchent avec tant de «
nolleſſe, & qui le prennent ſans aucun «
ɔupçon. Narvaez ignore l'exactitude «
que la guerre demande; ſes Soldats «
out neufs n'ont jamais vû que cette «
ccaſion, où la nuit ne leur ſera pas «
avorable pour ſe rallier ſans déſordre «

» durant l'obscurité. Plusieurs encore sont
» mal satisfaits de leur Commandant ; quel-
» ques-uns sont affectionnés à notre parti ;
» & il s'en trouve un assez bon nombre
» qui ont en horreur cette guerre, comme
» étant entreprise contre nous de gayeté
» de cœur & sans raison ; & vous sçavez
» que les bras deviennent pesans & engour-
» dis lorsqu'ils agissent contre le mouve-
» ment de la volonté. Nous devons traiter
» les uns & les autres comme des enne-
» mis, jusqu'à ce qu'ils se déclarent, puis-
» que c'est la victoire qui doit décider qui
» d'eux ou de nous doit porter le nom de
» Traîtres. Il est vrai que la raison est pour
» nous ; mais à la guerre la raison est tou-
» jours contre les négligens, & se range or-
» dinairement du côté du Vainqueur. Nos
» ennemis viennent usurper tout ce que vous
» avez acquis, & ils n'aspirent à rien moins
» qu'à se rendre maîtres de votre liber-
» té, de vos biens & de vos espérances.
» Ils s'attribueront vos victoires, les
» Pays que vous avez conquis aux dépens
» de votre sang, & toute la gloire de
» vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel,
» est qu'en s'efforçant de mettre le pied
» sur nos têtes, ils cherchent encore à
» ruiner le service du Roi & les progrès

de notre Religion, qui ſe perdront avec « nous; & quoique ce crime ſoit ſur leur « compte, on doutera quels ſeront les cou- « pables. Le ſeul moyen de prévenir ces « maux, eſt de combattre en ce moment « avec la valeur que vous avez toujours « témoignée; c'eſt ce que vous ſçaurez « mieux faire que je ne puis le dire. Aux « armes, mes amis, la victoire s'eſt tou- « jours déclarée pour vous; animez votre « cœur par la vue du ſervice que vous « devez à Dieu & au Roi; ayez l'honneur « devant les yeux, & ſongez que vous « combattez pour une juſte cauſe. Je vous « accompagnerai dans les plus grands dan- « gers, & je cherche moins à vous ani- « mer par mes diſcours, qu'à vous per- « ſuader par mon exemple. »

Ce diſcours de Cortez inſpira une telle ardeur à ſes Soldats, qu'ils le preſſerent de marcher ſans retardement. Ils admiroient tous ſa prudence & ſa réſolution, & quelques-uns lui proteſterent que, s'il ſongeoit encore à s'accommoder avec Narvaez, ils ne lui obéiroient pas. Ces paroles de gens déterminés ne déplurent pas au Général, parce qu'elles partoient du cœur, & non pas d'un eſprit de rebellion. Il forma, ſans per-

dre de tems, trois petits bataillons qui devoient marcher à l'assaut les uns après les autres. Sandoval commandoit le premier composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & notre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp, Christophe d'Olid, eut la conduite du second aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille & Bernardin Vasquez de Tapia. Le Général commandoit le dernier bataillon, & avoit auprès de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophe & Martin de Gamboa, Diego Pizarre & Dominique d'Alburquerque. L'ordre étoit que Sandoval, avec sa troupe, feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter aux ennemis l'usage de leur artillerie, après quoi il devoit partager ses Soldats, afin d'empêcher des deux côtés la communication des autres donjons. Cortez lui recommanda sur-tout de faire observer un grand silence à ses Soldats. Olid eut charge de courir le plus vite qu'il pourroit, attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit, & Cortez devoit le suivre, afin d'animer les Soldats

ats, & de porter du secours où il seroit né-
cessaire, faisant alors retentir les tambours
& les autres bruits de guerre, afin que la
surprise mît en désordre & en confusion
le premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une exhortation Chrétienne fondée sur ce principe, qu'ils alloient combattre pour la cause de Dieu, & qu'ainsi ils devoient se mettre en la disposition de mériter ses graces & son assistance. On trouvoit sur ce chemin une Croix que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique; & lorsqu'ils y furent arrivés, & que tous les Soldats & Officiers se furent prosternés à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition qu'ils répéterent fort dévotement, & après avoir ordonné de reciter la Confession générale, il leur donna la bénédiction & l'absolution, laissant leurs cœurs animés d'un esprit plus saint & aussi généreux que le premier, puisque le repos de la conscience ôte aux périls ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Après cette pieuse précaution, Cortez rangea ses trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebusiers les postes qu'ils devoient tenir. Il répéta les ordres aux Commandans, & recommandant le

ſilence à tout le monde, il donna pour le mot le *Saint Eſprit*, dont on célébroit la Fête le jour même de cette action. Après quoi il fit marcher au même ordre qu'on devoit combattre, & au petit pas, afin que les Soldats allaſſent au combat ſans être fatigués de la marche, & auſſi pour laiſſer aux ennemis le tems de s'abandonner au ſommeil, prétendant s'aider de leur négligence & de leur tranquillité pour les battre avec moins de riſque, ſans faire aucun ſcrupule d'employer en cette occaſion, & contre la maniere d'agir ouverte & généreuſe, cette eſpece de ſurpriſe que les anciens ont appellée malice des grands Capitaines, puiſque ces ſtratagêmes où la bonne foi n'eſt point bleſſée, ſont permis à la guerre, où on diſpute encore de la préference entre l'adreſſe d'eſprit & la force du courage.





CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala où il trouve de la résistance. Il emporte la Victoire & prend Narvaez, réduisant son Armée à servir sous son commandement.

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demie lieuë, lorsque les Coureurs revinrent avec une Sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée, & rapporterent que l'autre Sentinelle moins avancée leur avoit échappée entre les buissons dont ce Pays étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis, & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce Soldat eût découvert la marche de l'Armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin; mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le péril; sur quoi on conclut tout d'une voix de s'avancer en diligence, afin d'arriver avant ce Soldat, ou au moins en même tems que lui, supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toujours mal éveillés, & dans le premie

trouble d'une pareille ſurpriſe. C'eſt ainſi qu'ils raiſonnoient ſans s'arrêter, & faiſant doubler le pas, ils laiſſerent auprès d'un ruiſſeau écarté du chemin les chevaux, le bagage & tout ce qui embarraſſoit la marche. Cependant cette Sentinelle, que la peur avoit rendue fort légere, arriva au quartier avant les Troupes de Cortez, & donna l'alarme en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillés coururent aux armes, & menerent le Soldat à Narvaez, qui, après quelques queſtions, mépriſa l'avis, & celui qui le donnoit, tenant pour impoſſible que Cortez vînt avec ſi peu de monde l'attaquer en ſon logement, ni que ſes gens puſſent marcher durant une nuit ſi obſcure, & un tems ſi rude.

Il étoit près de minuit lorſque Cortez entra dans Zempoala; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoyés battre l'eſtrade, qui vraiſemblablement s'étoient égarés durant l'obſcurité, ou peut-être mis à couvert à cauſe de la pluye. Ainſi Cortez put pénetrer dans la Ville juſqu'à la vue du Temple ſans rencontrer un corps de garde, ni même une Sentinelle qui l'arrêtât. La diſpute de Narvaez duroit encore avec le Soldat qui aſſuroit avoir reconnu non-ſeulement les Coureurs, mais encore toute

'Armée qui s'avançoit en diligence. Néanmoins on se forgeoit encore des prétextes de confiance, & on perdoit à raisonner sur les apparences de ce rapport, le tems qu'on auroit dû employer à en prévenir les suites, quand même il auroit été faux : les Soldats inquiets & éveillés se croisoient au haut des degrés du Temple; les uns peu résolus, les autres attendant les ordres du Commandant; mais tous les armes à la main, & presque en état de combattre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert; & comme il se trouvoit dans le second cas qu'on avoit prévu, il se résolut de les attaquer avant qu'ils se fussent mis en ordre pour le soutenir. Il donna donc le signal du combat, & Sandoval, avec sa troupe, commença à monter les degrés. Quelques Canoniers qui étoient de garde, entendirent le bruit, & mettant le feu à deux ou trois piéces, ils avertirent pour la seconde fois, de courir aux armes, sans qu'on en pût douter. Le bruit des tambours succeda à celui de l'artillerie, & les Soldats de Narvaez qui étoient le plus près des degrés, accoururent pour les défendre. Le combat se réduisit bien-tôt aux coups de piques & d'épées; & Sandoval eût beaucoup de peine à le soutenir contre une troupe plus grosse que

la sienne, & dans un poste désavantageux. Olid vint à propos le secourir. Cortez ayant laissé son corps de réserve en bataille, se jetta dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant; en sorte que les ennemis ne pouvant résister à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier degré, & un moment après ils se retirerent en desordre, abandonnant le vestibule & l'artillerie. Plusieurs fuirent à leurs logemens, les autres allerent pour défendre l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtés.

Narvaez parut alors, après avoir employé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer ses gens qui combattoient, & même pour les mettre en ordre, après quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez, & Farfan qui accompagnoit Sandoval. Ce Soldat lui donna dans le visage un si grand coup de pique, qu'il lui creva un œil, & le jetta par terre sans sentiment, après avoir dit seulement *je suis mort*. Le bruit en courut aussitôt entre ses Soldats qui s'en effrayerent, & leur désordre fit divers effets. Les uns abandonnerent honteusement leur Commandant,

s autres tout éperdus cesserent de combat-
re, & ceux qui firent leurs efforts pour le se-
ourir, s'embarrasserent les uns les autres ;
t augmenterent la confusion. Ainsi ils se
rouverent obligés à reculer ; & les Vain-
queurs prirent ce tems pour retirer Narvaez
qu'ils descendirent, ou pour mieux dire,
qu'ils traînerent jusqu'au bas de l'escalier.
Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de
a personne de ce Commandant ; ce qui fut
exécuté en le faisant passer au milieu du
dernier bataillon ; & cet homme qui, avant
quelques momens, regardoit cette entre-
prise avec tant de mépris, se trouva, reve-
nant à soi, non-seulement avec la douleur
de sa blessure, mais encore au pouvoir de
ses ennemis, & avec deux paires de fers qui
faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de résistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettés dans les Donjons, si épouvantés qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarrassant. Ceux de Cortez crierent hautement *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roi, & les plus sages au nom du Saint Esprit. Ces cris d'une joye anticipée ne laisserent pas d'augmenter la frayeur des ennemis, avec une autre circonstance

produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante Armée, qui leur parut occuper une grande partie de la campagne; c'est que, des fenêtres de leurs Donjons, ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres qui, en perçant l'obscurité, sembloient à leurs yeux être les mêches allumées de plusieurs troupes d'Arquebusiers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous appellons luisans, mais beaucoup plus grands & plus luisans en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées, & tant les moindres secours du hazard tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fît cesser les acclamations de la victoire, dont la confiance prise mal à propos, est dangereuse parmi les Armées, & doit être interrompue, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement & dans le désordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons, & fit publier en maniere de ban un pardon général à tous ceux qui se rendroient, offrant un parti raisonnable, & communication

d'intérêts à ceux qui s'enrôleroient fous fes Etendars ; liberté & bon paffage à ceux qui voudroient fe retirer à Cuba, & à tous vie & bagues fauves. Ce cri public fut fort bien imaginé, parce qu'il importoit extrêmement que cette déclaration de la volonté du Géneral fût connue, avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrît aux Soldats de Narvaez le petit nombre de leurs Vainqueurs, & qu'elle leur infpirât la réfolution de revenir des frayeurs qu'ils avoient conçues mal à propos ; puifque la crainte fe tourne quelquefois en temérité, par la honte qu'on a de s'être alarmé fans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient rétirés, que les Soldats & les Officiers même vinrent en troupes fe rendre au Vainqueur. Ils donnerent leurs armes en arrivant, & Cortez, fans manquer aux devoirs de la civilité, les reçut avec joye. Cependant il fit défarmer ceux-mêmes qui étoient de fon intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnaffent exemple aux autres. Leur nombre s'augmenta fi fort en peu de tems, qu'il fallût les féparer, & s'en affurer par une garde

suffisante, jusqu'à ce que le jour fît connoitre les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire panser la blessure de Narvaez, & Cortez qui se trouvoit par-tout avec une ardeur infatigable, & qui songeoit particulierement à un Prisonnier de cette importance, alla le voir, quoiqu'il ne voulût pas se faire connoître crainte de redoubler son affliction. Néanmoins le respect des Soldats découvrit le Général ; & Narvaez se tournant vers lui, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étendue de sa disgrace : *Vous devez, Seigneur Capitaine, estimer beaucoup l'avanture qui me rend votre prisonnier ;* à quoi Cortez lui répondit : *Mon ami, il faut louer Dieu de tout ; mais je puis vous jurer sans vanité, que je compte cette victoire & votre prise, entre les moindres exploits qui se soient faits en ce Pays-ci.*

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salvatiera & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchés, & où ils retenoient, par leur autorité & par leurs persuasions, les Soldats qui se trouvoient enfermés avec eux. Cortez

monta les degrés du Temple, & les fit
mmer de se rendre, autrement, qu'ils
roient traités à toute rigueur; & voyant
u'ils étoient résolus à se défendre, ou à
ntrer en capitulation, il ordonna avec quel-
ue colere, qu'on battît ce Donjon de deux
ieces d'artillerie. Néanmoins il avertit un
eu après les Canoniers de ne battre que le
aut du Donjon, à dessein d'épouvanter
lutôt que de faire du mal. Cet ordre fut
xécuté, & il n'en fallut pas davantage pour
bliger plusieurs de ces Soldats à venir de-
nander quartier, laissant libre l'entrée que
ean Velasquez de Leon acheva de débar-
asser avec une escouade de ses Soldats qui
se saisirent de Salvatiera & du jeune Velas-
quez, ennemis déclarés, & dont on pouvoit
appréhender qu'ils n'eussent l'ambition de
remplir la place de Narvaez; & par cette
prise, la victoire se déclara entierement en
faveur de Cortez qui ne perdit que deux
Soldats en ce combat; il en eut quelques-
uns de blessés dont on a dit qu'il en mourut
encore deux autres: quinze furent tués du
côté de Narvaez, avec un Enseigne & un
Capitaine, le nombre des blessés étant
encore plus grand. Le Général envoya
Narvaez & Salvatiera à Vera-Cruz avec une
escorte suffisante pour les garder, & le

jeune Velaſquez demeura priſonnier de ſon parent qui, ayant un juſte ſujet d'être offenſé contre lui ſur l'avanture de Zempoala, ne laiſſa pas de le faire panſer, & de le régaler même avec un ſoin particulier. La liaiſon d'un même ſang eut bien quelque part à cette générosité de Jean Velaſquez; mais elle étoit principalement due à ſon inclin tion noble & bienfaiſante. Tout cela fut exécuté avant le jour; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un inſtant qui ne marqua la juſteſſe des meſures que Cortez avoit priſes, & les bévues de Narvaez.

Au point du jour on vit arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandés; & encore qu'ils fuſſent venus après la victoire, il les remercia fort de leur aſſiſtance qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez viſſent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le beſoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient avec beaucoup de honte & de confuſion, l'état auquel ils ſe trouvoient alors, & le jour les ſurprit dans ces triſtes réflexions. Ils virent arriver le ſecours, & reconnurent la foibleſſe de ceux qui les avoient vaincus, ce qui leur faiſoit maudire la confiance de Narvaez, & accuſer leur négligence; & tout cela tournoit à la gloire de

ortez dont ils célebroient la vigilance & la
ırdieſſe avec une égale admiration. La va-
ur a cet avantage, particulierement à la
ıerre, que ceux mêmes qui lui portent en-
e ne peuvent la haïr; les malheureux reſ-
ntent leur diſgrace, mais les exploits du
ainqueur ne perdent rien de leur luſtre au-
rès des vaincus. La vérité de ces maximes
e parut jamais mieux qu'en cette rencon-
re; chaque Soldat de Narvaez ſentoit en
ɔi-même un ſecret penchant à ſuivre le Gé-
éral le plus habile & le plus brave, & à ſe
ınger ſous les étendarts d'une Armée où les
oldats ſçavoient vaincre & obéir. Cortez
voit quelques amis entre les Priſonniers, &
reſque tous ces Soldats étoient affectionn-
és, les uns à ſa valeur, d'autres à ſa libé-
alité. Ses amis furent donc les premiers à le-
er le maſque de la diſſimulation, & com-
nencerent à ſe déclarer par des acclama-
ions qui émurent l'inclination des bien-in-
entionnés, & enleverent la meilleure partie
les autres Soldats. On leur permit de ſe pré-
ènter devant leur nouveau Général. Ils ſe
eroient jettés à ſes pieds, s'il ne les avoit
etenus dans ſes bras; ſur quoi chacun s'em-
preſſa de donner ſon nom, & ils ſe débatoient
de la préference ſur le rôle. Ce qu'il y eut
de ſingulier, eſt qu'entre tous ces Eſpagnols

il ne s'en trouva pas un seul qui voulût retourner à Cuba, & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expédition où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquerir à soi ; sur quoi il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits qu'il trouva tournés en sa faveur, puisqu'il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet ; néanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assuroient le succès. Les plus considérables d'entre ces Soldats de Narvaez, étoient amis & d'intelligence avec Cortez, & les deux mille Chinanteques soutenoient puissamment ses intérêts. Les Soldats prisonniers eurent une reconnoissance singuliere de la faveur qu'ils recevoient ; ils applaudirent à la confiance de leur nouveau Général par de nouvelles acclamations, & il se fit ainsi en peu de tems une armée qui passoit déja le nombre de mille Soldats Espagnols, outre la prise des ennemis dont il pouvoit craindre les desseins, une flotte d'onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine entiere de la derniere ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces pro-

portionnées à la grande entreprise qu'il méditoit. Tout celà étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'expérience du Général, & encore à la valeur des Soldats qui approuverent courageusement une si périlleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée non-seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit, puisque, suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la réputation, le succès est, pour ainsi dire, le payement des desseins, & qu'on attribue souvent le titre de prudens aux conseils les plus hazardeux.



CHAPITRE XI.

Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissés à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une Place d'armes, ayant l'ennemi si proche; mais on avoit oublié en ce lieu-là toutes les regles de la guerre. Lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de négligence, on n'est plus surpris de lui voir faire des faux pas; & toutes les absurdités de sa conduite deviennent des conséquences nécessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du péril, & au matin on eut avis qu'ils s'étoient joints aux batteurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux qui tenoient

oient la campagne en résolution de rendre
un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit
pas beaucoup de peine, & Cortez, avant
que de prendre une plus forte résolution,
envoya le Mestre de Camp Christophe d'O-
id, & Diego d'Ordaz, afin d'essayer de les
éduire par les voies de la douceur ; ce qu'ils
obtinrent aisément, en leur insinuant *qu'ils
seroient reçus dans l'armée avec les mêmes
avantages qu'on avoit accordés à leurs compa-
gnons*, dont l'exemple suffit pour obliger
ces Cavaliers à venir offrir leur service au
Général, avec leurs chevaux & leurs armes.
Aussi-tôt on songea à panser les blessés, &
à loger l'armée ; ce que le Cacique & le Peu-
ple de Zempoala firent d'office, & avec
beaucoup de joye en célebrant la victoire de
leurs anciens amis, avec une espece de plai-
sir mêlé de quelque intérêt, puisqu'ils se ti-
roient des fatigues & de l'esclavage que ces
nouveaux venus venoient leur imposer.

Le Général ne perdit point de tems à s'as-
surer de la flotte ; ce qui étoit un point es-
sentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le
Capitaine François de Lugo, afin de faire
mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz,
les voiles, la mâture & les gouvernails de
tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala
tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez,

& il en envoya des siens, autant qu'il étoit nécessaire pour garder les corps des Vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appellé Pierre Cavallero, & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Après ces soins, Cortez prit celui de renvoyer les Chinanteques en leur Province; & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils lui avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats pour se rafraîchir; & durant ce séjour, les Peuples & tous les Caciques des environs vinrent féliciter les bons Espagnols ou les Teules doux & benins; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez : ils renouvellerent les protestations de leur obéissance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnerent de plusieurs présens & de régals, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration, commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assurance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contens.

Durant la plus grande chaleur de la joye, que ces heureux succès faisoient naître dans le cœur de Cortez, le péril où il

voit laiſſé Alvarado & ſes Compagnons, ſe préſentoit vivement à ſa memoire; puiſque leur unique reſſource ne conſiſtoit qu'en ce peu d'eſperance qu'on pouvoit fonder ſur la parole que Montezuma lui avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en ſon abſence. Cortez ſçavoit que ce lien eſt fort décrié, aux lieux où les volontés ſont abſolues & ſouveraines, parce que certains Docteurs d'Etat prétendent avoir diverſes manieres pour en relâcher les nœuds, ſoutenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le Genéral pouvoit alors trouver dans ces maximes de juſtes ſujets de crainte, ſans approuver par ſes ſoupçons cette politique infidele & lâche; puiſqu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les diſpenſe en même tems des devoirs les plus eſſentiels de l'honneur & de la Nobleſſe.

Ainſi, ayant pris la réſolution de retourner à Mexique, & n'oſant pas mener avec ſoi tant de Troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Montezuma, & d'émouvoir les eſprits inquiets de ſes Courtiſans, le Genéral voulut ſéparer ſon armée, & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choiſit donc Jean Velaſquez de Leon pour aller avec deux cens hommes ſou-

mettre la Province de Panuco, & Ordaz, avec pareil nombre de Soldats pour peupler celle de Guazacoalco, se réservant environ six cens Espagnols, nombre qui lui parut suffisant à faire son entrée dans Méxique, avec quelque apparence de moderation, & une suite de Vainqueur.

Mais, au même tems que Cortez préparoit toutes choses pour l'exécution de ce dessein, il survint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres mesures. Il reçut une lettre de la part d'Alvarado, qui lui donnoit avis : *que les Mexicains avoient pris les armes, & que, malgré Montezuma qui demeuroit toujours dans son logement, ils avoient déja livré plusieurs assauts aux Espagnols, avec des forces si redoutables par leur nombre, que lui-même & tous ses Soldats étoient perdus sans ressource, s'ils n'étoient bientôt assistés de quelque secours.* Un Soldat Espagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambassadeur de Montezuma, dont la commission étoit de représenter, *qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement, de remontrer la dangereuse atteinte que les mutins donnoient à son autorité ; de l'assurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols ; & enfin de le presser de se rendre à Mexique, afin d'apporter du*

medé à ces maux. Sur quoi, ſoit que Mon-
ezuma voulût parler du ſoulevement de ſes
ujets, ſoit qu'il deſignât le peril où les Eſ-
agnols ſe trouvoient engagés, l'un & l'autre
narquent ſa confiance & ſa ſincerité.
On n'eut pas beſoin de déliberer ſur la ré-
olution qu'il falloit prendre en cette con-
oncture, puiſque tous les Officiers & les
oldats s'empreſſerent à temoigner qu'on de-
oit regarder le voyage de Mexique comme
n engagement d'une neceſſité indiſpenſa-
le. Quelques-uns même alloient juſqu'à
onſiderer comme un heureux & favorable
reſage, cet accident qui leur ſervoit de pré-
exte pour éviter le partage des forces de
armée, & pour les ramener toutes entieres
la Cour de Montezuma, dont la reduc-
on devoit être le fondement de toutes les
utres conquêtes. Cortez nomma pour Gou-
erneur de Vera-Cruz, en qualité de Lieu-
nant de Sandoval, Rodrigue Rangel dont
intelligence & la valeur l'aſſuroient de la
erſonne des Priſonniers, & d'une bonne
orreſpondance avec les Indiens alliés. Il fit
ne revue genérale de ſon armée, & laiſſant
ans la Place la Garniſon qui lui parut né-
eſſaire, & quelques Soldats pour la ſûreté
es Vaiſſeaux, il trouva encore mille Fan-
aſſins ſous les armes, & 100 Cavaliers. Il

leur donna differentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aiſément à la ſubſiſtance des troupes, marquant le rendez vous genéral en un lieu connu proche de Tlaſcala où le Genéral jugeoit à propos d'entrer avec toutes ſes forces unies. Quoiqu'il eût envoyé des Commiſſaires à deſſein de faire proviſion de vivres, néanmoins leurs ſoins n'empêcherent pas que les Soldats qui marchoient par des routes écartées, ne ſouffriſſent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une ſoif inſupportable. Cependant les Gens de Narvaez ſupporterent ces incommodités ſans ſe décourager, ni ſe plaindre, quoique ces mêmes Soldats euſſent paru depuis peu ſenſibles à de moindres ſouffrances; ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes eſperances dont leur cœur étoit rempli, ſans ce qui étoit dû à la difference du Genéral dont la réputation & l'eſtime ont des influences ſecretes, mais très-puiſſantes ſur l'eſprit des Soldats, pour leur inſpirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado & à Montezuma par ſon Ambaſſadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de ſa victoire, de ſon retour & de l'augmentation de ſon Armée, afin d'encourager*

lvarado par l'esperance d'un grand secours, de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant venir avec des forces si considerables, puisque soulevement de ses Sujets l'obligeoit a ne les s séparer. Le Genéral reglant le tens sur neceffité, faisoit marcher l'Armée le plus te qu'il étoit possible, retranchant quelques eures au repos que son activité lui faisoit ouver dans le travail même. Il fit quelque jour au lieu du rendez-vous, afin d'attenre les troupes qui marchoient par des roues écartées; & enfin il arriva le 17 Juin à 'lascala, avec toute son Armée en bon orre. L'entrée fut pompeuse, & célebrée par e grandes rejouissances. Magiscatzin reçut Genéral en son logis, & tous les Espanols furent traités & regalés par leurs hôtes vec beaucoup d'affection, & même de espect. Les Tlascalteques avoient peine à ouvrir la haine qu'ils portoient aux Mexiains, sous le pretexte de l'amour qu'ils voient pour les Espagnols. Ils exageroient conspiration & le peril où Alvarado se rouvoit, par des circonstances où il paroissoit plus d'affectation que de certitude. Ils esoient l'insolence & la perfidie du Peuple le Mexique, animant les esprits des Espagnols à la vengeance, & mêlant avec peu l'adresse leurs avis avec leur passion. Ainsi

les crimes encheris par un zele suspect, peuvent être des vérités dans la bouche d'un ennemi ; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne sont de véritables accusations.

Le Senat résolut de faire un grand effort, & d'assembler toutes les milices, afin d'assister Cortez en cette occasion par une raison d'Etat qui n'étoit pas difficile à pénétrer. Ils vouloient attacher leur interêt à la cause de leur ami, & se servir de ses forces pour détruire une bonne fois cette Nation dominante pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le Genéral comprit aisément leur intention, & après leur avoir marqué sa reconnoissance & sa joye, il rabattit la fierté qui les poussoit à faire ce grand appareil, en opposant aux instances du Senat quelques raisons apparentes, qui en effet n'étoient que des prétextes contre d'autres prétextes. Néanmoins il reçut d'eux deux mille hommes choisis, avec leurs Capitaines ou Commandans qui suivirent son Armée, & qui rendirent de grands services dans les occasions. Il mena cette troupe pour rendre son entreprise plus sûre, & aussi afin de se conserver la confiance des Tlascalteques qui avoient déja acquis assez de réputation contre les Mexicains ;

&

: il n'en voulut pas un plus grand nombre, :ainte d'éffaroucher Montezuma, & de oufser les revoltés dans le dernier desesoir. Son intention étoit de faire une ntrée pacifique dans la Ville capitale, & e voir s'il pourroit ramener le Peuple par es voyes de la douceur, sans consulter lors sa colere sur le châtiment des coupa-les; voulant essayer d'abord de rétablir la ranquillité, puisqu'il est bien difficile l'appaiser une sédition, en allarmant les esprits de ceux qui lui donnent le mouve-nent.

Le General arriva à Mexique le jour le saint Jean, sans avoir trouvé en chemin d'autres embarras que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée passa le lac sans opposition, quoiqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient reveiller les soupçons. Les deux brigantins fabriqués par les Espagnols, étoient brisés, & demi-brûlés : on voyoit une grande solitude sur les remparts, & sur le haut de la porte : les ponts qui servoient alors à la communication étoient rompus sur les Canaux; & un triste & morne silence regnoit par tout ce quartier. Tous ces signes obligeoient le General à régler les démarches de son armée, ensorte que l'Infanterie

occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent jusqu'à ce que les Espagnols qui étoient auprès de Montezuma, ayant découvert le secours qui leur arrivoit, pousserent de grands cris, qui rassurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado suivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils celebrerent avec une égale joye le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se felicitoient sur leurs victoires, au lieu de se saluer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassemens & certains discours confus sont, pour ainsi dire; l'eloquence de la joye, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Montezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la majesté. Il est constant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soumission, & aussi parce qu'il se voyoit privé de cette esperance de liberté que Cortez

ui permettoit, en le laissant aller où il lui plaisoit : Et comme Montezuma n'étoit plus retenu en sa prison que par la force de sa parole, il ne voulut jamais user de cette liberté durant l'absence de ce General ; les troubles où son état étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Montezuma lui faisoit : qu'il lui fit mauvais visage, & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ni souffrir qu'il le vît : qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en presence des Officiers de ce Prince ; & enfin cet Auteur ajoute de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fort fierement, parce qu'il se trouvoit soutenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime ; & Herrera a décrié encore davantage le procedé de Cortez en son Histoire, puisqu'il employe l'aveu même de ce General à prouver son infidelité. *Plusieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez que, si en arrivant il alloit voir Montezuma, ce Prince s'en trouveroit bien : mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne, parce qu'il se voyoit en main de grandes forces.* Sur quoi

cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succès rendent insolens les grands Capitaines.* Néanmoins Gomara en parle autrement; & Cortez même n'en dit rien en la seconde Relation de son expedition, qu'il eût été de son interêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procedé si irrégulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincerité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une malhonnêteté si peu vraisemblable; d'autant plus que Herrera & Diaz même assurent, que Montezuma resista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toujours autant qu'il put; qu'ils attaquerent malgré lui le quartier des Espagnols, & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces vérités; & la parole que l'Empereur lui tint si religieusement, ne lui laissoit pas lieu d'en douter; puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement, ni qu'il demeura avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indi-

ne de la prudence de Cortez, de mépriser
n homme dont il pouvoit avoir besoin en
usieurs rencontres; & l'incivilité qu'on
tribue à ce General comme un effet de ce
onheur, ne convient pas à son genie. On
eut donc croire, ou au moins soupçonner,
ue Herrera avoit donné, sur un foible
ndement, dans cette opinion, en tom-
ant sur le Manuscrit de Bernard Diaz, In-
rprete trop passionné des actions de Cor-
z; & il se peut faire qu'il a adopté ce
ntiment, afin de faire une vaine parade
érudition sur la maxime de Tacite: dan-
ereuse ambition des Historiens, qui estro-
ent la verité, pour l'appliquer selon leur
ns aux remarques qui leur plaisent: igno-
nt que c'est un secret de l'art très-difficile
accorder la verité avec l'érudition.



CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se determine à la guerre.

DEux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirés de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilités de propos déliberé, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excès de leur nombre leur avoit donné une grande confiance : & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tués dans les combats precedens : avanture extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs révoltés. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées : néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils userent de ce stratagême, en se retirant de dessein premedité, afin de laisser l'entrée libre aux Espagnols,

t de les exterminer tous enſemble, lorſ-
u'ils les tiendroient renfermés dans la
Ville. On ne penetra point d'abord ce deſ-
ein quoique leur retraite parût ſuſpecte,
& qu'on ſe trompe rarement, lorſqu'on
uge des actions de ſon ennemi par les
egles de la malice.

Toute l'armée ſe logea dans l'enceinte
du quartier même, où les Eſpagnols &
es Tlaſcalteques trouverent du couvert.
On poſa les corps-de-gardes & les ſen-
tinelles, ſuivant toutes les précautions
requiſes, en un tems où la guerre avoit
ceſſé ſans qu'il en parut de ſujet; après
quoi le General ſe retira à part avec
Alvarado, afin de s'inſtruire de l'origi-
ne de ce ſoulevement, & de connoître
la ſource du mal, avant que d'y appor-
ter du remede. On rencontre ſur ce ſujet
les mêmes contradictions qui ont ſi ſou-
vent arrêté le cours de notre plume. Quel-
ques Auteurs diſent que la conſpiration
du Peuple de Mexique ſe forma par les
intelligences que Narvaez avoit en cette
Ville. D'autres ſoutiennent que Monte-
zuma en fut l'auteur, par le déſir qu'il
avoit de recouvrer la liberté: ſur
quoi il n'eſt pas néceſſaire de nous arrê-
ter, puiſqu'on a vû le peu de fondement
de ces ſecretes negociations, qu'on attri-

buoit à Narvaez, & que Montezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple. D'autres en ont cherché la source dans la fidélité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit, & ce sentiment s'accorde plus avec la raison, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, assez probablement, puisqu'ils se trouverent mêlés fort avant dans la sédition ; publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inspirant aux autres cette même fureur qui les disposoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit ; & quoiqu'ils ne fussent pas les premiers Auteurs du soulevement, ils lui donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les esprits, & entretenant la sédition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore d'avantage du vrai-semblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautés atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la Conquête des Indes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, est qu'ils appuyent la malignité de leur recit, par l'autorité du Pere Barthelemy de lasCasas, ou Çasaus, qui fût Evêque de Chiappa,

dont ils copient ou traduisent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de notre Nation, & d'une qualité distinguée. Il a écrit comme on le voit encore dans ses Ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, préparerent une danse ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitotes; & que Alvarado voyant la qualité des joyaux dont ils étoient parés, vint avec tous ses Soldats attaquer ces miserables, qu'il massacra pour les dépouiller; & qu'en cette funeste occasion, plus de deux mille Nobles Mexicains passerent au fil de l'épée: ce qui, selon cette Relation, reduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroît pas seulement extravagante, mais encore impossible: sur quoi il est bon de sçavoir que ce Prelat sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faisoit souffrir, il s'est moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautés dont il a accusé les Espagnols; & l'on est trop heureux de

le trouver ſi bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le reſpect qui eſt dû à ſa dignité.

La verité conſtante eſt donc, que peu de tems après le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaiſance qu'ils avoient pour les Eſpagnols, & que cette nouveauté l'obligea de les obſerver, & de veiller ſur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ſes confidens pour éclairer ce qui ſe paſſoit dans la Ville; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet & myſterieux: qu'on faiſoit des aſſemblées en des maiſons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet, & découvroient l'intention. Il anima ſes confidens, & reçût enfin par leur moyen des lumieres très-ſûres d'une conſpiration formée contre les Eſpagnols, ayant gagné quelques-uns des Conjurés mêmes, qui en apporterent les avis en déteſtant la trahiſon, ſans oublier leurs interêts. On approchoit du jour deſtiné à une grande Fête des Idoles, qu'ils celebroient par ces danſes publiques, qui confondoient les Nobles indifferemment avec le Peuple,

& qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurés avoient choisi ce jour-là pour l'execution de leur dessein, supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à découvert, sans que cette nouveauté pût donner aucun soupçon. Leur dessein étoit de commencer le bal, afin de soulever le Peuple, en publiant qu'il s'agissoit de la liberté de leur Prince, & de la défense de leurs Dieux ; remettant à ce moment la déclaration de l'entreprise, pour ne hazarder point un secret de cette importance, en le confiant mal à-propos à la discretion de tout un Peuple : & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement soutenue de quelque sorte d'esprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre visite à Alvarado, au matin du jour qui précedoit cette Fête solemnelle, & ils lui demanderent permission de la celebrer, tâchant de lui fermer les yeux par cette soumission affectée. Alvarado, dont les soupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permission, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices : ce-

pendant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en secret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voyant tous ses doutes levés, il prit une résolution temeraire, à la vérité, mais qu'on auroit pû considerer comme un bon remede, à un mal si violent, s'il avoit été appliqué avec une juste moderation. Alvarado prit donc ses mesures pour attaquer les Conjurés au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes, ni de soulever le Peuple : ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous prétexte de venir prendre leur part du regal, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excès de la joye qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point-là. Les Espagnols les chargerent, & les défirent sans aucune résistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le tems de fuir ou de se jetter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les châtier & de les séparer ; ce qu'il obtint sans difficulté, mais non pas sans quelque désordre, parce que ses Soldats se jetterent sur les joyaux qu'ils por-

toient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toujours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut exécuté avec plus d'ardeur que de prudence : Les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prît le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre lui, montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toujours assez de disposition à se chagriner contre la Noblesse. Mais Alvarado, satisfait de la justice de l'action & du bonheur de l'exécution, ne connut pas combien il lui importoit d'y ajouter les ornemens de la raison; & le peuple qui ignoroit la conspiration, & qui voyoit le carnage qu'on avoit fait de ses Nobles, & les joyaux qu'on leur avoit arrachés, attribua ce procedé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de séditieux qui se trouverent soulevés sans que les premiers conjurés y eussent contribué par aucun de leurs soins.

Le General repréſenta fortement à Alvarado ſa temerité, & ſur-tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ſes forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laiſſant le quartier qui devoit faire le premier de ſes ſoins, expoſé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il lui témoigna ſon déplaiſir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers ſujets de ſes inquiétudes; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Montezuma, juſqu'à ce qu'il le vît combattre à ſon côté dans les occaſions qui ſuivirent; au lieu qu'il devoit communiquer ſes ſoupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à deſſein de ſe prévaloir de ſon autorité, mais afin de ſonder ſon cœur, & de connoître s'il étoit ſûr de le laiſſer avec une ſi foible garde; ce qui étoit preſque la même choſe que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de ſe défier. Enfin, il blâma le peu de conſideration qu'il avoit eu, de ne pas juſtifier ſur l'heure une conduite ſi violente à l'exterieur auprès du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du General font bien voir que cette action, en ſes motifs, & en ſes circonſtances, n'avoit pas la malignité qu'on

ui avoit imputée : puiſque Cortez n'en
eroit pas demeuré aux ſimples paroles,
our châtier un crime auſſi atroce, & il
'auroit pas manqué de prendre occaſion
l'en punir l'auteur, au moins par la pri-
on, afin de faciliter un accommodement
ar cette eſpece de ſatisfaction. Auſſi trou-
ons-nous qu'Alvarado même en fit la
ropoſition au General, comme d'un
noyen propre à ramener les eſprits de ce
euple ; mais que Cortez le rejetta, ju-
geant qu'il étoit bien plus noble de pren-
dre la voye de publier les juſtes raiſons
qu'on avoit eu de punir les premiers con-
urés, pour déſabuſer le peuple, & affoi-
blir la faction des Nobles.

Les révoltés ne parurent point ce ſoir,
& il n'arriva aucun accident capable de
troubler le repos de la nuit. Le jour vint,
& le General voyant que le ſilence des
ennemis duroit encore, & qu'il paroiſ-
ſoit infidele, à cauſe qu'on ne remar-
quoit pas un ſeul homme dans les rues,
ni dans tout ce qui étoit à la portée de
la vûe, il fit ſortir Diego d'Ordaz pour
reconnoître la Ville & penetrer le fond
de ce myſtere. Ce Capitaine ſuivi de qua-
tre cens Soldats Eſpagnols ou Tlaſcalte-
ques, marcha en bon ordre par la gran-
de ruë, & découvrit bien-tôt une trou-

pe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jetté devant eux, à deſſein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques priſonniers, afin de prendre langue, lorſqu'il ſe vit en tête une effroyable multitude de gens bien armés, & un moment après une autre armée qui ne cedoit point en nombre à la premiere, vint lui donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les rues qui traverſoient la principale avenue, & l'une & l'autre troupe chargea les Eſpagnols avec une égale ferocité, au même temps qu'une troiſiéme armée de menu peuple parut aux fenêtres & ſur les terraſſes, en ſi grande confuſion, qu'elle ſembloit ôter à nos Soldats juſqu'à la reſpiration, en rempliſſant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut beſoin de toute ſa valeur & de ſon experience pour ſe tirer de ce peril promptement & ſans déſordre. Il forma ſon Bataillon ſuivant le terrein, faiſant le premier & le dernier rang des Soldats armés de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebuſiers tiroient aux fenêtres & aux terraſſes. Il lui fût impoſſible d'avertir le General du danger où il ſe trouvoit: & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût beſoin de

ſecours;

secours, supposant qu'il avoit assez de force pour exécuter l'ordre qu'on lui avoit donné. Néanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-tems, parce que les Indiens chargerent confusément; ensorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes, ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres se retirerent à une distance où ils ne pouvoient offenser les nôtres, ni en être offensés. Les Arquebusiers eurent bien-tôt nettoyé les terrasses: & Ordaz, qui venoit seulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voyant que les ennemis l'entouroient de loin, sans combattre autrement que par des cris & des menaces, se resolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de sa retraite: sur quoi il donna ses ordres, gardant la même forme de bataille; & fit charger vigoureusement ceux qui occupoient la rue qui conduisoit au quartier des Espagnols, au même tems qu'on repoussoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui se découvroient au haut des maisons. Ainsi ce Capitaine fit sa retraite avec beaucoup de peine, & elle lui couta du sang, lui même ayant été blessé avec la plus grande partie de ses Compa-

gnons Il en mourut huit sur la place; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlascalteques, puisqu'on n'a parlé que d'un Espagnol qui se signala fort en cette rencontre, & qui mourut en faisant son devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il se nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit, & l'on ne sçait point son vrai nom, qui méritoit d'être connu de la postérité, qui doit néanmoins honorer sous ce surnom la mémoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce succès, qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propositions, qui en diminuant la réputation de ses forces, augmenteroient l'insolence des révoltés. Il résolut de leur laisser souhaiter d'eux-mêmes la paix avant que de la proposer; & voulant leur inspirer le désir du repos par la rigueur du châtiment, il se préparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de son armée. Le General n'avoit alors personne dont il pût se servir pour insinuer un accommodement: Montezuma se défioit de son autorité, & craignoit une désobéissance de la part de ses Sujets; & entre ces rebelles, il n'y avoit ni commandement, ni obéissance. Tous commandoient, & personne ne vouloit obéir;

'étoit un amas confus, sans gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse & de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voyes de la douceur, & il ne désesperoit pas d'y parvenir; mais il croyoit devoir la faire attendre, avant que d'employer la persuasion; en quoi il se gouvernoit comme un Capitaine sage & adroit; parce qu'il n'est ni sûr, ni avantageux d'opposer la raison désarmée, à l'impetuosité d'un Peuple séditieux; puisqu'elle ne fait, pour ainsi dire, que begayer, lorsqu'elle n'est point soutenue par les armes; & que le Peuple est un monstre inéxorable, à qui les oreilles manquent, quoiqu'il ait une infinité de têtes.



CHAPITRE XIII.

Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussés. Cortez fait deux sorties contr'eux ; & quoi qu'il les eût battus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les réduire.

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe ; ils traitoient sa retraite de fuite ; & ils pousserent leur victoire prétendue avec une fureur aveugle, qui dura jusqu'à ce que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer autant qu'il étoit nécessaire pour s'éloigner du péril : néanmoins ils firent alte à la vûe des Espagnols ; & on connut par leur silence, & par la diligence dont ils userent à se rassembler & à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entreprise.

Leur dessein étoit de donner un assaut géneral au quartier, & en peu de tems toutes les rues des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent un moment après le signal du

combat; & tous ces mutins s'avancerent en même tems, avec une égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinés à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarassés; ayant une extrême peine à songer en même-tems à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité de fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puisqu'il fut necessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces fleches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces révoltés; mais ils étoient si déterminés à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé; & ils se serroient courageusement, en foulant indifferemment les blessés & les morts.

Plusieurs en vinrent jusqu'à se pousser sous le canon, où avec une obstination inconcevable, ils tâchoient de rompre les

portes, & d'abattre les murs avec leurs haches garnies de pierres à fusil. Quelques-uns élevés sur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes : d'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous enfin se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excès de leur rage ; & ces actions d'une témerité brutale, auroient pû passer pour des prouesses éclatantes, si la valeur y avoit pris autant de part que la ferocité.

Ala fin les ennemis repoussés par tout, se retirerent aux rues de traverse, pour se mettre à couvert. Il s'y maintinrent jusqu'à ce que la nuit les séparât, parce qu'ils n'avoient pas accoutumé de combattre durant l'absence du Soleil ; mais sans donner aucunes marques qui pussent faire esperer qu'ils renonçoient à leur entreprise : au contraire ils eurent la hardiesse de venir troubler le repos des Espagnols, en mettant le feu en plusieurs endroits du quartier soit qu'ils l'eussent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obscurité ; soit qu'ils se fussent servi de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai-semblable, parce que la flame s'empara en un moment

e tout le logis avec tant de fureur, qu'on ut obligé pour la couper, d'en abattre ıne partie, & enſuite de travailler à mettre en défenſe les breches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet ncendie; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroiſſoit à peine, lorſque les ennemis revinrent, ſans oſer s'approcher les murs. Ils ſe contenterent de provoquer es Eſpagnols à quitter leurs remparts, en es appellant au combat par de grandes injures. Ils les traitoient de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne ſe défendoient qu'à l'abri de leurs murailles; & le General qui avoit déja réſolu de faire une ſortie, prit l'occaſion de ce défi, pour animer ſes Soldats. Il les prépara par un petit diſcours à ſe venger de ces injures, & forma ſans perdre de tems trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il jugea à propos, donnant à chacun plus d'Eſpagnols que de Tlaſcalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoyer les rues de traverſe; & le troiſiéme, où Cortez marchoit en perſonne, ſuivi des plus braves ſoldats de ſon armée, fit ſon attaque par la rue de Tacuba, où le gros des ennemis paroiſſoit. Le General diſpoſa ſes rangs, & diſtribua les armes ſelon le beſoin qu'on avoit de combattre en tête, & des deux côtés, ſur le modele

de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en sa retraite; jugeant que ce qui avoit merité ses louanges, étoit digne de son imitation; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée : sçachant d'ailleurs les risques où les Commandans s'exposent, lorsqu'ils dédaignent de suivre les traces qui leur ont été frayées par les subalternes; puisqu'on n'est pas peu éloigné de commettre des fautes, lorsqu'on prétend se distinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même-tems, & les ennemis reçûrent cette premiere charge sans s'étonner, & sans perdre le terrein. Ils la soutinrent, & attaquerent même jusqu'à en venir aux coups de main, & aux prises. Ils escrimoient de leurs massuës, & de leurs épées de bois avec une furie désesperée. Ils se poussoient à corps perdu dans les piques & dans les épées, afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebusiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terrasses, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains les jettoient sans se montrer, & il fallut mettre le feu à quelque maison, afin de faire cesser cette ennuyeuse hostilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Espagnols; mais en lâchant le pied, ils rompoient

mpoient les ponts qui étoient sur les ca-
ıux, & faisoient tête de l'autre côté, obli-
eant à remplir ces canaux en combattant
ujours, afin de suivre la victoire. Ceux
ıi étoient destinés à donner par les ruës
e traverse, chargerent cette multitude de
euple, qui les occupoit avec tant de vi-
ıeur, que le General se vit hors de dan-
er d'être envelopé par derriere, & n'eut
faire qu'aux ennemis, qu'il avoit en tête :
ısqu'à ce qu'ayant rencontré une place
ſez étendue, les trois bataillons se joi-
nirent, & pousserent les Indiens, qui
ɔurnerent le dos confusément, & avec
ı même impétuosité qu'ils avoient été au
ombat.

Cortez ne permit pas qu'on poussât la
ictoire jusqu'à une entiere destruction de
es Sujets de Montezuma, qui fuyoient de
ɔus côtés en désordre, & son cœur ne put
ɔuffrir qu'on l'achevât, en répandant en-
ore le sang de ces miserables, qu'il croyoit
ssez punis de leur insolence par ce châti-
nent. Il rappella ses soldats, & se retira,
ans trouver aucune opposition qui l'enga-
eât à un nouveau combat. Les Espagnols
erdirent douze de leurs compagnons en
ette occasion, & ils eurent un grand nom-
ɔre de blessés de coups de pierre ou de flé-
ches, & personne de coups de mains. Du

côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, emplissoient les rues aprés avoir teint les canaux de leur sang. Le combat dura toute la matinée, & les Espagnols se virent quelquefois extrémement pressés. Néanmoins l'heureux succès de cette journée fut entierement dû à leur valeur, à leur experience, & à leur discipline militaire. Aucun d'eux ne se distingua, parce qu'ils se signalerent tous également, les Soldats ainsi que les Capitaines, & que leurs exploits s'effacerent réciproquement les uns les autres. Les Tlascalteques à leur imitation parurent vaillans sans emportement, & Cortez conduisit cette action en brave & prudent Capitaine, courant de tous côtés, & toujours avec plus d'ardeur où le peril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil sur ses Soldats & l'esprit présent à tout, laissant en doute si la hardiesse avoit plus contribué à la victoire, que son admirable conduite; car il possedoit en un souverain degré ces deux vertus, que l'on souhaite sans distinction, & qui concourent sans préference dans un grand Capitaine.

Il fallut donner quelque tems au repos des Soldats, & à panser les blessés, durant trois ou quatre jours, où on songea seule-

ment à la défenſe du quartier qui eut toujours à ſa vûe l'armée des révoltés, qui lui donnerent quelques legeres attaques, en ſe préſentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le General voulut tenter quelques moyens pour obtenir la paix, en faiſant propoſer divers partis par des Officiers de Montezuma qu'il laiſſa ſortir; cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres meſures pour la guerre : il fit conſtruire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aiſément ſur des roues, afin de s'en ſervir, s'il ſe préſentoit quelque occaſion de faire une nouvelle ſortie. Chaque tour qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit ſon premier plancher garni de fortes planches contre les pierres qu'on jettoit du haut des terraſſes, & ſes côtés étoient percés de pluſieurs trous, par leſquels on pouvoit tirer ſans ſe découvrir, à la façon des mantelets dont on ſe ſert à la guerre, pour aller ſaper les murs d'une Place. Cette invention parut alors fort propre à garantir les Soldats qui devoient mettre le feu aux maiſons, & rompre les tranchées qui traverſoient les rues; & l'on ne ſçait ſi Cortez n'eut point encore deſſein d'épouvanter les ennemis par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des propositions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraités, & les autres demeurerent avec les rebelles. Montezuma en fut extrêmement irrité : il souhaitoit passionnément la réduction de ses Sujets, cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à penetrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appellé leurs Sujets ; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les Soldats se lassoient d'endurer cette embarrassante répétition de cris & de fléches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoique le vent en emportât la plus grande partie.

Le General trouvant les Espagnols en cette disposition, résolut, suivant l'avis de ses Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle sortie contre les Mexicains. Il mena avec soi la plus grande partie des Espagnols, & jusqu'à deux mille Tlascalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies, outre des chevaux qu'on menoit en main,

afin de s'en servir quand la commodité du terrein le permettroit. Tout étoit alors en profond silence; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entreprise aux cris effroyables de cette multitude, qui repondoit à l'horrible tonnere des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât, & vinrent au devant des Espagnols avec une résolution surprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoutumé d'en garder. Ils donnerent & reçurent la premiere décharge sans perdre leurs rangs, & sans témoigner trop de précipitation : néanmoins ils s'apperçûrent bientôt de la perte qu'ils faisoient; sur quoi ils firent une retraite en forme jusqu'aux premiers remparts qui traversoient les rues, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut faire avancer quelque piece d'artillerie, afin de les chasser de ces postes. Tous les ponts des canaux étoient levés auprès des endroits destinés à la retraite; ainsi la difficulté redoubloit à tous momens, & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là que leurs mouvemens étoient conduits avec plus de justesse qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils

tiroient tous ensemble, & fort bas; afin de nepoint perdre leurs coups dans la résistance des armes : ils défendoient leurs postes sans confusion, & s'en retiroient sans désordre, jusqu'à mettre des gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois, & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui les commandoit : car ils s'animoient & se soutenoient à propos, & on découvroit quelques traces d'obéissance entre les dereglemens de cette multitude.

On combattit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliés étant réduits à gagner le terrein de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup : on y brûla plusieurs maisons, & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions précedentes, parce qu'ils s'approcherent de plus près du feu du canon & de la mousqueterie, soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuir, comme ils avoient accoutumé, ou qu'ils en eussent été empêchés par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit, & le General

voyant avec quelque chagrin qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement; laissant, à dire vrai, la sédition plus irritée que punie. Il perdit jusqu'à quarante Soldats, la plûpart Tlascalteques; & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessés ou maltraités. Cortez même eut un coup de fléche à la main gauche; mais il portoit alors dans l'ame une plaie plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa réputation. Ce fût pour la premiere fois que l'esperance lui manqua: cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux réflexions quoiqu'il prît le prétexte de sa blessure. Le General y trouva de quoi exercer sa raison durant la meilleure partie de la nuit. Il sentoit un extrême déplaisir d'être obligé à sortir de Mexique, & il ne voyoit point de moyen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultés, & alors il voyoit que le bon sens étoit du parti de la défiance. Ainsi sa valeur contestoit contre son jugement; mais tout cela n'étoit qu'une dispute sans conclusion, où les con-

seils de la prudence devenoient fâcheux & importuns, & qui lui apprit ce qu'il coûte à être détrompé avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Montezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General lui offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Montezuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les reduire.

MOntezuma n'eut pas une meilleure nuit, son esprit flottant en de terribles inquiétudes, lui représentoit l'infidelité de ses Sujets, & déchiroit son cœur par des mouvemens contraires, qui forçoient ou flattoient successivement son inclination. La colere le poussoit à la vengeance, la crainte à la moderation, & l'orgueil heurtoit toutes les autres passions. Il monta ce jour-là sur la plus haute tour du quartier des Espagnols, d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iztacpalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aspirer à l'Empire. Montezuma les vit courir de tous

côtés animer les Mexicains, & les conduire avec ordre ; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille insolence de la part de sa Noblesse. Son chagrin & sa jalousie augmenterent en même-tems ; mais la colere prit le dessus, suivant les premiers mouvemens de son naturel, qui le poussoit à repandre du sang pour se venger. Néanmoins faisant réflexion sur les difficultés qui se presentoient, & voyant que le Peuple soulevé faisoit un corps considerable qui marquoit une conspiration formée & conduite avec ordre, il tomba dans l'abattement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remede à ce mal ; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étoufferent les mouvemens impetueux de la ferocité : tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux Tyrans, qui en se vantant d'être redoutés, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant un effort pour chercher en son esprit les voyes propres à rétablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le General, &

il lui communiqua les motifs de son chagrin avec assez d'adresse. « Il lui exposa
» l'insolence de la Noblesse, affectant néan-
» moins de marquer qu'il ne la craignoit
» pas, & qu'il se sentoit plus embarrassé
» du châtiment qu'il devoit imposer, qu'il
» n'apprehendoit les suites de leur revolte.
» Il ajouta : Que ces troubles de son Etat
» demandoient un prompt remede, &
» qu'il falloit absolument ôter toute sorte
» de prétexte aux séditieux, & les con-
» vaincre de leurs illusions, avant que de
» punir leurs crimes : Que tous les tumultes
» étoient fondés sur des apparences de rai-
» son ; & que dans les préventions d'un
» Peuple mutiné, la prudence conseilloit
» de s'introduire en cedant quelque chose,
» afin d'établir ensuite un empire plus ab-
» solu : Que les cris de ses Sujets étoient
» en quelque façon justifiés par leur objet ;
» puisqu'ils se réduisoient à demander la
» liberté de leur Prince, étant persuadés
» qu'il n'en jouissoit pas, & abusés seule-
» ment dans le choix des moyens qu'ils
» prenoient pour l'obtenir : Qu'on étoit
» en une situation où Cortez & ses troupes
» ne pouvoient plus se défendre de sortir
» de Mexique, sans retardement, afin
» qu'il pût reprendre toute son autorité,
» soumettre ses Sujets rebelles, & étein-

ſre ce feu, en éloignant la matiere qui «
l'entretenoit. ,, Après quoi Montezuma
repetant au General le recit de ce qu'il
avoit ſouffert pour ne pas manquer à la
parole qu'il lui avoit donnée, toucha
legerement les Sujets de chagrin qui le
tourmentoient davantage. Cependant les
inſtances qu'il lui fit d'obéir ſans replique
furent ſi preſſantes, que l'on découvroit
clairement les influences de la crainte dans
l'ardeur de ſes prieres.

Cortez ſe trouvoit alors convaincu, que
la retraite étoit néceſſaire, quoiqu'il n'eût
point abandonné l'eſperance de rétablir
cette entrepriſe ſur de meilleurs fondemens.
Ainſi employant à propos ce qu'il
avoit dirigé, afin que ſa propoſition parût
mois ſurprenante, il répondit ſur le champ
à l'Empereur : ,, Que ſon eſprit & ſa raiſon
s'accordoient à lui obéir avec une «
aveugle reſignation; parce qu'il n'avoit «
point de paſſion plus forte que celle «
d'exécuter ce qui étoit agréable à ſa «
Grandeur, ſans examiner les motifs de «
l'ordre qu'elle lui donnoit, ni perdre le «
tems à lui repréſenter des inconveniens «
que ſa prudence avoit ſans doute prévus
& conſiderés, puiſqu'en cette ſorte «
de diſcuſſion l'inferieur doit toujours ſoumettre
ſon jugement, & regarder la «

» volonté du Prince comme la plus puis-
» sante des raisons. Qu'il auroit néanmoins
» un très-sensible regret de s'éloigner de
» lui, sans le laisser en possession d'une
» parfaite obéissance de la part de ses Su-
» jets, sur-tout lorsque la conjoncture de
» la déclaration des Nobles en faveur des
» mutins, demandoit une attention parti-
» culiere, qui méritoit tous les soins de
» l'Empereur; puisque les Nobles ayant
» une fois franchis les bornes du devoir, se
» trouvent bien plus prés des derniers at-
» tentats; mais qu'il ne lui appartenoit pas
» de faire des raisonnemens qui pussent
» retarder son obéissance, quand sa Gran-
» deur lui proposoit le départ comme un
» remede nécessaire, connoissant parfaite-
» ment les maux de son Etat: Néanmoins
» que sur cette supposition, & la résolu-
» tion constante de partir incessamment
» avec son armée pour aller à Zempoala,
» il osoit supplier l'Empereur de faire
» quitter les armes à ses Sujets avant que
» les Espagnols partissent; puisque la con-
» sequence seroit très-pernicieuse, s'ils at-
» tribuoient à leur revolte ce qu'ils ne de-
» voient qu'à la bonté de leur Prince:
» qu'en cela l'obstination de ces rebelles
» le touchoit moins que la conservation
» du respect dû à l'autorité de l'Empereur,

puifqu'il abandonnoit par pure complai- «
fance pour fa Grandeur, l'emploi de «
châtier ces revoltés; portant d'ailleurs à «
la pointe de fon épée & de celle de fes «
Soldats tout ce qui lui étoit néceffaire «
pour fe retirer en toute fureté. »

Montezuma n'attendoit pas une décifion fi prompte en la réponfe du General. Il croyoit trouver plus de réfiftance dans fon efprit; & même il appréhendoit quelque brouillerie fur un fujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez fa reconnoiffance avec beaucoup de joye, & il parut fur fon vifage & au ton de fa voix qu'il commençoit à refpirer. Il offrît de demander à fes Sujets qu'ils miffent les armes bas, approuvant la réflexion du General, outre qu'il fentoit une extrême repugnance à retenir les effets de fa colere contre des gens qui avoient mérité fon indignation, ne trouvant point le moyen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la diffimulation. Pendant qu'il prenoit ces mefures avec le General, l'alarme fonna férieufement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défenfe, & trouva fes Soldats occupés à foutenir un affaut que les ennemis leur livroient de tous côtés. Les Efpagnols étoient toujours alertes; ainfi les affail-

lans furent reçus à toute rigueur par la décharge du canon & des Arquebusiers, sans qu'elle pût arrêter leur furie ; car ils fermoient les yeux au peril, & ils s'avançoient si brusquement en se poussant les uns les autres, que leur avant-garde qui paroissoit emportée par un mouvement forcé, se trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laisserent les Archers & les Frondeurs à une juste distance, où ils recommencerent à tirer, afin d'écarter ceux qui se présentoient pour repousser l'assaut qu'on donnoit en même tems avec une égale résolution à l'attaque & à la défense. Les révoltés sauterent en plusieurs endroits par dessus le rempart : mais le General qui avoit un corps de reserve d'Espagnols & de Tlascalteques dans la grande cour du Château, envoyoit le secours néceſſaire aux postes les plus pressés, & il eut alors besoin de toute son activité & de la valeur de ses Soldats, pour empêcher que la résistance ne mollît en quelques endroits, & qu'on ne vînt à reconnoître ce qui manque au courage, lorsqu'il n'est pas soutenu par la force.

Montezuma instruit de l'embarras où Cortez se trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoya dire au General : *Que suivant l'état des affaires, & ce qu'ils avoient résolu ensemble, il seroit bon qu'il se montrât à ses*

*ujets de dessus la muraille, afin de comman-
ler aux mutins de se retirer, & aux Nobles
e venir désarmés, lui représenter les préten-
ions des uns & des autres.* Cortez reçut la
roposition, jugeant que cette diligence
toit nécessaire à donner quelques momens
e repos aux Soldats, quand elle seroit
nutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette
ere multitude. L'Empereur se prépara
'abord à cette action avec beaucoup d'in-
uiétude sur la disposition de l'esprit de
es Sujets en ce qui regardoit sa personne,
l prit tous les ornemens de sa dignité, le
Diadême, le Manteau Imperial, les pier-
eries qu'il ne portoit qu'aux jours de cere-
nonies, & tous ces bijoux dont l'affecta-
ion publioit la défiance ; puisque ces soins
aisoient connoître que sa présence avoit
esoin de quelque éclat exterieur pour s'at-
irer le respect par les yeux, ou que le se-
ours de la pourpre & de l'or lui étoit né-
essaire à couvrir la foiblesse de sa majesté.
Avec tout cet appareil de Grandeur,
Montezuma suivi des Nobles Mexicains
ui étoient demeurés à son service, monta
ur le rempart opposé à la principale
venue. Les Soldats Espagnols étoient
angés en haye aux deux côtés de l'Em-
ereur ; & un de ses Officiers s'avançant
usqu'au parapet, avertit les rebelles à

haute voix, qu'ils préparassent leur respect & leur attention pour le grand Montezuma qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'appaiserent ; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, & pour ainsi dire, la respiration de ces mutins & le Prince parut alors composant son visage d'un air où la sévérité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoit en même tems ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent à genoux à la vûe redoutable de la personne de leur Empereur ; & quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre ; leur crainte autorisant encore la coutume qu'ils avoient de l'adorer. Montezuma jettant d'abord sa vûe sur toute l'assemblée, l'arrêta enfin sur les Nobles, & témoignant qu'il distinguoit ceux qui lui étoient connus, il leur commanda de s'approcher en les appellant par leurs noms. Il les honora du titre d'amis ou de parens ; & même en faisant une extrême violence à son orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à souhaiter sa liberté, sans épargner les termes les plus honnêtes dans le discours qu'il leur fit, & que nous trouvons rapporté diversement dans les Auteurs, dont néanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

Je

Je suis si fort éloigné de regarder «
comme un crime ce mouvement de vo- «
tre zele, que je ne puis désavouer l'in- «
clination qui me porte à vous en justi- «
fier. L'excès qui a paru en votre condui- «
te à prendre les armes sans ma permis- «
sion, n'est qu'un excès de fidelité. Vous «
avez crû, non sans quelque raison, que «
j'étois retenu par force dans ce Palais de «
mes Prédecesseurs ; & le dessein de tirer «
votre Prince d'une injuste prison, est «
une trop grande entreprise pour être ten- «
tée sans un peu de désordre, puisqu'il «
n'y a point de loix qui puissent renfermer «
une douleur extrême dans les bornes «
de la prudence ; & quoique vous ayez «
pris cette occasion de marquer votre «
inquiétude sur de foibles conjectures, «
puisque je suis en pleine liberté avec «
ces Etrangers, que vous traitez d'enne- «
mis, je reconnois que l'erreur de votre «
imagination ne doit point ôter le merite «
de votre bonne volonté. J'ai demeuré «
avec eux volontairement & par mon «
propre choix, & j'ai crû devoir cette «
honnêteté au respect qu'ils m'ont tou- «
jours rendu, & ce devoir au Prince qui «
les a envoyés. Ils ont maintenant leur «
congé : j'ai ordonné qu'ils se retirent, «
& vous les verrez incessamment sortir «

„ de ma cour ; mais il n'eſt pas juſte qu
„ leur obéiſſance prévienne la vôtre, n
„ que leur civilité marche avant votr
„ devoir. Quittez les armes & paroiſſez
„ comme vous le devez en ma préſence,
„ afin qu'ayant appaiſé tous ces bruits &
„ calmé ces mouvemens, vous deveniez
„ capables de juger de la grace que je vous
„ fais par le pardon que je vous accorde.
Montezuma finit ainſi ſon diſcours, & aucun de ces révoltés ne fut aſſez hardi pour y répondre. Les uns étonnés de voir réduire en prieres, la colere & le châtiment qu'ils attendoient, regardoient ce changement avec quelque ſorte de honte, & les autres répandoient des larmes en conſiderant ce fier Empereur ſi humble, ou ce qui eſt encore de plus déplorable, ſi humilié. Mais au même tems que leurs eſprits étoient ainſi ſuſpendus par ces divers mouvemens, le peuple paſſant en un moment de la crainte à la fureur, fit paroître un funeſte effet de l'inconſtance qui le pouſſe ſouvent d'une extrémité à l'autre. La ſédition commença par un tumulte horrible ; & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu, puiſqu'ils avoient déja élû un nouvel Empereur, ou au moins que ſon élection étoit déja réſolue ; car les Hiſtoriens rapportent la choſe diverſement.

L'insolence alla bien-tôt jusqu'au mépris : ils crierent à Montezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne, pour prendre la quenouille & le fuseau ; l'appellant lâche, effeminé, & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures ; & le Prince tâchoit, en faisant signe des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lorsque la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment, lui fit éprouver les dernieres horreurs d'un execrable attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats que le General lui avoit donnés pour Gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir ce péril ; mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que Montezuma ne fût blessé de plusieurs coups de fleches, & encore plus dangereusement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offensant le cerveau, le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez ressentit cet accident comme un des plus cruels contre-tems qui pouvoit lui arriver. Il fit conduire l'Empereur à son appartement, & courut à la défense avec un terrible emportement ; mais il se vit encore privé de la satisfaction de se venger, ne trouvant plus d'ennemis ; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince, &

connu qu'il étoit blessé, l'énormité de leur crime les épouvanta jusqu'à ce point, qu'ils fuirent sans sçavoir qui les poussoit ; & croyant que la colere des Dieux alloit fondre sur leurs têtes, ils chercherent de tous côtés, à se dérober à la vûe du Ciel, avec cette espece de terreur confuse & affreuse, que les crimes énormes laissent ordinairement dans les esprits, à l'instant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, sans s'arrêter un moment, alla voir Montezuma, qui avoit repris quelque connoissance, mais avec tant d'impatience & de désespoir, qu'il fallut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât sur sa vie. On ne pouvoit venir à bout de le panser, parce qu'il rejettoit toute sorte de médicamens : il poussoit d'effroyables menaces, qui se terminoient en des gemissemens ; la colere faisant un effort qui dégénéroit en lâcheté : enfin les raisons l'offensoient, les conseils l'irritoient ; & on eût dit qu'il n'avoit repris les sens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque tems à la reflexion, afin que cet esprit pût se dégager des premieres impressions de l'offense qu'il avoit reçûe. Il le recommanda à ses domestiques ; & véritablement ce Prince étoit en une pitoyable extrémité, exposé au cruel combat de sa fierté

naturelle, contre l'abbattement de son esprit, & regardant comme un grand exploit la résolution de s'ôter la vie de ses propres mains : brutales ressources des esprits lâches, qui succombent sous le poids des disgraces, & ne témoignent leur valeur que contre ce qu'ils sentent de plus foible.

CHAPITRE XV.

Montezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoye son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualités de ce Prince.

L'Impatience de Montezuma continuoit de la même force ; ses blessures en devenoient plus dangereuses, & l'on remarquoit à chaque moment la funeste influence des passions de l'ame sur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord considerable, & son désespoir le rendit bien-tôt mortel, parce qu'il fut impossible de lui appliquer les remedes nécessaires, jusqu'à ce que l'abbattement de ses forces le mît en état de ne pouvoir plus les soutenir. On avoit la même peine à

le réduire à prendre quelque nourriture, dont le besoin l'exténuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & determinée résolution de s'ôter la vie. Son désespoir croissant à mesure qu'il sentoit diminuer ses forces, on connut le danger ; & le General, qui étoit toujours auprès de lui, parce que ce Prince se composoit, & paroissoit plus tranquille en la presence de Cortez, s'attacha sérieusement à lui insinuer les choses qui convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc lui parler des verités de notre Religion, essayant de l'amener par la douceur à la déteſtation de ses erreurs, & à la connoissance du vrai Dieu. Montezuma avoit témoigné en plusieurs rencontres quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la Foy Catholique. Les abus de l'Idolâtrie le dégoûtoient, jusqu'à donner quelque esperance de sa conversion ; mais sa diabolique raison d'Etat en retardoit l'effet, ainsi la superstition des autres l'engageoit lorsque la sienne l'abandonnoit, & il donnoit plus à la crainte de ses Sujets, qu'à son respect pour ses Dieux.

Le General fit de sa part tout ce que le devoir d'un Chrétien exigeoit de sa charité; il employa l'ardeur & la tendresse des prieres pour obliger ce Prince à reconnoître le

vrai Dieu, & à s'assurer d'une éternité bienheureuse, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en pressoit par des raisons plus puissantes, que les Capitaines qui avoient déja le plus de part à son estime, appuyoient par leurs instantes prieres, & Marine, en les expliquant, y ajoutoit encore les motifs qui l'avoient convaincue. Enfin, quoiqu'en dise l'envie, ou la malice; car elles ont sur cela même accusé les Espagnols d'une coupable négligence, on n'oublia aucun de ces soins que les hommes peuvent apporter pour réduire un esprit à la connoissance de la vérité; mais les réponses de Montezuma n'étoient que des emportemens d'un esprit outré, qui ne songeoit qu'à se venger, à faire d'horribles menaces, & à se désesperer. Aprés avoir chargé le General du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours dans cet horrible combat; après quoi ce malheureux Prince rendit son ame au Demon pour toute l'éternité, donnant les derniers soupirs de sa vie à l'esprit de vengeance & de ferocité, & laissant au monde un terrible exemple de ce qu'on doit craindre en ces momens de la part des passions, toujours ennemies des regles, & encore plus fieres dans un esprit absolu; puisqu'on perd la vigueur nécessaire pour les assujettir, au

même tems qu'elles trouvent de nouvelles ressources en l'habitude qu'on s'est fait de leur obéir.

Tous les Espagnols furent également sensibles à la funeste mort de ce Prince, parce qu'ils étoient tous engagés à l'aimer par ses présens, par ses caresses, & par les autres graces qu'il leur faisoit. Le General qui lui étoit le plus redevable, & qui faisoit la plus grande perte, en fut si sensiblement touché, que sa douleur eut quelques instans d'un chagrin inconsolable ; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître sur son visage, laissa néanmoins échapper le secret de son cœur par des larmes que ses yeux ne purent retenir. Le fondement de tous ses desseins rouloit sur la sujetion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ses mesures, & le forçoit à travailler sur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit proposée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vû pour comble de misere mourir l'Empereur en son obstination. Ce point essentiel partageoit son cœur entre la tristesse & la crainte, lorsque les mouvemens de sa pieté étoient confondus dans une si terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur, dont

dont il choisit six des plus considerables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres précedentes, étoient de ce nombre; & les uns & les autres avoient été témoins des blessures & de la mort de Montezuma. Le General leur commanda de dire de sa part aux Princes qui donnoient les ordres aux séditieux: » Qu'il leur envoyoit « le corps de leur Empereur massacré par « leurs mains; & que l'énormité de ce cri- « me donnoit un nouveau droit à la justice « de ses armes. Qu'avant que de mourir « ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de « prendre sur son compte la vengeance « de cet attentat, & le châtiment d'une « si horrible conspiration: néanmoins, « que regardant ce malheur comme l'ef- « fet d'une brutale impetuosité du menu « Peuple, dont les gens d'un esprit plus « sage, & plus éclairé auroient reconnu & « châtié l'insolence, il en revenoit encore « aux propositions de la paix, qu'il étoit « prêt de leur accorder. Qu'ils pouvoient « envoyer des Députés pour entrer en con- « ference, & convenir ensemble des arti- « cles qui paroissoient raisonnables: mais « qu'ils devoient en même tems être per- « suadés que s'ils ne se rendoient présente- «

» ment à la raison & au repentir, ils se-
» roient traités non seulement comme en-
» nemis, mais comme rebelles & traîtres
» à leur Prince, en éprouvant sur ce pied-
» là les dernieres rigueurs de ses armes;
» puisqu'après la mort de Montezuma,
» dont le respect le retenoit dans les bor-
» nes de la moderation, il ne songeroit plus
» qu'à désoler & à détruire entierement la
» Ville de Mexique; & qu'ils connoîtroient
» trop tard, par une funeste experience,
» la difference qui se trouve entre une
» hostilité qui ne tend qu'à la défense,
» puisqu'on n'avoit d'autre dessein que ce-
» lui de les ramener à leur devoir; &
» une guerre déclarée, où l'on auroit tou-
» jours devant les yeux l'obligation de pu-
» nir un crime de cette nature.

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Montezuma; & à quelques pas du quartier les séditieux vinrent le reconnoître avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent tous, en jettant leurs armes, abandonnant leurs postes; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens, témoignant que ce pitoyable spectacle, qui leur représentoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient

déja élû un autre Empereur, comme on le sçut bien-tôt : ainsi la douleur n'étoit point accompagnée d'un veritable repentir: mais ces restes de fidelité n'étoient point désagréables au nouveau Prince, puisqu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la personne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durerent toute la nuit parmi le peuple, qui alloit en troupes par les rues, repetant le nom de Montezuma avec une espece d'inquiétude tumultueuse, qui publioit leur désespoir sans perdre les apparences d'une sédition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, sans pardonner à ses enfans, ni à ses femmes. D'autres ont dit qu'ils l'exposerent à la raillerie & aux outrages du menu Peuple, jusqu'à ce qu'un de ses domestiques ramassant quelque peu de bois dont il fit un bucher, brûla le corps en un lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendoit vraisemblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raison : néanmoins le plus certain est, qu'ils respecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils lui rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligés de sa mort, comme d'une disgrace où leur intention

n'avoit point eu de part : si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux par cette apparence de respect. Ils le porterent au point du jour suivant à la montagne de Chaputepeque, en grand appareil : c'est où ils celebroient les funerailles de leurs Princes ; & où il conservoient leurs cendres. Au même tems les cris & les gemissemens redoublerent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces circonstances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des prouesses de leur zele, ou comme une satisfaction essentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Montezuma ,ou qui ont au moins essayé de le charger de ce crime, en assurant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarasser. Quelqu'un de nos Historiens rapporte qu'on le dit ainsi, sans refuter ce bruit, ni en défendre la mémoire de Cortez, & quoique cette négligence ne soit pas une preuve convaincante de mauvaise intention, néanmoins elle ressemble fort à la calomnie. Il se peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque tems après la mort de leur Empereur, à dessein d'exciter la haine des In-

liens contre les Eſpagnols, ou d'effacer la honte de leur nation : mais ils ne dirent, & même ils n'imaginerent alors rien qui en approchât ; & on ne devoit point donner à la plume la liberté de publier un fait de cette conſéquence ſur un ſi foible fondement. Comment ſe pourroit-il faire qu'un homme auſſi habile & auſſi appliqué que Cortez étoit, voulût ſe déſaiſir d'un gage qui faiſoit ſa plus grande ſûreté, lorſqu'il avoit ſur les bras les forces de tout cet Empire ? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & preſque Sujet, pour la conquête d'un Etat ſoulevé & ennemi ? La diſgrace des grandes actions vient ſouvent de la diverſité des rapports qu'on en fait : & il eſt aiſé à un eſprit mal tourné, d'inventer des circonſtances, qui n'étant peut-être pas capables d'obſcurcir la vérité, l'expoſent néanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en ſoumettant à la temeraire crédulité du vulgaire, ce qui eſt de plus eſſentiel dans l'Hiſtoire. Les Etrangers ont pris le ſoin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entrepriſe : mais les preuves qu'il a données de ſa prudence & de ſon bon eſprit devoient bien le garantir du ſoupçon d'une ſi haute extravagance, quand l'élevation de ſon ame & ſa haute generoſité ne le défendroient pas

de la malignité d'ue si cruelle action. Ainsi toute la confusion en demeure à l'envie, vice sans plaisir, qui fait le supplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produisent, servant de lustre à celui qu'elle persecute, & de honte à l'envieux.

Montezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualités; d'un air agréable, & rempli de majesté; d'un esprit penetrant, & d'un jugement solide, quoique sans aucun secours de l'étude, mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit elevé au-dessus de tous les Nobles, avant qu'il montât sur le Trône, & depuis elle lui avoit acquis entre les Etrangers la réputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entierement à la guerre, l'avoient rendu très-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se présentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conquête de differentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire, oubliant les brillans du Trône pour les applaudissemens du champ de bataille, & croyant que le Sceptre le plus ferme est celui qu'on fait du Bâton de General. Il

avoit un grand fonds de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces très-considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice & son zelé alloit jusqu'à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple ; & il paroissoit aussi sobre à la table, que reservé sur les autres plaisirs : mais ces vertus propres à sa personne & à sa dignité, étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices attachés à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaisirs n'étoit qu'une sensualité délicate & rafinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribut des concubines, en rendant par tous ses Royaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit jusqu'à l'autre extrêmité, où elle étoit souvent confondue avec la cruauté ; parce qu'il poussoit le châtiment jusqu'à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raison. Enfin, la liberalité de Montezuma fut encore plus dommageable que genereuse ; puisqu'elle l'obligeoit à charger ses Royaumes de tributs insupportables ; & que ce fruit abominable de son iniquité étoit converti en des profusions & des dégats inef-

timables. Ce Prince ne connoissoit point de milieu entre le Sujet & l'Esclave, ou il n'en vouloit point convenir : & trouvant des raisons politiques en l'oppression de ses Vassaux, leur crainte lui plaisoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut son vice capital & dominant : il sacrifioit à son mérite, lorsqu'il vantoit son bonheur ; & il s'estimoit plus que ses Dieux, quoiqu'il fût étroitement attaché à la superstition de son Idolâtrie. Il recevoit de fréquentes visites du Démon, dont la malignité forge des oracles & des visions pour ceux qui sont avancés jusqu'à un certain dégré dans le chemin de perdition. Cependant Montezuma se soumit volontairement à Cortez, dans une prison qui dura tant de jours, contre toutes les regles naturelles de son ambition & de sa fierté. On auroit pû douter alors de la cause de cette soumission ; mais on connoît maintenant par ses effets, que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monstre, en lui inspirant l'esprit de douceur, afin d'introduire les Espagnols dans son Empire ; ce qui fut le principe de la conversion de tant d'Idolatres. Cet Empereur laissa quelques enfans : deux de ses fils furent tués par les Mexicains, lorsque Cortez sortit de la Ville ; & les filles, au nombre de deux ou

trois ſe convertirent, & furent mariées à des Eſpagnols. Le plus illuſtre de tous ſes enfans, fut Dom Pedro de Montezuma, qui fit profeſſion de la foi Catholique peu de tems après la mort de ſon pere, & qui reçut ce nom au Baptême. Outre l'illuſtre naiſſance qu'il tenoit de ſon pere, il avoit encore l'honneur d'être ſorti d'une Princeſſe de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui jouiſſoient également des mêmes honneurs dans le Palais Royal: & elle ſe convertit à la Foi, à l'imitation de ſon fils, prenant le nom de Dona Maria de Niagua Fuchtil, titres qui marquoient la Nobleſſe de ſes ancêtres. Le Roy honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Eſpagne, avec la qualité de Comte de Montézuma, dont la ſucceſſion légitime ſe conſerve aujourd'hui dans la Maiſon des Comtes de ce nom, alliée dignement avec la memoire heroïque d'une ſi illuſtre origine.

Cet Empereur regna dix-ſept ans, & fut l'onziéme Souverain de Mexique, & le deuxiéme du nom de Montezuma. Il perit ainſi dans un déplorable aveuglement, à la vûe de tant de ſecours, ſi capables de le ſauver. O profondeur impenetrable des Decrets de la Divine Juſtice, adreſſés à notre cœur, bien plus qu'à notre entendement.

CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent assiéger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégat qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement considerable, durant les trois jours que Montezuma languit de ses blessures quoiqu'il y eût toujours des troupes en vûe, qui faisoient quelques legeres irruptions, que l'on repoussoit aisément. On auroit pû douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris peu de jours après, que ce refroidissement procedoit du Peuple, qui se trouvoit en désordre & sans Chefs; parce que les Nobles étoient occupés à couronner un nouvel Empereur, qui selon les informations qu'on en eût, se nommoit Quetlavaca, Roi d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne vêcut que peu de jours; & la mémoire de

ſon nom a été preſque effacée par ſa foibleſſe, & ſon peu d'application. Les Mexicains qui étoient ſortis avec le corps de Montezuma, ne revinrent pas ; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faiſoit tirer de mauvaiſes conſequences. Cortez ſouhaitoit faire ſa retraite avec réputation, ſuivant qu'il s'y étoit engagé avec ſes Capitaines & ſes Soldats, jugeant bien qu'il avoit beſoin de nouvelles forces pour revenir à Mexique, avec plus d'eſperance de conquerir cette Ville ; ce qu'il avoit toujours conſideré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui lui étoit impoſée depuis la mort de Montezuma, dont le reſpect retranchoit les deſſeins du Général à des bornes moins courageuſes.

On ne fut pas long-tems à être éclairci de ce que les Indiens tramoient durant cette ſuſpenſion, puiſqu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui ſuivit les obſeques de Montezuma. Les premiers rayons du Soleil découvrirent aux Eſpagnols toutes les rues autour du quartier garnies d'un grand nombres d'Indiens armés, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en battre une

partie, en commandement, à coup d'arc & de fronde. Le General auroit fortifié ce poſte s'il eût eu aſſez de forces pour les ſeparer : mais il ne vouloit pas tomber dans la bevûe de ceux qui abandonnent le néceſſaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrés à la terraſſe de ce Temple, qui ſoutenoit quelques tours aſſez ſpacieuſes, où cinq cens Soldats choiſis entre la plus brave Nobleſſe de Mexique avoient pris leur poſte, ſi fort réſolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvus d'armes & de vivres pour pluſieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poſte dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains, pouvoit avoir de funeſtes ſuites; ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prévenir. L'ordre qu'il ſuivit pour y réuſſir ſans hazarder beaucoup, fut de faire ſortir la plus grande partie de ſa troupe, dont il forma pluſieurs bataillons auſſi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenues, & s'oppoſer au ſecours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Eſcobar avec ſa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenues dont les Eſpagnols ſe ſaiſirent & un moment après Eſcobar attaqua

le Temple & se rendit maître & du vestibule & d'une partie des dégrés sans résistance, parce que les Indiens se laisserent engager exprès; & lorsqu'ils virent l'occasion favorable, ils parurent tout à coup aux balustres ou parapets d'en haut, & chargerent les Espagnols à coups de fleches & de dards si furieusement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvroient, mais il ne put soutenir la seconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de grosses pieres & des pieces de bois qu'ils poussoient du haut de l'escalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrés, obligerent les Espagnols à reculer jusqu'à trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à dessein de les rendre plus nuisibles par une grossiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'esprit de leurs Ingenieurs. En effet les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lorsque les rangs étoient une fois rompus, il falloit nécessairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combattoit; & il reconnut le desavantage de ses gens, sur quoi ne consultant que sa valeur, il mit pied à terre & après avoir

fortifié la troupe d'Escobar de quelques Tlascalteques du corps de reserve & des Cavaliers qui le suivoient, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé ; & se jetta sur les degrés l'épée à la main, d'un air si fier & si déterminé, que dès ce moment ceux qui le suivoient ne connurent plus le peril. Les obstacles de l'assaut furent surmontés en un moment : on gagna heureusement le plus haut degré, & ensuite la balustrade où on en vint aux mains à coups d'épées & de massues. Les Mexicains étoient tous Nobles, & leur résistance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissoient tailler en pieces plûtôt que de rendre les armes. Quelques-uns se précipitoient par dessus les appuis, persuadés que ce genre de mort qui étoit de leur choix avoit quelque chose de plus noble ; & les Ministres du Temple, après avoir appellé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des desesperés : ensorte que Cortez se vit en peu de tems maître de ce poste par le carnage de cette Noblesse Mexicaine, sans perdre un seul homme, & avec peu de blessés. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute résolution que deux braves Indiens conçurent dans l'embarras de la mêlée, & la

vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'é-
xécution. Ces vaillans hommes déterminés
a ſacrifier leur vie à leur patrie, & croyant
achever la guerre par leur mort, concerte-
rent enſemble de ſe précipiter du plus haut
du Temple avec le General. Ils marche-
rent toujours unis, & lorſqu'ils apperçu-
rent Cortez ſur le bord du précipice, ils
jetterent leurs armes à deſſein de s'appro-
cher de lui comme des déſerteurs qui ve-
noient ſe rendre; ils mirent le genou en
terre en poſture de ſupplians, & ſans per-
dre un moment ils ſe jetterent ſur le Gene-
ral, & ſe lancerent par deſſus la baluſtra-
de, le poids de leur priſe devant donner
une plus grande impreſſion à cet effort.
Cortez s'en défit néanmoins heureuſement,
mais avec quelque peine, & leur attentat
lui donna bien moins de colere que d'ad-
miration, lorſque la mort de ces Indiens
lui fit connoître le peril qu'il avoit évité,
ſans déſaprouver leur témerité, pour la
part que la grandeur du courage y pouvoit
prétendre.

Cette attaque du Temple eut quelques
circonſtances qui en faciliterent le ſuccès
avec moins de perte. Les Indiens s'épou-
vanterent lorſqu'ils virent redoubler le
nombre des aſſaillans, & à leur tête ce mê-
me Capitaine qu'ils croyoient invincible,

Ils ſe préſenterent à la défenſe des degrés avec plus de précipitation que de diligence ; & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce qui devoit faire le plus grand effet, paſſerent toutes de leur long entre les Eſpagnols, qu'elles n'offenſerent preſque point. Cet accident fut trop ſouvent réiteré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont rapporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils ſe trouverent qui les empêcha de jetter ces pieces avec plus de précaution : mais il eſt conſtant que cet accident facilita beaucoup la priſe du Temple ; & entre tant d'évenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu ſeul en toute cette guerre, on peut, ſans pouſſer trop loin la crédulité, balancer quelquefois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit auſſi-tôt tranſporter à ſon quartier les vivres dont ils avoient garni les magaſins du Temple, en une quantité conſiderable, & qui fut d'un grand ſecours en cette occaſion. Il commanda qu'on y mît le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maiſons entre ce lieu & ſon logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandât ſur cette éminence. On commit ce ſoin aux Tlaſcalteques qui s'en acquitterent

promptement,

promptement. Alors le Général revenant à ses troupes qui étoient engagées dans les rues, trouva qu'un gros considerable de Mexicains avoient chargé les Espagnols par celle de Tacuba. & que ces gens extrêmement pressés défendoient cette principale avenue avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, & passant le bras blessé dans les rênes de la bride, il prit une lance, & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent avec la compagnie d'Escobar, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coups de lances, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étoient renversés & foulés aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'infanterie qui les tailloit en pieces sans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant sa prudence, & flatté par ses exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lorsqu'il se reconnut, il vit que la retraite lui étoit interdite, parce que le gros des ennemis qui fuyoient devant l'infanterie, venoit tomber sur lui, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ses gens mêmes.

En cette extrêmité Cortez résolut de se

jetter dans une autre rue où il crut trouver moins d'embarras ; & à quelques pas de l'entrée, il rencontra un parti conſiderable d'Indiens en déſordre, qui menoient priſonnier ſon grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chute de ſon cheval. Le deſſein qu'ils eurent d'abord de le conduire au ſacrifice lui ſauva la vie : car le General pouſſant furieuſement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, & mit les autres en déſordre ; enſorte que ce Cavalier eut la liberté de ſe dégager, & de ſe ſaiſir d'un poignard qu'ils lui avoient laiſſé par imprudence en le déſarmant. Il en tua quelques Indiens, & regagna ſa lance & ſon cheval. Alors les deux amis ſe joignirent, & paſſerent la rue au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, juſqu'à ce qu'ils rencontrerent leurs gens. Le Général compta toujours depuis cette action entre ſes plus heureuſes avantures, puiſqu'au moment qu'il n'étoit pas trop aſſuré de ſa propre vie, il ſe trouva en main une occaſion de ſauver celle de ſon meilleur ami. C'eſt ainſi que ſa bonne fortune, dans le ſens qu'un Chrétien le doit prendre, l'aſſiſtoit ſi à propos, que ſes fautes mêmes lui produiſoient des occaſions d'acquerir de la gloire.

Les ennemis étoient déja en mouvement pour ſe retirer de tout côté, & le Général ne crut pas qu'il fût néceſſaire de s'engager plus avant, parce qu'il étoit impoſſible de ſuivre la victoire ſans laiſſer le quartier découvert. Il fit ſonner la retraite; & quoique les Soldats revinſſent las & fatigués d'un combat qui avoit duré ſi long-tems, il n'y eut que peu de bleſſés, & on n'en perdit pas un ſeul. Ce bonheur ajoutoit un nouveau plaiſir au repos qu'ils goûtoient; puiſque rien n'eſt meilleur que la victoire, à eſſuyer les ſueurs du combat. On brûla pluſieurs maiſons en cette rencontre; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtiment pourroit les corriger. Quelques auteurs ont mis cette ſortie entre celles qui furent faites avant la mort de Montezuma; mais la ſeconde Relation de Cortez même nous apprend qu'elle ne ſe fit qu'après la mort de l'Empereur; & nous l'avons ſuivis ſans nous arrêter à une plus exacte diſcuſſion; parce que cet incident n'eſt pas un de ceux dont la ſituation importe beaucoup à l'Hiſtoire. Le ſuccès de l'aſſaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du Général, parce que ſon courage & ſon exemple apprirent aux Soldats que les difficultés qui les arrêtoient n'étoient pas inſurmontables.

Il oublia deux fois ce jour-là, de quelle importance est la personne d'un Général pour la conservation de ses troupes, en se jettant dans le péril avec plus d'ardeur que de prudence: & ces excès de vivacité, quoiqu'ils réussissent, méritent plus d'admiration que de louanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une avanture extraordinaire; & on trouva depuis quelques toiles qui représentoient au naturel l'attaque des degrés, le combat sur la terrasse & en dernier lieu, leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruine des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols, ces peintures leur tenant lieu d'Histoires, où ils respectoient la fidelité, parce qu'ils regardoient comme un crime, d'imposer à la postérité. Néanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice, à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiés & blessés; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté: faute d'exactitude, dont les Historiens mêmes ne sçauroient laver leur profession; puis-

qu'ils ſe font, pour ainſi dire, un peché d'habitude de cette eſpece de ſoin, qui fait prendre aux circonſtances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainſi on lit fort peu d'Hiſtoires dont le ſtile n'accuſe la Patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque en ſon Traité de la gloire des Atheniens, trouve quelque rapport entre l'Hiſtoire & la peinture : il veut qu'on faſſe une vive & exacte deſcription des Pays, & qu'on repréſente aux yeux les actions qu'on rapporte : mais cette reſſemblance de la plume au pinceau n'eſt jamais plus juſte que lorſqu'on décrit les lieux où les choſes ſont arrivées, par des traits artificieux, que l'on fait paſſer pour des ornemens de la narration, qui ſont la perſpective des tableaux, & que l'on peut appeller les Lointains de la verité.



CHAPITRE XVII.

Les Mexicains proposent un Traité de paix ; à dessein de faire périr les Espagnols par la famine. On penetre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la résolution de sortir de Mexique cette nuit même.

LE jour suivant les Mexicains demanderent une conference, & on la leur accorda avec quelque esperance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusques sur la muraille pour entendre leurs propositions ; & quelques Nobles s'étant avancés, lui déclarerent de la part du nouvel Empereur : » Qu'il se » disposât sans remise à marcher avec » son armée vers la mer, où ses grands ca- » nots l'attendoient, & qu'on cesseroit les » attaques durant le tems dont il auroit » besoin pour préparer son voyage. Que » s'il ne se déterminoit promptement à » prendre ce parti, il devoit être assuré de » perir, lui & tous ses Soldats, sans aucune » ressource ; puisque les Mexicains étoient » déja convaincus par plusieurs experien- » ces, que les Espagnols n'étoient point

immortels, & que quand la mort de cha- «
que Soldat devroit leur couter vingt «
mille hommes, il leur en resteroit encore «
assez pour chanter la derniere victoire. » Le
Général répondit : « Que les Espagnols «
ne s'étoient jamais vantés d'être immor- «
tels ; mais seulement d'avoir plus de «
courage & de force que tous les autres «
hommes, & si élevés au dessus de ceux de «
leur Nation, que sans avoir besoin d'un «
plus grand nombre de Soldats, il se sentoit «
assez de cœur pour entreprendre de dé- «
truire non seulement la Ville, mais encore «
tout l'Empire de Mexique. Qu'ayant «
néanmoins un extrême déplaisir de ce «
qu'ils avoient souffert par leur obstina- «
tion, son dessein étoit de se retirer, «
puisque le sujet de son Ambassade étoit «
fini par la mort du grand Montezuma, «
dont la bonté & la considération le rete- «
noient à sa Cour. Qu'il alloit exécuter «
cette résolution, pourvû que de part & «
d'autre on s'assurât de quelques condi- «
tions raisonnables, afin qu'il eût la com- «
modité de se disposer à ce voyage. »

Les Ministres du nouveau Gouvernement s'étoient assemblés en présence de l'Empereur, afin de consulter sur les moyens de soutenir la guerre ; & après plusieurs déliberations ils avoient arrêté, qu'a-

fin d'éviter le carnage que les armes des Etrangers faiſoient de leurs Soldats, la mort déplorable de tant de Nobleſſe, & la ruine de la Ville, il étoit à propos de les affamer par un ſiége. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent deſſein d'attendre que les Eſpagnols ſe rendiſſent, ils vouloient ſeulement les affoiblir, & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Miniſtres avoient imaginé ce nouveau genre de ſiege, inconnu juſqu'alors en leur milice; & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix qu'afin d'obtenir la ſuſpenſion d'armes qu'ils ſouhaitoient; ſuppoſant qu'ils pourroient entretenir la négociation par diverſes propoſitions, juſqu'à ce qu'on eût conſumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier: ſur quoi ils donnerent ordre aux commandans des troupes, qu'ils priſſent un extrême ſoin d'empêcher le ſecours: d'occuper de loin & de près tous les paſſages par où les aſſiegés pouvoient s'échapper; & de rompre tous les ponts des chauſſées qui conduiſoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne ſouffroit pas qu'on les laiſſât ſortir de la Ville, pour aller ſoulever les Provinces mal ſatisfaites, ou ſe refaire à l'abri des murailles de Tlaſcala.

Quelques-uns de ſes Miniſtres firent

attention ſur la miſere à quoi on expoſoit pluſieurs Mexicains des plus conſidérables, priſonniers dans le quartier, & qui alloient néceſſairement perir par la faim, avant que les ennemis en ſentiſſent les premieres atteintes; mais ils parurent tous ſi zelés pour le Public, qu'ils conclurent que ces priſonniers ſeroient trop heureux de mourir pour leur Patrie; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de ſe trouver en la compagnie de trois fils de Montezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette aſſemblée, parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du peuple, & l'unique ſujet qui pouvoit donner de la jalouſie au nouvel Empereur; foibleſſe pitoyable des Miniſtres de ce caractere, qui ſatisfont à leurs paſſions, lorſqu'ils croyent travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faiſoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infâmes Sacrificateurs qui étoit en la même priſon; car ils le révéroient comme la ſeconde perſonne de l'Etat, & ils croyoient qu'en le laiſſant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux; ſur quoi l'adreſſe dont ils uſerent pour obtenir ſa liberté, eſt fort remarquable. Les mêmes Envoyés revinrent ſur le ſoir à la conference, & propoſerent de la

part de leur Prince : *Qu'afin d'éviter les contestations qui pourroient retarder le traité, il seroit bon que quelqu'un des Mexicains prisonniers, bien instruit de tout ce qui devoit entrer en négociation, vînt trouver les Ministres de l'Empereur*. Cet expedient parut assez plausible & sans difficulté ; & du moment qu'ils s'apperçurent qu'on le goutoit, ils insinuerent aux Espagnols amiablement & par forme d'avis, que personne ne seroit si propre à cet emploi, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce qu'il sçauroit faire valoir leurs raisons, & vaincre les difficultés qui se présenteroient. Ce prétexte spécieux & assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils prétendoient. Ce n'est pas qu'on n'eût pénetré l'artifice de la proposition qu'ils négligoient si fort en apparence ; mais comme les vues du Genéral alloient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il lui importoit beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoyé. Mais on se vit bien-tôt desabusé sur ce

ſujet : les ſentinelles reconnurent que les ennemis avoient inveſti le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoutumé, & qu'ils prenoient de grandes précautions en faiſant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chauſſées qu'ils avoient ſur le Lac ; des gens qui rompoient les ponts de la principale avenue, & qui embarraſſoient le chemin de Tlaſcala ; & ces diligences découvrirent le ſecret de leurs conferences.

Cette nouvelle émut le Genéral ; mais, comme il avoit appris à ſurmonter des obſtacles plus difficiles, il revint à ſon aſſiette naturelle, & dans la premiere chaleur de ſes réflexions, qui alloient toujours aux remedes, il ordonna qu'on fit un pont de groſſes ſolives & de planches aſſez fortes pour ſoutenir le canon, afin de traverſer les coupures qu'ils avoient faites à la chauſſée. Le pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aiſément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut néceſſaire pour mettre cet ouvrage ſur les chantiers, & aſſembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis ſur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur propoſa cet article avec beaucoup d'indifference ; ſoit qu'il n'eût rien decidé là-deſſus, ſoit qu'il ne voulût pas ſe charger

de l'évenement. Les avis furent partagés ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, & l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons. Les premiers disoient :
„ Que la prudence & la valeur n'étant
„ point opposées, on devoit choisir la
„ voie la plus sûre ; que les Mexicains par
„ usage ou par superstition, quittoient les
„ armes durant la nuit, & qu'il falloit sup-
„ poser encore que le traité de paix qu'ils
„ croyoient presque arrêté, les tiendroit
„ alors moins éveillés, & que leur dessein
„ étant d'embarrasser la sortie des Espa-
„ gnols, ainsi qu'on le jugeoit par leurs
„ travaux, ils pouvoient considerer le ris-
„ que d'un combat au passage du lac, où
„ on ne pouvoit dresser des rangs ni se ser-
„ vir de la cavalerie, outre qu'ils auroient
„ les flancs découvers aux canots des en-
„ nemis, qu'ils auroient encore à percer &
„ à soutenir en tête & en queue. Ceux qui
„ étoient d'un autre avis disoient, qu'il
„ étoit presque impratiquable de hasarder
„ pendant la nuit une marche avec bagage
„ & artillerie par un chemin incertain &
„ élevé sur l'eau, lors même que la dispo-
„ sition du tems couvert & pluvieux aug-
„ mentoit les tenebres & l'absurdité d'une
„ pareille resolution ; que l'entreprise de
„ mettre une Armée en mouvement avec

tout ſon attirail, & l'embarras de mar- „
cher en jettant des ponts pour s'ouvrir „
des paſſages, ne pouvoit s'exécuter ſans „
bruit & ſans retardement, & qu'il étoit „
juſte de profiter de la négligence de ſon „
ennemi, mais qu'on ne pouvoit jamais „
compter ſur cette ſuppoſition; que l'ha- „
bitude des Mexicains de ne point pren- „
dre les armes durant la nuit, n'étoit pas „
ſi bien fondée qu'on le ſuppoſoit, puiſ- „
qu'ils l'avoient interrompue lorſqu'ils „
vinrent mettre le feu au quartier, & s'em- „
parer du Temple qui en étoit proche; „
ainſi, qu'elle n'étoit point un motif ſuf- „
fiſant à ſe perſuader qu'ils euſſent entie- „
rement abandonné une reſſource qui de- „
voit attirer toute leur attention; qu'il y „
auroit toujours moins de riſque pour les „
Eſpagnols, de ſortir en combattant en „
plein jour, que de faire une retraite qui „
auroit l'apparence d'une fuite, afin d'al- „
ler chercher honteuſement un abri chez „
les Nations qui leur étoient alliées, & „
qui peut-être, ayant perdu l'idée de leur „
valeur, mépriſeroient leur amitié; enfin, „
que ce ſeroit toujours une méchante po- „
litique d'avoir beſoin de ſes amis, & d'a- „
voir recours à eux, après avoir perdu la „
réputation. „

La réſolution de ſe retirer durant la nuit

passa au plus grand nombre de voix, & Cortez s'y rendit, paroissant encore emporté par quelque motif réservé. Tous les Officiers convinrent qu'il falloit se hâter, & on résolut de sortir cette nuit-là, afin de ne point laisser aux ennemis le tems de prendre de nouvelles mesures pour embarrasser le passage de la digue par des remparts & des tranchées dont ils avoient accoutumé d'en fortifier les ouvertures. Le General pressa la construction du pont; & quoiqu'il y ait lieu de croire que son intention eût été d'en faire construire deux autres, parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits; néanmoins le tems ne permit pas qu'on fît cette diligence, & elle ne parut pas nécessaire, parce qu'on se figura qu'on pourroit transporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée passeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces suppositions la difference qui se trouve entre la speculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference & moins d'action qu'à l'ordinaire en cette contestation de ses Capitaines. On a cru qu'il étoit entré au Conseil, prévenu de l'opinion qui prévalut, sur la vaine prédiction d'un Astrologue qui vint lui donner un avis mysterieux, de

marcher cette nuit même , parce que la plus grande partie de l'armée periroit , s'il laiſſoit paſſer certaine conſtellation favorable qui étoit prête à ſe tourner en un aſpect infortuné. Ce Devin , nommé Botello , avoit une place de Soldat volontaire ; & étoit plus connu dans les troupes ſous le nom de Sorcier , auquel il répondoit ſans ſe fâcher , croyant qu'il étoit un attribut de ſon habileté. Quoique cet homme n'eût aucune connoiſſance des belles-lettres , ni aucuns principes , il ſe vantoit néanmoins de pénetrer dans l'avenir , n'étant pas au reſte ſi pernicieux que ceux qui ſçavent ces arts diaboliques dont ils font une étude , ni ſi ſimple , qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres ou paroles de celles qui contiennent une abominable ſtipulation avec le premier impoſteur. Cortez ſe mocquoit toujours des pronoſtics de cet homme, mépriſant le ſujet à cauſe de la profeſſion , & il l'écouta alors avec le même mépris ; mais enfin il l'écouta , ce qui étoit preſque la même choſe que de le conſulter , lorſqu'il ne devoit conſulter que ſa prudence , afin de choiſir le meilleur parti , & la fauſſe prédiction enleva ſon eſprit ; tant ces gens ſont à craindre , & leurs obſervations dangereuſes , que les perſonnes de bon ſens doivent avoir en horreur , particulierement

ceux qui gouvernent les autres ; puisqu'au même tems que l'esprit en reconnoît la vanité, elles préoccupent le cœur par quelques especes qui l'entraînent vers la crainte ou vers la confiance ; & lorsqu'on arrive au moment de prendre une résolution, les impressions ou les chimeres de l'imagination se révoltent contre l'entendement, & donnent toujours quelque atteinte à la raison.

CHAPITRE XVIII.

L'Armée marche en bon ordre, & à l'entrée de la digue, les Indiens se decouvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure longtems ; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considérables.

ON envoya sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous prétexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé, croyant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne foi, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit

jours. Cependant le Genéral ne ſongeoit qu'à hâter les apprêts de ſon voyage, le peu de tems qu'on avoit rendant les momens précieux.

Il donna ſes ordres, & prit le ſoin d'inſtruire tous les Capitaines, en prévenant, par une exacte prévoyance, tous les accidens qui pouvoient traverſer la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Eſpagnols, avec les Tlaſcalteques les plus aguerris, & juſqu'à vingt Cavaliers, ſous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, Fançois de Lugo; & André de Tapia. Il commit l'arrieregarde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velaſquez de Leon & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez, & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit compoſée du reſte de l'Armée, & c'étoit elle qui conduiſoit les priſonniers, l'artillerie & tout le bagage. Le Genéral fit encore un corps de réſerve auprès de ſa perſonne, afin de porter du ſecours où il ſeroit neceſſaire; il étoit d'environ cent Soldats choiſis, ſous les Capitaines Alonſe d'Avila, Chriſtophe d'Olid, & Bernardin Vaſquez de Tapia; après quoi il fit un petit diſcours aux Soldats ſur les difficultés & les dangers de cette entrepriſe, ſur quoi il

appuya, parce que, dans les conversations qu'ils avoient ensemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit; & il étoit nécessaire de leur inspirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuse sécurité flatteuse ennemie des plus braves gens, dont elle pousse l'esprit à la nonchalance, pour le jetter ensuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuse frayeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de son appartement l'or, l'argent & tous les joyaux qui composoient le tresor dont Christophe de Guzman, son Camerier, avoit la charge. On en tira le quint du Roi en especes les plus précieuses & du moindre volume, & on le mit avec toutes les formalités requises entre les mains des Officiers qui avoient le soin des rôles & des munitions de l'Armée. Le Genéral donna une jument de son équipage pour servir, avec quelques chevaux blessés, à porter ces especes, afin de ne point charger les Indiens qui pouvoient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, alloit au-delà de sept cent mille écus, & Cortez se résolut, sans aucune répugnance, à abandonner cette somme, en protestant publiquement, *qu'il*

n'étoit pas tems de s'en embarrasser, & qu'il seroit honteux d'occuper si indignement leurs mains qui devoient être libres pour la défense de leur vie & de leur réputation Néanmoins comme il reconnut que les Soldats, touchés de cette perte, n'approuvoient pas un desinteressement si genéreux, il dit en sortant : *que la retraite qu'ils alloient faire, ne devoit point être considerée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquerir cet Empire, mais seulement comme une disposition nécessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte.* A quoi il ajouta certains mots qui firent comprendre que ce ne seroit pas un grand péché de se munir de ce qu'on pourroit emporter commodément; ce qui étoit à peu près remettre la chose à la discrétion de l'avarice du Soldat. Ainsi, quoique la plus grande partie, sur-tout ceux qui avoient de l'honneur, voyant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occasions, les autres, & particulierement les gens de Narvaez s'attacherent au pillage sans aucune consideration, accusant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, & chargeant leurs

épaules au-delà de leurs forces. Il ſemble que cette permiſſion fut une tache à la prévoyance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas ſeulement le bras du Soldat, mais encore ſon courage, puiſque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, ſe défont bien plus aiſément du point d'honneur, que de leur proye.

On ne ſçauroit imputer autre choſe au Genéral, ſi ce n'eſt de s'être perſuadé qu'il pouvoit faire cette marche ſans oppoſition; & cette confiance qui paroît peu conforme à ſon génie, avoit quelque relation à la prédiction de l'Aſtrologue; mais après avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en eſt ſeulement la ſuite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit près de minuit lorſque les Eſpagnols ſortirent du quartier, ſans que ni leurs ſentinelles, ni leurs coureurs euſſent fait aucune rencontre; & quoique la pluye & l'obſcurité favoriſaſſent le deſſein de marcher en grand reſpect, & la penſée que les ennemis ſe tiendroient dans leurs rempars, on obſerva néanmoins le ſilence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte ce que l'obéiſſance produiſit en ces Soldats. L'avant-garde paſſa ſur le pont volant, & ceux qui

le conduiſoient, le porterent juſqu'au premier canal où il ſervit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le ſoutenoient, qu'il auroit été impoſſible de le tranſporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit ſuppoſé; mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eût achevé de paſſer ce premier trajet de la digue, il fallut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtés, lorſqu'on les attendoit le moins.

L'adreſſe dont les Barbares conduiſirent toute cette entrepriſe, eſt véritablement admirable; ils obſerverent tous les mouvemens de leurs ennemis avec une diſſimulation fine & éclairée. Ils aſſemblerent & diſtribuerent ſans bruit la multitude incroyable de leurs troupes, & ils s'aiderent du ſilence & de l'obſcurité, afin de parvenir plus ſurement au deſſein qu'ils avoient de s'approcher ſans être découverts. Le lac fut entierement couvert de canots armés qui vinrent par les deux côtés de la chauſſée, commencer le combat avec tant de ſang froid & d'ordre, qu'au même tems qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on ſentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perdue ſans reſſour-

ce, ſi les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant ; mais la modération étoit pour eux un état ſi violent, que l'obéiſſance ceſſa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée avec une ſi horrible confuſion, que leurs canots ſe mettoient en pieces en heurtant contre la chauſſée ; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil preſque auſſi redoutable. Les Eſpagnols firent un furieux carnage parmi ces miſerables nuds & en deſordre ; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des maſſes ; & un moment après il fallut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde où on fit la plus grande exécution, parce que les Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient ſouffrir la lenteur des rames, ſe jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils ſauterent ſur la chauſſée, en ſi grand nombre, qu'ils ne pouvoient ſe tourner ; & ce nouvel aſſaut fut d'un grand ſecours aux Eſpagnols qui rompirent aiſément les Mexicains, & après les avoir taillés en pieces preſque tous, leurs corps ſervirent à combler le canal, ſans qu'on eût beſoin d'autre

diligence que celle de les jetter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos Auteurs ont écrit, quoique d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoiqu'il en soit, (car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne méritent pas tant d'attention) l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage; & l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considérable aux eaux du Lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restoit, & on considera comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reste, n'en eussent point jetté quelques unes au bout de la digue où les Espagnols, qui gagnoient les bords du Lac, fatigués ou blessés, & dans l'eau jusqu'à la ceinture, auroient été obligés à disputer l'abord, par un nouveau combat très-désavantageux; mais la prévoyance des Mexicains n'alla pas jusqu'à cette précaution; & il semble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou, ce

qui est plus certain, la confusion & l'empressement ne donnerent pas le tems nécessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

Le Genéral passa avec la premiere troupe; & ayant ordonné, sans s'arrêter, à Jean de Xaramille de la mettre en bataille à mesure que les Soldats arrivoient, il retourna sur la chaussée avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez; là il se jetta l'épée à la main au plus fort de la mêlée, animant ses Soldats par sa présence & par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit besoin pour repousser les ennemis: il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par le centre; & afin que le mouvement fût plus libre il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie qui embarrassoit le passage. La valeur du Genéral eut un grand emploi en ce combat; mais son esprit souffrit encore davantage, lorsqu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols qui se recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie; & ces cris mêlés avec les hurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On

On entendoit ces funestes voix en un endroit de la Ville où il étoit impossible de porter du secours, les ennemis qui étoient sur le Lac ayant eu l'adresse de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-garde eût achevé de passer; & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber sur eux, & les obligea à se retirer en desordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens furent taillés en pieces en cette occasion, & la plus grande partie fut de ceux qui, oubliant leur devoir, n'étoient point dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils perirent honteusement, embrassant ce miserable fardeau qui les avoit rendus inutiles au combat & pesans à la fuite; & ces miserables victimes de l'avarice décrierent encore mal-à-propos cette occasion, parce qu'ils furent comptés au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie, quoiqu'en bonne Justice les Poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arriere-garde, & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée,

Alvarado vint se joindre à la troupe étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtés, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté, hardiesse merveilleuse que l'on regarda depuis comme une espece de miracle; & Alvarado même, lorsqu'il faisoit réflexion à son avanture, à la vue du canal, trouvoit de la différence entre le fait & la possibilité. Bernard Diaz n'a pu s'accommoder de cette histoire, & il l'a combattue assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonne foi : il n'y en a pas trop à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture feindre une action contre la vraisemblance & la probabilité, & qui n'alloit tout au plus qu'à la gloire de sa légereté. C'est pourquoi nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont cru & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du saut d'Alvarado; sans faire façon d'avouer qu'en cette avanture, ainsi qu'en

plusieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vraisemblable ; & l'extrêmité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puisqu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la derniere nécessité.

CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlascala. Quelques Troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusqu'à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

LE jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva en terre ferme, & l'on fit alte auprès de Tacuba, quoiqu'on eût lieu de craindre quelqu'insulte de la part de cette Ville fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Néanmoins le Genéral ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échappés de ce combat ; & la précaution parut nécessaire & bien imaginée, puisqu'elle sauva quelques Espagnols & Tlascalteques qui, par leur valeur & par leur adresse, se jette-

rent à la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maïs qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au Genéral, que la derniere partie de l'arriere-garde avoit été entierement défaite; & lorsqu'il eut mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & tous les Mexicains prisonniers, qui, sans pouvoir être reconnus en cette confusion durant l'obscurité, furent traités comme ennemis par ceux de leur nation. Les Soldats étoient fatigués & étonnés par la diminution considerable de l'armée, & la perte de l'artillerie, à la veille d'être encore chargés par les ennemis, & éloignés du terme de la retraite. Entre tant de sujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques-uns des principaux Chefs dont les plus signalés furent Amador de Lariz, François de Morla & François de Salzedo qui perdirent la vie, en s'acquittant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velasquez de Leon mourut aussi en cette occasion, faisant la retraite à la queue de l'arriere-garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un cou-

rage invincible jusqu'au dernier soupir. La perte de cet Officier fut generalement regrettée, parce qu'il étoit respecté de tous les Soldats, comme la seconde personne de l'armée. Velasquez étoit en effet un Capitaine d'un très-grand service, autant pour le conseil que pour l'execution; un peu sec en ses manieres, mais toujours vrai & sincere, sans être ni fâcheux ni ennuyeux dans la conversation; embrassant le meilleur parti avec tant de generosité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celui de son parent Diego Velasquez, parce qu'il vit que ses intentions n'étoient pas droites. L'estime qu'il avoit acquise le faisoit considerer comme un homme très-necessaire à la conquête de Mexique; & sa perte laissa un égal exercice à la mémoire & au desir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuyé sur une pierre se reposoit, mais dans un accablement d'esprit qui n'eut jamais tant de besoin de sa force & de son courage pour retenir son ressentiment dans une juste moderation. Il rappelloit toute sa constance, & demandoit quelque tréve à ses tristes reflexions. Cependant au même tems qu'il donnoit ses ordres, & qu'il animoit ses Soldats avec cette vivacité qu'il conservoit toujours, ses yeux répandirent

des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foiblesse de l'humanité, qui étant excitée par un sentiment de tendresse pour l'interêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction soutenue de tant de fermeté, & le visage de Cortez baigné de ses larmes, sans lui faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il se souvint alors de la prédiction de l'Astrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu, soit à dessein de reprocher à cet homme le conseil qu'il lui avoit donné de hâter la marche de l'armée, ou de faire quelque diversion à ses chagrins, en raillant le Devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce miserable avoit peri à la premiere attaque sur la digue, suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne parle pas ici de ceux qui, possedant à fond les principes de cette science, sçavent encore la réduire aux termes de la raison; mais seulement de ces Imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou Devins, dont la plus grande partie traînent une miserable vie, terminée par quelque desastre, appliqués au bonheur d'autrui, & toujours chargés de miseres; en sorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le seul penchant à l'observation des aspects heureux

ou infortunés des aſtres, marquoit un point de naiſſance ſous une maudite étoile.

Entre tant de diſgraces, Cortez eut cette conſolation qui lui fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confuſion, Aguilar & Marine échaperent du combat. Ces deux Sujets n'étoient pas moins néceſſaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois, parce qu'il étoit impoſſible, faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les eſprits des Nations dont on ſe propoſoit l'aſſiſtance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins conſiderable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de ſuivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Eſpagnols le tems de reſpirer & de ſe mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empreſſement, enlevant même tous les bleſſés ſur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec juſtice attribuer à la Providence. Les fils de Montezuma qui étoient auprès de leur pere en ſa priſon, & les autres priſonniers qui ſuivoient le bagage des Eſpagnols, furent maſſacrés par les Mexicains mêmes; & les Indiens, attachés à piller la dépouille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percés de leurs fleches. Comme le

peuple les révéroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vue jetta les Mexicains dans une une si horrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiroient éperdus, & faisoient place à la foule; mais personne ne disoit mot, la frayeur étouffant jusqu'aux soupirs. Enfin le bruit de cette avanture courut par toutes les troupes, & y fit le même effet, suspendant pour un tems tous les autres sentimens, par cette espece d'alienation que les Anciens appelloient terreur panique. Les Commandans résolurent d'informer l'Empereur de cet accident, & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flatter l'esprit de ses sujets dans une véritable affliction, ordonna que l'on fît halte par-tout, & que l'on commençât la cerémonie des funerailles par les clameurs & les gemissemens ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs pour les conduire au lieu de la sépulture de leurs Ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent après une si furieuse désolation & tant de fatigues, à la mort de ces Princes; néanmoins ils la regretterent comme une

une de leurs plus grandes pertes, & particulierement le Général qui respectoit en eux la mémoire de leur pere, & fondoit une bonne partie de ses espérances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette Nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance; & comme en ces occasions la crainte fait quelquefois un meilleur effet que l'assurance, on marchoit en bon ordre sans qu'aucun Soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas long-tems sans découvrir quelques troupes d'Indiens armés, qui suivoient les traces de l'armée sans en approcher. Ils étoient sortis de Tacuba, d'Escapuzalco & de Tenecuya par l'ordre des Mexicains, à dessein d'arrêter les Espagnols jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Montezuma, précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles se tinrent toujours à une distance d'où elles ne pouvoient offenser les Espagnols que par leurs cris; & cette importunité dura jusqu'à ce que le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachés s'y joignirent avec empressement, & s'avançant alors avec la lé-

gereté naturelle aux Indiens, ils attaquerent l'armée avec tant de furie, qu'on fût obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le Général étendit autant qu'il put ses bataillons sur un même front, & mit tous les Arquebusiers & les Arbalêtriers aux premiers rangs, se trouvant engagé à combattre en rase campagne, sans voir aucun lieu de retraite, ni pouvoir fortifier ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abbattus, sans que leur mort épouvantât les autres. Les Cavaliers faisoient des irruptions fort sanglantes; cependant le nombre des ennemis croissoit à tous momens, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches & de pierres. Nos gens commençoient à se lasser sans esperer de vaincre, & leur valeur accusoit déja le manque de forces, lorsque Cortez, qui combattoit en Soldat, sans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée, & qui commandoit de tous côtés sur la plaine. Il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extrêmité où il se trouvoit lui figura comme une forteresse. Cortez résolut de gagner ce poste avantageux par sa situation; & ayant détaché quelques Soldats à dessein de le reconnoître, il les fit suivre par toute l'armée. Ce mouvement

donna beaucoup de peine, parce qu'il fallut faire tête aux ennemis en gagnant le terrein vers la hauteur, & jetter tous les Arquebusiers sur les avenues. Enfin le Général vint heureusement à bout de son dessein, parce qu'on trouva le poste abandonné; & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour se mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles sauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moissons. Les Sacrificateurs & les Ministres de ce culte abominable l'avoient laissé désert, fuyant le voisinage de la guerre, contraire à leur profession. L'enceinte du Temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui, étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ces remparts qu'ils regardoient comme une forteresse expugnable. Ils tournerent en même tems les yeux & leurs cœurs vers le ciel, recevant ce soulagement comme un secours de la Divine protection; & cette pieuse réflexion subsista même après le péril, puisqu'ils firent bâtir en ce lieu même un Hermitage sous le titre de Notre-Dame des Remedes, afin de conserver dans la mémoire des hommes, l'importance de la ressource qu'ils rencontre-

rent en ce Temple pour se tirer d'une occasion où ils se trouvoient réduits à la derniere extrêmité ; & l'on en voit encore aujourd'hui les effets sensibles, au secours que la sainte Image procure à plusieurs besoins, & en la dévotion des Fideles qui viennent rendre à la très-Sainte Vierge de très-humbles graces de ce bienfait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter sur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun dessein de tenter un assaut ; ils s'approcherent seulement à la portée du mousquet, de l'éminence qu'ils envelopperent de tous côtés. Ils faisoient de tems en tems des irruptions, en battant l'air à coups de fleches, & quelquefois les murs du Temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de satisfaire leur fausse valeur en découvroit la foiblesse ; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repousser jusqu'à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique, soit afin de garder leur coutume de se retirer avec le Soleil, soit qu'ils se trouvassent abbattus d'avoir été dans un continuel exercice depuis la minuit du jour précedent. On reconnut du haut des tours qu'ils faisoient halte au milieu de la plaine ; & qu'ils tâ-

choient de couvrir leur deſſein, en ſe partageant en diverſes troupes, comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié, par la maniere dont ils ſe retiroient, que la queſtion n'étoit pas encore décidée.

Le Général logea l'armée avec toutes les précautions qu'on eſt obligé de prendre durant la nuit en un poſte peu ſûr. Il commanda que l'on changeât ſouvent les gardes & les ſentinelles, afin que tout le monde goûtât à ſon tour un peu de repos; on alluma du feu en quelques endroits, tant parce la ſaiſon demandoit ce ſecours, que pour conſumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On diſtribua par meſure aux Soldats le peu de rafraîchiſſemens que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens n'avoient pû ſauver avec le bagage; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la guériſon des bleſſés, qui étoit difficile en ce défaut général de toute ſorte de proviſions. Néanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui ſoulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hazard: on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choſes, n'en étoit pas moins attentif au péril où il ſe

trouvoit engagé ; & avant que de se donner quelques momens de repos, il assembla les Capitaines, afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déja formé sa résolution, mais il se gardoit bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconvéniens, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord : « qu'on ne » retomboit pas deux fois impunément en » l'extrêmité où ils s'étoient trouvés ce » soir-là, & qu'ils ne pouvoient sans témé- » rité se rejetter dans l'engagement de mar- » cher en combattant avec des forces si » inégales à celles des ennemis, & de faire » en même tems deux mouvemens si oppo- » sés. Il ajouta, qu'afin d'éviter une réso- » lution dont le danger & les inconvéniens » étoient si considérables, il avoit songé à » attaquer les ennemis dans leur camp à la » faveur de la nuit ; mais que ce parti lui » paroissoit moins avantageux, en ce qu'on » dissiperoit seulement cette multitude » d'Indiens par la fuite, pour les voir ras- » sembler un moment après suivant leur

coutume, qui feroit trainer long-tems »
cette guerre; qu'il avoit donc pensé à se »
maintenir dans le poste où ils étoient, »
jusqu'à ce que la fatigue d'un Siege obli- »
geât les Mexicains à se retirer, si la nécef- »
sité des vivres, qui commençoit à se faire »
sentir, n'eût rendu cette voie presque im- »
pratiquable; qu'il s'offroit un autre parti, »
(c'étoit celui qu'il vouloit prendre) qui »
étoit de se mettre en marche dès cette »
nuit même; en sorte que le jour les trou- »
va à deux ou trois lieues du lieu où ils »
étoient; que si les Indiens, suivant leur »
maniere, ne faisoient aucun mouvement »
jusqu'au lever du Soleil, les Espagnols »
auroient l'avantage de faire leur chemin »
sans obstacle; & quand les Mexicains »
prendroient la résolution de les suivre, »
ils ne pourroient les joindre sans être fa- »
tigués, & il seroit plus aisé de continuer »
la retraite en trouvant moins de vigueur »
dans les ennemis; néanmoins que, con- »
sidérant le mauvais état de l'armée, & la »
lassitude des Soldats, ce seroit une cruau- »
té de les exposer sans aucune raison au »
travail d'une marche précipitée durant »
les ténébres, & par un chemin incertain, »
quoique l'occasion & la nécessité où ils »
se trouvoient demandassent des remedes »
extraordinaires, & une prompte résolu- »

» tion ; & puisqu'il n'y avoit rien de sûr,
» il falloit poser les difficultés, & s'aban-
» donner à la résolution qui en auroit le
» moins.

Sur ce raisonnement du Genéral, tous les Capitaines convinrent que le dessein le moins périlleux, & de plus facile exécution, étoit d'avancer la marche de l'armée sans autre retardement, que celui qui étoit nécessaire à donner quelques heures au repos des Soldats, & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec addresse, afin d'éviter les disputes, lorsqu'on en venoit à la conclusion ; & c'est la methode de ceux qui sçavent l'art de décider en demandant conseil ; ce qui se fait en prévenant toutes les objections par la force de son raisonnement.



CHAPITRE XX.

Les Espagnols continuent leur retraite, avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusques à leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompues & défaites dans un combat.

PEU de tems avant l'heure marquée, on assembla les Soldats qui dormoient en défiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raisons qu'on avoit de l'exécuter, à quoi ils applaudirent tous en se disposant à marcher. Le Général commanda qu'on laissât les feux allumés, afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire, & donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ses forces à l'arriere-garde où il demeura, voulant être près du péril, & assurer par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demi-lieue,

ſans que le ſilence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un pays inégal, & coupé de pluſieurs montagnes, les Coureurs donnerent en une embuſcade, que ceux-mêmes qui l'avoient dreſſée découvrirent mal-à-propos, & ſi brutalement, qu'ils en avertirent les Eſpagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leur tiroient de loin. On voyoit deſcendre des montagnes, & ſortir d'entre les buiſſons diverſes troupes d'Indiens qui venoient inſulter les Eſpagnols par les flancs, mais ſans aucun ordre, & quoiqu'ils ne fiſſent pas un corps capable d'arrêter la marche, il falloit toujours le repouſſer, éviter diverſes embuſcades, & diſputer quelques défilés. On appréhenda d'abord une ſeconde irruption de l'armée qu'on avoit laiſſée de l'autre côté du Temple; & quelques uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains; mais leur maniere n'étoit pas de combattre ainſi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent enſuite. Notre ſentiment eſt donc que ces Indiens étoient ramaſſés des milices de toutes les Villes voiſines, qui, par un ordre ſuperieur, venoient incommoder la marche en occupant les paſſages; puiſque, ſi les Mexicains avoient connu la re-

raite des Eſpagnols, ils ſeroient venus en
;ros les attaquer par l'arriere garde, &
ı'auroient point partagé leur armée en pe-
ites troupes, afin de convertir la guerre
en ces hoſtilités.

L'armée fit deux lieues, combattant ainſi
ıvec moins de péril que d'importunité, &
ıu point du jour elle fit halte en un autre
Temple moins grand & moins élevé que le
premier, mais aſſez bien poſté pour décou-
vrir la campagne, & prendre, ſuivant le
nombre des ennemis, les meſures capables
d'établir ſa ſûreté. Le jour découvrit la
quantité & le deſordre des Indiens, & ce
qu'on craignoit comme une nouvelle char-
ge de la part des Mexicains, ſe trouvant
réduit à quelques incurſions de Payſans, on
continua la marche ſans s'arrêter, & à deſ-
ſein de s'avancer le plus qu'il ſeroit poſſi-
ble, afin d'éviter ou de rendre moins facile
la pourſuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris &
leurs menaces, mais de loin, comme des
chiens peureux qui épuiſent toute leur co-
lere en de vains abois, jusqu'à ce qu'à deux
lieues de là on reconnut un Bourg bien ſi-
tué, & qui paroiſſoit fort peuplé; Cortez
le deſtina pour le logement de ſes troupes,
& donna ordre qu'on s'en ſaiſît à vive force,
ſi l'on ne pouvoit y entrer paiſiblement;

mais on le trouva abandonné de tous ses habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pû emporter, qui ne contribuerent pas moins que le repos, à rétablir les forces des Soldats.

L'Armée s'arrêta en ce lieu un jour ou deux, selon quelques Auteurs, parce que l'état où les blessés se trouvoient, ne permettoit pas que l'on fît une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche, après quoi elle trouva un pays fâcheux & sterile, toujours hors du grand chemin, & en grand soupçon des Guides qui la conduisoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où ils pussent passer la nuit, & la persécution des Indiens ne cessoit point; ils étoient toujours en vue, soit qu'ils fussent les mêmes ou d'autres qui, suivant les premiers ordres, faisoient des courses en leur pays; mais sur-tout la faim & la soif travaillerent extrêmement les Espagnols en ces passages, jusqu'à les jetter dans le dernier accablement. Néanmoins les Soldats & les Officiers s'animoient réciproquement à souffrir, & la patience faisoit ses efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent jusqu'à manger les herbes & les racines, sans examiner si elles étoient venimeuses ou non, quoique les plus sages les cueillissent avec choix, suivant la connoissance

que les Tlaſcalteques en avoient. Un des chevaux bleſſés mourut alors ; & on oublia aiſément & avec plaiſir le beſoin qu'on pourroit en avoir, parce qu'il fut diſtribué comme un régal admirable aux plus pauvres Soldats qui célebrerent cette fête, en conviant leurs amis au feſtin où les ſcrupules du goût céderent à la contrainte de la néceſſité.

Cette fâcheuſe marche aboutit enfin à un petit Bourg dont les habitans laiſſerent l'entrée libre, ſans ſe retirer comme les autres, témoignant de la joye & de l'empreſſement à ſervir les Eſpagnols. Ces ſoins & ces careſſes étoient un nouveau ſtratagême des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnaſſent de meilleure foi dans le piege qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens produiſirent, ſans aucune violence, les proviſions qu'ils avoient, & en tirerent même des Bourgs voiſins, autant qu'il étoit néceſſaire, pour faire oublier aux Soldats ce qu'ils avoient enduré Au point du jour l'armée ſe mit en ordre, afin de paſſer la montagne dont la côte oppoſée conduiſoit à la Vallée d'Otumba, qu'il falloit néceſſairement traverſer pour gagner le chemin de Tlaſcala. On reconnut que les ennemis prenoient d'autres manieres ; leurs cris n'étoient plus que des railleries qui

témoignoient une espece de satisfaction; & Marine remarqua qu'ils répéterent plusieurs fois ces mots : *Allez, Tyrans, vous serez bien tôt en un lieu où vous périrez tous.* Ce discours donna beaucoup à penser aux Espagnols, car il étoit répeté trop souvent pour être avancé témérairement. Quelques-uns se figuroient que ces Indiens, voisins de la Province de Tlascala, voyoient avec plaisir le péril où les Espagnols alloient se jetter, supposant que le Peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité, ni affection pour eux; mais le Général & les Officiers qui avoient plus de pénétration, comprirent que ce changement au procedé des Indiens, étoit un indice certain de quelque embuscade fort proche, & leur raisonnement étoit fondé sur diverses expériences de la facilité avec laquelle ces peuples découvroient sottement ce qu'ils avoient le plus d'intérêt de cacher.

Sur cette supposition, Cortez prévint l'esprit des Soldats, en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion; & l'on continuoit la marche, lorsque les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparés de toute la vallée que l'on découvroit du haut de la montagne, en barrant le chemin que les Espagnols cherchoient, par un nombre effroyable de

roupes en armes. C'étoit la même armée es Mexicains qui s'étoit retirée de devant e Temple, & qui avoit reçû un renfort onsidérable. Les Commandans, suivant e qu'on en peut juger par l'évenement, voient reconnu la retraite subite des Espa-nols; & quoiqu'ils eussent pû espérer de es joindre aisément, l'expérience qu'ils voient faite durant cette nuit, leur avoit lonné une juste défiance de ne pouvoir les éfaire entierement, avant qu'ils arrivassent ux frontieres de Tlascala, s'ils vouloient e retrancher dans les postes avantageux de es montagnes. Ils avoient donc dépêché n diligence à Mexique, afin qu'on appli-quât toutes les forces à l'exécution d'un lessein de cette importance; & la proposi-ion qu'ils en firent fut si bien reçue, que oute la Noblesse partit au même moment, vec le reste des milices qu'ils avoient con-voquées. Ces troupes se joignirent à l'armée n trois ou quatre jours, & on la partagea n divers corps qui marcherent à l'abri des nontagnes avec tant de diligence, qu'ils prévinrent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaste leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne; & véritable-ment un projet concerté & exécuté avec

tant de justesse, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande expérience, & entre des Nations plus polies.

On eût de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains ; & on crut en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeoient autour des Espagnols, s'étoient réunies à dessein de défendre quelque passage, avec la foiblesse & la lâcheté qui leur étoit ordinaire ; mais la surprise fut extrême, lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée rangée en assez bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée, & le fond s'étendoit au de-là de la portée de la vue. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains étoit composé de différentes Nations, ainsi qu'on pouvoit le connoître par la diversité & la séparation de leurs enseignes, de leurs couleurs & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine Général de l'Empire paroissoit sur sa litiere superbement ornée, élevé au-dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques, afin de donner ses ordres, & de les faire exécuter à sa vue. Il portoit sur sa cuisse l'Etendard Impérial, qu'on ne confioit point en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occasions de la

derniere

derniere importance. Sa figure étoit celle d'un filet d'or maſſif, pendant au bout d'une pique, & couronné de pluſieurs plumes de diverſes couleurs. Cet aſſortiment avoit, ſans doute, ſon myſtere, ſuperieur aux hieroglyphes des enſeignes ſubalternes; & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un ſpectacle qui conſervoit ſon agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

Pendant que les Soldats reconnoiſſoient le danger qui alloit donner de l'exercice à leur courage & à leurs forces, Cortez examinoit ſur leur viſage les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime mieux cent fois que tous les diſcours; & comme il les vit plus émûs de colere que d'étonnement: *Voici*, dit-il, *l'occaſion de mourir ou de vaincre, c'eſt la cauſe de Dieu qui combat pour nous.* Cortez n'en dit pas davantage, parce que les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis: il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis néceſſaires en cette rencontre; & en criant, à ſon ordinaire, *Saint Jacques & Saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, ayant étendu le front des bataillons, autant qu'il avoit pû, afin qu'ils ne fiſſent qu'une ligne avec la Cavalerie rangée ſur les

aîles, avec ordre de ſoutenir l'infanterie en flanc, & même à dos, s'il en étoit beſoin. La premiere décharge des arbalêtes & des arquebuſes fut faite ſi à propos, que les ennemis n'eurent pas le tems de lancer leurs traits, & ils furent chargés auſſi-tôt à coups de piques & d'épées, avec un grand carnage, durant que les Cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à deſſein d'envelopper les Eſpagnols. On gagna du terrein à cette premiere charge; les Eſpagnols ne portoient pas un coup ſans bleſſures, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlaſcalteques ſe lançoient dans la mêlée, comme des lions alterés du ſang des Mexicains; & néanmoins ils conſervoient tous aſſez d'empire ſur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adreſſant d'abord aux Capitaines qu'ils diſtinguoient. Cependant les Mexicains combattoient avec une opiniâtreté ſi furieuſe, qu'ils couroient remplir les vuides des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre qu'on faiſoit dans leurs rangs étoit un nouveau ſujet de fatigue aux Eſpagnols, parce que ces rafraîchiſſemens les engageoient à un nouveau combat. Toute cette foule effroyable d'Indiens ſembloit ſe retirer d'un même tems, lorſque la Cavalerie donnoit, ou que les armes à feu paſſoient à l'avant garde de

notre armée ; & après l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils avoient perdu, avec tant d'impétuosité, que la campagne paroissoit une mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues.

Le Général combattoit à la tête des Cavaliers, secourant ceux qu'il voyoit trop pressés, & portant au bout de sa lance la terreur & la mort. La résistance obstinée des ennemis lui donnoit pourtant de l'inquiétude, parce qu'il étoit impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses Soldats; & comme il jettoit la vue sur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de se retirer avec avantage d'une occasion si périlleuse, il fut secouru en cette extrêmité, par une de ces réflexions qu'il sembloit tenir en réserve pour les nécessités pressantes. Il se souvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le secret de leurs batailles consistoit en l'Etendard général, dont la perte ou le gain décidoit de la victoire, pour eux, ou pour leurs ennemis ; sur quoi Cortez, se fondant sur le trouble & l'épouvante que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, résolut de faire un effort extraordinaire, à dessein de gagner l'Etendard Imperial qu'il connoissoit fort bien. Il appella

les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, & il leur proposa sa résolution, & la maniere de l'exécuter. Alors Cortez, suivi de ces braves Officiers, & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand galop, à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coutume, firent place à la Cavalerie; & avant qu'ils se fussent ralliés, le Genéral repoussa cette multitude confuse & sans ordre, avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron au lieu où l'Etendard de l'Empire paroissoit, escorté de tous les Nobles de sa garde; & pendant que les Officiers Espagnols écartoient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au Général des Mexicains, qu'il fit jetter d'un coup de lance du haut en bas de sa litiere, dangereusement blessé. Ses gardes avoient déja déserté; & un simple Cavalier nommé Jean de Salamanque, voyant ce Général à terre, descendit de cheval, & lui ôta le peu de vie qui lui restoit, avec l'Etendard qu'il mit aussi-tôt entre les mains de Cortez. Ce Cavalier étoit Gentilhomme; & parce qu'il avoit donné la derniere main à l'exploit de son Général, l'Empereur Charles lui fit quelques graces, & lui donna pour cimier de ses armes, le



Bataille dans la Vallée d'Otumba

B. General des Mexiquains.

to II page 261

pennache dont l'Etendard de Mexique étoit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'Etendard de l'Empire entre les mains des Espagnols, ils abbattirent toutes les autres Enseignes, & jettant leurs armes, ils s'enfuirent de tous côtés dans les bois & les campagnes de maïs, où ils cherchoient à se mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperdues de frayeur, & le champ de bataille demeura aux Espagnols. On suivit la victoire à toute rigueur, en faisant main-basse sur ces fuyards, parce qu'il étoit important de les dissiper, en sorte qu'il n'eussent plus la hardiesse de se rassembler ; & la colere s'accordoit en cela avec les mouvemens de la prudence & les regles de la guerre. Cortez eut quelques blessés parmi ses troupes, & il en mourut deux ou trois à Tlascala ; il reçut lui-même un coup de pierre à la tête si violent, qu'il perça son casque, & lui offensa le cerveau par une contusion dont il guérit avec peine. Il laissa aux Soldats tout le butin, qui fut considérable, parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre tous les joyaux & les ajustemens dont ils prétendoient orner leur triomphe. L'Histoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toujours les

nombre des morts en de pareilles occasions ; cependant quiconque sera persuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cent mille combattans, trouvera moins de disproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers même, parlent de cette victoire comme d'une des plus grandes que l'on ait remportées en l'une & en l'autre Amerique ; & s'il étoit constant que Saint Jacques eût combattu visiblement en faveur des Espagnols, ainsi que plusieurs prisonniers l'assuroient, la sanglante défaite de ces Barbares seroit moins surprenante, & paroîtroit moins exagerée, quoiqu'à dire la vérité, il ne soit pas nécessaire d'avoir recours à un miracle sensible, en une rencontre où la main deDieu s'est déclarée par des témoignages si éclatans, puisqu'il s'est réservé particulierement le succès des batailles, en se nommant lui-même le Seigneur des armées, afin que les hommes apprissent qu'ils devoient reconnoître & attendre les victoires de la disposition de ses Arrêts souverains, sans faire aucun fond sur la grandeur de leurs forces, parce qu'il sçait châtier l'injustice, en assistant les plus foibles, & encore sans prendre trop de confiance en leur bon droit, parce qu'il lui plaît

quelquefois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le fouet entre les mains des perſonnes qu'il n'aime pas.

Fin du quatriéme Livre.





HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE CINQUIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

L'Armée entre dans la Province de Tlascala ; & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoyent visiter Cortez. On célebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques, & on est assuré de l'affection de ces peuples par de nouvelles preuves.

CORTEZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter, & il les remit en ordre de bataille, dans leurs premiers postes ; après quoi on continua la marche,

marche, non ſans quelque ſoupçon que les ennemis ne revinſſent charger l'arriere garde, parce qu'on en découvroit toujours quelques troupes au haut des montagnes. Néanmoins comme on ne pouvoit ſortir ce jour-là du Pays ennemi, & qu'on étoit preſſé par le beſoin de panſer les bleſſés, le Général fit alte à quelques maiſons écartées, où l'armée paſſa la nuit avec peu d'aſſurance. Au point du jour elle reprit ſa route ſans aucun obſtacle, les plaines voiſines ne laiſſant pas lieu de craindre aucune embuſcade, quoiqu'on reconnût encore que ce Pays étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils ſembloient donner congé aux Eſpagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlaſcala, que l'on connoît encore, aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ſes anciens Habitans avoient élevée, à deſſein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui lui ſervent de bornes, en tous les endroits où elles laiſſoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit ſur les terres de cette République : les Tlaſcalteques baiſoient le terrein, comme des enfans déſolés qui reviennent

entre les bras de leur mere : & les Espagnols rendoient graces au Ciel, par de très-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de respirer en liberté, après tant de fatigues. Ils allerent tous se mettre en possession de cette heureuse tranquillité, au tour d'une fontaine, où ils se coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la réputation de santé & de délicatesse, par les louanges qu'elles reçûrent des Espagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées ; soit que le besoin redoublât le plaisir du rafraîchissement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, lui donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour représenter familierement à ses Soldats, combien il leur importoit de conserver l'amitié du peuple de Tlascala, par leur modestie, & par leur reconnoissance : qu'ainsi ils devoient considerer dans la Ville capitale, la plainte du moindre habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Après quoi il résolut de faire quelque séjour en chemin, afin de prendre langue, de preparer leur entrée à Tlascala, suivant les mesures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc sur le midi, loger à Gualipar, grosse Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les démon-

ſtrations de leur bonne volonté, en offrant aux Eſpagnols leurs maiſons, & tout ce qui leur étoit néceſſaire, de ſi bon cœur, que ceux-mêmes qui avoient conçû quelques ſoupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la ſincerité de leur procedé. Cortez reçut leurs offres, & établit ſon quartier, avec toutes les précautions néceſſaires pour ne pas échouer contre une fauſſe confiance.

Son premier ſoin fut d'informer les Senateurs de Tlaſcala, de ſa retraite & de ſes avantures, par deux Tlaſcalteques qu'il dépêcha : & quoiqu'il crût les prévenir par cet avis, la renommée de ſa victoire les en avoit déja inſtruits ; en ſorte qu'au même-tems que ſes envoyés partoient, il vit arriver de la part de la république, ſon cher ami Magiſcatzin, Xicotencal l'aveugle, ſon fils, & quelques-autres Senateurs. Magiſcatzin s'avançant le premier, vint embraſſer le Général ; & après l'avoir ſalué, il ſe retira de quelques pas, pour le regarder ; & ſatisfaire ſon admiration, comme un homme qui avoit de la peine à ſe perſuader qu'il jouît encore du plaiſir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains où le ſon de la voix le conduiſoit ; & ſon affection ſe déclara encore plus tendrement, puiſ-

qu'après s'être assuré par l'attouchement, sa joye s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ses yeux pouvoient faire éclater ses sentimens. Les autres vinrent après cela saluer le Général, & féliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoissoient; mais entre la sincerité de ces caresses, le jeune Xicotencal, par une fâcheuse distinction, laissa remarquer en son procedé, quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier; & quoiqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bientôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami réconcilié, ou son orgueil, les remords d'un vaincu. Le Général se retira avec les Senateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bienséance & d'honnêteté qu'il auroit pû souhaiter en des gens de la derniere politesse. Ils lui dirent qu'ils avoient déja assemblé leurs troupes, à dessein de marcher à son secours contre leurs communs ennemis; & qu'ils avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils lui témoignerent une extrême douleur de sa blessure, qu'ils regardoient comme le sacrilege attentat d'une guerre séditieuse. Ils regretterent la perte des Espagnols, particulierement cel-

le de Jean Velaſquez de Leon, que ſon mérite qu'ils avoient ſçû remarquer, leur faiſoit aimer. Ils déteſterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au Général de l'aſſiſter à s'en venger, avec tout le gros de leur milices, & de celles de leurs alliés: ajoutant, afin d'appuyer leurs offres, qu'ils n'étoient pas ſeulement amis des Eſpagnols mais encore Vaſſaux de leur Prince: & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de ſon Miniſtre, & à mourir auprès de lui. Les Senateurs conclurent leur diſcours par cette délicateſſe du point d'honneur, où, en diſtinguant entre la qualité d'amis & de Vaſſaux, ils marquoient que leur inclination faiſoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propoſitions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette converſation lui juſtifia non-ſeulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute ſa vigueur, mais encore le redoublement de leur eſtime pour les Eſpagnols. La perte qu'ils avoient faite en ſortant de Mexique, paſſoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre & étoit entierement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlaſcala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit

un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déja préparé: néanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les préparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoutumé de célébrer le triomphe de leurs Généraux.

Les Espagnols furent trois jours à Gualipar, assistés liberalement de toutes sortes de rafraîchissemens, aux dépens de la République; & d'abord que les blessés se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prépara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des joyaux & des plumes des Mexicains; ces marques exterieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on pêche par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au devant des Espagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortege de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuple qui

faiſoient entendre par tout des applaudiſſemens & des acclamations, où la gloire des Eſpagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes & les corps ſéparés en differens chœurs, qui ſe répondoient alternativement, firent une ſalve bruïante, mais aſſez agréable; & ces inſtrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin après que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General après un peu de réſiſtance, alla prendre le ſien chez Magiſcatzin, en cedant aux inſtances qu'il lui en fit, afin de conſerver ſon eſtime. La même raiſon engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal; & quoique les autres Caciques vouluſſent régaler auſſi chez eux ce qui reſtoit de Capitaines, ils s'en excuſerent civilement, parce qu'il ne falloit pas que le quartier & le corps de garde demeuraſſent ſans Chefs. Les Eſpagnols entrerent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520, quoiqu'on rencontre encore ſur ce ſujet quelque diverſité dans les Relations: mais nous réſervons les diſcuſſions lorſque la contrarieté donne atteinte au fond des évenemens, où le plus ou le moins peut faire une erreur conſiderable.

Le même soir on commença les fêtes du Triomphe, qui furent continuées durant plusieurs jours où les Indiens appliquerent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à celebrer leur victoire : sans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens ou leurs amis aux combats ; soit qu'ils ne voulussent point laisser de prendre part à la joye publique, ou que cette Nation belliqueuse crût qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voyoit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fléches : d'autres combattoient au saut, ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus périlleux : à quoi ils donnoient une application particuliere, & où l'esprit du spectateur, toujours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toujours égayée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, ou il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joye, dont le bruit tumultueux sembloit néanmoins se char-

ger de faire les derniers honneurs de la victoire à l'envie des applaudiſſemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchiſe & la bonne correſpondance dont il avoit flatté ſes eſperances : les nobles ſignaloient leur amitié & leur veneration pour ſa perſonne, autant que le peuple lui témoignoit de paſſion & de reſpect. Il paroiſſoit très-ſenſible & très-reconnoiſſant à leur affection ; & il celebroit leurs exercices en careſſant les uns, & honorant les autres avec autant de confiance que de ſatisfaction. Les Capitaines lui aidoient à gagner les eſprits, par des manieres agréables, & des preſens ; & juſqu'aux moindres Soldats, chacun tâchoit à ſe faire aimer, en faiſant part aux Tlaſcalteques, des dépouilles qu'ils avoient conquiſes : mais au même tems que cet état heureux étoit, pour ainſi dire, en ſa plus agréable ſaiſon, un grand chagrin vint en troubler le cours. La bleſſure du Général avoit été mal panſée ; & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné porta au cerveau une inflammation vehemente, ſuivie d'une fiévre, qui abbattit entierement ſes forces, & le réduiſit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour ſa vie.

Les Eſpagnols ſentirent ce cruel contretems, comme une menace adreſſée à leur

fortune & à leurs vies : mais la consternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attendue. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils cesserent toutes les réjouissances, & passerent à l'autre extremité de la tristesse & de la désolation. Les Nobles accablés de chagrin, venoient à tous momens s'informer de la santé du Teule, qui est ainsi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne considerent guéres moins que leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre sa perte, avec tant d'emportement qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns par des esperances de la santé prochaine du General, afin de les faire retirer, de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offensassent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller aussi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la science consistoit en la connoissance & au choix des simples utiles à la Médecine, qu'ils appliquoient avec un discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidents de la maladie. Aussi Cortez ne dut sa guérison qu'à leur seule industrie ; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins pour ôter l'inflammation, &



Vaisseaux de Cortez desagreés et échouez par ses Ordres.

ɔpaiſer les douleurs qui cauſoient ſa fiévre, s paſſerent par degrés à ceux qui faiſoient ıeurir, & enſuite fermer les playes, avec ınt de juſteſſe & de bonheur, qu'en peu e tems ils le remirent en une parfaite ſanɛ́. Que les Medecins Rationnels ſe mouent maintenant des Empyriques, il eſt éanmoins conſtant que tout leur art en ommun, ne doit ſon origine qu'à l'experience; & qu'en un Pays où l'on ignoroit ette Philoſophie qui ſe pique de recherher les cauſes par les effets, on fut trop ıeureux de rencontrer un ſi grand progrès le connoiſſances, fondées ſur les enſeignenens de la Nature même. La nouvelle de e bonheur fut célébrée par de nouvelles ëtes. Cortez reconnut encore davantage à ette épreuve l'affection des Tlaſcalteques: & du moment qu'il eut la tête libre, il 'appliqua à faire un nouveau plan de ſes grands deſſeins, en prenant des meſures oour éviter les inconveniens, & écarter es difficultés, dans ce contraſte de raiſon, où la prudence des Grands hommes travaille quelquefois beaucoup, pour s'ajuſter aux mouvemens de leur cœur.



CHAPITRE II.

On reçoit l'avis que la Province de Tepea ca s'étoit ſoulevée. Des Ambaſſadeurs d Mexique viennent à Tlaſcala ; & on dé couvre une conſpiration que le jeune Xico tencal formoit contre les Eſpagnols.

LE Général étoit fort en peine de ce qu ſe paſſoit à Vera-Cruz, parce que l conſervation de ce poſte étoit une de principales baſes ſur quoi il fondoit l'é tabliſſement de ſes nouveaux projets. I écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieu tenant de Sandoval en ce Gouvernement & la réponſe de cet Officier arriva bien tôt par la diligence extraordinaire de ſe Couriers à pied. Rangel mandoit qu'i n'étoit arrivé rien de nouveau qui pû donner aucune inquiétude dans la Pla ce, ni ſur la côte : Que Narvaez & Sal vatierra étoient fort bien gardés en leu priſon : & que les Soldats de la garniſon étoient contens, & fort bien traités ; parce que la bonne correſpondance des Zempoa les, des Totonaques, & des autres alliés continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'exactitude de leur part,

Ce Lieutenant donnoit encore avis à
ortez, que huit Soldats avec un Com-
andant qu'on avoit envoyés à Tlafcala
uerir l'or deftiné aux Efpagnols de Vera-
ruz, pour leur part du prefent, n'étoient
oint revenus à la Ville: & fi le bruit
ui couroit entre les Indiens étoit verita-
le, qu'on les avoit tués en la Province
e Tepeaca, il y avoit lieu de craindre
ue les Soldats de Narvaez qui étoient de-
eurés bleffés à Zempoala, n'euffent pé-
i par la même trahifon; parce qu'à mefure
u'ils fe fentoient guéris, ils marchoient
ar petites troupes avec une extrême paf-
on de fe rendre à Mexique, où l'avidi-
é des Soldats fe figuroit des richeffes im-
nenfes.

Cette difgrace affligea extrémement le
Général; parce que dans fon entreprife
l avoit compté fur ces Soldats, dont le
ombre, fuivant Herrera, alloit au delà
de cinquante; & quand il auroit été moin-
dre, fi l'on en croit Bernard Diaz, ç'au-
roit toujours été une grande perte en une
occafion & en un pays, où un Efpagnol
valoit plufieurs milliers d'Indiens. Cortez
voulut s'en informer des Tlafcalteques,
qui confirmerent ce que Rangel lui avoit
mandé; & il leur fçut bon gré de la dif-

cretion qui leur avoit fait étouffer c
mauvaises nouvelles, de crainte que l
chagrin ne fût un obstacle au retour de s
santé.

Il étoit constant que les huit Solda
partis de Vera-Cruz étoient arrivés
Tlascala, d'où ils étoient retournés char
gés de l'or qui leur étoit échû en partage
en un tems où on commençoit à se défie
de la fidelité des Indiens de la Provinc
de Tepeaca, qui entre plusieurs autre
s'étoient soumis aux Espagnols à leur pre
mier voyage de Mexique. On justifia de-
puis que les uns & les autres avoient ét
massacrés en cette Province : & on n'eu
pas lieu de douter de cette perfidie
lorsqu'on apprit qu'ils avoient appell
des troupes de Mexique à dessein de
les soutenir. Cortez se voyoit engagé à
la nécessité de châtier ces rebelles, & de
chasser les ennemis loin de son voisina-
ge ; & cela ne souffroit point de remise,
parce que cette Province étoit en une si-
tuation qui rompoit le commerce de Me-
xique à Vera Cruz : & il falloit s'assurer
de ce passage avant que de s'appliquer
à d'autres desseins. Néanmoins il suspen-
dit la proposition qu'il vouloit faire au
Senat, d'assister les Espagnols de leurs

rces pour cette expedition, parce qu'il
pprit que les Tepeaques avoient depuis
eu de jours percé les frontieres de Tlaf-
la, en pillant & détruifant quelques
ourgades de cette Province, & il jugea
u'ils auroient recours à lui par cette
ême raifon. En effet, le Senat réfolut
ue l'on châtieroit cette infolence par la
oye des armes, & qu'on tâcheroit d'in-
reffer les Efpagnols en cette guerre,
uifqu'ils étoient également irrités & of-
nfés de la mort de leurs compagnons.
infi ce que Cortez avoit prévû ne man-
ua pas d'arriver. & il fe vit en termes
'accorder une grace qu'il devoit deman-
er.

Un autre incident vint encore amener
e nouvelles inquiétudes. On reçut avis
e Guálipar, que trois ou quatre Ambaf-
adeurs du nouvel Empereur de Mexi-
ue étoient arrivés à la frontiere : qu'ils
toient adreffés à la Republique de Tlaf-
ala, & qu'ils n'attendoient que la per-
iffion du Senat pour fe rendre à la Vil-
e. La matiere fut mife en déliberation;
ar le cas étoit furprenant; & on ne laif-
oit pas de reconnoître que toute négo-
iation de la part d'un ennemi dangereux
x puiffant, doit être écoutée comme une
nenace enveloppée. Néanmoins quoique

les Senateurs s'attendissent que cette Ambassade seroit certainement contre les Espagnols, & qu'ils eussent arrêté constamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter sur l'obligation de soutenir l'interêt de leurs amis, ils conclurent de recevoir les Ambassadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple; & il est aisé de juger que le consentement de Cortez intervint en cette resolution, puisque les Ambassadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun sujet d'accuser les Tlascalteques du moindre défaut de sincerité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchoient à la tête en bon ordre, & portoient le present composé de diverses pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du Pays, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la marchandise la plus précieuse & la plus recherchée en cette Province. Les Ambassadeurs portoient en leurs mains les marques de paix; & ils étoient superbement parés & suivis d'un nombreux cortege, tant de leurs amis, que de leurs domestiques.

domestiques. Ils croyoient que ce pompeux appareil figuroit la grandeur du Prince qui les avoit envoyés : & en effet, il sert quelquefois à imposer aux esprits par cette vaine ostentation de pouvoir qui éblouit ou divertit les yeux, à dessein de surprendre les oreilles. Les Senateurs les attendirent en leur Tribunal, sans manquer à la courtoisie, ni donner dans l'excès des caresses ; mais en hommes délicats sur les droits de la Souveraineté de leur République, & qui à travers de leurs civilités laissoient entrevoir quelques chagrins.

Après avoir nommé l'Empereur de Mexique avec toutes les qualités & de très profondes soumissions, les Ambassadeurs firent leur proposition en ces termes ; « Qu'il offroit au Tlascalteques « la paix & une alliance perpetuelle en- « tre les deux Nations, le commerce libre « & des interêts communs, à condition « qu'ils prendroient incessamment les ar- « mes contre les Espagnols ; ou qu'ils se « serviroient pour s'en défaire aisément de « l'imprudence qu'ils avoient eue de ve- « nir se livrer entre leurs mains. » Il n'eurent pas le tems d'achever ce raisonnement, parce qu'ils furent interrompus par un murmure confus, qui devint un assez

grand bruit avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bientôt toute la gravité de ces Senateurs.

Néanmoins un des plus anciens leur remontra l'indecence de ce procedé, contre l'usage & la raison ; & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoyés à leur logis, afin d'y attendre les résolutions du Senat. Après leur sortie on proposa l'affaire ; & sans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déja déclaré un peu indiscretement par leurs murmures. Seulement on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Députés qui porteroient la réponse du Senat aux Ambassadeurs. » Qu'on faisoit une extrême attention à » la proposition de la paix, pourvû qu'elle » fût accompagnée de partis raisonnables, » & proportionnés à la gloire & à la ré» putation de l'un & de l'autre Etat. Que » les Tlascalteques observoient religieuse» ment les loix de l'hospitalité ; & qu'ils » n'étoient point accoutumés à faire servir » la confiance d'instrumens à la mauvaise » foi : Qu'ils se faisoient honneur de re-

garder comme impossible, ce qui n'étoit «
pas permis, & d'aller tout droit à la ve- «
rité des choses; puisqu'ils n'entendoient «
point l'usage des prétextes, & ne sça- «
voient point donner à la trahison un «
autre nom que le sien. » On n'eut point d'occasion d'apprendre la réplique des Ambassadeurs, parce que du moment qu'ils virent que leur proposition avoit été mal reçue, ils s'en allerent chargés d'autant de frayeur, qu'ils avoient apporté de gravité; & on ne jugea pas qu'il fût à propos de les retenir, parce qu'il avoit couru entre le Peuple un bruit qu'ils venoient solliciter le Senat contre les Espagnols, & on en craignoit quelque soulevement qui allât jusqu'à offenser les Privileges de leur caractere, & à ruiner l'attention des Senateurs au droit des gens.

Quoique cette intrigue des Mexicains eut été demêlée à la satisfaction des Espagnols, elle ne laissa pas de produire un autre inconvenient qui renouvella leurs inquiétudes. Le jeune Xicotencal n'avoit point déclaré son sentiment au Senat, & s'étoit laissé emporter au torrent des voix: soit qu'il craignît l'indignation de ses Confreres, ou que le respect qu'il avoit pour son pere l'eût retenu. Néanmoins l'occasion de cette Ambassade lui donna

lieu de répandre entre ses amis & ses partisans le venin dont son cœur étoit rempli sur le sujet de la paix qu'ils proposoient. Ce n'est pas qu'elle fût conforme à son genie, ni à ses interêts ; mais il vouloit couvrir de ce prétexte specieux les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. « L'Empereur de Mexique, di-
» soit il, dont la puissance formidable
» nous oblige d'avoir toujours les armes
» à la main, & nous retient envelopés
» dans les désastres d'une continuelle guer-
» re, nous offre maintenant son amitié,
» & n'y met point d'autre prix que la
» mort des Espagnols. Il ne fait que nous
» proposer ce que nous devrions déja
» avoir exécuté pour notre interêt &
» notre conservation ; puisque quand
» nous padonnerions à ces nouveaux ve-
» nus, l'intention de détruire absolument
» notre Religion, qui pourra soutenir,
» qu'ils ne projettent de renverser nos Loix
» & la forme de notre Gouvernement,
» pour réduire en monarchie la vénéra-
» ble Republique des Tlascalteques ? Ils
» prétendent nous assujettir à la cruelle
» & odieuse domination de leurs Em-
» pereurs ; & ce joug est si pesant & si
» rude, que nous ne pouvons le consi-
» derer sans larmes, sur le col même de

nos ennemis. » Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ses passions une apparence de raison, ni de hardiesse pour exécuter ce qu'elles lui inspiroient : & quoique plusieurs de ses confidens n'eussent point approuvé son sentiment, & qu'ils eussent essayé de l'en tirer, comme il passoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fit un corps redoutable en un pays où il suffisoit d'être vaillant pour avoir raison. Néanmoins l'affection qu'on avoit pour les Espagnols étoit si bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allerent pas loin sans tomber sous la connoissance des Magistats. On traita l'affaire au Senat avec toute la réserve requise en une conjoncture de cette importance, & l'aveugle Xicotencal y fut appellé, sans que l'interêt du criminel qui étoit son fils : donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en sa constance & en son integrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Senat, & ruiner tout le crédit de la nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime ; & l'aveugle fut un de ceux qui appuyerent ce sentiment avec plus de

force, décidant de la trahison de son fils en Juge desintereſſé, & en pere qui sacrifie toutes ses affections à sa patrie.

La constance & la grandeur d'ame de cet ancien Senateur toucherent si vivement les esprits des autres, qu'ils adoucirent à sa consideration la rigueur de la Sentence; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant sa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens : & après lui avoir fait une severe reprimande sur son insolence, ils lui ôterent le bâton de Général, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jetter du haut en bas des degrés du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours d'avoir recours à Cortez, en lui donnant des témoignages d'une sincere reconciliation. Le Général employa en sa faveur tout son crédit, avec tant de succès, que Xicotencal fut rétabli en sa dignité & aux bonnes graces de son pere; quoique la ferocité de son génie le pouſſât peu de tems après à de nouvelles inquiétudes qui lui couterent la vie, ainsi qu'on le verra en son lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Espagnols de leur derniere ruine; mais la perfidie de

ſicotencal ne vint à la connoiſſance de
'ortez, qu'aprés qu'on en eut prévenu
es ſuites & châtié le crime; & l'intri-
ue des Ambaſſadeurs de Mexique ſe ter-
nina à la ſatisfaction de ceux qui avoient
e moins de confiance en la fidelité des
'laſcalteques, qui reçûrent un nouvel
clat de l'une & de l'autre action; &
ette conduite de gens dont les lumieres
toient ſi bornées, ſur ce qu'on nomme
'oliteſſe, lorſque les Eſpagnols man-
uoient de tous les moyens humains pour
e ſoutenir, parut tenir du miracle: au
noins on la conſidera alors comme un
e ces effets dont on ne trouve point la
aiſon lorſqu'on la cherche entre les cauſes
nferieures.



CHAPITRE III.

On entre dans la Province de Tepeaca, & après avoir vaincu les rebelles, qui étant assistés des Mexicains, avoient présenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

DUrant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tepeaca, cherchoit, en assemblant les troupes de la Republique, d'effacer par sa diligence, la mémoire de sa perfidie, Cortez s'appliquoit à convaincre ses soldats, de la nécessité indispensable de châtier les Indiens de Tepeaca, en leur représentant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Néanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette nécessité; & les gens de Narvaez s'opposerent au dessein du Général, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soupirant, des cabanes qu'ils possédoient

possedoient en l'Isle de Cuba ; soutenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plutôt se retirer à Vera-Cruz : afin de solliciter les secours de Saint Domingue & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant ; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer, où leurs cris & leur resistance auroient été plus soutenus. Enfin la hardiesse de ces mutins alla jusqu'à ce point, qu'ils firent signifier au Général une protestation en forme, parée de quelques motifs plus insolens qu'essentiels, & où le prétexte du bien public & du service du Roy servoient de voile à la crainte & à la bassesse du cœur.

L'insolence de cet acte piqua Cortez d'autant plus vivement, qu'elle arrivoit en un tems où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera-Cruz, qu'il étoit impossible de percer sans leur faire la guerre que ces mutins refusoient. Il les fit venir en sa présence ; & toute sa moderation lui fut nécessaire pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occasion ; puisque la tolerance ou la dissimulation d'une injure personnelle, est une vertu dont un esprit bien fait se

rend capable avec quelque difficulté ; mais lorsqu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raison par caprice, ou par brutalité, c'est le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put ; *Qu'il leur sçavoit quelque gré du soin qu'ils prenoient de la conservation de l'armée :* & sans s'amuser à leur faire comprendre les raisons qu'il avoit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlascalteques, & le risque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laissant impunie la trahison des Tepeaques, il employa des motifs proportionnés à la portée des hommes, que la raison ne touche guéres par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra seulement ; « Que comme les ennemis s'étoient emparés des défilés de la montagne, il falloit nécessairement les combattre, afin de gagner la plaine. Que d'aller seuls à cette expedition, ce seroit perdre les Troupes de gayeté de cœur, ou au moins les hazarder sans raison ; mais qu'il n'étoit pas à propos de demander du secours aux Tlascalteques, & même qu'ils n'en accorderoient point pour une retraite qui les désesperoit. Qu'aussi, après avoir soumis la Province rebelle, & assuré le chemin ; ce qu'on

ſeroit aſſiſté de toutes les forces de la «
République ; il leur promettoit, ſur ſon «
honneur & ſur ſa parole, que tous ceux «
qui n'auroient pas la volonté de ſuivre «
ſes Etendards, pourroient ſe retirer li- «
brement avec ſon congé. » Il leur perſuada ainſi de ſervir en cette guerre, en leur faiſant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres deſſeins : & dès ce moment il prit ſes meſures pour l'expedition de Tepeaca ; ce qui appaiſa pour quelque tems leurs inquietudes.

Cortez choiſit juſqu'à huit mille Tlaſcalteques des mieux faits, qui formerent diverſes troupes à leur maniere, ſous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voyage de Mexique. Il laiſſa à la diſcretion de ſon nouvel ami Xicotencal, de le ſuivre avec le reſte des troupes de la Republique ; & après avoir mis ſes gens en bataille, il trouva quatre cent vingt Soldats Eſpagnols en comptant les Capitaines, & ſeize Cavaliers. Les Fantaſſins avoient preſque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalêtes, mais peu d'arquebuſes faute de poudre, qui les obligea à laiſſer la plus grande partie de ces armes chez Magiſcatzin.

La marche de l'armée fut applaudie par les acclamations du Peuple. Les Soldats

témoignoient tous un joye qui étoit un heureux présage de la victoire, & qui leur inspiroit une nouvelle ardeur, par le desir qu'ils avoient de se venger. Ce jour-là on fit alte en un village des ennemis, à cinq lieues de Tlascala, & trois de Tepeaca, Ville Capitale qui donnoit son nom à une Province. Les Habitans de ce village s'enfuirent à la premiere vûe de l'armée: & les Coureurs ne pûrent attraper que cinq ou six Païsans, que les Espagnols tâcherent d'apprivoiser à force de caresses, malgré le chagrin des Tlascalteques, dont la ferocité leur auroit fait un accueil bien different. Au matin le Général les fit venir en sa présence, où après les avoir assurés par quelques présens, il les fit mettre tous en liberté, en leur ordonnant que pour le bien & l'avantage de toute leur Nation, ils dissent de sa part aux Caciques, & aux principaux Ministres de Tepeaca: „ Qu'il „ venoit avec cette armée venger la mort „ de tant d'Espagnols qui avoient été tués „ sur leur terres par une infâme trahi- „ son, & punir leur révolte contre l'obéis- „ sance qu'ils avoient jurée à son Prince. „ Néanmoins que s'ils se déterminoient „ à prendre les armes contre les Mexi- „ cains, à quoi il les assisteroit de ses for- „ ces, & de celles des Tlascalteques, la

memoire de ces deux crimes feroit effa- «
cée par un pardon général ; & qu'il «
leur rendroit fon amitié en leur épar- «
gnant les malheurs d'une guerre dont «
ils étoient juftement menacés comme «
coupables, & qui l'obligeroit à les trai- «
ter en ennemis. »

Les Indiens partirent avec cette inftruction, & même avec des affurances que Marine & Aguilar leur donnerent confidemment ; en ajoutant à ce que le Général avoit dit, quelques confeils d'ami, & des promeffes qu'ils feroient bien reçus au retour, encore que la propofition de la paix n'eut point d'effet. Ils revinrent le jour fuivant accompagnés de deux Mexicains, qui paroiffoient une manière d'Efpions envoyés exprès, afin que les Païfans ne puffent alterer les termes de la réponfe. Elle fut incivile & infolente : « Qu'ils ne man- «
dioient point la paix, & qu'ils ne tar- «
deroient point à chercher leurs ennemis «
à la campagne, afin de les amener en- «
chaînés aux pieds des Autels de leurs «
Dieux. » Ils ajoutoient à ce difcours d'autres termes injurieux & menaçans, de gens qui comptent fur le nombre de leurs troupes. Néanmoins Cortez n'étant pas encore fatisfait, les dépêcha, avec une nouvelle inftance qu'il donnoit à fa jufti-

tification. Il proteſtoit, » Que s'ils ne re-
» cevoient la paix aux conditions qu'i
» leur propoſoit, il détruiroit leur Païs
» par le fer & par le feu ; comme une re-
» traite de traîtres à ſon Roi ; & qu'ils de-
» meureroient eſclaves des vainqueurs, qu
» ôteroient la liberté à tous ceux qui n
» perdroient point la vie. Le Général fi
comprendre cette réponſe aux Envoyé
par les Truchemens, & voulut qu'ils en
emportaſſent une copie par écrit. Il ſçavoi
bien qu'ils ne la liroient pas : mais ſon deſ-
ſein étoit qu'après avoir entendu le rap-
port d'une dénonciation ſi ſévere, ces pa-
roles ſans voix tracées ſur le papier, re-
doublaſſent leur crainte : car l'écriture &
l'uſage de la plume ſurprenoient extrême-
ment les Indiens, qui regardoient comme
un prodige, cet art par lequel les Eſpa-
gnols ſe parloient & s'entendoient de ſi
loin. C'eſt pourquoi Cortez voulut frap-
per leurs yeux par ce qui touchoit leur
imagination ; ce qui étoit proprement leur
inſpirer de la frayeur par la voye de l'ad-
miration.

Cependant ſon artifice fit alors ſi peu
d'effet que la ſeconde réponſe fut encore
plus inſolente que la premiere, & elle vint
au même tems que l'avis de la marche des
ennemis, qui s'avançoient avec une dili-

gence extraordinaire. Cortez qui avoit déja résolu d'aller les attaquer, mit aussitôt ses troupes en bataille & en mouvement, sans s'arrêter à les haranguer, parce qu'il sçavoit que les Espagnols étoient parfaitement aguerris à cette espece de combats, & que les Tlascalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dressé deux ou trois méchantes embuscades en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de si hauts & si épais, qu'ils auroient pû venir à bout de leur dessein, s'ils y avoient apporté plus de précaution : mais on les découvrit de loin au mouvement causé par l'inquiétude naturelle à ces Peuples ; & les batteurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos, qu'on eut le tems de préparer les armes, & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade, avec une tranquillité qui imitoit la négligence.

Le Général étendit le front de ses bataillons autant qu'il étoit nécessaire pour éviter d'être envelopé par le grand nombre ; & on commença le combat en chargeant les Mexicains, qui avoient l'avant-garde, & qui se virent attaqués de tous côtés, au moment qu'ils se préparoient à

donner ſur notre arriere-garde. Le premier choc les mit en déſordre, & tous ceux qui n'éviterent pas le péril par une prompte retraite, furent taillés en piece. Les Eſpagnols gagnerent le terrein ſans rompre leurs bataillons; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaiſſeur des cannes de maiz, les coups d'épées & de piques firent une grande exécution. Les ennemis ſoûtinrent néanmoins une ſeconde charge, après s'être ralliés, & firent les derniers efforts, que le déſeſpoir inſpire : mais la victoire ne balança pas long-tems; parce que les Mexicains abandonnerent non-ſeulement le champ de bataille, mais encore tout le Païs, en cherchant une retraite chez leurs autres alliés. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuir avec tant d'effroi, que des Envoyés de leur part vinrent dès le ſoir même offrir de rendre la Ville, & demander quartier, en s'abandonnant à la diſcretion où à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occaſion, où l'on fit pluſieurs priſonniers, & un butin conſiderable. Les Tlaſcalteques y combattirent fort vaillamment; & ce qui eſt plus ſurprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la diſcipline militaire, qu'ils

fe maintinrent fans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué, & quelques Efpagnols reçurent des bleffures fi legeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour fuivant fut celui de l'entrée dans la Ville, dont tous les Magiftrats, & même les Officiers des troupes vinrent fans armes, comme des criminels, au devant des Efpagnols : le Peuple qui les fuivoit témoignant auffi par fon filence & par fa confufion qu'ils fe reconnoiffoient coupables, & qu'ils confeffoient leur crime.

En approchant ils fe jetterent tous à terre, jufqu'à la toucher du front ; & il fallut que Cortez les raffurât, afin de leur donner la hardieffe de lever les yeux. Il commanda que les Truchemens publiaffent à haute voix le nom du Roi Charles, & un pardon général de fa part ; ce qui rompit les liens de la crainte, enforte qu'ils commencerent à déclarer leur joie par des cris & des fauts. Le quartier des Tlafcalteques fut marqué hors de la Ville, parce qu'on appréhenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force fur leurs efprits, que la foumiffion aux ordres qu'ils commençoient à refpecter. Cortez fe logea dans la Ville avec les Efpagnols, prenant toutes les précautions que l'occafion demandoit, & qu'il fit con-

tinuer jusqu'à ce qu'il eût reconnu la sincerité de ces Peuples, qui à la verité furent poussés & assistés par les Mexicains, à trahir les Espagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent après cette action.

Les Habitans de Tepeaca se trouvoient déja si las & si affligés d'avoir reçu une seconde fois le joug insupportable de la domination des Mexicains, & si bien désabusés de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'usurper un pouvoir absolu sur les biens, l'honneur, & la vie même de leurs hôtes, qu'ils firent diverses instances au General, de ne pas abandonner leur Ville: sur quoi il fonda le dessein d'y construire une Forteresse, afin d'assujettir ces Peuples, quoiqu'il leur fit comprendre que c'étoit à dessein de les proteger. Son principal motif étoit de s'assurer le chemin de Vera-Cruz; ce qu'il obtenoit en se rendant maître de ce poste, que la Nature, en le rendant très-fort, avoit encore disposé à recevoir tous les secours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre soutenue de fascines, dont on composa les murs de la Ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit; & sur le plus haut de la montagne, on éleva de materiaux plus solides, une es-

pece de Citadelle, qui parut une suffisante retraite contre tous les accidens qui pouvoient arriver en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient. L'ouvrage fut poussé avec tant de chaleur & tant d'empressement de la part des Habitans de Tepeaca, & de leurs voisins, qu'il fut achevé & mis en défense en peu de jours. Le Général commit quelques soldats Espagnols à la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'exécuter ce dessein, Cortez s'étoient débarassé de tous les prisonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fussent conduits à Tlascala, avec beaucoup de soin; parce qu'on commençoit à les considerer comme des meubles de prix, par l'usage qui s'étoit alors introduit en ce Pays-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des Esclaves. Ces abus contre les droits de l'humanité, avoient commencé par les Isles, où on pratiquoit cette espece de châtiment, à dessein d'épouvanter les Indiens rebelles: mais en cette rencontre l'exemple ne sert de rien à la justification, puisque celui qui suit un coupable, ne fait que multiplier son

crime; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois, l'imitation en est toujours condamnable, comme une rechute.

Un si grand désordre n'alla pas loin sans être condamné, & sans qu'on y apportât le remede nécessaire, quoi qu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raisons qui peuvent justifier l'esclavage entre les Chrétiens. Ce point fut agité par de longues disputes, de vive voix & par écrit : cependant le Prince par le mouvement d'une ame véritablement Royale, laissant aux Théologiens le soin d'accorder leurs controverses, ordonna que les Indiens seroient mis en liberté, quand les loix de la guerre le permettroient, & cependant qu'ils seroient traités en prisonniers de guerre, & non pas en esclaves : Heroïque décision, que la prudence partageoit avec la pieté, parce que la bonne politique ne souffroit pas qu'on diminuât le nombre des vassaux pour augmenter celui des Esclaves & que la Religion n'enseigne point à décrier par le foüet & la chaîne, l'autorité de la raison.



CHAPITRE IV.

Cortez envoye plusieurs Capitaines pour réduire ou châtier les Villes révoltées, & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

PEu de tems après que les Espagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, Xicotencal arriva, suivi de ses troupes, qui, selon quelques Auteurs, alloient jusqu'à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de rassurer les Tepeaques, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquiétude; & le Général sçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province soulevés par les Mexicains, étoient encore hors de l'obéissance, y envoya des Capitaines, accompagnés chacun de vingt ou trente Espagnols, & d'une forte troupe de Tlascalteques, afin d'essayer de réduire les Indiens par les voies de la douceur, ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la résistance; & la force obtint par tout ce que la douceur avoit manqué, sans perdre un

ſeul homme. Les Capitaines victorieux revinrent, après avoir ſoumis ces Indiens, & terriblement écarté les Mexicains, qui ſe voyant battus de toutes parts, s'enfuirent de l'autre côté des montagnes. Le butin qu'on gagna à la pourſuite des ennemis, & dans les lieux qu'on força, fut très riche & abondant en toute maniere. Le nombre des priſonniers excedoit celui des vainqueurs; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la ſeule Bourgarde de Tecamalchadec, où on ſongea un peu à tenir la main, pour châtier les Habitans, parce que c'étoit le lieu où on avoit tué pluſieurs Eſpagnols en trahiſon. On ne les nommoit déja plus priſonniers, mais captifs, juſqu'à ce qu'étant mis en vente, ils perdoient ce nom, afin de paſſer en un eſclavage perſonnel, en recevant ſur le viſage la cruelle marque d'une miſerable ſervitude.

En ce tems-là, ſuivant les connoiſſances qu'on en reçut depuis, l'Empereur qui avoit ſuccedé à Montezuma étoit mort. On a dit qu'il ſe nommoit Queſlavaca, Seigneur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'aſſemblerent, & donnerent leurs ſuffrages au couſin ou gendre de Montezuma, appellé Quatimoſin, qui fut couronné & inveſti de l'Empire avec les ceremonies

rdinaires. C'étoit un jeune homme de
ingt-cinq ans, d'un esprit vif, & si ap-
liqué, que contre les maximes de son
rédécesseur, il se donna tout entier au
oin des affaires; voulant faire connoître
'abord l'effet d'une autorité souveraine,
orsqu'elle passe en des mains qui sçavent
n bien user. Il apprit ce que les Espa-
nols avoient fait en la Province de Tepea-
a; & penetrant par ses lumieres dans les
esseins qu'ils pouvoient former, après la
éunion des Tlascalteques, & des autres
euples voisins de leur Province, il entra
n cette espece de crainte que la raison
nspire, & qui regle les résolutions de la
rudence.

Ce Prince prit d'abord des mesures bien
oncertées, qui donnerent une grande ré-
utation aux commencemens de son Re-
ne. Il anima les Soldats par des récom-
enses, & par plusieurs privileges; il ga-
na l'amitié des Peuples, en les déchar-
eant de toute sorte d'impots, pour tout
e tems que la guerre dureroit; & il éta-
lit un nouvel empire sur le cœur des No-
les, par une familiarité majestueuse,
ui temperoit l'excès de cette adoration
ont ses Prédécesseurs avoient prétendu
elever le respect qui leur étoit dû. Il
'épargna point les présens & les graces

aux Caciques de la frontiere, en les exhortant à la fidelité, & à la défense de leur propre Pays; & afin qu'ils n'eussent pas lieu de se plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoya une armée de trente mille hommes, pour échauffer & soutenir leurs milices. Après une politique si juste & si rafinée, les envieux de la gloire de notre Nation n'auront-ils point de honte de soutenir qu'on avoit affaire à des bêtes brutes, qui ne s'assembloient que pour céder à l'artifice & aux ruses, & non pas à la valeur & à la constance de ceux qui les attaquoient ?

Cortez apprit que cette armée s'assembloit vers la frontiere; & il n'en douta plus, lorsqu'il vit deux ou trois Nobles Indiens envoyés par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere & fort peuplée, sur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur consideroit comme un des remparts de son Empire. Il venoit demander du secours contre les Mexicains: ils se plaignoient de leur orgueil & de leurs violences; & ils offroient de prendre les armes contr'eux, du moment que l'armée des Espagnols paroîtroit à la vûe de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la justice de cette entreprise, en disant

ant que leur Cacique devoit être secouru, comme vassal de notre Prince, puisqu'il étoit un de ceux qui lui avoient voué leurs services, en l'assemblée des Nobles qui s'étoit faite sous le Regne & par les ordres de Montezuma. Le Général leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre Ville nommé Izucan, éloignée de quatre lieues; mais que Guacachula, & quelques autres Places qui en relevoient, fourniroient une troupe considerable de Soldats, braves & animés, qui ne demandoient que cette occasion de combattre leurs ennemis. Cortez les examina avec soin, par differentes questions qu'il leur fit, à dessein de penetrer l'intention de leur Cacique; & ils répondirent si à propos, qu'ils le laisserent assez persuadé que leur proposition étoient faite avec sincerité: & quand il lui seroit resté quelque soupçon, il l'auroit dissimulé; parce qu'encore qu'il n'eût pas été assuré du succés de ce traité, il se voyoit dans la nécessité de chasser les ennemis de cette frontiere, & de soumettre ces Villes, avant

que d'entreprendre de leur accorder sa protection.

Le Général s'attacha donc à cette entreprise avec tant d'ardeur, que dès le même jour il forma une armée d'environ trois cens Espagnols, douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophe d'Olid, & le projet étoit alors suivi de si près de l'exécution, que ce Capitaine marcha dès le matin du jour suivant, emmenant avec soi les Envoyés de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la Ville, sans hazarder rien; & en cas qu'il y eût lieu de soupçonner quelque trahison, de ne point attaquer la Place, mais de tenter de battre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poste avantageux.

Les Soldats marchoient avec joye & fort animés à cette expédition, lorsqu'à six lieues de Tepeaca, & presque autant de Guacachula, l'armée ayant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en personne au secours de ces Villes avec toutes ses forces. Les Paysans le publioient ainsi, sans que cela parût avoir aucun fondement: néanmoins les gens de Narvaez ajouterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, sans

écouter ni la raison, ni les ordres de la guerre. Ils blâmoient hautement l'expedition, en protestant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec si peu de respect, qu'Olid offensé de leur procedé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puisque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient si peu: & au même tems qu'il alloit continuer la marche sans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le succès de cette entreprise, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la constance du Commandant.

On vit descendre du haut des montagnes voisines, des troupes d'Indiens armés, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à mettre son armée en bataille, sur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; suivant en cela les loix de la guerre, puisqu'un excès de prévoyance n'a jamais fait de tort aux armées: mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachés pour reconnoître ces troupes revinrent lui donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ses alliés, qui venoient au secours des Espa-

gnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les seuls Caciques vinssent le trouver ; ce qu'ils firent aussi tôt : néanmoins ce qui devoit donner de la joye & de la confiance fit un contraire effet ; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlascalteques, & passa bien-tôt jusqu'aux Espagnols. Les uns & les autres disoient que c'étoit une imprudence de se fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuse ; & que les Mexicains les envoyoient, à dessein de charger les Espagnols en trahison durant le combat. Olid entra trop légerement dans les mêmes soupcons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoyer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez decidât de leur destinée, hazardant par cette action précipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduisoit, & celles des Indiens qui venoient effectivement le secourir comme amis. Ils demeurerent néanmoins malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poste où ils se trouvoient, avec cette consolation, qu'on remettoit au Général à juger de la sincérité de leurs intentions ; & les nôtres

n'oserent les inquieter, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bien-tôt en la présence de Cortez, & se plaignirent modestement du procedé de Christophe d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidelité. Le Général les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance; parce qu'il trouva en eux le caractere que la verité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vit bien que cette expédition avoit besoin de sa présence, parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliés, & les murmures des Soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrace. Il se disposa aussi-tôt à ce voyage; & après avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville, il partit avec les Caciques & une petite escorte, avec tant d'ardeur de pousser cette entreprise à bout, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La présence du Général y ramena la tranquillité; les choses parurent sous d'au-

tres couleurs, & on vit cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'emprisonnement des Caciques, & après la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula, sans s'arrêter; ordonnant que les Envoyés de cette Ville s'avançassent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée; non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'embarras de traiter en ennemis, des Peuples qu'il vouloit soumettre & conserver.

Les Mexicains étoient campés de l'autre côté de la Ville; mais au premier avis de leurs sentinelles ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déja en bataille à dessein de soutenir un combat à l'abri de la place. Lorsque les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet, ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si déterminé, qu'il paroissoit qu'on ne dût pas voir si-tôt la décision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion de prouver sa fidélité, en chargeant les Mexicains à dos,

en même tems qu'on leur tiroit de dessus les murailles ; ce qu'il fit avec tant d'ordre & de résolution, qu'en moins de demi-heure les ennemis furent défaits, ensorte qu'il s'en sauva fort peu, & encore fort blessés.

Cortez prit son logement dans la Ville avec les Espagnols, & on marqua un quartier hors de l'enceinte aux Tlascalteques & aux autres Alliés, dont le nombre croissoit à tous momens ; car dès que la renommée eût publié que le Général marchoit en personne, tous les Caciques alliés accoururent avec leurs troupes pour servir sous lui ; en sorte que suivant ce que Cortez en rapporte lui-même, son armée étoit de plus de six vingt mille hommes lorsqu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens en leur attribuant tout l'honneur de la victoire ; & ils s'offrirent à lui pour l'expedition d'Izucan, dans la confiance qu'ils lui seroient nécessaires, parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du Pays, & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis suivant l'avis que le Cacique en avoit donné, tenoient en cette Ville dix mille hommes de garnison, sans ceux qui s'y étoient jettés après la défaite. Les Habitans & les Paysans voisins étoient engagés à se déclarer à

toutes risques ennemis des Espagnols, & la Place forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, & quelques ravelins qui en défendoient les avenues aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied; & comme il falloit nécessairement le traverser, ils avoient rompu le pont à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la réputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jetter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combattant avec une résolution si déterminée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & lui blessé à la cuisse. Les ennemis fuirent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, ayant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitans fort résolus, & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frappoient les yeux, & faisoient juger que l'assaut coûteroit bien du sang; mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçu les

ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cesserent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû appréhender quelque surprise de la part de leur milice, dont tous les efforts se réduisoient à certains stratagêmes, si on n'avoit découvert au même tems la fuite des Mexicains, qui se sauvoient en désordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques, & quoique l'âpreté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu de tems, qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la Ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses Habitans, dont Cortez se servit pour attirer les autres, en les envoyant dans les bois, où ces misérables s'étoient réfugiés, promettre de sa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient incessamment à leurs maisons. Cette diligence eut un si bon effet, que la Ville fut repeuplée presque par tout dès le même jour, chacun s'empressant à jouir du bénéfice de la paix. Le Général y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute la crainte, & de les con-

firmer dans l'obéïssance, par l'exemple des Indiens de Guacachula. Au même tems il donna congé aux troupes des Alliés, après avoir partagé avec eux le butin gagné en toutes les deux actions; & il revint à Tepeaca, avec les Espagnols & les Tlascalteques, laissant la frontiere libre & nette, & ces villes soumises, (ce qui lui étoit très-avantageux) & le cœur de ces Peuples affectionné aux Espagnols, par l'experience qu'ils faisoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaisir d'avoir ruiné les dispositions du nouvel Empereur de Mexique en ses premiers projets, qu'on observe ordinairement comme des pronostics des nouveaux regnes, & qui animent ou abbatent l'esprit des Sujets, selon la qualité des évenemens.

Bernard Diaz del Castillo ne veut pas que Cortez ait assisté à cette expédition; & il y a lieu de douter si cet Auteur ne prétend point se consoler ainsi, d'être demeuré lui-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avoue un peu auparavant; ou s'il ne s'est point laissé entraîner, sans y prendre garde, à la passion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara: car tous les autres Historiens décrivent cette expedition ainsi que nous l'avons rapporté: & Cortez même dans sa Lettre

à l'Empereur, du trentiéme Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à se mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en son chemin ces occasions de dédire un auteur que l'on suit : mais ç'auroit été une faute de Cortez indigne de sa prudence d'avoir négligé de se trouver en personne à une entreprise où il étoit appellé par le dégoût de ses Soldats, les plaintes de ses Alliés, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins : ce qui mettoit en grand hazard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc : il peut avoir écrit la chose comme il croyoit la sçavoir ; & c'est plutôt en lui un défaut de mémoire, qu'une atteinte à la verité du fait, ou une tache à la vigilance de son Général.



CHAPITRE V.

Cortez avance les préparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déja pris le nom de Segura, Cortez reçût l'avis que son cher ami Magiscatzin, n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea très-sensiblement, parceque les témoignages d'une affection sincere & passionnée qu'il avoit reçus de la part de ce Senateur, avoient merité de la sienne une amitié réciproque, qu'il lui rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc lui en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de lui procurer le secours le plus nécessaire à son ame, en essayant de l'amener à la Foy de l'Eglise Catholique. Lorsque ce Religieux arriva, Magiscatzin, quoique presque accablé par la force de sa maladie, conservoit encore un jugement

libre, & un eſprit diſpoſé à recevoir de nouvelles impreſſions : ce grand nombre de Dieux lui ſembloit fort extravagant, & il étoit choqué de la barbarie de leurs ſacrifices. Le Chriſtianiſme lui paroiſſoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raiſon ; n'étant, ce ſemble, dans l'aveuglement que faute de lumiere, & non pas par le défaut de ſes yeux. Le Pere n'eut pas beaucoup de peine à réduire Magiſçatzin, qu'il trouva convaincu de ſon égarement, & penétré du déſir d'en être redreſſé : il ne fut donc queſtion que d'inſtruire ce Senateur, & de lui faire quelques exhortations, afin d'échauffer ſa volonté, & de mettre la tranquillité dans ſon âme, après quoi il demanda le Baptême avec beaucoup d'empreſſement ; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui lui reſtoit en de ferventes reflexions ſur ſon bonheur, & à exhorter ſes enfans à renoncer au culte des Idoles, & à rendre une entiere obéiſſance à ſon ami Cortez, en appliquant tous leurs ſoins à procurer l'avantage & la conſervation des Eſpagnols, comme la leur propre : parce que ſuivant les mouvemens qu'il ſentoit en ſon cœur, il étoit perſuadé que l'Empire de ce Pays-là devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce diſcours

de Prophetie ; & peut-être que Dieu le lui inspiroit, ou que la prudence consommée de cet Indien le faisoit ainsi penetrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de constant, est que la docilité qu'il témoigna en ces derniers momens, & une vocation si extraordinaire furent la récompense que Dieu accorda à ce que Magiscatzin avoit fait en faveur des chrétiens ; sa Providence ayant choisi cet homme pour le principal instrument de tant de ressources, dont ils étoient redevables à la Republique de Tlascala : aussi il avoit un assez grand fonds de vertus morales, & tant de capacité pour les affaires, que tous les autres Senateurs recevoient avec respect ses décisions, presque comme des ordres absolus ; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la moderation que l'on doit aux délicatesses de la liberté dans une République. Cortez fut touché de sa mort, comme d'une perte qui ne souffroit point de consolation, puisqu'il trouvoit à dire en sa personne non-seulement un ami à toutes épreuves, mais encore un directeur fidele de ses desseins, dont l'affection & le respect lui avoient acquis le cœur des Tlascalteques ; mais le Ciel qui sembloit prendre le soin de soutenir ce Général dans ses disgraces, les adoucit alors par un secours qui releva ses esperances.

Un vaisseau de moyenne grandeur vint mouiller à la rade de Saint Jean d'Ulua : il portoit treize Soldats Espagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que Diego Velasquez envoyoit à Pamphile de Narvaez, ne doutant point qu'il ne lui eût déja acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne, & attiré à son parti l'armée de Cortez. Le Commandant de ce vaisseau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lorsque Cortez sortit de l'Isle de Cuba ; & ce Général étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'avantage d'être sorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverser son expedition. Cortez avoit fait Capitaine de la Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas plûtôt découvert ce navire, qu'il se jetta dans un esquif, pour aller le reconnoître. Il salua fort civilement ces Avanturiers, & reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient, à la maniere empressée & respectueuse dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero, répondit sans hesiter : « Que Narvaez n'étoit pas seulement en parfaite « santé, mais que ses affaires étoient en un « état à donner de l'admiration. Que tous « ces Pays lui étoient soumis, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit « nombre de Soldats qui lui étoient restés. «

Si l'on ne peut ſauver ce détour du reproche de menſonge, au moins peut-on louer la préſence de l'eſprit qui l'imagina, puiſqu'il n'en fallut pas davantage pour obliger ces Eſpagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera-Cruz, où ils ſe trouverent arrêtés au nom de Cortez. Cependant Barba ne ſût point trop mauvais gré à Cavallero de ſon adreſſe, parce qu'il n'étoit pas fâché de trouver ſon ami en une ſituation ſi avantageuſe.

On les conduiſit à Segura, où Cortez celebra avec un extrême plaiſir cette heureuſe avanture qui augmentoit le nombre de ſes Eſpagnols, avec cette circonſtance réjouiſſante, qu'il recevoit ce ſecours des mains de ſon ennemi. Il careſſa fort Pierre de Barba, & il lui donna le commandement d'une Compagnie d'Abâlêtriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en ſon amitié. Il fit aux Soldats quelques préſens, qui les engagerent à s'enrôler dans ſes troupes, & lut en ſecret la lettre qui s'adreſſoit à Narvaez. Velaſquez ſuppoſant que ce Capitaine étoit le maître abſolu de toute ſa conquête, lui ordonnoit *de s'y maintenir à toutes riſques*, & pour cet effet il lui promettoit de grands ſecours. La concluſion de ſa dépêche étoit : « Que

i Cortez n'étoit pas mort, on le lui en- «
voyât au plutôt, avec une bonne ef- «
orte; parce qu'il avoit un ordre précis «
le l'Evêque de Burgos, de le faire ame- «
ier prifonnier en Efpagne. » Cet ordre
e feroit tourné en arrêt fans appel, fi
on avoit laiffé l'affaire entre les mains de
cet Evêque, ennemi de Cortez: & la
paffion que ce Miniftre marquoit d'obli-
ger Velafquez, donnoit lieu de craindre
qu'il ne voulût faire un exemple éclatant
du châtiment de Cortez, en couvrant fon
reffentiment particulier du prétexte de la
uftice.

Au bout de huit jours un autre vaiffeau
arriva à la rade d'Ulua. Il portoit un nou-
veau fecours à Narvaez, & Cavallero s'en
faifit encore avec la même adreffe. Il y
avoit huit Soldats Efpagnols, une jument,
& une quantité confidérable de toute for-
te d'armes & de munitions, fous le com-
mandement du Capitaine Rodrigo Mo-
reyon de Lobera. Ils pafferent tous à Segu-
ra, où ils prirent parti dans l'Armée fui-
vant l'exemple des premiers arrivés. Ces
fecours venoient par des voyes fi éloignées
de toute forte d'apparence, que Cortez les
regardoit comme de très-heureux préfa-
ges; parce qu'il lui sembloit qu'ils por-
toient quelque caractere de bonheur, dont

il se promettoit des suites en son entreprise.

Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le succès. Il s'étoit promis la conquête de Mexique ; & ce grand nombre d'Alliés qui venoient se joindre à ses troupes le confirmoit en sa résolution. Le passage du lac étoit la plus grande difficulté : & cet obstacle étoit terrible, parce que les Mexicains ayant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chaussées, on ne pouvoit plus se fier aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre en un tems, où l'empressement ne permettoit pas de mettre en usage d'autres expediens plus commodes & plus sûrs. Enfin, Cortez s'arrêta au dessein de faire construire douze ou treize brigantins capables de résister aux canots des Mexicains, & de conduire son armée jusques dans leur Ville même, croyant qu'il pourroit faire porter les piéces de ces vaisseaux sans être assemblées, sur les épaules des Tamenes Indiens, jusqu'aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlascala ; quoiqu'il y eût au moins quinze ou seize lieues d'un chemin très rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées & il avoit une aversion naturelle pour ces esprits

bornés, qui trouvent de l'impoſſibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce deſſein à Martin Lopez, dont l'eſprit & l'habileté lui étoient une grande reſſource en de pareilles occaſions : & voyant que non-ſeulement cet Officier approuvoit le projet, mais encore qu'il promettoit de le faire réuſſir, il lui ordonna d'aller à Tlaſcala, avec tous les Eſpagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promptement la main à l'ouvrage, en ſe ſervant auſſi des Indiens dont il auroit beſoin pour couper du bois, & pour le reſte de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même tems de faire apporter de Vera-Cruz la ferrure, les mâts & les autres agrès qui reſtoient des vaiſſeaux que l'on avoit coulés à fond : & comme il avoit obſervé que ces montagnes produiſoient une eſpece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui lui étoit néceſſaire à carener ſes brigantins.

La poudre manquoit à l'armée ; & la penetration du Général lui fit encore imaginer le moyen d'en avoir d'une qualité très-fine, en faiſant tirer du ſouffre, dont les Indiens ignoroient l'uſage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce mineral devoit ſervir d'aliment à la

flame ; & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montano, & Mesa Commandant d'Artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse avanture. Ils en revinrent avec une provision de souffre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes : & c'est ainsi que les soins du Général s'étendoient à tout, & que son activité sembloit lui tenir lieu de délassement.

Après qu'il eût pris toutes ces mesures qui avoient d'abord leur effet, il résolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les préparatifs de son expédition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, après avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du Pays, qui eurent ordre d'obéir à ce Capitaine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à prendre le deuil en entrant à Tlascala, où lui & tous ses Officiers parurent revêtus de casaques noires dessus leurs armes. Ces casaques étoient faites des mantes, & on les avoit fait teindre exprès. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre, & le silence qu'on fit observer aux Soldats, qui marquoient prendre part à la dou-

eur du Général. Le témoignage qu'ils en donnoient fut applaudi par la Nobleſſe & e Peuple de Tlaſcala, dont Magiſcatzin étoit reveré comme Pere de la Patrie : & quoiqu'on ne puiſſe douter que le reſſentiment de Cortez ne fut très-ſincere, & qu'on l'eût entendu pluſieurs fois ſe plaindre de cette diſgrace, par les juſtes raiſons qu'il avoit de s'en affliger ; néanmoins il eſt encore vrai-ſemblable que ce deuil tendoit à flatter l'eſprit de ces Indiens, & que cette démonſtration exterieure avoit une double vûe ; celle de ſatisfaire à ſa douleur, & de donner quelque choſe aux applaudiſſemens du Peuple qui en étoit témoin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pourvoir à la charge de Magiſcatzin, qui gouvernoit le principal quartier de la Ville au nom de la République. Ils ſouhaitoient que Cortez lui choiſit un ſucceſſeur, au moins qu'il confirmât leur choix ; & lui faiſant attention ſur ce qu'il devoit à la memoire de ſon ami, nomma le fils aîné de Magiſcatzin, & obtint en ſa faveur tous les ſuffrages. C'étoit un jeune homme fort eſtimé par ſa conduite & par ſon courage ; & ſi bien né, qu'il entra en cette charge, ſans paroître embaraſſé ſur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même

peu de tems après une preuve éclatante de son bon esprit, en ce qui étoit le plus essentiel, lorsqu'il demanda le Baptême, & qu'il le reçut publiquement en grande ceremonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin, & sa conversion fut l'effet des raisons dont le Pere Olmedo s'étoit servi, pour chasser les tenebres de l'erreur de l'esprit de Magiscatzin. Les serieuses méditations que ce jeune homme fit sur la force de ces raisons, l'amenerent insensiblement à la connoissance & à la détestation de son aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même tems la grace du Baptême : ce jeune Prince étoit venu à Tlascala, revêtu de tous les ornemens de sa nouvelle dignité, à dessein de remercier le Général de ce qu'il avoit décidé en sa faveur un procès où ses parens lui contestoient la succession de son pere. Cortez étoit alors l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces Provinces, & même des particuliers, qui remettoient leurs differends entre ses mains, & qui recevoient ses décisions comme des Loix inviolables, tant ils avoient de respect pour lui, & de confiance en son équité, qui attiroit leur obéissance.

Le bruit que ces conversions firent dans la Ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui

ne pouvant s'accommoder des abſurdités de l'Idolâtrie, avoit néanmoins vieilli dans l'erreur, & ſe trouvoit dans cette lâche & molle diſpoſition, qui ne peut ſoutenir la moindre difficulté, ni prendre aucune réſolution; défauts ordinaires, & preſque naturels à la vieilleſſe. Cependant l'exemple de Magiſcatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la converſion de ce Senateur à la Foi, aux derniers momens de ſa vie, firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des inſtructions, qui ouvrirent ſon cœur aux verités de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui diſſiperent ſes erreurs, enſorte qu'il ſouhaita le Baptême, après les avoir déteſtées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Pays-là, au moment de la reduction des Grands & des Sages de la Republique, qui prenoit de leurs conſeils les Regles de ſon Gouvernement; mais ce ſoin fut traverſé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux préparatifs de ſon expedition : le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui puſſent l'aſſiſter, & ils étoient également perſuadés qu'on ne pouvoit traiter avec ſuccès des affaires de la Religion, juſques à ce qu'ayant impoſé

le joug au Peuple dominant, on eût établi la paix, qu'ils regardoient comme une disposition nécessaire à ramener les esprits des Tlascalteques à cette tranquillité qui fraye le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laissa donc le plus essentiel pour une autre fois : la chaleur des exemples se réfroidit, & le culte des Idoles ne cessa point. On pouvoit néanmoins tirer quelque fruit de cette favorable situation, en ce peu de jours que l'Armée demeura à Tlascala : mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre conversion en un tems fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les soins ont accoutumé d'étouffer tous les autres ; la raison n'osant se produire, lorsque la violence de leurs maximes attire toute l'attention.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

De nouveaux ſecours de Soldats Eſpagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'iſle de Cuba. Cortez dreſſe une ſeconde Relation de ſon expedition, & dépêche de nouveaux Envoyés à l'Empereur Charles V.

CORTEZ ſe plaignoit de François de Garay, ſur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrès qu'on avoit fait dans l'Empire de Mexique, ne laiſſoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du Général avoit un ſi heureux aſcendant ſur ſes concurrens, que comme Diego Velaſquez lui avoit fourni des ſecours par les mêmes voyes dont il prétendoit le ruiner, & maintenir Narvaez; ainſi les meſures que Garay avoit priſes pour uſurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à ſon avantage. On a dit que les vaiſſeaux de Garay furent repouſſés de Panuco, lorſque notre Armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine réſo u de ſuivre ſon entrepriſe, dreſſa

une nouvelle flotte, commandée par ses meilleurs Officiers; mais la seconde expedition n'eut pas un meilleur succès. A peine ces Espagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une si fiere résistance de la part des Indiens qu'ils furent obligés de regagner leurs navires en désordre; & ne songeant qu'à fuir le danger, ils firent voile, chacun suivant des routes differentes. Ils coururent durant quelques jours au hazard; & sans sçavoir rien du dessein les uns des autres, ils vinrent tous presque au même tems aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à servir dans l'armée de Cortez, sans y être poussés par aucun autre motif, que par la réputation de sa valeur.

Ce secours fut attribué à une grace du Ciel toute pure; car encore qu'il soit veritable que le trouble des Soldats & l'ignorance des Matelots ait pû disperser ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les poussa vers l'endroit où Cortez en avoit besoin: cependant leur arrivée si juste & si à propos pour augmenter ses troupes, est un évenement digne d'une particuliere attention; puisque cette liaison d'incidens si heureusement enchaînés, ne se trouve point ou au moins se trouve rarement, dans les termes ima-

ginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit soixante Soldats Espagnols. Celui qui vint après étoit mieux armé, & rempli de Soldats plus aguerris, au nombre de cinquante, outre sept chevaux, sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois qui se signala en toutes les occasions avec tant de distinction, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Le dernier vaisseau fut celui du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard avec plus de quarante Soldats, dix chevaux, & une grande provision d'armes & de munition. Tous débarquerent sans façon : les premiers sans attendre les autres prirent la route de Tlascala; & sur leur exemple les autres firent avec plaisir le même voyage. Les avantures de cette conquête faisoient déja tant de bruit dans les Isles, que les Soldats en étoient enchantés, comme des gens qui se laissent prendre aisément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce secours augmenta considérablement le nombre des Espagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec des cris de joye, au lieu de complimens;

& ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-tems, quoiqu'ils n'eussent d'autre liaison, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même obliant la gravité d'un Général, s'abandonna aux transports de sa joye, sans oublier néanmoins de rendre graces au Ciel, en attribuant à Dieu & à la justice de la cause qu'il soutenoit, tout ce que ces évenemens avoient de favorable & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquiétude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Isle de Cuba; sur quoi ils représentoient au Général, la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagé sous ce prétexte à l'expédition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations, parce qu'il voyoit ses troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux disciplinés, & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se désoloient aux moindres fatigues, en maudissant l'entreprise: gens pernicieux dans un camp, inutiles dans les occasions, & trompeurs dans les revûes, puisqu'ils passent en montre comme Soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par tout : « Que « ceux qui voudroient ſe retirer en leur « Pays, en avoient la liberté, & qu'on « leur fourniroit des vaiſſeaux, avec tout « ce qui leur ſeroit néceſſaire. » La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit ce parti. L'honneur en retint quelques-uns ; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux ci, en quoi il leur a fait tort, a employé ſa plume à deshonorer les autres, en rapportant leurs noms, quoiqu'il parût plus conforme au bon ſens de ſupprimer la mémoire de ceux qui avoient ſi fort oublié le ſoin de leur réputation. Ce qu'il devoit marquer eſt, qu'un de ceux qui tombe-rent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû ſi attaché aux interêts de Cortez, en diverſes occaſions. Quoiqu'on n'ait point publié les motifsde la retraite de cet homme, on peut croire que les prétex-tes dont il ſe ſervit n'étoient pas fort hon-nêtes, puiſqu'on le vit à quelque tems de-là, faiſant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego Velaſ-quez. S'il y eut eu quelque ſujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raiſon devoit être du côté du Général, n'étant pas vrai-ſemblable qu'elle fût pour un homme qui ne la mépriſoit pas moins que

ſa réputation, en laiſſant ſon ami engagé dans une entrepriſe où le péril & la gloire ſe trouvoient également partagés pour ſe charger d'une commiſſion où il ſe voyoit obligé à trahir ſes propres lumieres, en ſe rendant eſclave de la paſſion & de l'injuſtice de Velaſquez.

Le Général débaraſſé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut ſoin de conduire juſques aux vaiſſeaux, prit alors ſes meſures ſur le tems qu'il falloit employer à la conſtruction des brigantins, afin d'envoyer ſes ordres aux alliés, pour le jour du départ. Il leur preſcrivit la proviſion d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre; & aux heures que cette occupation lui laiſſoit, il ſe réſolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les avantures de ſa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son deſſein étoit d'équiper un Vaiſſeau & d'envoyer de nouveaux Agens, ſolliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçu aucunes nouvelles; afin d'être au moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Eſpagne, dont le ſilence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ſes plus grandes inquiétudes.

Cortez dressa cette relation en forme de Lettre, & reprenant le plus essentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocarrero, & Montexo, il faisoit un détail sincere de tous ses avantages, & aussi de toutes les disgraces qui lui étoient arrivées depuis que l'Armée étoit partie de Zempoala & que par ses travaux & ses exploits elle étoit entrée triomphante dans la Ville capitale, & de-là jusques au tems ou elle avoit été forcée de se retirer à Tlascala, avec une perte considérable. Il marquoit qu'il esperoit être en état de maintenir sa conquête, par le nombre des Espagnols qui avoient fortifié ses troupes, & les grandes liaisons qu'il avoit prises avec plusieurs Nations, pour revenir assieger Mexique. Il exprimoit avec une noble & genereuse confiance l'espoir qu'il avoit de réduire à l'obéissance de sa Majesté ce nouveau Monde, dont les bornes du côté du Nord étoient inconnues à ceux du Pays même. Le Général étaloit la richesse de cet Empire, la fertilité de ses terres, & l'opulence de ses Princes Il mettoit le juste prix à la valeur & à la constance des Espagnols, à la fidélité & au zele des Tlascalteques: & pour ce qui regardoit sa personne, Cortez s'en tenoit à ce que ces actions pouvoient en publier;

quoique sans s'écarter des bornes d'une honnête modestie, il donna à la réputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une prompte justice contre les injustes poursuites de Diego Velasquez, & de François de Garray ; & il faisoit de fortes instances, afin d'obtenir promptement un secours de bons Soldats Espagnols, avec des chevaux, des armes & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement sur la nécessité pressante d'envoyer des Ecclésiastiques & des Religieux d'une vertu connue & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo à la conversion des Indiens, rapportant qu'on en avoit réduit & baptisé quelques-uns des plus qualifiés, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la vérité, qui faisoit esperer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la Lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur, informant Sa Majesté des évenemens, comme ils s'étoient passés, sans oublier aucune circonstance considérable, qu'il exprimoit fort sincerement en des termes propres, & même choisis, suivant le génie de son siécle, dont on ne sçait si les expressions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre à ce caractere simple & naturel que le stile

des

des lettres demande, quoiqu'on ne veuille pas nier qu'il n'y laissât couler quelques équivoques au nom des Provinces & des Villes qui, étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcés exactement, ni rendus fidelement sur le papier.

Diaz nous apprend que le Général confia ses dépêches aux Capitaines Alonse de Mendoza, & Diego d'Ordaz; & quoique Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vraisemblable que Cortez l'eût envoyé tout seul pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence de prévenir les accidens d'une longue navigation. L'instruction qu'il leur donna écrite de sa main, portoit qu'avant que de montrer leur commission en Espagne, ni de déclarer qu'ils vinssent de sa part, ils allassent voir son pere, & les Capitaines qui avoient passé en Espagne l'année précédente, afin de suivre & de pousser ensemble la négociation dont ils étoient chargés, selon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau présent pour l'Empereur, composé de l'or & des autres raretés qu'on avoit conservées à Tlascala, & de ce qui fut ajouté par les Soldats, prodigues en cette occasion de leur pauvre richesse. On y joignit le petit butin acquis aux expéditions de Tepeaca & de Guacachula; présent

moins riche à la vérité que le précedent, mais plus considérable, pour avoir été amassé au milieu des disgraces, & qu'on devoit regarder comme un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écrivissent à sa Majesté, puisqu'ils représentoient les Magistrats en ces deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer sa Majesté de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la Charge de Capitaine Général, puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de lui donner sa derniere perfection; sur quoi ils exprimoient ingénûment leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette occasion. Diaz écrit que Cortez vit leurs lettres, voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mandiée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoyées sans la participation du Général; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des vérités qui n'avoient pas besoin du secours de la flatterie ou de l'exagération. Diaz se

plaint encore de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'eſt pas qu'il eût d'autres ſentimens ſur ce ſujet, que ceux des Tribunaux, il en convient, & le répéte en plus d'un endroit ; mais comme il s'agiſſoit de conſerver leur Général, il auroit bien voulu ſe faire un mérite de ſon avis entre les autres, & de ſe diſtinguer en cela, comme il ſe diſtinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice, on doit le pardonner à ceux qui ſe ſentent du mérite ; & ce vice entre les gens de guerre, reſſemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent ſur un des Vaiſſeaux qui étoient arrivés depuis peu, avec toutes les proviſions néceſſaires à un tel voyage. Le Général réſolut encore d'envoyer les Capitaines Alonſe d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de Saint Jerôme qui préſidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Pays-là, & dont la Juriſdiction étoit ſouveraine ſur le reſſort des autres Iſles, & des nouvelles découvertes en Terre-ferme. Il leur faiſoit part de tous les Memoires qu'il avoit envoyés à l'Empereur; après quoi il leur demandoit quelques ſecours plus prompts pour l'entrepriſe où il

ſe trouvoit engagé, & contre les vexations de Velaſquez & de Garay. Quoique ces Miniſtres fuſſent convaincus de la juſtice des raiſons de Cortez, & qu'ils admiraſſent ſa valeur & ſa conſtance, néanmoins l'Iſle de Saint Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de proviſions qui lui reſtoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le Général avoit fait; ils offrirent d'appuyer auprès de l'Empereur la juſtice de ſes prétentions, & de ſolliciter les ſecours néceſſaires à une entrepriſe ſi importante & ſi avancée, prenant ſur eux le ſoin de réprimer les deux concurrens de Cortez, par des ordres preſſans & redoublés. C'eſt en ce ſens que ces Miniſtres répondirent à ſes lettres, & les Envoyés revinrent bien-tôt plus chargés de belles paroles que d'effets; mais avant que de paſſer au récit des derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on travaille avec ardeur à la conſtruction des Brigantins, il eſt à propos de revenir aux premiers Envoyés de Cortez, & à l'état de ſon affaire à la Cour de l'Empereur, puiſqu'on doit ſouhaiter d'en avoir quelque connoiſſance; cette eſpece de digreſſion étant de celles qui ſont néceſſaires, & permiſes aux Hiſtoriens, & qui, ſans gâter la proportion d'un ouvrage, contribuent à ſa perfection.

CHAPITRE VII.

Les Envoyés de Cortez arrivent en Efpagne; & paffent à Medellin où ils demeurent jufqu'à ce que les troubles de l'Etat étant ceffés, ils puiffent fe rendre à la Cour, où ils obtiennent la récufation de l'Evêque de Burgos.

NOus avons laiffé Martin Cortez avec les deux premiers Envoyés de fon fils, Portocarrero & Montexo, dans le miférable exercice de fuivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarraffer l'anti-chambre des Miniftres, fi éloignés d'être admis à leur audience, que, fans ofer prendre la hardieffe de les importuner par des requêtes, ils fe préfentoient feulement dans la foule, fur leur paffage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hazard : reffource infortunée des Solliciteurs difgraciés, qui, ayant la raifon pour eux, appréhendent de la détruire, en la produifant mal-à-propos. L'Empereur les avoit écouté favorablement, ainfi qu'on l'a dit; & quoiqu'il eût du dégout de l'infolence & des attentats de quelques Villes d'Efpagne, qui tâchoient de rompre fon

voyage en Allemagne, par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces; il prit néanmoins le tems de s'informer, avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la nouvelle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout, sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses; la Majesté Royale ne perdant rien de son lustre à tirer quelquefois de ses Sujets, des lumieres qui l'éclaircissent du fonds d'une affaire, les Souverains ne devant pas toujours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur pénétra d'abord tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens; & l'idée qu'il se forma du mérite de Cortez, lui parut digne de son estime, sa Majesté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voyage de l'Empereur, qui pressoit, ne lui permirent pas de s'arrêter à quelque résolution déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celles des Ministres qui appuyoient les sollicitations de ces Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez: Néanmoins le jour que

l'Empereur s'embarqua, qui fut le 15 de Mai 1520, il recommanda particulierement cette affaire au Cardinal Adrien, Gouverneur du Royaume en son absence. Ce Cardinal soutenoit fort sincerement le bon droit de Cortez; mais comme les informations sur quoi il devoit se regler, venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du Président, Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix, le Cardinal se trouvoit dans un embarras où il ne lui étoit pas aisé de suivre son penchant pour se déterminer lorsqu'on lui présentoit les raisons de Velasquez couvertes du voile de la Justice, & les exploits de Cortez décriés sous le nom de rebellion.

Le tems lui manqua, lorsqu'il lui étoit le plus nécessaire, pour découvrir & examiner la vérité; & il attira les soins du Ministre sur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la derniere importance. Quelques Villes s'émurent, sous prétexte de corriger ce qu'ils appelloient les désordres du Gouvernement, & elles en trouverent d'autres qui voulurent bien se perdre avec elles, sans faire réfléxion sur les malheurs où un si pernicieux exemple pouvoit les entraîner. Elles ressentoient toutes l'absence de leur Souverain comme le plus grand des maux; & quelques-uns croyant

lui rendre service, & ne point sortir des termes de l'obéissance, prenoient ces transports d'un faux zele, pour des preuves de respect & de devoir.

Le peuple voulut soutenir ses premiers crimes par la voie des armes ; & quelques Gentilshommes se dégraderent jusqu'à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere ; defaut qui corrompt ordinairement les bons sentimens que la Noblesse du sang inspire. Les Grands Seigneurs & les Ministres embrasserent le bon parti, au péril de leur vie. Enfin tout le Royaume s'ébranla, & il s'en fallut peu que l'autorité souveraine ne fût usurpée par ces factions, que l'Histoire a nommées Communautés, sans qu'on en puisse découvrir la raison, puisque la plainte ne fut point commune, en un Etat où plusieurs Villes, & presque toute la Noblesse, soutenoient le parti du Roi ; cependant les rebelles donnerent ce nom à leur insolence ; & le titre dont ils honoroient leur révolte, a trouvé grace auprès de la postérité.

La relation de ces mouvemens n'est pas de notre sujet, qui néanmoins nous obligeoit à les toucher en passant, comme une des causes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traverserent la négociation des Envoyés de Cortez. Véri-

ablement la saison n'étoit pas propre à former de nouvelles entreprises, lorsque le Gouverneur & les Ministres étoient si appliqués à remédier aux maux qui affligeoient le dedans de l'Etat, que les soins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainsi MartinCortez & sesCompagnons voyant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs sollicitations, & le désordre des affaires générales, se retirerent à Medellin, résolus de laisser passer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur qui avoit compris leurs raisons, & témoigné qu'il seroit favorable à la justice de leurs prétentions. Ils virent bien que son autorité leur étoit nécessaire pour surmonter les oppositions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naissoient de l'état présent des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville après avoir fait heureusement leur voyage; & sans se découvrir, ni parler de leur commission, ils s'informerent adroitement de ce qui se passoit sur ce sujet. Cette précaution leur valut la liberté, puisqu'ils apprirent avec une extrême surprise, que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprès de l'Evêque, d'empêcher le passage, & de se saisir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Espagne de la part

de Cortez, après avoir arrêté l'or & les autres marchandises qui seroient pour leur compte, ou pour celui de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne songerent qu'à mettre leurs personnes en sûreté, & se trouverent trop heureux de sauver seulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient, laissant le présent & le reste entre les mains de ces Juges, & à la discrétion de l'Evêque de Burgos.

Ils sortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtés, voulant aller droit à la Cour chercher Martin Cortez, & les premiers Envoyés, afin d'en tirer des lumieres sur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur instruction; mais ayant appris en leur chemin que Cortez & ses amis s'étoient retirés à Medellin, ils se rendirent en cette Ville, où leur arrivée fut célébrée avec toute la joye que des nouvelles si surprenantes pouvoient inspirer. Ils délibererent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prévenir sur des connoissances si importantes; néanmoins la considération des troubles qui agitoient le Royaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmenta-

tion, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils résolurent de garder leur retraite jusqu'à ce qu'on eût vu la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la Province de Castille s'augmentoient tous les jours; les mutins ne se contentant pas de soutenir leur révolte, poussoient l'insolence jusqu'à désoler le plat-pays par des courses, & à assiéger les Villes qui conservoient leur fidélité. La tolérance qu'on avoit pour eux sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre aggresseurs. D'abord on avoit résolu de les ramener par la douceur & par la patience; mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux dont l'opération étoit trop lente, d'autant plus que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la justice. Ils ne manquoient pas d'Ecclesiastiques qui, sans faire aucune réflexion sur leur devoir, faisoient de la Chaire une école de sédition, pour maintenir les peuples dans l'opiniâtreté, en leur persuadant qu'il y alloit du service de Dieu & de celui du Roi, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands & presque tous les Nobles se virent obligés à prendre les armes, afin de rendre à la Justice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes

qui tenoient pour l'Empereur ; & quoique les révoltés eussent assez de témérité pour former un corps, & pour mesurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur réputation, & le supplice de quatre des principaux Auteurs de la révolte, abbattirent leur orgueil, & dissiperent leurs forces. Les plus sages, ou les moins emportés prirent le parti de se mettre à couvert ; les Villes rentrerent dans l'obéissance, le tumulte cessa, & la considération du devoir revint dans les esprits, suivant la destinée des émotions populaires, qui se soulevent & se calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même tems du retour de l'Empereur, fut d'une grande conséquence pour rétablir la tranquillité. Ce Prince, par toutes ses lettres, assuroit qu'il avoit résolu de laisser les autres affaires pour courir aux lieux où les besoins de son Royaume demandoient sa présence. Cette assurance acheva de remettre toutes choses dans l'ordre, & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveller ses sollicitations, partit aussi-tôt avec les quatre Envoyés de son fils, & se rendit à la Cour où, après quelques remises, ils obtinrent enfin une audience particuliere du

Cardinal Gouverneur. Ils l'inſtruiſirent en gros de l'état où la conquête de Mexique ſe trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils lui préſenterent. Ils lui produiſirent les ordres qu'on avoit donnés à Seville contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroient de Mexique; appuyant ſur la ſaiſie des joyaux & des autres pieces qui compoſoient le préſent deſtiné à l'Empereur, ce qui leur fit naître l'occaſion d'expoſer le ſujet qu'ils avoient de ſe défier de l'Evêque de Burgos; ſur quoi ils demanderent au Cardinal la permiſſion de récuſer ce Juge, ſuivant les loix de la Juſtice ordinaire, offrant de prouver les cauſes de cette récuſation, en ſe ſoumettant aux peines d'une témeraire conteſtation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application; il parut touché de leur diſgrace, & il les en conſola par des promeſſes de leur donner une prompte expédition. Les ordres donnés à Seville, & la ſaiſie lui déplurent d'autant plus, que tout cela s'étoit fait ſans ſon aveu. Ainſi il répondit à la requête des Envoyés de Cortez, contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pouſſer en Juſtice, ainſi qu'ils le jugeroient à propos, & que pour lui, il prendroit ſur ſon compte le ſoin de les défendre contre les violences qu'ils pourroient appréhender

dans le cours de ce procès. C'étoit leur ex-
dire assez pour les animer à se jetter dans un
péril aussi redoutable, qu'est celui de plai-
der contre une personne armée d'une gran-
de autorité ; entreprise où l'on est, pour
ainsi dire, obligé de parler de bas en haut,
& où la crainte ôte beaucoup de force à la
raison.

Cet heureux début leur donna le coura-
ge de récuser le Président du Conseil des
Indes, dans son propre Tribunal. Ils pro-
duisirent leurs raisons écrites avec toute la
modération nécessaire pour ne point offen-
ser le respect; mais ces raisons étoient si
fortes & si connues des autres Juges, qu'ils
n'oserent les rejetter par un déni de Justice
en une affaire de cette qualité, particulie-
rement sur le bruit qui couroit alors du re-
tour de l'Empereur applaudi par tous ceux
qui n'avoient pas sujet de craindre sa pré-
sence, & qui, ayant porté le calme dans
tous les esprits, répandoit encore des in-
fluences de circonspection sur celui de tous
les Ministres. Diaz, & ceux qui l'ont suivi
touchent un peu trop fortement les motifs
de cette récusation. Diaz rapporte ce qu'il
a entendu dire, & les autres l'ont copié;
car tous ces motifs ne paroissent pas vrai-
semblables en la personne d'un Prélat vé-
nérable & qualifié. Il est néanmoins cons-

nt qu'on en prouva quelques uns ; comme
mariage qu'il traitoit alors de sa niece
vec Diego Velasquez, l'aigreur qu'il avoit
iarquée en diverses occasions aux Agens de
ortez, qu'il traitoit de rebelles & de trai-
es, lorsque sa prudence cédoit à sa pas-
on. Ces preuves jointes aux ordres donnés
Seville, pour arrêter les Envoyés, (& ce
.it, qui étoit public, ne pouvoit être dé-
uisé,) furent jugées suffisantes pour au-
oriser & faire passer la récusation, après
ne exacte discussion dans la rigueur du
roit ; jugement qui fut appuyé de l'avis du
Conseil d'Etat, & des conclusions du Car-
inal. On ordonna donc que l'Evêque n'en-
reroit en aucune connoissance des affaires
ntre Hernan Cortez & Diego Velasquez.
On révoqua ses ordres, les saisies furent
evées, & l'importance de cette entreprise
ttira toute la considération des Ministres.
Les exploits de Cortez, presqu'effacés par
e décri de sa fidelité, reçurent les éloges
qu'ils méritoient ; & le Cardinal, par plu-
ieurs decrets, recommanda la prompte
expédition de cette affaire : il fit même pa-
roître un desir si sincere de l'avancer,
qu'ayant reçu en même tems la nouvelle
de son exaltation au Trône de Saint Pierre,
& étant parti peu de tems après, pour s'em-
barquer, il dépêcha encore quelques ordres

sur ce sujet, soit que le bon droit de Cor-
tez eût fait cette impression sur son esprit
ou que l'ayant déja rempli des soins de s
dignité, il se crût obligé de lever tous le
obstacles d'une conquête qui devoit ouvri
le chemin à l'entrée des vérités de l'Evan-
gile, & faciliter la conversion de ces mise-
rables Idolâtres; intérêts de l'Eglise, di-
gnes d'occuper les premieres réflexions d'u
Souverain Pontife.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Ce qui se passa en toute cette affaire, jusqu'à sa conclusion.

LE nouveau Pape Adrien sixiéme de ce nom, se trouvoit alors à Victoria, où il étoit allé, afin de donner ordre de plus près à secourir les Provinces de Navarre & de Guipuscoa, dont les François ravageoient les frontieres, afin d'entretenir & d'échauffer les troubles de celle de Castille; mais les instances redoublées de Rome, & de toute l'Italie, l'obligent à partir, après avoir reglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il avoit exercée. Peu de tems après, l'Empereur vint aborder à la côte de Biscaye, & descendant à Saint Ander, il trouva que les maux dont ses Royaumes avoient été affligés, commençoient à s'appaiser. La tempête avoit cessé, mais on entendoit encore ce bruit sourd qui subsiste quelque tems entre le calme & l'agitation; ce qui lui fit comprendre que le châtiment de quelques séditieux exceptés de l'amnistie générale, étoit nécessaire pour rétablir l'autorité des Loix, & le repos de ses peuples. Il trouva encore des restes fâcheux

d'un autre mal qui avoit affligé l'Eſpagne durant ſon abſence. Les François avoient attaqué le Royaume de Navarre ; & quoiqu'ils euſſent été battus en quelques occaſions, ils conſervoient encore Fontarabie ; & il falloit reprendre cette Place où les ennemis ſe diſpoſoient à jetter un puiſſant ſecours ; mais ces ſoins & ceux que ſes autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres & en Allemage, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Eſpagne, pour leſquelles il avoit une attention particuliere. Il accorda une audience aux Envoyés de Cortez ; & quoique les Agens de Velaſquez euſſent en même tems préſenté leur requête, comme ſa Majeſté avoit pris une exacte connoiſſance du différend, ſur les inſtructions du nouveau Pape, il confirma, par une nouvelle Sentence, la récuſation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ſes Miniſtres des Commiſſaires qui puſſent terminer enfin cette grande conteſtation. Le Grand Chancelier du Royaume, Mercure de Gattinare, préſidoit à cette Aſſemblée, dont étoient Hernan de Vega, Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Caſtille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licencié François Vargas, Conſeiller & Camerier de ſa Majeſté, & Monſieur de la

Rose, Flamand, & Miniſtre d'Etat. Monſieur de la Chau, que Diaz & Herrera ont joint à ces Miniſtres, ne pouvoit être de ce Conſeil, puiſqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragoſſe, & que Gattinare avoit ſuccedé à la Charge de Chancelier, vacante par ſa mort. Le choix de perſonnes ſi qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur, puiſqu'il n'avoit point alors de Miniſtres en qui ſa Majeſté eût plus de confiance, & qu'on ne pouvoit aſſembler un Conſeil où les bonnes lettres, l'équité & la prudence fuſſent en un plus haut rang.

On examina d'abord tous les Mémoires dreſſés ſur les lettres & ſur les relations qui avoient été produites au procès; mais on trouva le fait ſi embarraſſé par les diverſes informations toutes oppoſées, que les Juges crurent qu'il étoit neceſſaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils puſſent s'expliquer de vive voix, & rendre raiſon de leur droit à la premiere Aſſemblée, parce qu'ils convenoient tous de finir cette conteſtation, & qu'ils vouloient s'inſtruire clairement de la maniere dont ils ſe juſtifioient des accuſations formées de part & d'autre, & comment ils ſoutenoient leurs raiſons, afin qu'ils en puſſent tirer la vérité toute pure, ſans s'amuſer aux for-

malités d'une procédure dont les chicannes & les disputes ne sont le plus souvent que de mauvaises refuites dont on obscurcit le fond d'une affaire, & qu'on pourroit appeller les détours de la Justice.

Les Envoyés des deux partis ne manquerent pas de se trouver le jour suivant au Conseil, avec leurs Avocats ; & entre ceux de Velasquez, André de Duero se signala assez mal-à-propos; mais on fut moins surpris de le voir alors infidele à son ami, sçachant qu'il avoit déja manqué de fidelité à son maître. On lut les Mémoires, sur quoi on interrogeoit les Parties, pour voir comment ils répondroient aux charges qui résultoient des différentes informations, & comment ils justifioient leurs plaintes, & les Juges tiroient de leurs réponses ce qui étoit nécessaire à décider nettement sur cette affaire. Enfin, au bout de quelques jours d'audience, les Commissaires demeurerent d'accord, qu'il n'étoit pas juste que Velasquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Espagne, sans autre titre que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire, puisque tout ce qu'il pouvoit demander légitimement, se réduisoit à ce qu'il y avoit employé, en

ustifiant que c'étoit de son propre bien, & ion pas des effets qui appartenoient au Roi, dont il avoit la disposition dans l'é-endue de son Gouvernement, sans que la iomination qu'il avoit faite de la personne le Cortez, lui pût acquerir aucun droit sur a gloire & le profit de cette conquête; l'ac-e de la nomination étant sans force & sans utorité, sans la participation des Ministres le l'Audience Royale, dont il devoit rece-voir les ordres. On ajouta que Velasquez étoit déchu de son pouvoir le jour qu'il avoit révoqué Cortez, & qu'en ce qui le egardoit, il avoit détruit par cette révoca-ion tout ce qui pouvoit appuyer son titre, pour se dire le maître de l'expédition, près avoir laissé Cortez en liberté d'agir, suivant ce qu'il jugeroit être le plus avan-tageux au service de sa Majesté, d'au-tant plus que la plus grande partie des trou-pes qu'il commandoit, avoient été levées à ses dépens, & qu'il avoit équipé les vais-seaux de son argent & de celui qu'il avoit emprunté de ses amis.

Ainsi, quoiqu'il parût aux yeux de ces Juges si sages & si éclairés quelque chose d'irrégulier, ou au moins de peu soumis, dans les premieres démarches de Cortez, ils crurent néanmoins qu'on devoit accor-

der quelque grace aux justes sujets de plainte qu'on lui avoit donnés, & encore plus aux grands & admirables progrès qui avoient été comme les suites de son indignation, puisqu'on lui étoit redevable d'une conquête si importante & si peu attendue, dont les difficultés n'avoient servi qu'à donner de l'éclat à sa valeur, & surtout à sa fidelité, & à l'attachement inviolable qu'il conservoit pour son devoir. Ces considérations obligerent les Juges à conclure que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des pays qu'il avoit conquis ; qu'on devoit l'encourager, en lui procurant des secours considérables, afin qu'il fût plus en état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si fort avancée ; & ils ne purent s'empêcher de taxer Diego Velasquez d'une ambition dereglée, lorsqu'il s'appuyoit sur de si foibles fondemens pour usurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traiterent encore comme un attentat digne d'une severe correction, la hardiesse qu'il avoit eue d'assembler & d'envoyer une armée contre Cortez, sans faire aucune réflexion sur les suites qu'un procedé si violent pouvoit avoir, & en méprisant les défenses qu'il en avoit reçues de la part des Ministres de l'Audience Royale de Saint Domingue.

On envoya ces conclusions à l'Empereur, & après l'approbation de sa Majesté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On déclaroit Hernan Cortez bon Ministre & fidele Vassal de sa Majesté. On honoroit des mêmes qualités les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagné, & on imposoit un silence perpétuel à Diego Velasquez sur la conquête de la Nouvelle Espagne, lui ordonnant, sous peine de punition, de n'y apporter aucun obstacle, soit par lui-même, ou par quelqu'un qui s'avouât de lui; réservant néanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des Vaisseaux, afin qu'il pût en justifier la dépense conformément à sa relation, & les demander en Justice. C'est-là tout ce qui fut reglé par la Sentence, les Juges ayant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez, la correction de Velasquez, & les autres ordres dont l'Assemblée avoit fait un projet, aux dépêches qui seroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dressé sur la raison d'Etat, plus que sur l'exacte rigueur de la Justice. Il n'est pas de notre sujet d'examiner le droit des prétendans. Nous avons touché

les motifs de la Sentence, & les considé-
rations des Juges; & nous reconnoisson
de bonne foi, qu'il y eut quelque chose
en la premiere démarche de Cortez, qu
avoit besoin d'être interprêté favorable-
ment. Mais on ne peut nier que la conquê-
te ne lui appartînt au même titre, que
les pays conquis appartenoient à l'Empe-
reur. Sur ce fondement, qui est vrai, le
Juges ne pouvoient-ils pas ramener l'affai-
re aux termes de l'équité, en la tirant de
regles du Droit commun, & en modéran
par quelque indulgence la séverité de la
Justice ordinaire, ce tempérament se trou-
vant autorisé par la foiblesse des raisons de
Velasquez, & par la considération des vio-
lences & de l'irrégularité de son procedé !
On dit qu'il ne vécut pas long-tems après
avoir reçu les lettres de l'Empereur, qui
marquoient peu de satisfaction de sa con-
duite. C'est un ancien privilege des Souve-
rains, que leurs paroles seules tiennent lieu
de récompense & de châtiment. On ne
peut refuser à Velasquez les éloges qu'il
méritoit par sa qualité, ses talens & sa
valeur, dont il avoit donné des preuves
éclatantes en la conquête de l'Isle de Cu-
ba; mais en cette occasion il se trompa
malheureusement dans le principe; & il
fit

fit de fauſſes démarches ſur les moyens dont il prétendoit ſe ſervir pour arriver à ſes fins ; enfin ſon impatience lui cauſa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance, vice qui, comme l'excès de la crainte, donne quelquefois juſqu'à la témérité ; le ſecond vint de la colere qui prive les hommes de l'avantage de la raiſon dont elle les rend ennemis ; & le troiſiéme fut cauſé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames baſſes, & qui ſentent leur foibleſſe.

On traita auſſi-tôt des moyens d'aſſiſter Cortez, & l'Empereur commit ce ſoin aux Miniſtres qui compoſoient l'aſſemblée. Il donna une audience favorable à ces Envoyés, témoignant qu'il étoit fort ſatisfait que la Juſtice ſe fût déclarée pour eux. Il honora Martin Cortez de pluſieurs marques de ſa bienveillance, en conſidération du mérite de ſon fils, dont il lui promit de récompenſer les ſervices par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nomma quelques Religieux pour aller travailler à la converſion des Indiens, qui étoit la premiere vue de ſa Majeſté, dont la pieté préferoit toujours le ſoin de la Religion aux intérêts de ſon Etat. Il commanda que l'on tînt prêt un ſecours conſidérable d'armes & de chevaux pour embarquer ſur la premiere Flotte ; & conſidérant de quelle

importance il étoit de ne retarder point ses dépêches & ses ordres, pendant que Cortez avoit encore les armes à la main contre des ennemis puissans ; outre l'embarras que la jalousie de ses concurrens pouvoit apporter à ses conquêtes, l'Empereur envoya d'abord ses ordres par diverses lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adressée aux Gouverneurs & à l'Audience Royale de Saint Domingue, à qui il déclaroit ses intentions, avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir, & d'écarter tous les obstacles qu'on pourroit former à son entreprise ; l'autre lettre pour Velasquez, lui défendoit absolument de se mêler de cette affaire, & désaprouvoit séverement ses excès & la violence de son procedé ; la troisiéme, addressée à François de Garay, blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, & portoit une défense de continuer ce dessein ; Enfin, la derniere dépêche étoit pour Hernan Cortez, remplie de ces marques d'honneur & de bienveillance, dont les Souverains sçavent favoriser ceux dont ils ont reçu de grands services, lorsqu'ils ne dédaigent pas d'avouer qu'ils s'en sentent obligés. L'Empereur approuvoit en cette lettre, non seulement les actions que Cortez avoit faites, mais encore

les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique ; il faisoit comprendre à ce Général, qu'il connoissoit toute l'étendue de son mérite, sa valeur, sa constance, sans oublier la maniere adroite & prudente avec laquelle il avoit sçu ménager l'esprit de ses Soldats & de ses Alliés. Sa Majesté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnés pour le mettre en repos & en sûreté de la part de ses concurrens, & la qualité qu'on lui envoyoit de Gouverneur & de Capitaine Général par tout cet Empire. L'Empereur l'assuroit encore de lui donner des témoignages plus solides de sa reconnoissance, faisant un détail exprès & fort honorable desCapitaines & desSoldats qui servoient sous son commandement. Il lui recommandoit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des vérités de notre Religion, & considerés comme une semence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des espérances de grands & puissans secours, remettant à sa valeur & à sa fidelité l'achevement d'un si grand ouvrage ; Lettre qui honore éternellement l'illustre posterité de Cortez, comme un de ces titres qui, portant la Noblesse dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nou-

vel éclat à celle qu'elles ont reçues de leurs ancêtres.

L'Empereur signa à Valladolid toutes ces dépêches, datées du vingt-deuxiéme jour d'Octobre de l'année 1522, & ordonna que deux des Envoyés de Cortez en fussent les porteurs, & partissent incessamment. Les deux autres demeurerent pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction, qu'on dressoit sur diverses observations, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoique le récit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelqu'interruption par ce détail, nous avons cru qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusqu'à la conclusion, afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au péril d'être obligés d'entrer en d'autres digressions; liberté que non-seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes qui s'attachent par des loix plus étroites à la suite des tems, ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses annales, lorsque, rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait entrer, & conduit jusqu'à la fin, la guerre faite en la Grande Bretagne par deux Vice-Preteurs, Ostorius & Didius, croyant qu'il y avoit

moins d'inconvénient d'interrompre la suite des années, que de tomber dans la faute de désunir des évenemens considérables.

CHAPITRE IX.

Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions ; il fait la revue de son armée. Les Alliés en font autant à son imitation. On publie des Ordonnances , & on commence la marche , à dessein de s'emparer de Tezeuco.

ON approchoit de la fin de l'année 1520 , lorsque Cortez prit la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans le pays ennemi, & de remettre la décision de son entreprise , à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours reçu un de ces secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz lui donnoit avis qu'il étoit arrivé à la côte un Navire venu des Canaries, chargé d'une quantité considérable d'arquebuses, de poudre, & d'autres munitions de guerre , avec trois chevaux & quelques passagers , qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols employés aux conquêtes.

Les marchandises étoient déja montées à un prix excessif en tous les ports des Indes, où l'intérêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au Général le desir de se prévaloir des avantages que l'occasion lui offroit ; il envoya un Commissaire à Vera Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions au meilleur prix qu'il seroit possible ; ce que cet Officier exécuta avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son Genéral étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du Vaisseau à un prix fort moderé, mais encore il persuada au Capitaine & au Maître du Navire, d'aller servir en l'armée de Cortez avec treize Soldats Espagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes ; impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voie, sans que la perte de tant de malheureux abusés par cette fausse esperance puisse servir d'instruction pour modérer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & des autres qu'il avoit reçus contre toute forte

d'apparence, résolut d'avancer le tems de la marche de son armée. Il ne pouvoit plus differer, ni attendre que ses Brigantins fussent achevés, parce que les troupes de la Republique, & celles de ses alliés étoient arrivées, & que leur sejour lui faisoit appréhender les inconvéniens de l'oisiveté.

Il assembla ses Capitaines, afin de déliberer avec eux, sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur dessein avec les forces qu'ils avoient, jusqu'à ce qu'ils eussent assemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils se vissent ainsi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis qui se réduisirent à la résolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer, à tout évenement, de cette Ville. Comme elle étoit située sur le chemin de Tlascala, & presque sur le bord du Lac, elle parut propre à faire une Place d'armes; c'étoit un poste où l'on pouvoit se fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les secours que l'on attendoit, que pour désoler par des courses le Pays ennemi. Ils y trouvoient une retraite assurée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une ressource contre les accidens qui arrivent quelquefois à la guerre. Les troupes suffisoient à cette expédition; & quoique les canaux qui con-

duisoient les eaux du Lac jusqu'à la Ville, parussent trop étroits pour recevoir les Brigantins, on remit à une autre fois à pourvoir à cette difficulté ; & on conclut d'abreger le terme destiné pour la marche de l'armée.

Le jour suivant fut employé à faire la revue des Espagnols, dont le nombre se trouva monter à cinq cens quarante Fantassins, & quarante Cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des Vaisseaux. La montre se fit en présence d'une prodigieuse multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce spectacle ; & on lui donna tout l'éclat d'une revue générale, en faisant moins d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du spectacle. On n'oublia rien de ce qui alloit à l'ostentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manege des chevaux, & le divers maniement des armes, lorsqu'ils se préparoient à saluer le Général ; tout cela fut exécuté si galamment & avec tant de justesse, que les Indiens y applaudirent par des acclamations redoublées, & la milice étrangere y reçut de bonnes instructions. Après cela Xicotencal qui commandoit les troupes de la République, voulut aussi faire passer ses Soldats en revue. Ce n'est pas que cette methode

eût jamais été pratiquée par les Mexicains ; mais il prétendoit faire sa cour au Général, en imitant les Espagnols. Les timbales, les cors & les autres instrumens de leur musique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient après à la file, superbement parés d'une grande quantité de plumes de diverses couleurs, & de joyaux en pendans, attachés aux oreilles & aux levres. Ils portoient sous le bras gauche leurs masses, ou leurs sabres avec leurs garnitures, & la pointe en haut, & chacun avoit un Page qui portoit son bouclier ou sa rondache, où la defaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimés par diverses figures. Ils saluerent à leur maniere les deux Généraux, & ensuite les Compagnies passerent en différentes troupes distinguées par la couleur des plumes, & aussi par leurs enseignes, c'est-à-dire, des représentations de quelques animaux, qui étant élevés au bout des piques, tenoient lieu d'Etendards. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choisis, quoique la République en eût mis sur pied bien davantage ; mais le reste de cette levée fut occupé à la conduite des Brigantins, dont la conservation étoit d'une si grande conséquence, que le Senat reçut comme une grande faveur cet

emploi qu'il auroit pû regarder comme un
marque de mépris.

Herrera ſoutient que les Tlaſcalteque
paſſerent, en cette revue, au nombre d
quatre-vingt mille hommes, ſur quoi i
s'écarte de Bernard Diaz & des autres Au
teurs, ſi ce n'eſt qu'il ait crû qu'il n'étoi
pas important de confondre ces peuple
avec ceux de Cholula & de Guacocingo
dont les troupes étoient campées hors de l
Ville : en effet, on ne doute pas que Cor
tez ne ſortît de Tlaſcala, ſuivi de ſoixant
mille hommes de guerre. On ne compren
point auſſi en ce nombre les troupes que le
autres Nations alliées y joignirent, ſoi
durant la marche, ſoit au rendez-vous; ce
qu'ils firent avec tant de zele, que, durant
le ſiege de Mexique, le Genéral vit plus de
deux cent mille hommes ſous ſon commandement. Ce qui rend cette circonſtance encore plus remarquable, eſt qu'il ne s'eſt
point dit que les proviſions ayent jamais
manqué, ni qu'il y ait eu aucun differend
entre ces diverſes Nations, ni enfin qu'on
ait trouvé le moindre embarras en la diſtribution des ordres, ou dans l'exactitude du
ſervice. On ne peut douter que l'adreſſe &
la prudence de Cortez n'euſſent beaucoup
de part à cette conduite; mais il faut encore reconnoître une cauſe ſuperieure.

Dieu, qui vouloit réduire ce vaste Empire à sa sainte Loi, se servoit des talens du Général, & lui facilitoit les moyens qui le conduisoient à la fin ordonnée par sa Providence, en imprimant dans les esprits la disposition qu'il eût pu produire dans les évenemens.

On publia alors en maniere de ban quelques Ordonnances que le Genéral avoit tracées aux heures de son loisir, à dessein de prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de la guerre, lorsqu'elle perd son principal attribut, qui est la justice. Il ordonna donc, sous peine de la vie, que personne ne fût assez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans les quartiers, ou durant la marche; qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait ou de paroles, les Indiens alliés; qu'on ne fît aucune violence, ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi; qu'aucun Soldat ou Officier n'abandonnât les rangs pour aller piller les Villages, sans ordre, & sans avoir une troupe suffisante à l'exécution du commandement; qu'on ne jouât ni armes, ni chevaux, sur quoi on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blasphêmes & les autres abus qui s'introduisent par la tolérance, sous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent ſigni-fiées aux Chefs des troupes étrangeres ; & le Général aſſiſta lui-même à l'interpréta-tion que Marine & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifféremment, & que les moin-dres excès de leurs Soldats ſeroient punis à toute rigueur. Il fit paſſer cette parole des Tlaſcalteques aux autres Nations ; & ſa di-ligence eut un tel effet, que l'on reconnut dès ce moment beaucoup de retenue dans le procedé irrégulier de ces Indiens, quoi-qu'on fût encore obligé de tolerer quelques excès durant cette expédition, où on étoit forcé d'accorder quelque choſe à leur ruſti-cité ou à l'uſage ; néanmoins deux ou trois châtimens exemplaires ſuffirent à les faire rentrer dans les regles de la diſcipline ; & la peine qu'ils prirent après cela à cacher leurs deſordres, jointe à la crainte qu'ils té-moignoient d'en être châtiés, fut priſe, autant qu'on le put faire, pour réparation qu'ils en faiſoient à la juſtice du Général.

Le jour ſignalé pour la marche étoit ce-lui auquel on célébroit la Fête des Saints Innocens. Lorſqu'il fut arrivé, le Pere Ol-medo dit la Meſſe où tous les Eſpagnols aſ-ſiſterent ; & l'on fit une priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux ſuccès,

Au sortir de la Chapelle, le Général commanda aux Indiens de former leurs bataillons à la campagne; & après qu'ils furent rangés en ordre de bataille, il sortit de la Ville à la tête des Espagnols qui marchoient à la file, afin d'apprendre aux Indiens la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir néçessaire à ce mouvement, un de leurs plus grands défauts à la guerre étant l'impétuosité dont ils commençoient une action toujours précipitée, & ainsi sujette au desordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandans de ces diverses Nations, & il leur fit une petite exhortation, par le moyen de ses Truchemens. Il leur recommanda d'animer leurs Soldats, en leur faisant connoître l'intérêt commun qui les engageoit à cette entreprise, puisqu'ils alloient combattre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie; qu'ils se défiassent de tous ceux qui ne marchoient pas volontairement à cette expédition; qu'ils châtiassent avec soin les excès qui se commettroient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit sur-tout de représenter aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non-seulement dans les actions de valeur, mais encore dans la modération de leur conduite.

Ils partirent pour aller exécuter les ordres du Général, qui retourna à la tête de sa troupe, dont le silence lui donnoit à connoître qu'on se préparoit à l'écouter :
» Mes amis & mes compagnons, dit-il,
» je ne prétends pas vous faire sentir par
» des exagérations inutiles l'engagement
» où vous êtes, d'agir en cette expédition
» comme des Espagnols le doivent faire.
» Votre valeur m'est assez connue, &
» j'en ai reçu des preuves si éclatantes,
» que je les ai regardées quelquefois avec
» des sentimens de jalousie. Je demande
» seulement, moins comme votre Géné-
» ral, que comme un de vos Compagnons
» que nous jettions tous ensemble les yeux
» avec une égale attention sur cette mul-
» titude d'Indiens qui nous suit, & qui
» fait sa propre cause de la nôtre. Ce té-
» moignage de leur zele nous impose une
» double obligation digne de nos réfle-
» xions. La premiere est de les traiter
» comme nos amis, en nous accommo-
» dant à la foiblesse & au peu d'étendue
» de leur raison. L'autre est de les avertir
» par notre conduite de celle qu'ils doi-
» vent garder. Vous avez entendu les Or-
» donnances qui ont été publiées pour
» tout le monde : la moindre faute que
» l'on commettra contr'elles entre vous

utres, aura, outre sa propre malice, la « nalignité de l'exemple. Il faut donc que « hacun s'applique à considerer les funes- « es impressions que son mépris répandroit « ur nos alliés, ou nous serons forcés de « etter les yeux sur l'importance de les « orriger par celles qui suivent le châti « nent. J'aurai une extrême douleur de me « oir obligé à cette néceſſité contre le « noindre de mes Soldats; mais ce senti- « nent sera comme un mal néceſſaire; & « a justice & la patience marcheront tou- « ours d'un pas égal dans ma conduite: « rous êtes aſſez informés de la grandeur « le l'entreprise à laquelle nous nous pré- « parons. La conquête d'un Empire pour « notre Roi, sera une action digne d'être « célébrée dans l'Histoire. Les forces que « vous voyez aſſemblées, & celles qui doi- « vent se joindre à nous seront proportion- « nées à cet heroïque projet; & Dieu, dont « nous soutenons la cause, marche avec « nous. Il nous a déja maintenus à force de « miracles; & il n'est pas poſſible qu'il « abandonne une entreprise où il s'est dé- « claré tant de fois notre Chef. Suivons-le « donc, & ne le désobligeons pas. » Cortez fit ainsi son discours, en répétant ces dernieres paroles; & soit que sa vivacité ne lui permît pas d'achever, ou qu'en effet il eût

tout dit, il commença la marche au bruit des acclamations de ses Soldats. La joie qu'ils témoignoient en le suivant, lui paroissoit un très-heureux augure, appuyé par ces favorables hazards qui avoient augmenté le nombre des Espagnols, & par cette ardeur officieuse qui poussoit tant de Nations à l'assister. Il considéroit tout cela comme des présages d'un bon succès. Ce n'est pas qu'il fit beaucoup d'attention sur de semblables observations ; mais il semble que l'entendement se relâche quelquefois, pour laisser à l'espérance le plaisir de se divertir des songes de l'imagination.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

L'Armée marche & surmonte plusieurs obstacles. Le Roi de Tezeuco envoye une Ambassade, pour tromper le Général. On lui répond en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville sans résistance.

L'Armée fit ce jour-là six lieues, & alla loger à Tezmeleuca, dont le nom signifie une chenaie en la langue du Pays. C'étoit une Bourgade considérable sur les frontieres de la Province de Mexique, & sous la Jurisdiction du Cacique de Guacocingo. Il y avoit fait préparer des provisions suffisantes pour toute l'armée, & un regal en particulier pour les Espagnols. Le jour suivant, on continua la marche sur les terres des ennemis, avec toutes les précautions nécessaires à la sûreté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient assemblées de l'autre côté d'une montagne dont les défilés, par un chemin très rude, rendoient fort difficile la route qui conduisoit à Tezeuco ; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'après midi, & qu'on appréhendoit que la nuit ne vînt trop-tôt,

pour disputer aux ennemis un passage si mal-aisé, entre des rochers, l'Armée fit halte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle put. On alluma par-tout le camp de grands feux dont la chaleur fut à peine assez forte pour résister à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieue, lorsque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarrassé le chemin de plusieurs arbres abbattus, & de pieux aigus qu'ils avoient plantés en des endroits où ils avoient remué la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le Général, qui ne perdoit aucune occasion d'animer ses compagnons, dit alors aux Espagnols : « Ces braves ne paroissent pas avoir beaucoup d'envie de » nous voir de près, puisqu'ils jettent des » embarras au-devant de nos pieds, crainte que nous n'en venions trop-tôt aux » mains. » Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fît passer à l'avant garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres; ce qui fut exécuté si promptement, que l'arriere-garde ne s'apperçut qu'à peine de ce retardement. Quel-

ques Compagnies s'avancerent pour reconnoître les défilés où on auroit pû dresser des embuscades, & on marcha l'espace de deux lieues, qui restoient jusqu'au haut de la montagne, avec toute la circonspection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand Lac de Mexique; & le Général ne manqua pas de représenter aux Espagnols en cette occasion, les miseres qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richesses qu'ils y avoient possedées, mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux, afin de les échauffer par deux motifs très-puissans, celui de la vengeance, & celui de l'intérêt. On remarquoit aussi dans les Bourgades les plus éloignées des fumées qui passoient successivement de l'une à l'autre; & quoiqu'on ne doutât pas qu'elles ne servissent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laissa pas de continuer la marche avec moins de difficulté, & la même précaution, parce que le chemin étoit toujours rude, & que l'épaisseur du bois ne laissoit que très-peu de terrein libre.

Enfin, après avoir surmonté tous les obstacles, on découvrit de loin l'armée des ennemis, qui occupoit toute la plaine, sans

faire aucun mouvement, comme des gens qui ſe trouvent dans un poſte d'où il leur eſt aiſé de ſe retirer. Les Eſpagnols poufferent des cris de joie, célébrant comme une heureuſe avanture, l'occaſion qui s'offroit ſi promptement de combattre leurs ennemis. Les Tlaſcalteques ne témoignoient pas moins d'ardeur; mais elle ſe tourna bien-tôt en une eſpece de fureur; en ſorte que le Général, par ſes menaces & par ſes cris, & tous les Officiers, par leurs ſoins & par leur empreſſement, eurent encore aſſez de peine à les empêcher de courir en déſordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au-delà d'une ravine qu'il falloit néceſſairement paſſer. Un ruiſſeau qui recueilloit les torrens qui tomboient de la montagne, creuſoit ſon chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé conſiderablement; on le paſſoit ſur un pont de quelques pieces de bois, que les Mexicains avoient pû couper ſans difficulté. Mais, ſelon ce qu'on en put juger par la ſuite, ils l'avoient conſervé à deſſein d'attaquer les Eſpagnols à ce paſſage étroit, croyant qu'il leur ſeroit impoſſible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lorſqu'ils ſe verroient chargés vigoureuſement. C'eſt ainſi qu'ils faiſoient leur compte loin du péril; mais, quand ils eurent reconnu l'ar-

mée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination ; le cœur leur manqua pour la défense de leur poste; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la différence qui se trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lorsqu'il vint à reconnoître le passage de la riviere, il se crut fort heureux que les ennemis s'en fussent écartés, parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de résistance, on ne put la passer sans difficulté. Il fit prendre les devants à vingt Cavaliers soutenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche, sans s'engager, jusqu'à ce que toute l'armée fût en état de combattre. Mais, d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au-delà du ruisseau, ils oublierent toute leur politique, & ils se mirent en fuite, en se répandant les uns dans les chemins les plus écartés, & les autres à travers les rochers & les forts de la montage.

Le Général ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuyards, parce qu'il étoit important

de se saisir de Tezeuco, & que le moindre retardement devoit être consideré comme un obstacle à son principal dessein. Néanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Mexicains qui se trouverent embarrassés entre l'épaisseur des halliers dont la montagne étoit couverte. L'armée passa la nuit dans un Bourg abandonné de ses habitans, où elle prit un peu de repos, sans néanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de-garde sur toutes les avenues. Le jour suivant, on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grands pas en maniere d'Envoyés ou Déserteurs : ils portoient une lame d'or élevée au bout d'une lance comme un Etendard, ce qui fut pris pour un signal de paix. Leur Chef étoit Ambassadeur du Roi de Tezeuco, qui envoyoit prier le Général de ne point saccager les lieux de son Domaine, assurant qu'il souhaitoit entrer en son alliance : que, pour ce sujet, il avoit fait préparer dans la Ville un logement commode pour tous les Espagnols qui le suivoient, & que les autres Nations qui composoient son armée, recevroient hors des murs toutes les provisions dont elles auroient besoin. Cortez les examina par plusieurs questions ; & cet Envoyé, qui étoit fort bien instruit, répondit à tout sans s'em-

barraſſer. Il dit de plus, que ſon Maître avoit lieu de ſe plaindre de l'Empereur qui regnoit alors à Mexique, parce qu'il cherchoit à ſe venger par des extorſions inſupportables, de ce qu'il lui avoit refuſé ſa voix, lorſqu'on avoit procedé à l'élection: que ce procedé injuſte & violent obligeoit le Roi de Tezeuco à s'unir avec les Eſpagnols, comme avec des gens qui avoient le plus grand interêt à la ruine de ce Tyran.

Les Hiſtoriens ne nous informent point ſi le frere de Cacumazin, que nous avons laiſſé priſonnier à Mexique, regnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Montezuma confera la Couronne & la Dignité de premier Electeur à un jeune Prince frere de celui qui avoit conſpiré contre les Eſpagnols, & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva enſuite, que Cacumazin qu'on avoit dépoſſedé, étoit revenu ſur le Trône, & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur; la haine que ce Roi devoit avoir pour les Eſpagnols, étant une circonſtance très-favorable à ſa reſtitution: ce qui donne plus de couleur à cette conjecture, eſt la défiance que Cortez témoigna. Auſſi-tôt qu'il eut donné audience à l'Envoyé, il s'écarta avec ſes Capitaines, afin de décider ſur la réponſe qu'il devoit faire. Aucun

d'eux ne crut la proposition sincere; ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince qu'on avoit cruellement offensé ; que cependant le Général devoit considerer comme un effet de sa bonne fortune, la liberté qu'on lui offroit d'entrer en une Ville qu'il avoit résolu d'emporter de vive force; qu'en recevant la proposition, il s'épargneroit autant de sang & de peine, & qu'étant une fois au dedans des murailles, où on prendroit les mêmes précautions que dans une Place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fut résolu ; & Cortez dépêcha l'Envoyé avec cette réponse : » Qu'il recevoit la paix & l'offre qu'il lui » faisoit sur le logement, & qu'il avoit » dessein de répondre sincerement à la » bonne volonté qui l'engageoit à deman- » der son amitié.

L'Armée continua sa marche, & alla loger en un des Fauxbourgs de la Ville, ou au moins à un Village qui en étoit fort proche. L'entrée fut remise au lendemain, parce qu'on voulut donner une journée entiere à une action qui, selon des indices, demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le Village, & l'autre, qui n'étoit pas moins concluant,

concluant, que le Cacique ne ſe montroit point, & n'avoit envoyé perſonne au devant du Général. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille juſqu'au lever du Soleil, que le Général donna ordre, & diſpoſa ſes troupes à attaquer la Ville. Il ſe croyoit encore engagé à cette extrémité; mais il connut bien-tôt qu'il pouvoit s'en diſpenſer, lorſqu'il trouva les portes ouvertes & le Peuple ſans armes. Il détacha quelques troupes qui ſe ſaiſirent des portes, & toute l'Armée entra ſans aucune réſiſtance. Le Général préparé à tout événement s'avança dans les rues ſans donner aucune atteinte à la paix, quoiqu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'Armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit poſſible de garder juſqu'à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par de bons corps-de-gardes toutes les avenues qui y conduiſoient. Les Habitans qui ſe montrerent en grand nombre en quelques endroits, paroiſſoient effarouchés, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde auſſi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonſtances conformes aux premiers indices, redoublerent les ſoupçons.

Le principal de leurs Temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du Lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer; & le Général en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophe d'Olid, & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques piéces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense, & lorsqu'ils furent au haut du Temple, ils découvrirent une grande multitude de Peuple hors de la Ville, dont les uns fuyoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la Ville de Mexique. Cette vûe fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'amenât en sa présence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pû se résoudre à le suivre, & qui selon le rapport des habitans, n'alloit qu'à quelques miserables sans honneur; parce que la Noblesse & le reste de ses Sujets haïssoient sa tyrannie, & étoient demeurés, sous prétexte de chercher une occasion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le dessein de ce Prince étoit de caresser les Espagnols jusqu'à ce qu'il les eût

jettés dans une pleine confiance, & d'introduire après cela les troupes de Mexique afin de les égorger tous en une nuit : mais qu'ayant sçû par son Ambassadeur que Cortez venoit à lui avec de très-grandes forces, le cœur lui avoit manqué pour l'éxécution de cette trahison ; & que le parti de la fuite lui avoit paru le plus sûr, en laissant sa Ville & ses Sujets à la discretion de son ennemi.

Le bonheur en cette occasion usurpa toute la part que l'industrie & la valeur y pouvoient prétendre. Le général avoit porté les yeux sur la Ville de Tezeuco, comme sur un poste avantageux, pour y faire une Place d'armes, & nécessaire à la réussite de ses desseins, & la méchante politique du prince qui la gouvernoit, lui en ouvrit les portes sans combat. Sa fuite délivra Cortez d'un embarras, où la méfiance & les soupçons pouvoient le jetter à tous momens ; & le mécontentement des Sujets de ce Tiran les engagea sans peine dans le parti des Espagnols. Ainsi tout prend une situation favorable à ceux qui sont nés pour être heureux ; & c'est peut-être la raison qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur exécute ce que la prudence ordonne : mais la valeur & la prudence doivent la

facilité du succés à ce qu'on appelle Bonheur ou Fortune. Les Payens qui lui ont donné ce nom, ne l'entendoient pas, ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la Fortune comme une Divinité, quoïque bizarre, (à ce qu'ils s'imaginoient) sans aucun discernement, & toujours aveugle & inconstante : mais c'est sous ce même nom que nous reconnoissons les presens que la main liberale de Dieu nous fait gratuitement. C'est ainsi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de Bonheur; que celui de fortune est reduit à sa véritable signification; & que les personnes heureuses reconnoissent la véritable source des graces qu'ils recoivent.

CHAPITRE XI.

L'armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur service au Général. Il rend le Royaume à celui qui en étoit le legitime héritier, laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli.

CORTEZ donna ses premiers soins à faire perdre aux Paysans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçue. Il ordonna à ses Soldats de les traiter avec dou-

teur & de ne ſonger qu'à gagner le cœur de ces peuples, qu'ils devoient conſiderer comme Sujets du Prince à qui ils obéiſſoient eux mêmes. Cet ordre fut encore donné plus préciſément aux troupes des alliés, par l'organe de leurs Commandans : & leur obéiſſance ſur ce point fut d'autant plus conſidérable, qu'ils ſe trouvoient alors en un Pays ennemi, inſtruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la préſomption d'être vainqueurs inſpire à des Barbares. Cependant ils avoient tant de reſpect pour le Général, qu'ils ne ſe contenterent pas ſeulement de réprimer la ferocité de leur naturel, autoriſée par un méchant uſage ; mais ils chercherent encore à ſe rendre agréables à tous les Habitans de cette Province, en publiant la paix par leurs diſcours, & par leurs actions. L'armée paſſa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif, qui étoient ſi vaſtes, que les Eſpagnols y trouverent tous des logemens commodes avec une partie des Tlaſcalteques. Les autres troupes ſe cantonnerent aux rues les plus voiſines du Palais, ſans entrer dans les maiſons, afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour, quelques Miniſtres des Idoles vinrent demander un traitement

favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celui qu'ils avoient reçu jusqu'à cette heure. Ils exposerent au Général, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assurer de son obéissance & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, sans avoir besoin d'affectation, pour marquer combien elles lui étoient agréables, d'autant plus, qu'il souhaitoit ardemment d'en voir l'effet. Quelque tems après ces Nobles vinrent revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux cérémonies publiques. Un garçon fort jeune, & assez bien-fait, paroissoit être le Chef de cette troupe; & en effet il portoit la parole, en presentant au Général ses Soldats, *qui venoient*, dit-il, *servir dans son armée, à dessein de mériter par leurs exploits l'honneur de se reposer à l'ombre de ses Etendards*: à quoi il ajouta en peu de mots certaines expressions vives & fortes, qu'il prononça d'un si bon air, que l'offre qu'il faisoit fut également approuvée & applaudie. Cortez même ne put l'écouter sans admiration; & il fut si charmé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en sa proposition, qu'il l'embrassa par un transport de joye dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de sagesse

& de diſcrétion en un Indien : après quoi il reprit un air ſerieux, afin de répondre avec plus de gravité à ſa propoſition.

Les autres Nobles s'avancerent alors, & après avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs, le Général demeura avec celui qui ſervoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus conſidérables. Lorſque les Truchemens furent arrivés, Cortez n'eut pas de peine à tirer par quelques queſtions la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains; la trahiſon qu'il méditoit en offrant artificieuſement de loger les Eſpagnols dans ſa Ville, & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos à la premiere vûe du peril, enfin ils firent comprendre que perſonne ne regrettoit ſon abſence, puiſqu'il étoit généralement haï, & qu'on celebroit ſa retraite comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ſes Sujets. Cortez inſiſta particulierement ſur cet article; parce qu'il lui étoit important de profiter de cette diſpoſition, afin d'établir en ce lieu une place d'armes pour les beſoins de ſon armée : & il trouva en leur réponſe tout ce que ſes ſouhaits pouvoient ſe figurer de plus avantageux à ce deſſein; le plus ancien de ces Nobles, qui ſembloit avoir penetré le mo-

tif de ces questions, lui ayant dit : « Que
» Cacumazin Seigneur de Tezeuco, n'é-
» toit pas le Prince légitime & naturel de
» cet Etat ; mais un Tyran, le plus abomi-
» nable que la nature eût jamais produit
» entre ces monstres. Qu'il avoit massacré
» cruellement de sa main Nezabal son fre-
» re aîné, afin de lui arracher la Couron-
» ne. Que le Prince qui venoit de lui par-
» ler au nom de tous, comme le premier
» entre les Nobles, étoit fils légitime du
» Roi défunt : mais que la foiblesse de son
» âge avoit intercedé pour lui ou peut-être
» attiré le mépris du Tyran; & que cet en-
» fant bien instruit du péril qui le mena-
» çoit, avoit sçû étouffer ses plaintes avec
» tant de sagesse que sa dissimulation com-
» mençoit à passer pour un defaut d'esprit
» & de courage. Que l'entreprise de l'assas-
» sinat de Nezabal avoit été dressée &
» conduite du consentement & par le se-
» cours de l'Empereur qui regnoit avant
» Montezuma, & que celui qui gouvernoit
» maintenant l'état de Mexique, favorisoit
» encore Cacumazin, parce qu'il préten-
» doit employer sa perfidie à la ruine des
» Espagnols : mais que la Noblesse de Te-
» zeuco avoit ce traître en horreur, & dé-
» testoit ses violences ; & que tous les Peu-
» ples trouvoient son Empire insupporta-

ble, parce qu'il n'avoit pour but que de «
les opprimer, ayant rejetté les voyes «
douces, qui ne vont qu'à les assujettir. »

Le vieillard s'expliqua à peu près en ce sens : & à peine Cortez eut-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossedé avec des témoignages de quelque respect : & après l'avoir pris par la main il fit appeller les autres Nobles qui attendoient sa résolution, & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours : « Mes amis, vous avez «
devant vos yeux le fils légitime de votre «
véritable Roi. L'injuste Maître qui avoit «
usurpé vos hommages & votre obéissance «
par de méchantes voyes, s'étoit saisi du «
Sceptre de Tezeuco avec une main teinte «
dans le sang de son frere aîné : & comme «
le don de conserver l'autorité souveraine «
n'est point accordé aux Tyrans, il a exer- «
cé son pouvoir de la même maniere qu'il «
l'avoit acquis, en se souciant fort peu «
de mériter la haine de ses Sujets, pour- «
vû qu'il s'en fit craindre, en traitant «
comme des esclaves ceux qui avoient la «
facilité de tolerer son crime : & enfin «
étant assez lâche pour vous abandonner «
dans le danger. Ce mépris qu'il a témoi- «
gné pour vous lorsqu'il s'agissoit de vous «

» défendre, vous découvre assez la basses
» de son cœur, & met entre vos mains l
» remede propre à faire cesser vos misere
» Je pourrois, si un devoir plus puissar
» ne me retenoit pas, tirer avantage de s
» fuite, & user du droit de la guerre
» en soumettant cette Ville que je tiens
» comme vous le voyez, réduite à la dis
» cretion de mes Soldats : mais l'inclina
» tion des Espagnols ne les pousse pas ai
» sément à commettre des injustices : &
» comme celui qui nous a offensés, n'é
» toit pas votre Roi legitime, vous n'en
» devez pas porter la peine comme si vou
» étiez ses Sujets, & ce Prince ne doit pa
» être privé du droit que la naissance lu
» donne. Recevez-le de ma main, ainsi que
» vous l'avez reçû du Ciel. Rendez-lui en
» ma considération l'obeissance que vous
» lui devez, comme au successeur de son
» Pere, & qu'il soit porté sur vos épaules
» dans le Trône de ses ancêtres. Pour moi
» qui considere moins mon interêt que l'é-
» quité & la justice, je ne demande en cela
» que son amitié, & non pas son Royau-
» me ; & je souhaite plus votre agrément
» que votre soumission.

Cette proposition du Général fut reçûe par tous les Nobles avec de grands applaudissemens: ils obtenoient tout ce qu'ils dési-

oïent & ils se trouvoient délivrés de leurs
craintes. Les uns se jetterent à ses pieds
pour lui rendre grace de sa générosité ; &
les autres allant d'abord au devoir que la
nature leur imposoit, coururent baiser la
main de leur Prince. Cette nouvelle fut
bien-tôt publique ; & les cris commencerent à témoigner la joye du Peuple, qui
déclara son consentement par des acclamations, des danses & des jeux, dont ils
celebroient leurs plus grandes fêtes ; sans
épargner aucune de ces démonstrations
dont la joie des Peuples fait ordinairement
la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant le couronnement du nouveau Roi ; ce qui se fit avec
toute la pompe & les ceremonies qui étoient
ordonnées par les Loix du Païs. Cortez y
assista comme dispensateur, & pour ainsi
dire, donateur de la Couronne : ainsi il eut
sa part des applaudissemens & acquit plus
d'empire sur ces Indiens, que s'il les avoit
soumis à force d'armes ; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui lui
ont fait mériter le titre d'un très-sage &
très adroit Capitaine. Il lui étoit de la derniere importance, pour l'entreprise de Mexique, d'être le maître de cette Place : &
il trouva le moyen de se créer une extrême
obligation sur le Roi par le plus grand de

tous les biens que l'on puisse faire en cett
vie. Il sçut encore intéresser la Noblesse
défendre les droits de ce Prince, en la lai
sant irréconciliable avec le Tyran, gagne
l'esprit du Peuple par son desinteressemen
& son équité; & enfin établir une entier
sureté dans la Ville, pour tout ce qui étoi
nécessaire à ses troupes; ce qu'il n'auroi
pû obtenir par une autre voye qu'avec pe
de confiance. Mais le plus grand plaisi
qu'il ressentit en cette action, fut qu'en re
parant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeun
Prince, il suivoit les principes de la droit
raison; puisqu'il lui accordoit toujours l
premier rang, quand il jettoit la vûe su
les autres maximes de sa conduite: & que
l'élevation de son genie & de ses inclina-
tions, lui faisoient toujours préferer les
mouvemens de la pure generosité à toutes
les regles de la prudence.



CHAPITRE XII.

e Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son Armée pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prévoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens lui avoient dressée.

C'Est ainsi que Cortez mérita l'estime & la veneration de ces Peuples. La obleſſe entra dans ſes interêts, & devint nnemie des Mexicains : la Ville ſe repeuà en peu de tems par le retour des Habins en leurs maiſons ; & le Prince eut touurs tant de déference & de ſoumiſſion our le Général, qu'il ne ſe contenta pas de i offrir ſes troupes, & de ſervir auprès de perſonne en cette expedition, mais enre il ne donna aucun ordre que par ſon vis : & quoiqu'il ſoutînt entre ſes Sujets le ractere d'un Roi, il prenoit celui de Sut en préſence de Cortez, qu'il reſpectoit omme ſon Superieur. Il pouvoit avoir ix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelgence & la raiſon d'un homme né en un ays moins barbare. Cortez tourna adroi-

tement cette bonne disposition à faire e
trer dans les conversations le sujet de la R
ligion ; & il reconnut à la maniere dont
écoutoit & raisonnoit même sur ces di
cours, que ce Prince avoit du penchant
s'attacher au plus sûr ; ce qui lui fit naît
quelque confiance de le réduire. La barb
rie des sacrifices de sa Nation ne lui plaiso
pas : la cruauté lui paroissoit un crime ;
il demeuroit d'accord que ces Dieux, q
s'appaisoient par l'effusion du sang d
hommes, ne pouvoient être amis du genr
humain. Frere Barthelemi d'Olmedo
mêla dans leurs entretiens : & comme
trouva le Prince ébranlé dans ses erreurs
& penchant vers la verité, il le rendit e
peu de jours capable de recevoir le Bapté
me, dont la ceremonie se fit publiquemen
avec beaucoup de solemnité. Il prit par so
propre choix le nom de Hernan, par re
pect pour son parrein.

On commençoit à travailler aux canau
qui portoient les eaux du Lac aux reser
voirs de la Ville ; & le Prince envoya si
ou sept mille Indiens de ses Sujets, afin d
donner plus de largeur & de profondeur
ces canaux, à proportion de la grandeu
des brigantins. Le General voulant en mê
me tems faire quelques progrés utiles à so
expedition, se résolut de passer à Iztacpa-

pa avec une partie de ses troupes, à cause
le ce poste étant avancé de six lieues, il
oit important d'ôter cette retraite aux ca-
ots des Mexicains, qui venoient quelque-
is troubler le travail des Indiens. Cette
ésolution étoit encore appuyée par la ne-
essité de donner de l'exercice aux troupes
s Alliées qui ne se maintenoient dans l'oi-
veté que par la force d'une autorité qui
laissoit pas de coûter beaucoup de soins
de fatigues.

La Ville d'Iztacpalapa étoit, comme on
dit, assise sur la chaussée par où les Es-
gnols firent leur premiere entrée; &
ns une telle situation, qu'en occupant
elque portion du terrein de cette chauf-
e, la plus grande partie de ses maisons
i alloient au-delà de dix mille, étoit bâ-
dans le Lac même, dont les courans
ntroduisoient au-dedans de la Ville fon-
ée sur la digue, par des conduits qu'on
oit pratiqués, avec des écluses qui lâ-
ioient ou retenoient les eaux suivant les
esoins. Cortez se chargea du succès de cette
ction, & prit avec soi les Capitaines Pierre
Alvarado & Christophe d'Olid suivis de
ois cens Espagnols & d'environ dix mille
lascalteques. & quoique le Roi de Te-
euco voulut l'accompagner avec ses trou-
es, le Général ne le lui permit pas, en lui

faifant comprendre que fa préfence lui étoit
encore plus utile dans la Ville, dont il laiffa
le Gouvernement à Gonzale de Sandoval,
& à tous deux les inftructions néceffaires
pour établir la fûreté de ce pofte, & pour
prévenir tous les accidens qui pouvoient
arriver en fon abfence.

Cortez prit le chemin de la chauffée à
deffein d'attaquer la Ville par cet endroit,
& de chaffer les ennemis des autres poftes à
coups de canon, felon que l'occafion s'en
préfentoit. Cependant les ennemis furen
avertis de fes mouvemens; car à peine l'ar-
mée parut-elle à la vûe de la Ville, qu'on
découvrit à quelque diftance des murail
les un gros de huit mille hommes qu
étoient fortis pour les défendre avec tan
de réfolution, qu'encore qu'ils fuffent in
ferieurs en nombre, ils attendirent no
troupes jufqu'à mefurer leurs armes ave
celle de nos Soldats, à combattre ave
affez de valeur, pour faire leur retraite en
gens de guerre & fans défordre, jufque
dans la Ville où ils difparurent fans fermer
les portes, ni en défendre l'entrée. Ils fe
lancerent tous dans le lac, en pouffant des
cris menaçans, avec la même fierté qu'ils
avoient fait paroître au combat. Le Géné
ral vit bien que cette maniere de retraite
tendoit à l'engager à un plus grand péril
&

&il résolut d'entrer dans la Place, avec tout le respect que ces indices demandoient. Toutes les maisons se trouverent abandonnées; & quoique le bruit des cris & des menaces fût encore fort grand du côté du lac, Cortez après avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger, sans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtés hors des canaux avec tant d'impétuosité, que les endroits les plus bas de la Ville étoient déja inondés. Le Général reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noyer cette partie de la Ville; ce qu'ils pouvoient exécuter facilement, en fermant les éclutes du côté du grand lac. Ce danger inévitable l'obligea à donner promptement l'ordre de la retraite; & quoiqu'on ne perdit aucun moment, néanmoins les Soldats furent obligés à la faire dans l'eau jusqu'aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir par prévû ce stratagême des Indiens, comme si sa vigilance eût pû fournir à tout, & que la prévoyance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezeuco, où il pensoit se

retirer en laissant la conquête d'Iztacpalapa pour une autre occasion ; puisqu'il ne pouvoit l'entreprendre sans y employer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexicains de ce poste. L'armée se logea comme elle put sur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle passa la nuit avec beaucoup d'incommodité : les Soldats étoient trempés ; & ils n'avoient aucune défense contre le froid ; mais leur courage étoit si grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le General leur inspiroit la patience par son exemple ; & par ses discours il essayoit en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de sa retraite, & des scrupules que cette disgrace auroit pu jetter dans leurs esprits contre sa prévoyance.

Aux premiers rayons du Soleil, l'armée suivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté ; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les rechauffer par ce mouvement plutôt que par la crainte d'une nouvelle insulte de la part des ennemis. Cependant dès que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe presque innombrable d'Indiens qui s'avançoit. On ne laissa pas de continuer la marche au petit pas ; le dessein du General étoit de

laſſer ſes ennemis en differant le combat, quoique nos Soldats euſſent aſſez de peine à marcher, & qu'ils témoignaſſent par leurs cris, qu'ils ſouffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de ſe venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçu, les autres des incommodités qu'ils avoient endurées, chacun ſuivant la paſſion qui l'animoit; mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'Armée s'arrêta & fit tête aux Mexicains, lorſque Cortez s'en vit preſſé. Ils vinrent au combat avec la même impétuoſité qu'ils avoient témoigné à la pourſuite. Mais les arbalêtes des Eſpagnols & les fleches des Tlaſcalteques, (les armes à feu étant inutiles à cauſe que la poudre étoit mouillée,) repoufferent le premier effort de leur férocité: & en ce moment les Cavaliers firent une charge ſi à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des Alliés, ils rompirent de tous côtés cette multitude ſans ordre & ſans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de bataille avec une perte conſiderable.

Cortez continua la retraite ſans s'arrêter à pouſſer les fuyards, parce qu'il avoit beſoin de ce jour entier afin d'arriver à ſon quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui ſe rallioient avec la même diligence

dont ils usoient en fuyant, revinrent encore par deux fois insulter l'arriere-garde sans s'épouvanter du carnage qu'on faisoit dans leurs troupes jusqu'à ce que la crainte de s'approcher de Tezeuco, où les Espagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa, assez bien châtiés de leur temerité, puisqu'ils perdirent en ces divers combats plus de six mille hommes; & quoi qu'il y eût quelques blessés du côté des Espagnols, il ne mourut que deux Tlascalteques & un cheval, qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut néanmoins assez de vigueur pour retirer son Maître de la mêlée.

Cortez & toute son Armée celebrerent ce commencement de vengeance, comme une juste satisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées; & un peu avant la nuit ils firent leur entrée dans la Ville, honorés par trois ou quatre victoires remportées, pour ainsi dire, en chemin faisant, qui donnerent un grand lustre à cette expedition, & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Néanmoins il faut avouer que le stratagême des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une sortie à dessein d'attirer les ennemis: ils se laisserent faire une charge,

afin de les engager; & ils feignirent une retraite pour les précipiter au milieu d'un peril effroyable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils prétendoient inonder; & ils avoient une grande armée toute prête, afin de ne point risquer le succès de leur dessein. Ceux qui cherchent à obscurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens, peuvent maintenant prononcer, si leurs armées étoient, comme ils disent, des troupeaux de bêtes, & s'ils manquoient de tête pour inventer des ruses de guerre, puisqu'ils leur accordent au moins de la ferocité dans l'exécution. Toute l'activité de Cortez lui servit à peine à se retirer du piege qu'ils lui avoient tendu; & il n'en sortit pas sans admiration, & même sans une espece de jalousie, de l'adroite disposition qu'ils avoient donnée à leur stratagême; puisque l'invention de ces tromperies dont on surprend son ennemi, est une de ces qualités dont les Soldats tirent le plus de gloire, croyant qu'elles ne sont pas seulement utiles, mais encore justes, sur-tout quand on les employe dans une guerre fondée sur une juste défense. C'est néanmoins assez, à mon avis, qu'on les croye permises; quoique d'ailleurs on puisse leur accorder l'attribut de justes, puisqu'elles entrent dans le châtiment des inadvertances & des négligen-

ces, qui sont les plus dangereuses fautes à la guerre.

CHAPITRE XIII.

Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des prisonniers, par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique.

CORTEZ recevoit à Tezeuco de frequentes visites des Caciques, & des autres Indiens voisins de cette Province, qui venoient lui offrir leur obéissance & leurs troupes. Ils se plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique dont les Soldats enlevoient leurs biens, après avoir outragé leurs personnes, ajoutant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux-là, des Envoyés des Provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puissante Armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entierement leur Pays, en punition de ce qu'ils s'étoient alliés aux Espagnols. Ils témoi-

noient assez de résolution pour s'opposer à es forces ; & ils demandoient quelque se- ours qui leur aidât à soutenir une défen- si légitime. Leur Requête paroissoit non- ulement raisonnable, mais encore impor- nte ; parce qu'on avoit un grand interêt 'empêcher les Mexicains de mettre le pied n ce quartier-là, où ils auroient retranché communication avec la Province de Tlas- ala, qu'on devoit maintenir en toutes ma- ieres. Le Général dépêcha aussi-tôt les apitaines Gonzale de Sandoval, & Fran- ois de Lugo, avec deux cens Espagnols, uinze Cavaliers & un gros de Tlascalte- ues, entre lesquels il s'en trouvoit quel- ues-uns qui avoient obtenu, par impor- nité, la permission de mettre à couvert ans leur Ville le butin qu'ils avoient ga- né : ce qu'on leur avoit accordé par poli- que : puisque comme on attendoit de ouveaux secours de cette République, il toit avantageux d'attirer les Soldats de ette Nation, par l'appas de l'interêt, & ar cette espece de liberté.

Ces misérables ayant ainsi changé la qua- té de Soldats en celle de Porte-faix, mar- herent avec le bagage de l'armée : & com- ne leur avarice avoit reglé le poids de leur harge, sans consulter leurs épaules, ils ne ouvoient suivre la marche ; & ils s'arrê-

toient quelquefois, afin de reprendre ha
leine. Les Mexicains qui avoient dressé
plusieurs embuscades des troupes qu'il
avoient sur le grand Lac, dans les champ
plantés de maiz, furent avertis de la né
gligence des Tlascalteques: & ils attaque
rent ces traîneurs lorsqu'ils se reposoient
non-seulement à dessein de leur ôter le bu
tin, mais encore d'en venir à une bataill
comme il parut par les cris qu'ils jetterent
& par l'ordre des bataillons qu'ils for
moient en même tems. Sandoval & Lu
go accoururent aussi-tôt au secours, &
chargerent les ennemis, avec toutes le
forces unies, si à propos, que les Me
xicains tournerent le dos à la premier
charge.

Cinq ou six Tlascalteques embarassés &
désarmés, périrent en cette occasion; mai
on reprit tout le butin, augmenté de quel
ques dépouilles des ennemis: & on conti
nua la marche, en prenant le soin de fair
marcher au milieu des troupes, les gen
inutiles, dont l'embarras dura jusqu'à c
que l'armée ayant passé la Province d
Chalco, se vit proche des frontieres d
Tlascala, où ils se détacherent, afin d'alle
mettre leur bagage en lieu de sureté, &
délivrerent ainsi Sandoval des soins fati
guans qu'il prenoit de les assister.

Le

Les ennemis avoient aſſemblé toutes les milices de ces Provinces, à deſſein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco & d'Otumba : & ſçachant que les Eſpagnols marchoient à leur ſecours, ils avoient renforcé leur Armée des troupes qui étoient autour du Lac, dont ils formerent un gros redoutable, ſur le chemin des Eſpagnols, en une ferme réſolution de les combattre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent néceſſaires, & s'avancerent en bataille, ſans diſcontinuer la marche, à la vue des ennemis. Les Eſpagnols & les Tlaſcalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus près l'intention des Mexicains; les premiers avec une aſſurance intrepide; & les autres avec une ardeur inquiete, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les pouſſa contre notre Armée fort bruſquement : & ſuivant leur coutume, ils lancerent d'abord, ſans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines ſçûrent profiter de ce déſordre : & après avoir employé bien plus utilement les arquebuſes & les arbalêtes, ſans en perdre un ſeul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toujours terrible aux

Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jetter au milieu de cette multitude confuse, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut un moment après qu'une honteuse fuite de tous côtés. Les troupes de Chalco & d'Otumba qui étoient sorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite si entierement, que cette grande Armée de Mexicains fut dissipée sans ressource; & ces deux Provinces alliées se virent secourues sans aucune perte.

On reserva huit prisonniers, qui paroissoient des plus considérables, afin d'en tirer quelques connoissances; & l'Armée alla passer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, après avoir rendu ses devoirs aux Espagnols, s'avança afin de leur faire préparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraîchissements, pour toutes les troupes, sans oublier les acclamations sur leurs victoires, réduites suivant leur coutume, à des cris confus d'une folle réjouissance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlascalteques, à cause que les premiers avoient toujours obéi aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpetuelles contestations sur les bornes de leurs fron-

tieres : mais ces deux Nations oublioient alors tous leurs démêlés, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlascalteques, à qui ils se reconnoissoient obligés du soin qu'ils avoient pris, d'accourir à leur secours ; outre qu'ils reconnurent qu'afin de se conserver la protection de Cortez, ils devoient être amis de ses alliés. Les Espagnols intervinrent dans ce traité : & après avoir assemblé les Chefs & les personnes les plus considérables des deux Nations, ils firent la paix avec toutes les assurances & les solemnités dont ils se servoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriser par l'agrément du Général, & les Tlascalteques s'engagerent reciproquement à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit ayant été fait en si peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'Armée à Tezeuco, accompagné du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même du secours qu'il leur avoit envoyé, & lui offrir tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de Soldats. Cette faction fut extrêmement applaudie à Tezeuco; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines sans oublier les Chefs des Tlascalteques. Il caressa les

Nobles de Chalco, & agréa leurs offres ; réservant à s'en servir jusqu'au premier avis qu'il leur en donneroit ; aprés quoi il fit amener en sa présence les huit prisonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ses Capitaines, affectant toute la severité d'un vainqueur offensé. La peur & la confusion paroissoient sur leurs visages, où l'on voyoit des marques d'un esprit abbatu, & mal disposé à souffrir le châtiment, que suivant leurs coutumes ils croyoient inévitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occasion, afin de justifier dans l'esprit de ses alliés la guerre qu'il avoit entreprise, lorsqu'on lui verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ses ennemis mêmes de sa generosité, il leur fit ce discours par l'organe de ses Truchemens : « L'usage » établi parmi vous, & cette espece de » justice qui autorise les loix de la guerre, » me mettent en droit de tirer satisfaction » de votre malice, en employant le fer & » le feu pour vous traiter avec la même in- » humanité dont vous traitez vos prison- » niers ; mais nous autres Espagnols ne » sommes pas persuadés que ce soit une » faute punissable d'être pris en servant son » Prince ; parce que nous sçavons distin-

guer les malheureux des coupables. Je « prétends donc seulement vous convain- « cre de l'avantage que notre clémence a « sur votre brutalité, en vous donnant en « un même tems la vie & la liberté. Allez « dès ce moment vous ranger sous les Eten- « dards de votre Prince, & dites lui de « ma part, puisque vous êtes Nobles & « que vous devez observer la Loi attachée « à la grace qu'on vous fait, que je viens « lui demander raison de la mauvaise guer- « re qu'il m'a faite, lorsque je me suis re- « tiré de Mexique, en rompant avec perfi- « die les traités qui m'avoient obligé à fai- « re cette retraite; mais principalement « pour venger la mort de Montezuma, qui « me touche le plus sensiblement. Que je « suis suivi d'un armée redoutable, non « seulement par le nombre des Espagnols, « qu'il sçait être invincibles, & qui est « considérablement augmenté, mais en- « core par les troupes de toutes les Nations « qui abhorrent le nom des Mexicains; « & que j'espere en peu de tems l'attaquer « au milieu de sa Cour même, y portant « toutes les rigueurs d'une guerre que le « Ciel favorise; resolu de ne point relâ- « cher d'une si juste colere, jusqu'à ce « que j'aye reduit en cendres toutes les Vil- « les de son Empire, & noyé la mémoire «

» de ſon nom dans le ſang de ſes Sujets.
» Néanmoins que ſi pour eviter ſa propre
» ruine & la déſolation de ſon Païs, il ſe
» ſent encore quelque inclination à la paix,
» je ſuis prêt à la lui accorder à des condi-
» tions que l'on jugera raiſonnables ; parce
» que les armes de mon Roy, que les fou-
» dres même du Ciel aſſiſtent en ces ren-
» contres, ne bleſſent que lorſqu'elles
» trouvent de la réſiſtance, toujours plus
» diſpoſées à ſuivre les mouvemens de
» l'humanité que l'impétuoſité de la ven-
» geance.

Le Général finit ainſi ſon diſcours, & donna auſſi-tôt une eſcorte ſuffiſante aux huit priſonniers, avec ordre qu'on leur fournit une barque, afin qu'ils ſe retiraſſent à Mexique par la voye du Lac. Ces miſérables ayant peine à croire ce changement de leur deſtinée, ſe jetterent aux pieds de Cortez, & lui promirent de faire ſçavoir à leur Prince ce qu'il lui propoſoit, & de contribuer de tous leurs ſoins à le porter à la paix ; mais on n'en reçut aucune réponſe : & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la penſée de réduire les Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroiſſoient fort éloignés ; mais ſeulement afin d'autoriſer la juſtice de ſes armes, & de donner un nouveau luſtre à ſa clémen-

ce entre ces Barbares : vertu dont les habiles Conquerans ſçavent faire un fort bon uſage puiſqu'elle donne une ſituation favorable aux eſprits qu'on veut aſſujettir, & qu'elle eſt toujours aimable aux ennemis mêmes, entre leſquels ceux qui connoiſſent la raiſon, la reçoivent avec éloges : & ceux qui ne la connoiſſent point la regardent au moins avec reſpect.

CHAPITRE XIV.

Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez ſort avec une grande partie de ſon armée, pour aller reconnoître les bords du grand Lac.

EN ce tems Cortez reçut la nouvelle que les Brigantins étoient achevés; & Martin Lopez lui donnoit avis qu'il alloit ſe mettre en chemin, pour les conduire à Tezeuco, parce que la Republique de Tlaſcala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches, les mats, la ferrure, & les autres matériaux néceſſaires ; & deux mille afin de relayer les autres quand ils ſeroient fatigués, ſans comprendre ceux qui portoient les vivres

& les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines qui n'attendoient que cette occasion de joindre l'Armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour suivant à la tête de ces troupes, & qu'il attendroit une escorte au dernier Bourg de la Province de Tlascala, parce qu'il n'osoit pas, sans être soutenu de plus grandes forces, tenter le passage à travers les Pays de l'obéissance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la seule chose qui manquoit, afin de serrer de plus près la Ville de Mexique; & le Général reçut cette nouvelle avec tant de joie, qu'elle se communiqua à toute l'Armée. Il donna sur le champ la charge de conduire l'escorte à Gonzale de Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & quelques compagnies de Tlascalteques, afin que ce secours, joint aux forces de la République fut en état de résister aux insultes des Mexicains.

On lit dans l'Histoire de Herrera, qu'il sortit de Tlascala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins; ce qui a si peu de vrai-semblance, qu'on croit que c'est une faute d'impression. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes; ce qu'on croira plus aisément, si l'on considere le nombre de ceux qui ser-

voient déja dans l'Armée de Cortez. La Republique donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt-trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit déja consideré comme un des premiers Capitaines de sa nation. Lopez sortit de Tlascala, résolu d'attendre l'escorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement : il étoit bien persuadé que sa valeur, & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique : néanmoins il se réduisit à observer les ordres de Cortez, croyant que son obéissance lui tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en sorte qu'au sortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soutenus de quelques Piquiers, marchoient à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arriere-garde ; & ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire que celle de faire conduire des vaisseaux par terre : Et s'il nous étoit permis de donner dans quelqu'une de ces métaphores, dont le stile historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit

dire que ces vaisseaux commencerent alor à flotter sur les épaules des hommes, entre ces ondes formées par les differen mouvemens que l'inégalité du terrein faisoit prendre à cette troupe : Invention admirable que Cortez mit alors en pratique, & dont le récit pourroit faire passer la vérité pour un songe, ou croire en le lisant que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlascala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de son chemin, & qui refusoit d'obéir au Général; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Espagnols, qui passoient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & massacrés. Sandoval avoit ordre de châtier & de soumettre cette Ville en faisant son chemin : mais à peine l'Armée eut-elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoya trois ou quatre Compagnies de Tlascalteques après les fuyards ; & lorsqu'il entra dans la Place, la colere & son dépit s'accrurent à la vue des funestes marques de cette trahison. On trouva contre une muraille quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes : *L'infortuné Jean Juste fut pris en cette*

maiſon, avec pluſieurs autres de ſa compagnie ; après quoi on vit dans le Temple les tetes de ces Eſpagnols ſechées au feu & à la fumée, afin de les préſerver de la corruption : Triſte & affreux ſpectacle, qui conſervant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroyables ces hideux ſimulacres du Démon. A cette vûe la pitié alluma la colere ; & Sandoval réſolut de ſortir avec ſon armée, pour aller châtier à toute rigueur cette exécrable cruauté. Il donnoit déja les ordres, lorſque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de priſonniers hommes, femmes, enfans, après avoir tué dans les montagnes tous ceux qui avoient voulu s'échapper, ou balancé à ſe rendre. Ces miſérables enchaînés & éperdus de frayeur, témoignoient leur repentir par des larmes, & par des cris pitoyables. Ils ſe jetterent aux pieds des Eſpagnols ; & ils n'y furent pas long-tems, ſans exciter leur compaſſion. Sandoval ſe fit prier par ſes Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire ; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obéiſſance de ſon Prince : à quoi le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville ; & ils s'acquitterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoiſſance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les miſerables dépouilles de ces Eſpagnols qui avoient été ſacrifiés, afin de les faire enterrer, & continua ſa marche juſqu'aux frontieres de Tlaſcala, ſans aucune rencontre. Lopez vint au devant de lui, avec Chechimecal & les Tlaſcalteques, en ordre de bataille. Les deux Armées ſe ſaluerent d'abord par des décharges, & les cris ordinaires en ces occaſions, & enſuite par des embraſſades & des civilités particulieres. On donna quelques heures néceſſaires au repos des troupes qui venoient d'arriver : après quoi Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Eſpagnols à l'avant-garde, avec les Tlaſcalteques qu'il avoit amenés. Les Tamenes, eſcortés de quelques troupes, compoſoient le corps de bataille, & Chechimecal fut chargé du ſoin de l'arriere-garde : mais ce jeune homme s'offenſa de n'avoir pas le poſte le plus avancé, & ſon chagrin alla juſqu'au point de faire craindre qu'il ne quittât l'armée, en ſorte que Sandoval fut obligé de l'aller trouver, afin de l'appaiſer. Il voulut lui faire comprendre que ſon poſte étoit le plus honorable, puiſqu'il étoit le plus périlleux ; d'autant qu'on devoit craindre ſeulement que les Mexicains ne vinſſent inſulter l'armée par

cet endroit-là; mais Chechimecal n'en convint pas; il dit : « Que comme à l'assaut « de la Ville de Mexique il devoit être le « premier à mettre le pied sur la bréche, « il vouloit marcher toujours à la tête, « afin de donner l'exemple à toutes les « troupes. » Sandoval fut enfin réduit à demeurer auprès de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde; & ce sentiment inspiré par la seule vanité, est un de ceux qui produisent les plus grands désordres dans les armées, puisque le principal devoir d'un Soldat est l'obéissance, & que la véritable valeur a des bornes prescrites par la raison, qui oblige toujours un vaillant homme à recevoir sans s'ébranler les périls qui viennent à lui, sans prétendre à la folle ambition de les aller chercher.

L'Armée marcha suivant sa premiere ordonnance sur les Terres de l'ennemi; & quoique les troupes des Mexicains parussent sur quelques hauteurs éloignées, néanmoins ils n'oserent en venir aux mains; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un assez grand exploit.

On fit alte à la vûe de Tezeuco, par complaisance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le tems de se parer de ses plus belles plumes, & de tous ses

joyaux, ce qu'il ordonna encore à ses Officiers, disant que cette démarche qui les approchoit de l'occasion, devoit être celebrée par des Soldats, comme une grande fête : Rodomontade digne de son orgueil & de son âge. Cortez, accompagné du Roi de Tezeuco & de tous ses Capitaines, attendit hors de la Ville ce secours qu'il avoit tant souhaité : & après avoir caressé les Chefs, & donné quelque tems aux acclamations des Soldats, l'entrée se fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file, ainsi que les Soldats ; & on rangea tout le bois, la ferrure & les autres pieces, chacune à part sous un grand atelier que l'on avoit construit exprès auprès des canaux.

Toute l'Armée se réjouit de voir en sûreté ces apprets, si nécessaires à mettre la derniere main à la conquête de Mexique, que tout le monde désiroit avec une égale ardeur ; & Cortez rendit graces à Dieu des bontés dont il récompensoit son zele & ses intentions, par cette esperance, ou pour mieux dire, par cette assurance d'un heureux succès.

Lopez s'appliqua aussi-tôt à la construction des brigantins, & on lui donna de nouveaux Officiers, pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de

architecture navale. Cependant le Général ayant appris des experts qu'il ne falloit pas moins de vingt jours, afin de mettre les bâtimens en état de servir, résolut d'employer ce tems à aller lui-même reconnoître le Pays qui étoit sur le bord du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en passant le dégât sur les terres de cet Empire : & après avoir communiqué à ses Capitaines cette entreprise qui leur parut digne de ses soins, il se disposa à l'exécuter ; laissant à Sandoval le Gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprès d'avancer la construction des brigantins. Ce Capitaine se trouvoit toujours à propos pour toutes sortes d'emplois ; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoient assez l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa capacité.

Au même tems qu'il songeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient l'accompagner, Chechimecal lui demanda audience ; & sans sçavoir que Cortez se préparoit à une sortie, il lui dit : « Que des hommes comme lui, nés pour la « guerre, languissoient dans l'oisiveté d'une « garnison, sur-tout après avoir passé cinq « jours entiers sans avoir trouvé une » seule occasion de tirer l'épée. Que ses «

» troupes étoient fraîches, & ſouhai-
» toient de ſe faire voir aux ennemis, &
» que preſſé par leurs inſtances, & par cel-
» les de ſon propre courage, il ſupplioit
» très-humblement le Général de lui mar-
» quer à l'heure même quelque entrepriſe
» où il pût donner des preuves de ſa va-
» leur, & préluder avec les Mexicains,
» jusqu'à ce que le tems fût venu d'ache-
» ver leur défaite par la deſtruction de leur
» Ville. Cortez avoit déja réſolu de le
conduire avec ſoi, mais cette vanité hors
de ſaiſon ne lui plut pas; & comme il
n'étoit pas trop ſatisfait des ſaillies de ce
jeune homme, dont Sandoval l'avoit in-
formé, il lui répondit avec une eſpéce de
raillerie: « Qu'il lui avoit déja préparé une
» expédition d'importance, où il pour-
» roit ſoulager l'ardeur qui le preſſoit;
» mais qu'il vouloit l'accompagner lui-
» même, afin d'être témoin de ſes ex-
» ploits. » Cortez avoit naturellement du
dégout des fanfarons, parce qu'on trouve
rarement la valeur ſans la modeſtie; néan-
moins il ne laiſſa pas de reconnoître que
ces fougues de courage étoient des chaleurs
d'un ſang échauffé par la jeuneſſe, & un
défaut aſſez ordinaire aux nouveaux Sol-
dats, qui ſont ſortis heureuſement des
premieres occaſions & dont le peu d'ex-
perience

perience leur fait confondre la valeur avec la témerité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la résistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusqu'à Tacuba: & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.

ON jugea qu'il étoit à propos de commencer l'expédition par Iatolcan, Ville située à cinq lieues de Tezeuco, sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville; parce que peu de jours auparavant ils avoient maltraité & blessé des envoyés qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soumettre aux Espagnols; & ce châtiment étoit d'une grande conséquence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit après avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assisterent, laissant une instruction particuliere à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezeuco, à Xicotencal, & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville,

Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophe d'Olid accompagnerent le Général, avec deux cens cinquante Espagnols, vingt Cavaliers, & une compagnie forte & éclatante, qui se forma de Nobles de Tezeuco; outre Chechimecal, suivi de ses quinze mille Tlascalteques, soutenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette Armée n'eut pas marché quatre lieues, que l'on découvrit les Mexicains en plusieurs bataillons, à dessein comme il paroissoit, de défendre en pleine campagne la place qu'on vouloit attaquer; mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalêtes, suivie du choc des chevaux, cette Armée se mit en désordre, & donna lieu à nos gens de se jetter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en si peu de tems, qu'à peine eut-on celui de remarquer leur résistance. La plus grande partie se sauva aux montagnes: les autres se jetterent sur le lac, & quelques uns dans la Ville d'Ialtocan, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, outre les blessés, & quelques prisonniers que l'on envoya aussi-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la place fut remise au jour suivant, & l'Armée alla s'emparer de quelques maisons qui en étoient fort proches, où elle passa la nuit sans avanture. Au point

du jour on reconnut que l'entreprise étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le lac même, & tenoit à la terre par une chaussée, ou un pont de pierre, sur lequel on passoit aisément l'eau à gué ; mais les Mexicains qui gardoient ce poste avoient rompu la chaussée, & tiré encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit avec confiance d'emporter la Place d'emblée ; & lorsqu'il rencontra en tête ce fâcheux obstacle, il en eut du chagrin & de la confusion ; mais les railleries dont les ennemis témoignoient leur assurance, lui apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dédire sans hazarder sa réputation.

Il songeoit déja à remplir ce passage de terre & de fascines, lorsqu'un des Indiens qui étoient venus de Tezeuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur ou l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le Général le retint, afin de lui servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit désigné. On sonda l'eau & quoi qu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols

avec un nombre d'Alliés tel qu'il lui parut nécessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de lui disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son Armée en bataille, afin d'envoyer les secours qu'on lui demanderoit, & assurer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçurent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de fléches & de frondes, dont ils blessérent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combattoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusqu'à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrein assez étendu où l'eau n'avoit pas penetré; & les Arquebusiers qui marchoient à la tête, n'eurent pas plûtôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place, & en ce peu de tems que le reste de l'Armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jetter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrerent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems, quoi qu'on l'eût permis, afin de rendre le châtiment plus exemplaire, parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pu emporter. Néanmoins on transporta à l'Armée

quelques charges de maiz & de sel, plusieurs mantes & quelques joyaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliés, ou négligés. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les Habitans. Ainsi après avoir donné quelque tems à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, ayant mis le feu au Temple & aux principaux édifices. Le Général approuva cette conduite, supposant que les flâmes de ce lieu répandroient la frayeur dans l'esprit des Indiens, & avertiroient par leur éclat les Villes voisines du peril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'Armée passa la nuit près de Cobatitlan, ville considérable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains se montrerent encore, mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaqués. La même chose arriva à Tenayuca, & encore à Escapuzalco, Bourgs situés sur le bord du lac, & fort peuplés, que l'on trouva desertés. On coucha en l'un & en l'autre, & Cortez mesuroit exactement les distances, & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ses desseins, sans permettre qu'on fit aucun dommage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'usoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la résistance. La Ville de Tacuba

n'étoit éloignée du dernier poste que d'une demie lieue, & elle le disputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ses Habitans. Son assiette occupoit l'extrémité de la principale chaussée où les Espagnols essuyerent tant de hazards & de peine; & c'étoit un poste très-avantageux, parce qu'entre toutes les Villes du lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il falloit nécessairement occuper pour former le siege de cette grande cité. Cependant le Général n'avoit pas alors le dessein de s'en saisir à cause qu'il étoit trop éloigné de Tezeuco. Il vouloit seulement reconnoître & observer de plus près ce qu'il devoit prévenir ou éviter, lorsqu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûe, puisqu'on ne devoit pas laisser impunie l'insolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit la Ville plus disposée à l'obéissance.

L'Armée s'en approcha avec le même ordre que si elle eût marché à une entreprise plus difficile; & avant que de reconnoître la place on découvrit des troupes presque innombrables, composées de l'Armée des Mexicains, qui avoit toujours suivi la marche des Espagnols, & de la garnison de Tacuba. Ces troupes que la

Ville ne pouvoit contenir s'étoient poſtées ſous les murailles à deſſein de les défendre ; & elles s'avancerent ſéparées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de ſi grands cris, qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'experiences à quoi cela ſe réduiſoit. En effet lorſqu'ils donnerent dans le feu des Arquebuſiers, qui les effrayoit encore plus qu'il ne les offenſoit, & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles, eurent ouvert leurs rangs, ils ſe rompirent avec un ſi grand déſordre, que le reſte de l'Armée ayant diſſipé leur avant-garde, penetra juſques au centre de ce gros, & obligea les Mexicains à faire tête ſans ordre & ſans jugement, ainſi qu'on le demandoit. Néanmoins leur ſeule opiniâtreté diſputa aſſez long-tems la victoire, mais enfin ils tournerent le dos par tout, pour fuir les uns dans la Ville, & les autres ſans choix dans tous les lieux qui les éloignoient du péril.

Les Eſpagnols maîtres du champ de bataille, employerent le reſte du jour à choiſir un poſte avantageux, où ils puſſent paſſer la nuit ; cependant à la pointe du jour les ennemis parurent encore en campagne, à deſſein de réparer par la voie des armes l'affront qu'ils avoient reçû. Le Gé-

néral rangea ſes troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour précédent. Il battit auſſi les Mexicains avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la frayeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore preſente à leur mémoire.

On les pouſſa à grands coups d'épées & de lances juſques dans la Ville, où les Eſpagnols entrerent après eux avec quelques compagnies de leurs Alliés. Le Général ſoutint durant quelque tems le combat au milieu des rues, & lorſqu'il le jugea à propos, il ſe retira au poſte qu'il avoit occupé, abandonnant à ſes Soldats le pillage des maiſons qu'ils avoient priſes, où ils mirent le feu, autant pour faciliter ſa retraite, qu'afin de laiſſer des marques de ſa colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûe de Tacuba dans ſon poſte où les ennemis venoient le viſiter tous les jours : on les ramenoit auſſi toujours battant dans la Ville, & l'intention du Général étoit de conſumer la garniſon en ces ſorties ; & lorſque leur foibleſſe commença à ſe déclarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il réſolut de les attaquer à ſon tour. Les poſtes étoient déja marqués pour l'aſſaut, & les ordres donnés, quand on vit avancer

ır la chauſſée un gros conſidérable de Me-
icains. Il falloit battre le ſecours avant
ue de forcer la Ville : ainſi Cortez voulut
'attendre à quelque diſtance de la chauſ-
ée, à deſſein de charger les Mexicains,
rſqu'ils entreroient en terre-ferme, &
'en faire un plus grand carnage en ce lieu
troit & ſerré. Ils avoient ordre, & l'on
it que c'étoit de Guatimozin même, de
ouſſer quelque troupe devant eux, qui ſe
aiſſant faire une charge attirât les Eſpa-
gnols ſur la chauſſée. Ils exécuterent cet
rdre avec une adreſſe remarquable : quel-
ues-uns ſauterent négligemment en terre-
erme, & formerent quelques rangs ſi mal-
-propos, que Cortez crut que ce mou-
ement d'induſtrie en étoit un de crainte.
l laiſſa une partie de ſon armée oppoſée
ux ſorties de la garniſon de Tacuba, &
narcha droit à la chauſſée, ſuppoſant qu'a-
rès avoir battu ces ennemis avec facilité,
l reviendroit tomber ſur la Ville. Les Me-
icains avancés en terre-ferme, tournerent
e dos à la premiere démarche des Eſpa-
gnols, & ſe retirerent à leur gros, qui fit le
nême mouvement, cedant le terrein pied
pied, & dans une eſpece de deſordre, à
leſſein d'engager nos Soldats. En effet le
Général les ſuivit, emporté par ces appa-
ences de victoire, mais avec peu de réfle-

xion, puisque le succès de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore assez éloigné pour être effacé de sa mémoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuites des Indiens n'étoient pas toujours sinceres, & qu'ils s'en servoient à appeller leurs ennemis en des embuscades : mais l'enchaînement de tant de victoires, qui est quelquefois l'écueil des vainqueurs ne lui laissa pas le loisir de demêler toutes les circonstances qui distinguent une peur artificieuse de la véritable.

Les Mexicains se rallierent, & firent tête lorsqu'ils virent le Général engagé dans le détroit de la chaussée ; & comme ils l'entretenoient par leur résistance, un nombre presque infini de canots sortis de Mexique, vint investir les deux côtés de la digue ; ensorte que les Espagnols se trouverent en un moment attaqués en tête & par les flancs. Alors, quoiqu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligés à se retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtés contre les canots. Les ennemis s'étoient munis de piques fort dangereuses, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Espagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent la nuit. Ils en blesserent

lusieurs, & il s'en fallut peu qu'on ne per-
ît une enseigne; parce qu'au moment que
e combat étoit le plus échauffé, Jean Vo-
ante qui la portoit, fut renversé d'un coup
e pique dans le lac: les Indiens qui étoient
es plus proches, se jetterent aussi-tôt dans
eau, où ils le prirent, & le mirent en un
anot, à dessein de le présenter à l'Empe-
eur. Volante se laissa conduire, feignant
'être hors de combat; & quand il se vit
loigné des autres bâtimens, il se saisit de
es armes, & se débarrassant de ceux qui le
ardoient, dont il tua quelques-uns, il se
etta dans l'eau & se sauva à la nage sans
bandonner son enseigne; également brave
t heureux en cette action.

Cortez se mêla l'épée à la main dans les
lus grands dangers; & retira enfin ses
roupes en terre-ferme avec un peu de per-
e, après avoir tiré une assez grande ven-
eance de la tromperie qu'ils lui avoient
aite, en l'attirant sur la chaussée; puisqu'il
fit perir tant d'ennemis, ainsi que dans le
ac même, que l'artifice leur coûta tout ce
u'ils auroient pû perdre en une bataille.
Néanmoins comme il jugea bien qu'il y
uroit de la témerité à retourner à l'entre-
rise de Tacuba, malgré ce nouveau se-
ours, qui se tenoit toujours en vûe, il
élibera de se retirer à Tezeuco; ce qu'il

exécuta sur le champ par l'avis de ses Capi-
taines, sans que les Mexicains osassent quit-
ter la digue, ni sortir de leurs canots, jusques
à ce que l'éloignement de notre Armée
leur donna le courage de la suivre de loin
mais ils se contenterent d'étourdir nos Sol-
dats par de grands cris ; & toute leur ven-
geance se réduisit à cette fatigue inutile
Cette expédition fut d'une grande impor-
tance, tant par la perte que les Mexicain
firent en ces divers combats, que par le
connoissances qu'on acquit de ce Pays
dont on devoit se saisir : & quoique notre
Historien tâche d'en obscurcir la gloire
Cortez en tira de grands avantages pou
son principal dessein ; puisqu'à peine
fut-il arrivé à Tezeuco, que les Cacique
de Tucapan, de Mascalingo, d'Autlan, &
ceux des autres Bourgs qui occupoient le
bords du lac du côté du Septentrion, vin
rent offrir leur obéissance & leurs troupes
marque assurée que ces exploits avoien
augmenté la réputation des Espagnols
dont l'acquisition est une des plus avanta
geuse à la guerre, puisqu'elle emporte su
les esprits ce que toute la force des Ar
mes ne pourroit obtenir qu'avec beaucoup
de difficulté.

CHAPITRE XVI.

Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.

LA répétition de tant d'heureux succès étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'interessoit à cette conquête; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurés sur les besoins qu'on en avoit avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignés de toute sorte d'esperance. Un vaisseau d'un port considérable, adressé à Cortez, vint mouiller au Port de Vera-Cruz: il portoit Julien d'Alderete, né à Tordesilas, qui venoit exercer la charge de Trésorier pour l'Empereur; Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François de Seville; Antoine de Caravajal, Jerôme Ruis de la Mota, Alonze Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de considération, avec un secours d'armes

& de munition. Ils se rendirent aussi tôt à Tlascala avec les munitions portées par les Indiens Zempoales ; & on leur donna une escorte qui les conduisit à Tezeuco, où ils apporterent eux-mêmes le secours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz prétend que ce vaisseau venoit d'Espagne en droiture : & Herrera qui parle de son arrivée, ne désigne point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher son incertitude sous cette omission. On voit peu d'apparence à croire que ce vaisseau vint d'Espagne, adressé à Cortez, sans aucune lettre de son pere, ni de ses Agens, sur-tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons succès que leurs diligences avoient produits, & dont selon ces Auteurs il ne reçut la nouvelle que long-tems après. On aura bien plus de penchant à se persuader que ce navire venoit de l'Isle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainsi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez se trouvoit ; & la venue du Trésorier ne conclud rien contre ce sentiment ; puisque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit jusques à nommer des Officiers qui eussent le soin de recueillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité sur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on fe-

it dans les Indes : mais ce ſecours, de
elque part qu'il vînt, ne pouvoit arri-
r en un tems plus propre ; & Cortez en
connut bien la véritable ſource, en ren-
nt graces à Dieu, non-ſeulement de ce
nheur, qui augmentoit ſes forces, mais
core de la vigueur qu'il ſentoit renou-
ller en ſon courage, & de cette merveil-
uſe conſtance, qui n'étant pas incompa-
ble avec ſa valeur naturelle, lui paroiſſoit
éanmoins l'effet d'une influence qui ve-
oit du Ciel même.

En ce même tems, des envoyés de Chal-
o & de Thamanalco vinrent en diligence,
emander du ſecours au Général, contre
ne puiſſante Armée que l'on préparoit à
Mexique, afin de faire rentrer dans l'obéiſ-
ance de l'Empereur, les Villes de ces pro-
inces qui conſervoient encore de la fidé-
ité pour les Eſpagnols. Guatimozin avoit
ne forte inclination aux armes ; & com-
ne on l'a vû déja par ſa conduite, il don-
noit toute ſon application à cet exercice,
& tous ſes ſoins à chercher les moyens
d'obtenir la victoire ſur ſes ennemis. Il n'en
trouvoit pas de plus aſſuré, que celui de
jetter dans ces Provinces des troupes aſſez
fortes pour ôter la communication avec
celle de Tlaſcala, & retrancher les ſecours
de Vera-Cruz. Ce deſſein étoit d'une telle

importance, qu'il réduiſit Cortez à une obli-
gation préciſe de ſecourir ſes Alliés, don
la fidelité lui conſervoit, contre les Mexi
cains, la liberté de ce paſſage, qui lui étoi
ſi néceſſaire. Il ordonna donc à Sandova
d'y conduire trois cens Eſpagnols, ving
Cavaliers, & quelques compagnies d
Tlalſcala & de Tezeuco, en nombre ſuf-
fiſant à ſoutenir les troupes des Province
menacées, qui étoient déja en armes.

Sandoval partit ſans s'arrêter, & mar
cha avec tant de diligence, que ſon ſecour
vint fort à propos. Les Caciques avoien
leurs troupes ſur pied, qui formerent u
gros conſidérable, lorſqu'elles furent join-
tes avec celles de Sandoval. Les ennemi
n'étoient pas éloignés, leur Armée étan
logée à Guaſtepeque; & le Commandan
Eſpagnol réſolut de les attaquer, avan
qu'ils fuſſent entrés ſur les Terres de Chal-
co. Cependant les Mexicains, fort ſatis-
faits de leurs forces, & inſtruits que les Eſ-
pagnols étoient arrivés pour ſoutenir ceux
de Chalco, ſe poſterent derriere quelques
ravines ou chemin creux, afin de combat-
tre en un lieu où ils n'euſſent rien à crain-
dre de la furie des chevaux. On reconnut
cette difficulté, ſeulement en allant à la
charge; & toute la valeur de Sandoval &
des Eſpagnols, qui le ſuivoient, fut néceſ-

faire, pour ôter cet avantage aux ennemis; ce qui se fit à coup de main, & avec quelque perte puisqu'il mourut en cette occasion un Soldat Espagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adresse à dresser les chevaux au manege de la guerre, lui avoit acquis l'estime de tous ses compagnons. Les Mexicains perdirent assez de monde en ce combat; néanmoins ils se crurent encore assez forts, pour se rallier dans la plaine; & Sandoval ayant surmonté en peu de tems la difficulté du passage, les chargea si brusquement qu'il les rompit, avant qu'ils eussent exécuté leur ralliement. Leur avant-garde combattit avec fureur, & en gens désesperés; & sa résistance auroit pû passer pour un juste combat, si elle avoit duré un peu plus de tems; mais le désordre où on les surprit, leur étoit si désavantageux, que toute cette multitude fut dissipée en un moment. On suivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette Armée demeura sur le champ, ou en fuyant: & Sandoval, maître de la campagne, choisit un poste où son Armée put prendre quelque repos, résolu d'aller cette nuit même attaquer Guastepeque, où les vaincus s'étoient retirés.

Cependant nos troupes eurent à peine

goûté le repos dont elles avoient besoin pour rétablir leurs forces, que les batteurs d'estrade, qu'on avoit envoyés reconnoître les avenues, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empressement, qu'on n'eut que le tems de mettre l'Armée en bataille. Un gros de quatorze ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre ; & il étoit si proche, qu'on entendoit le son de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle Armée, qui venoit soutenir les premiers qui avoient été défaits, puisqu'il n'étoit pas possible que ceux-ci se fussent ralliés si aisément ; & l'épouvante qu'ils avoient prise, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols marcherent au-devant de ces nouveaux venus, & les chargerent si à propos, qu'ayant mis leurs premieres troupes en désordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons, où, suivant leur coutume ils porterent tant de terreur, & firent un si grand carnage, que les Mexicains se virent réduits à tourner le dos, & à se jetter en confusion dans le Bourg de Guastepeque, où ils se figuroient être en sûreté ; mais les Espagnols les suivirent de si près, en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main, qu'ils entrerent dans la Place avec les fuyards. Ils s'y maintin-

rent en combattant, jusques à ce que le reste de l'Armée arrivât. Les Vainqueurs se répandirent alors par toutes les rues, & on poussa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épées. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrerent au combat; & les autres s'enfuirent si effrayés, qu'en peu de tems il n'en parut pas un seul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une si vaste étendue, que Sandoval résolut d'y passer la nuit. Tous les Espagnols & la plus grande partie des alliés, y trouverent du couvert: & la victoire fut fort égayée, par la permission qu'on donna de saccager les maisons, avec cette reserve, que les Soldats ne se chargeassent point d'un butin embarrassant, & qui les empêchât de se servir de leurs armes; mais seulement des pieces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems après accompagné des principaux Habitans; & ils prêterent le serment d'obéissance & de fidelité, après s'être excusés sur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoient pour marques de leurs bonnes intentions, la sincerité avec laquelle ils venoient sans armes, se rendre à la discrétion des Vainqueurs. Les Espagnols les rassurerent par leurs caresses: & au point du jour, San-

doval ayant fait reconnoître la campagne, où tout paroissoit tranquille, délibera de faire la retraite par l'avis des autres Capitaines. Néanmoins les peuples de Chalco, qui étoient mieux servis en Espions, eurent avis que tous les Mexicains échappés des derniers combats, s'étoient réunis à Capistan, & protesterent au Commandant que sa retraite seroit la même chose, que s'il les livroit à leurs ennemis : sur quoi on jugea nécessaire de dissiper cette union de fugitifs, avant qu'ils eussent été renforcés par de nouvelles troupes.

Capistlan n'étoit qu'à deux lieues de Guastepeque, du côté de Mexique. Cette Place, assise au plus haut d'une montagne de difficile accès, pouvoit passer pour une forteresse; parce qu'un ruisseau descendant des montagnes voisines avec rapidité, lavoit le pied des précipices de ces rochers. Elle se trouva en défense lorsque l'Armée y arriva. Les Mexicains qui s'en étoient saisis, avoient garni toute cette hauteur de Soldats armés, qui en célébrant par de grands cris la sûreté où ils se voyoient, tirerent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les blesser. Sandoval étoit fort déterminé à chasser les ennemis de ce poste, afin de laisser les Provinces voisines, sans aucune crainte d'une nouvelle

invasion ; & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque, il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlascala, de s'avancer à la tête de l'Armée ; parce que l'habitude qu'ils avoient à surmonter la difficulté de ces rochers, les rendoit plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obéi avec la même promptitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occasions ; & la lenteur de leur mouvement sembloit avouer qu'ils croyoient cet exploit au-dessus de leurs forces ;en sorte que Sandoval, fatigué de leur retardement, se jetta dans le péril, à la tête des Espagnols dont la résolution donna tant d'émulation aux Indiens alliés, qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faisoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Espagnols, & combattant comme eux. Le chemin étoit si escarpé en plusieurs endroits, qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains, sans craindre que le pied ne glissât ; & les pierres que les ennemis faisoient rouler d'en haut, étoient plus dangereuses que les fleches, ni les dards : néanmoins les arquebuses & les arbalêtes ouvroient le chemin aux piques & aux épées ; & les assaillans

ayant la valeur & la constance pour eux, contre la résistance des ennemis & leur propre lassitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, presque au même tems que les Mexicains se retirerent dans le Bourg, si abattus, qu'ils se disposerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquitterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les poussa jusques aux précipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le saut, furent taillés en pieces. Le carnage fut si grand en cette occasion, que suivant les relations les plus sinceres, le ruisseau fut teint du sang de ces misérables, en si grande abondance, que les Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ces eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fût purifié; ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la nécessité du rafraîchissement.

Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits, par des coups de pierre, & quelques Espagnols furent blessés considérablement; entre lesquels André de Tapia, & Hernan d'Osma ont mérité d'être nommés par leur qualité, ou par leurs actions. Les Alliés furent plus mal traités, parce que l'endroit de leur attaque étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de précipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenues en si peu de tems, & voyant les Mexicains défaits par tout, & chassés de ces Provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient besoin de son assistance, prit enfin le parti de retourner à Tezeuco, où il a riva par le même chemin qu'il avoit fait, sans aucune avanture qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant, dès qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite, l'Empereur envoya une nouvelle armée contre la Province de Chalco, marquant toujours une extrême passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlascala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un tems où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours, que celui de leurs armes. Ils assemblerent leurs troupes à la hâte, & ils se mirent en campagne, avec ce qu'ils purent tirer de leurs Alliés. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté, & appris à combattre avec ordre. Les deux Armées, qui se cherchoient, en vinrent bien-tôt aux mains avec une égale résolution. Le combat fut long & sanglant; & ceux de Chalco en remporterent tout l'avantage; puisqu'encore qu'ils eussent perdu beaucoup de monde, ils en tuerent encore plus

aux Mexicains, & demeurerent les maîtres du champ de bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissemens à Tezeuco : & Cortez s'en fit un plaisir particulier, de voir ces Alliés en état de se soutenir par eux-mêmes, & de connoître que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux succès étoit dû principalement à leur valeur ; mais l'ordre & la discipline qu'ils observerent au combat, y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient eue à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvés, leur élevoit encore le courage, en leur faisant perdre la crainte de la nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Espagnols, cet important secret, que les Mexicains se laissoient battre comme les autres hommes.



CHAPITRE XVII.

Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le Lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiés sur les montagnes de Guastepeque.

Cortez auroit souhaité que Sandoval ne fût pas revenu, sans avoir percé jusques aux bords du Lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieues de Guastepeque : parce qu'il étoit important de reconnoître ce poste, d'où une digue assez large alloit donner la main aux principales chaussées qui conduisoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laissoit encore assez de tems pour une nouvelle sortie, ainsi on résolut de l'employer à cette expedition. On consideroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlascala, en animant les peuples de Chalco, qui paroissoient appréhender encore de nouvelles irruptions. Cortez se chargea de l'exécution qu'il crut digne de ses soins. Il prit avec soi Olid Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cens Espagnols, & les troupes de Tezeuco & de Tlascala,

qu'il crut néceſſaires ſuppoſant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco, & tous ſes Alliés.

Il laiſſa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toujours également ſoumis & affectionné; & quoique ſon âge & ſon genie l'appellaſſent à des emplois plus brillans, il ſçavoit bien connoître qu'il ſe faiſoit un plus grand mérite de ſon obéiſſance.

Le Général ſortit de Tezeuco le cinquiéme Avril 1521. & comme il ne trouva ſur ſa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit ſuivante à Chalco. Tous les Caciques de ſon alliance y étoient fort allarmés, ſur ce qu'ils n'attendoient aucun ſecours des Eſpagnols, & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à deſſein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joie égala, pour le moins, l'embarras où ils étoient : ils ſe jettoient aux pieds des Eſpagnols, ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la diſpoſition, ſuivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuſe deſtinée. Cortez avoit deſſein de ſe ſervir de leurs troupes. Il leur laiſſa donc

croire qu'il ne venoit que pour les fecourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la frayeur qu'ils avoient prife: après quoi il leur perfuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à force de louanges fur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des fentinelles avancées, & certains efpions dans le Pays ennemi, qui en faifant paffer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis.

On apprit par ce moyen, que les Mexicains inftruits que les Efpagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchés fur des montagnes qui étoient fur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Fortereffes qui occupoient les hauteurs du plus difficile accès. Cette conduite alloit à deux fins; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainfi féparées fur ces montagnes, jufqu'à ce que le Général fe fût retiré, afin de fe détacher après fa retraite, contre fes Alliés: l'autre, qui paroiffoit plus probable, étoit d'attendre notre armée en des lieux où la nature même militoit pour eux, par l'avantage de la fituation; l'une ou l'autre de ces vûes engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes, afin de ne

point perdre le tems d'aller à Suchimilco.

L'Armée, ſuivant ce deſſein, alla paſſer la nuit en une Bourgade abandonnée, au pied des montagnes, où les Milices de Chalco & des autres Alliés ſe joignirent aux Eſpagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros conſiderable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchoient avec un peu de crainte vers ces défilés. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & aſſez difficile, entre deux files de montagnes, qui lui communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains ſe montrerent des deux côtés, & ils menaçoient de loin : néanmoins l'Armée continua ſa marche au petit pas, en défilant ſuivant la nature du terrein, juſques à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour ſe reſſerrer davantage ſur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parce qu'on découvroit ſur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en ſi grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poſte moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Eſpagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces précipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un

moindre péril, que celui des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faisoient de notre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du Général; & sa patience ne put aller jusques à souffrir les injures qu'ils faisoient aux Espagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere qui donne souvent de méchans conseils, l'obligea donc de conduire l'Armée au pied de la montagne, où sans balancer sur le choix du chemin le plus aisé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalêtriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de notre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore satisfait d'une réputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en poursuivant éternellement des entreprises périlleuses.

Lorsque les Espagnols commencerent à monter, les Mexicains se retirerent, en feignant quelque désordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent en criant horriblement, & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de grosses pierres, & de rochers entiers, qui barrerent le chemin, après avoir emporté tout ce qu'ils rencontrerent,

Cette premiere charge fit beaucoup de mal, qui auroit encore été plus grand, si l'Enseigne Christophe de Corral, & Diaz, qui marchoient à la tête, s'étant retirés au creux d'un rocher, n'eussent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin, parce qu'il étoit impossible d'avancer, sans tomber en un plus grand peril. Le Général reconnut en même tems, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là; il fut même quelques momens à craindre qu'ils n'y eussent peri tous; & il leur envoya en diligence un ordre de se retirer; ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols; le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité; & plusieurs Soldats en revinrent dangereusement blessés. Cortez ressentit cette disgrace en lui-même, comme un effet de sa propre imprudence: & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre: mais il sçut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il résolut en même-tems d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur; à quoi il se sentoit également poussé, par le desir de se venger, & par le risque

u'il voyoit à continuer ſon voyage en laiſ-
ant ſes ennemis derriere ſoi. Néanmoins
e deſſein ne fut point exécuté, parce qu'on
écouvrit en ce moment une embuſcade,
ui lui donna une occaſion plus prochaine
'en venir aux mains. Les ennemis qui
toient d'un autre côté de la montagne,
toient deſcendus; & s'étant ſaiſis d'un
ois qui n'étoit pas éloigné du chemin,
s y attendoient l'occaſion de charger l'ar-
ierre-garde, quand ils verroient l'armée
ngagée dans les plus rudes défilés. Ils
voient auſſi averti ceux qui étoient ſur
es hauteurs d'attaquer en même-tems
'avant-garde; & le ſtratagême de ces Bar-
ares marque bien quels maîtres ce ſont,
ue la malice & la haine, en l'art de la
Guerre.

Le Général fit faire à ſes troupes le mê-
me mouvement que s'il eut voulu conti-
uer la marche, & découvrir le flanc aux
Mexicains qui étoient en embuſcade; &
orſqu'il les crut aſſurés par cette démar-
che il alla fondre ſur eux : mais ils ſe ſau-
verent par ces rochers avec tant de viteſſe,
qu'on leur fit peu de mal. On reconnut
qu'ils prenoient en fuyant, le chemin de
Guaſtepeque : ſur quoi le Général détacha
ſa Cavalerie pour les ſuivre, & fit avan-
cer de quelques pas ſon infanterie, dont

le mouvement servit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils suivoient par les hauteurs la marche de notre Armée.

Cette vûe fit cesser la crainte que le Général avoit, de laisser les ennemis derriere soi; & l'armée suivit son chemin, sans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroyables, jusques à ce qu'après avoir fait environ une lieue & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancés avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer: & quoique leurs cris & leurs menaces irritassent le Général, néanmoins on étoit trop près de la nuit & d'une fâcheuse experience, pour se commettre avec eux sans prendre d'autres mesures.

L'Armée campa dans un petit Village abandonné sur une hauteur d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle souffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau; la soif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des Soldats. On trouva le matin quelque soulagement, à des sources qui n'étoient pas éloignées du camp, & le Général ayant donné ses ordres, commanda qu'on le suivît, & s'avança pour reconnoître le poste que les Mexicains occupoient. Il le trouva en-

core,

core plus inacceſſible que le premier, parce que le chemin faiſoit pluſieurs retours en montant, & qu'il étoit par-tout expoſé aux traits des ennemis. Néanmoins, ayant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuſe, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Tréſorier Alderete, de s'en emparer, avec les Arquebuſiers, afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître ſur la hauteur. Cet ordre fut exécuté; ils s'avancerent par un chemin à couvert des ennemis, qui furent extrêmement ſurpris des premieres décharges qui leur tuerent beaucoup de monde; ſur quoi ils réſolurent d'abord de ſe retirer à un gros Bourg qui tenoit d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la ceſſation de leurs cris, & en même tems que l'armée ſe rangeoit pour aller les attaquer, on vit de la montagne voiſine, qu'ils abandonnoient entierement leur Fort, & qu'ils ſe jettoient en fuyant, dans l'endroit le plus déſert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer juſqu'à ce poſte, qu'il ne prétendoit pas conſerver, & qui n'étoit d'aucune importance, puiſqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'armée étoit prête à marcher, lorſqu'on découvrit au haut des murailles du Fort,

quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs qu'elles abbaissoient de tems en tems, avec d'autres marques de soumission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussi-tôt, & vint offrir son obéissance, non-seulement pour ce Fort où il faisoit sa résidence, mais encore pour celui qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la vérité pour soi; & il rejetta la résistance qu'on avoit faite sur ces montagnes, sur les forces des Mexicains, superieures aux siennes. Le Général reçut ses excuses, soit qu'elles lui parussent vraisemblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les scrupules de la raison. Le Cacique marquoit un déplaisir très-sensible de ce que l'armée passoit sur ses terres, sans recevoir le serment de fidelité de ses Sujets, & on fut obligé, pour le satisfaire, d'envoyer deux Compagnies d'Espagnols prendre, au nom de l'Empereur, cette espece de possession, en la forme qu'on observoit en ce tems-là.

Après cette cérémonie qui ne tarda pas beaucoup, l'armée passa à Guastepeque, Bourg très-peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laissé paisible; & on le trouva

aussi rempli d'habitans & de toute sorte de vivres, que si on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas souffert l'oppression des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du Général, l'assurer de son obéissance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit préparé dans son Palais même, pour les Espagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandans des Alliés, offrant d'assister toutes les troupes, des vivres dont elles auroient besoin. Il s'acquitta de ces promesses avec autant de prévoyance que de libéralité.

Son Palais étoit un Edifice si somptueux, qu'il égaloit ceux de Montezuma, & si vaste, que tous les Espagnols y trouverent du couvert sans incommodité. Au matin, il les mena dans un Jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cédoit en rien à celui du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols, parce qu'elles passerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis; en sorte qu'on parle encore maintenant de ce Jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau monde: il avoit de longueur plus d'une demie-lieue, & un peu moins de largeur; le terrein égal & uni par-tout, étoit partagé fort régulierement

en des compartimens de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre produisoit, avec divers étangs qui recueilloient l'eau des montagnes voisines, & des quarrés à part en maniere de parterres, où on voyoit toutes les fleurs & toutes les simples qui servent à la Medecine, cultivées avec beaucoup de soin & de propreté; ouvrage d'un grand Seigneur qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit son étude à donner l'arrangement & la justesse de l'art aux beautés de la nature.

Cortez n'oublia pas les présens pour engager ce Cacique dans ses interêts; mais, comme en entrant dans ce Jardin, il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca qui se rencontroit sur sa route, il prit peu de plaisir aux beautés de ce lieu, & fit marcher aussi-tôt l'armée, non sans quelque scrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit : miserable condition des soucis, dont on se détache avec peine, & qui reviennent avec plus de violence après un peu de diversion.



CHAPITRE XVIII.

L'Armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains, & de-là à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez

QUatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des ravines, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossés à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'armée y arriva après avoir soumis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déja coupé les ponts, & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroissoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son armée en bataille, à une distance raisonnable; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses, & les Alliés à coups de fleches, amusoient les ennemis par de fréquentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine. Il la trouva bien moins large au-dessous du lieu du combat, & en même tems il fit dresser deux ou trois ponts d'arbres entiers coupés

par le pied, qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui, étant assemblés le mieux que l'on put, livrerent un passage suffisant, quoique dangereux, à l'Infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin au-delà du fossé un bataillon qui grossissoit à tous momens par les Soldats des Alliés qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçurent bientôt de leur négligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrés, avec tant de force & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste: & on hazardoit fort le succès de ce combat, si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia qui, s'étant écartés durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie, fort difficile, mais d'un grand secours dans l'extrême péril où les choses étoient réduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere; & ils en vinrent à bout avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz qui, n'ayant consulté que son courage, passa le fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui panchoient sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur

imposoit sur le bord opposé. Quelques Soldats Espagnols employés à l'escarmouche, suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considerable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songerent plus qu'à se sauver dans la montagne, par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé, qu'en fuyant; néanmoins la plus grande partie échappa à la faveur des défilés de ces rochers, qui empêchoient qu'on ne les suivit de près. On trouva le Bourg abandonné de ses Habitans, mais garni de vivres & de quelques dépouilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de tems après le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de se rendre, en demandant de l'autre côté de la ravine un sauf-conduit, afin de rentrer dans le Bourg pour y préparer un logement à nos troupes. On le leur accorda, par l'organe des Truchemens; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du Pays, quoiqu'on n'eût pas d'ailleurs besoin de leurs

offres, & qu'on ne fit pas un grand fond ſur leurs excuſes, puiſque le voiſinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour ſuivant, l'armée prit la route de Suchimilco, Place qui méritoit le nom de Ville, aſſiſe ſur le bord d'un lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand Lac. Les bâtimens étoient fondés en partie ſur la terre, & en partie dans l'eau où les canots ſervoient de voitures. Il étoit très-important de reconnoître ce poſte qui n'étoit qu'à quatre lieues de Mexique. La marche fut très-fâcheuſe, puiſqu'après avoir paſſé un défilé de trois lieues, on trouva un pays ſterile & ſec où la ſoif, augmentée par l'exercice, tourmenta cruellement les Soldats. La chaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoiqu'ils fuſſent entrés dans une forêt de pins qui, pour cette fois, perdirent juſqu'à l'agrément de leurs ombres, au ſentiment de ces troupes déſolées.

On rencontra proche du chemin quelques maiſons bâties pour la commodité ou pour le divertiſſement des Habitans de Suchimilco, dont elles dépendoient. l'armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchiſſement dont elle avoit tant de beſoin. Les ennemis les avoient aban-

données, à dessein d'attendre les Espagnols en un poste plus fort. Le Général mit son armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit difficile & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'eussent mis une forte garnison dans Suchimilco, puisque la Place leur étoit d'une si grande importance, & que tous les Soldats échappés des rencontres passées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures se trouverent justes. Les ennemis parurent séparés en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puisse approcher de la vérité, on n'ose le rapporter, parce qu'il blesse la vraisemblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faisoient tête sur deux lignes, au bord d'un ruisseau qui tomboit avec rapidité dans le lac. Un autre gros, qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits de planches & de fascines, supposans qu'encore que les Espagnols l'eussent gagné, ils les combattroient toujours avec avantage, au sortir d'un passage si étroit.

Le Général reconnut le péril sans en paroître étonné. Il étendit les troupes des

Alliés au long des bords du ruisseau, & durant qu'ils se battoient à coups de traits sans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Espagnols droit au pont. Ils y trouverent une résistance si obstinée, qu'ils furent repoussés jusqu'à deux fois : néanmoins ils firent à la troisiéme un si grand effort, en se servant contre leurs ennemis de leurs propres tranchées, à mesure qu'ils les gagnoient, qu'ils se rendirent enfin maîtres du passage. Cette perte abbattit le courage des Mexicains, en sorte qu'ils ne furent pas long-tems sans faire une retraite précipitée, quoiqu'ordonnée par leurs Capitaines qui en firent battre le signal, soit afin de couvrir leur désordre, ou parce qu'ils avoient dessein de se rallier.

Les Espagnols coururent pour se saisir du poste que les ennemis abandonnoient, & au même tems diverses Compagnies des Alliés de Tlascala & de Tezeuco se jetterent dans l'eau pour gagner l'autre bord du ruisseau, qu'ils passerent à la nage, & se joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déja ralliés sous les murs de la Place où ils les attendoient en bataille ; mais au premier abord des Espagnols, ils reculerent, sans cesser de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de

montrer que leur retraite ne se faisoit pas sans dessein. Néanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur simulée approchoit fort de la peur. Ils se jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée; les autres se mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les rues où ils recommencerent le combat & les défis.

Le Général laissa une partie de son armée à la campagne, afin d'assurer sa retraite, & de s'opposer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reste de pousser les Mexicains; & ordonnant à quelques Compagnies de rompre les barricades des rues à droite & à gauche, il donna par la principale avenue, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec assez de peine; & Cortez s'anima jusqu'au point de retomber dans ces transports où il entre beaucoup de hardiesse, & peu de réflexion; en sorte qu'oubliant le soin de sa personne, dès qu'il eut l'épée à la main, il se jetta au milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & se trouva seul & enveloppé de toutes parts, lorsqu'il voulut revenir au secours de ses gens. Il se maintint durant quelque têms, en combattant avec la derniere rigueur, jusqu'à ce que son cheval s'abbattit sous lui de pure

laſſitude, & le mit en extrême danger de ſe perdre. Les Mexicains qui ſe trouverent le plus proche de lui, s'avancerent en ce moment; & comme il étoit trop embarraſſé pour ſe ſervir de ſes armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défenſe que l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, afin de le préſenter à leur Empereur, quand Chriſtophe d'Olea de Medina del Campo, Soldat connu par ſa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlaſcalteques qui combattoient auprès de lui, & donnant tête baiſſée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts de s'en ſaiſir, ce brave Soldat fit un ſi grand effort, & fut ſi bien ſecondé par ces Indiens qui le ſuivoient, qu'après avoir tué de ſa main cinq ou ſix des ennemis qui preſſoient le plus ſon Général, il eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez s'en ſervit à faire pouſſer les Mexicains par-tout; & cette derniere charge les obligea à ſe ſauver vers le côté de la Ville qui étoit ſur le Lac, & à quitter aux Eſpagnols toutes les rues de terre-ferme.

Cortez ſortit ainſi de cette occaſion avec deux bleſſures legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort

onorables de son exploit. Herrera écrit
ue le Général fut redevable de sa liberté à
n Tlascalteque inconnu avant & après
nême cette action à laquelle il donne un
ir de miracle ; mais Bernard Diaz, qui fut
es premiers à cour r au secours du Géné-
al, en attribue toute la gloire à Christo-
he d'Olea ; & les descendans de ce vail-
ant homme, (laissant à Dieu ce qui lui ap-
artient,) ne seront point blâmables de
onner plus de créance à la relation d'un
Auteur qui écrit ce qu'il a vu, qu'à ce
u'on a débité sur des conjectures.

Durant qu'on combattoit ainsi dans la
Ville, les troupes qui étoient à la campa-
gne, commandées par Olid, Alvarado &
Tapia, ne furent point sans exercice. Les
Nobles Mexicains firent des efforts extraor-
dinaires pour renforcer la garnison de Su-
chimilco, dont Guatimozin leur avoit re-
commandé particulierement la conserva-
tion. Ils embarquerent dix mille hommes
de leurs meilleurs Soldats, & allerent
prendre terre à un endroit écarté, sçachant
que les Espagnols étoient occupés à l'atta-
que des rues, & à dessein de les investir par
derriere ; mais ils furent découverts, &
chargés avec tant de résolution, qu'on les
obligea à s'embarquer, laissant beaucoup
de leurs Soldats sur la place. Il parut

néanmoins à la résistance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvés; & le combat fut si rude, que les trois Commandans Espagnols y furent blessés, avec un nombre considérable d'Espagnols & de Tlascalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre-ferme. Le Général mit des corps de garde aux endroits où on pouvoit faire une descente du côté du lac, & logea ses troupes sous des portiques voisins du plus grand de leurs Temples, qui ayant une espece de muraille capable de résister aux armes des Mexicains, lui parut un lieu commode à assurer le repos de ses Soldats, & à faire panser les blessés. Il commanda en même tems quelques Compagnies pour reconnoître le haut de ce Temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps-de-garde de vingt ou trente Soldats Espagnols sous un bon Commandant qui eut soin de les tenir alertes, & de changer les sentinelles, afin d'observer tout ce qui viendroit par terre ou par eau; précaution fort nécessaire dont on reconnut bien-tôt l'utilité, puisque sur le soir ils donnerent avis qu'ils avoient découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcés, qu

avançoient à force de rames. Cet avis don-
a lieu de prévenir les risques qu'on auroit
ouru cette nuit : on doubla les corps-de-
arde à toutes les avenues ; & au point du
our on vit le débarquement des ennemis
ssez loin de la Ville, en un gros qui parut
tre de quatorze à quinze mille hommes.

Le Général alla les recevoir hors des
murailles, & choisit un poste où sa Cava-
erie pût combattre avec avantage, laissant
ne partie de l'Armée à la défense du quar-
er. Les deux Armées furent bien-tôt en
résence ; & les Mexicains vinrent les pre-
niers à la charge ; mais les coups de feu
eur firent ceder assez de terrein pour don-
er lieu aux autres troupes d'aller à eux
épée à la main, & de forcer leur résistan-
e avec tant de carnage, qu'ils tournerent
e dos si brusquement, que cette action fut
lutôt une chasse qu'une victoire.

Cortez séjourna durant quatre jours à
uchimilco, afin de laisser aux blessés le
ems de se guérir. On eut toujours les ar-
nes à la main durant ce séjour, parce que
e voisinage de Mexique donnoit aux enne-
nis la facilité de faire tous les jours de nou-
velles irruptions, & qu'aux heures où ils
ne paroissoient pas, on étoit encore in-
quieté par les soupçons de leurs entre-
prises.

Le jour deſtiné à la retraite arriva, & on la fit ainſi qu'elle avoit été reſolue, ſans que les ennemis ceſſaſſent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancerent à tous les défilés, pour chercher quelque occaſion avantageuſe; mais ils furent chaſſés par-tout, avec peu de peine, & toujours quelque perte pour eux. Le Général revint ainſi à Tezeuco, aſſez ſatisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit propoſés en cette ſortie; celui de reconnoître Suchimilco, poſte qui lui étoit important pour ſes deſſeins; & celui d'avoir affoibli les Mexicains par tant de défaites; néanmoins il ſentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Eſpagnols en cette expédition, puiſqu'outre ceux qui moururent au premier aſſaut de ce Fort ſur la montagne, les Mexicains en enleverent trois ou quatre à Suchimilco en une maiſon qui étoit dans l'eau du Lac où ils s'étoient écartés pour piller, & deux de ſes valets qui donnerent en une embuſcade, s'étant égarés par négligence de la route de l'Armée. Sa douleur en étoit plus ſenſible par la circonſtance que ces Eſpagnols, ayant été pris en vie, alloient ſervir de victimes infortunées ſur les Autels des Idoles, & cette cruelle idée lui repréſentoit encore plus vivement le danger où il

s'étoi

s'étoit vû, de périr par une mort auſſi funeſte & auſſi exécrable, lorſque les ennemis l'eurent en leur pouvoir ; mais les réflexions ſur l'importance de conſerver ſa perſonne, venoient toujours ainſi à contretems, puiſqu'à la vue des occaſions, il ne ſongeoit qu'à ſatisfaire les mouvemens de la valeur, laiſſant à un autre tems les remords de la prudence.



CHAPITRE XIX.

On châtie la conſpiration de quelques Eſpagnols contre la vie de Cortez, par le ſupplice d'un Soldat, & un mouvement ſéditieux de quelques Tlaſcalteques, par la mort de Xicotencal.

LEs Brigantins ſe trouverent alors en état d'être lancés à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit beſoin pour les recevoir, & les autres préparatifs néceſſaires à cette grande entrepriſe s'avançoient avec chaleur. On fit une grande proviſion d'armes pour les Indiens, un inventaire fort exact de toutes les munitions qui étoient dans les magaſins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliés le jour précis auquel ils devoient ſe trouver au rendez-vous avec leurs troupes ; & ſur-tout on prit un ſoin particulier des vivres qui ſe tranſportoient continuellement à la Place d'armes, autant par l'interêt du commerce, que par l'obligation que les Alliés avoient d'en fournir. Le Général deſcendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver ſous ſa main dans les entrepriſes

de guerre, dont le succès dépend souvent d'un léger défaut, & demande des soins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux-ci occupoient l'imagination du Général, ils furent traversés par un nouvel accident qui attiroit des réflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel exercice à son courage, & mit sa fermeté à la derniere épreuve. Un Espagnol des plus anciens dans le service, vint lui dire qu'il avoit à lui parler en particulier. Cet homme juroit avec beaucoup d'émotion, que ce secret étoit d'une extrême conséquence au Général, qui lui donna une audience comme il la souhaitoit, & apprit que, durant son absence, il s'étoit formé une conjuration contre sa vie & celle de tous ses amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier, qui devoit être de petite considération, puisque son nom ne paroit pour la premiere fois, qu'avec son crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & sa premiere vue fut de se retirer de cette entreprise qui lui paroissoit désesperée. Il en prit de l'inquiétude, qui se tourna en murmures, qui passerent bien tôt jusqu'à des résolutions violentes. Ce Soldat & ceux de sa faction blâmoient le Genéral d'une opiniâtreté aveugle, disant qu'ils ne prétendoient point

ſe perdre pour la témérité d'un ſeul homme, & parlant de s'échapper en l'Iſle de Cuba, comme d'une entrepriſe de facile exécution, ſuivant les fauſſes meſures de leur paſſion. Ils s'aſſemblerent alors, à deſſein de déliberer ſur cet article plus ſecretement; & quoiqu'ils ne trouvaſſent point de difficulté à quitter le camp, ni à paſſer à Tlaſcala à la faveur d'un ordre ſuppoſé du Genéral, ils ſe trouvoient traverſés par l'embarras d'aller à Vera-Cruz où il falloit néceſſairement trouver un embarquement. L'ordre ſuppoſé leur devenoit inutile en ce lieu-là, ſans un paſſe-port de Cortez, faute de quoi ils ne pouvoient éviter le riſque d'être arrêtés, & châtiés ſéverement. Ils ſe trouvoient barrés par cet obſtacle, & la crainte de la retraite leur donnoit de fâcheuſes idées, & nul expédient pour y parvenir; toujours fermes dans leur réſolution, & peu éclairés ſur les moyens propres à l'exécuter.

Villafagna dont le logis ſervoit aux Aſſemblées, propoſa enfin, pour ſortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ſes Conſeillers, afin d'élire un autre Général à leur gré, qui n'eût point tant à cœur l'entrepriſe de Mexique, & qui fût plus aiſé à gouverner. Il diſoit qu'ils pourroient alors ſe retirer ſous

l'autorité de ce nouveau Général, sans se noircir de la tache de déserteurs, & faire valoir ce service à Velasquez, dont ils pouvoient esperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Espagne, feroit passer leur crime pour un service rendu à l'Empereur. Cet avis fut généralement approuvé; ils embrasserent Villafagna, & leurs applaudissemens furent comme le signal de la sédition. On dressa d'abord un acte signé par tous ceux qui étoient présens, qui s'obligerent à suivre Villafagna à l'exécution de cet horrible attentat; & cette affaire fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre de ceux qui signerent l'acte devint considérable, jusqu'à faire appréhender que cette secrete & maligne contagion ne devint un mal incurable dans les esprits.

Ils avoient concerté de supposer un pacquet apporté de Vera-Cruz avec des lettres d'Espagne, & de le donner au Général lorsqu'il seroit à table au milieu de tous ses Officiers. Les Conjurés devoient entrer tous, sous prétexte d'apprendre des nouvelles; & lorsque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il seroit appliqué à cette lecture, pour le poignarder, lui & tous ses amis; après quoi ils avoient résolu de sortir ensemble,

& de courir par les rues, en criant liberté. Ils se figuroient que ce mouvement suffiroi à faire entrer toute l'armée dans leurs sentimens, afin qu'on fît la même exécution sur tous ceux qui leur étoient suspects. Ceux qui devoient mourir, étoient, suivant le compte de leur aveugle passion Olid, Sandoval, Alvarado & ses freres Tapia & les deux Intendans ordinaires Louis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, & quelques autres Soldats confiden du Général. Ils avoient jetté les yeux pour le commandement, sur François Verdugo qui, ayant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à réduire, & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction; mais comme ils sçavoient que ce Cavalier aimoit l'honneur, & haïssoit l'injustice, ils n'oserent lui communiquer leur dessein, jusqu'à ce qu'ayan commis le crime, il se vît forcé de regarder ce nouvel emploi, comme un remed à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce Soldat qu demanda la vie en récompense de sa fidelité, parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez résolut d'assister en personne la prise de Villafagna, & aux premiere diligences qui étoient nécessaires pour l convaincre de son crime, puisque c'est pa

le premier tour que l'on donne à ces procédures, que l'on répand ou des lumieres ou des ténébres ſur la vérité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions, & il n'étoit pas tems de s'arrêter à la gravité d'une information réguliere. Il partit auſſi-tôt, accompagné de deux Intendans & de quelques Capitaines, pour ſe ſaiſir de la perſonne de Villafagna, qu'il trouva en ſon logis avec trois ou quatre de ſes complices. Le trouble qui parut ſur le viſage de cet homme, fut ſa premiere conviction. Le Général, aprèsqu'on l'eut arrêté par ſon ordre, fit ſigne que tout le mon de ſe retirât, ſous prétexte de l'examiner en ſecret; & ſe ſervant des connoiſſances qu'on lui avoit données, il tira duſein de ce coupable l'acte du traité ſigné de tous les Conjurés; il le lut, & y trouva le nom de quelques perſonnes dont l'infidelité lui donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce ſecret à aucun de ſes amis; & aprèsavoir fait conduire en une autre priſon ceux qu'on avoit trouvés auprès du Criminel, Cortez ſe retira, recommandant aux Officiers de Juſtice d'inſtruire cette affaire le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, ſans faire aucune diligence contre les complices. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna,

convaincu par l'acte qu'on avoit pris sur lui, & croyant que ses amis l'avoient livré, confessa son crime ; sur quoi on abregea les procédures, suivant le stile de la Justice militaire, & on prononça contre lui la Sentence de mort. Il eut le tems de satisfaire à tous les devoirs d'un Chrétien ; & la Sentence étant exécutée dès la nuit même, son corps pendu à une fenêtre de son logis, déclara en même tems son crime, & le châtiment qu'on en avoit fait ; exemple qui donna autant de frayeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de sa trahison.

Cortez n'avoit pas moins de colere que de chagrin, de voir le nombre de ceux qui avoient donné les mains à cette conjuration ; mais il ne trouvoit pas la conjoncture favorable pour satisfaire à la Justice, en perdant tant de Soldats au commencement d'une expédition. Ainsi, afin de s'épargner la fâcheuse nécessité de punir les coupables, & les terribles conséquences de l'impunité, il fit courir le bruit que Villafagna avoit tiré de son sein un papier déchiré en plusieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les seings des Conjurés ; après quoi il fit assembler ses Capitaines & tous

ses

ſes Soldats ; il leur expoſa l'horrible projet que Villafagna avoit dreſſé, en conſpirant contre ſa vie, & contre celle de pluſieurs autres Officiers & Soldats, ajoutant qu'il s'eſtimoit fort heureux, d'ignorer ſi ce crime enveloppoit quelques complices, quoique l'empreſſement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans ſon ſein, ne lui permît pas d'en douter ; qu'il ne cherchoit point à les connoître, mais ſeulement qu'il demandoit à ſes amis, comme une grace, qu'ils employaſſent tous leurs ſoins à s'informer s'il couroit entre les Eſpagnols quelque plainte contre ſa conduite, parce qu'il déſiroit, ſur toutes choſes, de donner une entiere ſatisfaction à ſes Soldats, & qu'il étoit prêt à corriger les défauts qui auroient beſoin d'être réformés, comme il ſçauroit bien recourir aux voies de la rigueur & de la juſtice, ſi la modération du châtiment affoibliſſoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna ; & cette déclaration de ſes ſentimens, confirmé par le ſoin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même ſur ſon viſage, aux autres coupables, acheva de leur perſuader que Cortez ignoroit leur crime ; & ils le ſervirent depuis avec d'autant plus d'empreſſement ;

que cette exactitude étoit néceſſaire à démentir les ſoupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidelité.

Ce fut ſans doute un trait de prudence conſommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurés par leur propre ſignature, afin de n'être point réduit à la dure néceſſité de perdre tant de Soldats Eſpagnols dont on avoit beſoin ; mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez ſe fit, pour leur cacher ſon reſſentiment, & s'aſſurer de leur confiance. C'eſt l'effort d'une raiſon dégagée, & d'un empire abſolu ſur ſes paſſions ; néanmoins, lorſqu'il fit réflexion que le bon ſens n'approuve pas ces excès de confiance, qui endorment les ſoins, & ſemblent inviter le danger, Cortez choiſit alors douze Soldats pour ſa garde, ſous un Commandant qui étoit toujours auprès de ſa perſonne, & l'on peut croire qu'il ſe ſaiſit habilement de cette occaſion, afin qu'on reçût ſans ſurpriſe ce nouvel appui qu'il donnoit à ſon autorité.

Peu de jours après, un autre incident donna un nouvel exercice à ſa conſtance, puiſqu'encore qu'il fût d'une eſpece différente, il ne laiſſa pas d'avoir quelques circonſtances de ſédition. Xicotencal, Commandant des premieres troupes qui étoient

forties de Tlafcala, foit par quelque dégout, attiré par la fierté de fon humeur bizarre, foit qu'il eût gardé dans fon cœur quelques reftes de la haine paffée, fe réfolut de fe retirer avec deux ou trois Compagnies qu'il obligea par fes inftances à l'affifter en fa défertion. Il choifit une nuit pour l'exécuter, & le Général qui l'apprit au même inftant des Tlafcalteques mêmes, fut fenfiblement piqué d'une action de fi pernicieufe conféquence, en un Chef très-confidérable entre ces Nations, au moment qu'il falloit tirer l'épée pour commencer une entreprife. Il envoya en diligence quelques Nobles de Tezeuco, afin d'effayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque tems, jufqu'à ce qu'il eût propofé fes raifons. La réponfe de Xicotencal ne fut pas feulement abfolue, mais encore incivile & méprifante, enforte que Cortez indigné détacha auffi-tôt deux ou trois Compagnies d'Efpagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco, avec ordre de prendre ce déferteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne voulut pas fe rendre. Ce dernier ordre fut exécuté. Xicotencal fe défendit jufqu'au dernier foupir, & les Tlafcalteques qui le fuivoient contre leur gré, mollirent en cette occafion, & revinrent avec les Ef-

pagnols à l'armée, laissant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'est ainsi que Bernard Diaz rapporte cette action, au lieu que Herrera prétend qu'on amena Xicotencal prisonnier à Tezeuco où Cortez, usant du pouvoir qu'il avoit de la République de Tlascala, le fit pendre en public. Ce récit approche moins du vraisemblable, puisque c'étoit hazarder beaucoup, que de faire une exécution de cette force à la vue d'un si grand nombre de Tlascalteques qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux supplice, en la personne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs soutiennent que les Espagnols détachés après Xicotencal, le tuerent, par ordre secret qu'ils avoient de Cortez, qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoiqu'il en soit, il faut avouer que la pénétration de ce Général s'étendoit si loin, & avec tant d'avantage, sur tout ce qui se peut prévoir dans les événemens, qu'il avoit préparé celui-ci d'une maniere que les Tlascalteques de l'armée, ni leur République, ni le pere même de Xicotencal, ne se plaignirent point de sa mort; car le Général ayant découvert que cet emporté s'oublioit, jusqu'à parler mal de sa conduite, & à décrier l'entreprise

contre Mexique entre ceux de sa Nation, il fit part de cette connoissance aux Senateurs de Tlascala, afin qu'ils le rappellassent, sous prétexte de l'employer ailleurs, ou qu'ils prissent des mesures pour corriger ce désordre par leur autorité. Le Senat, en présence du pere de Xicotencal, répondit : que, suivant les Statuts de la République, le crime de soulever les armées contre leur Général, méritoit le dernier supplice, & qu'ainsi Cortez pouvoit procéder, s'il étoit nécessaire, à toute rigueur contre leur Commandant, ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes, s'il revenoit à Tlascala, non-seulement en sa personne, mais encore en celle de leurs Sujets qui le suivroient. » On voit bien que cette permission mit le Général en plein droit de punir Xicotencal, quoiqu'il fût encore quelques jours à souffrir son insolence, en tâchant de le réduire par les voies de la douceur ; mais on a toujours plus de penchant à croire que sa mort arriva hors de Tezeuco, suivant la relation de Bernard Diaz, puisque Cortez étoit trop éclairé, pour ignorer la différence qui est entre la vue d'une action qui donne de si terribles idées, & le récit du même fait après qu'il est arrivé ; & que c'est une maxime constante, que les plus fortes impressions que

notre esprit reçoive, sont celles qui le frappent par les yeux; au lieu que le sens de l'ouie ne les reçoit jamais si fortement, ni avec la même vivacité.

CHAPITRE XX.

On met à l'eau les Brigantins, & après avoir partagé l'Armée pour attaquer en même tems, par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le Lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

QUoique ces accidens eussent occupé une partie des soins du Général, il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit nécessaire à son expédition. Les Brigantins se trouvoient en état d'être mis à l'eau; ce qui fut fait heureusement par l'industrie de Martin Lopez qui donna ainsi la derniere main à cet ouvrage. On le commença par la célébration d'une Messe du Saint Esprit, où Cortez communia avec tous les Espagnols. Le Prêtre bénit le corps des Vaisseaux, en leur donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la Marine; & pendant qu'on les équipoit de voiles, de cordages & d'autres agrès, &

qu'on en afinoit l'usage, les Espagnols passerent en revue sous les armes. Il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt-quatorze étoient armés d'arquebuses & d'arbalêtes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances; quatre-vingt-six Cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus grosses de fer, les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition nécessaire de poudre & de bales.

Cortez mit sur chaque Brigantin vingt-cinq Espagnols sous un Capitaine, douze Rameurs, six de chaque côté, & une piece d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba, de Seville; Garcias de Holguin, de Cazeres; Jean Portillo, de Portillo; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Estramadure; Miguel Diaz d'Aux, Arragonnois; François Rodriguez Margarino, de Merida; Christophe Flores, de Valence; Dom Juan Antoine de Caravajal, de Zamora; Jerôme Ruis de la Motte, de Burgos; Pierre Briones, de Salamanque; Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo, & Antoine Sotelo, de Zamora. Ils s'embarquerent aussi-tôt chacun bien préparé à défendre son Vaisseau, & à secourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le Lac

étant disposée de cette sorte, le Général, suivant l'avis de tous ses Officiers, résolut de s'emparer en même tems des trois principales chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco, afin d'éviter la désunion de ses troupes, & de les tenir en des postes où elles pussent recevoir ses ordres avec moins de difficulté. Ainsi il partagea son armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado qu'il nomma Gouverneur & Capitaine Général de cette attaque. Alvarado conduisoit avec soi cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, sous les Capitaines Georges d'Alvarado, Guttierez de Badayoz & André de Montaraz, soutenus de trente mille Tlascalteques, & de deux pieces d'artillerie. Le Mestre de Camp Christophe d'Olid eut la charge d'attaquer la chaussée de Cuyoacan, avec cent soixante Espagnols en trois Compagnies commandées par François Verdugo, André de Tapia & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens alliés; enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, suivi de cent cinquante Espagnols, sous les Capitaines Louis Marin & Pierre d'Ircio, deux pieces

d'artillerie, vingt-quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faisoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliés qui servirent aux trois attaques, nous suivons le sentiment de Herrera; parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines généraux que huit mille Tlascalteques, & répéte souvent qu'ils causerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent de service, sans nous apprendre où on laissa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au siege de Mexique, sur quoi il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Espagnols; ce qu'il fait, à notre avis, avec peu de réflexion, puisqu'il rend incroyables les événemens qu'il tâche d'exagerer, lorsque la vérité seule leur tenoit lieu de toute sorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent ensemble pour se séparer à Tacuba où ils allerent loger, sans qu'on leur en disputât l'entrée, tous les lieux contigus au Lac étant déja abandonnés, parce que leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes, étoient allés pour défendre la Ville Capitale. Les autres s'étoient retirés sur les montagnes avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville, on eut avis que les Mexicains

avoient aſſemblé une armée conſidérable à demi-lieue de-là, à deſſein de couvrir les aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, ſur la nouvelle qu'il avoit reçue du mouvement des Eſpagnols; voulant conſerver les canaux qui fourniſſoient toute l'eau douce que l'on employoit à Mexique.

Il y avoit ſur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creuſés, ſoutenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées ſur les avenues qui y conduiſoient; mais les deux Capitaines ſortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes, & quoiqu'ils trouvaſſent une réſiſtance opiniâtre, ils chaſſerent enfin les Mexicains de leurs poſtes, & rompirent l'aqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits, en ſorte que l'eau ſe partageant en divers ruiſſeaux, ſuivit ſa pente naturelle, qui la conduiſoit dans le Lac. Ainſi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux ſiege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'uſage de ſes fontaines, & pouſſant les Aſſiégés à la fâcheuſe néceſſité de chercher de l'eau dans les ruiſſeaux qui deſcendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'eſcorte de ces convois.

Après cette action, Olid alla prendre son poste à Cuyoacan, & Cortez laissant à Sandoval le tems dont il avoit besoin pour arriver à Iztacpalapa, se chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le Lac, afin d'avoir l'œil à tout, & de courir au secours quand il seroit nécessaire. Il mena avec soi Dom Fernand Roi de Tezeuco, & le frere de ce Prince, nommé Suchiel, jeune homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le baptême quelque tems après, avec le nom de Dom Charles, comme Sujet de l'Empereur. Le Général laissa à Tezeuco une Garnison suffisante à défendre cette Place d'armes, & faire quelques courses, afin d'assurer la communication des quartiers, & il s'embarqua, après avoir rangé sur une même ligne les treize Brigantins parés de bannieres, de flammes & de gaillardets, cherchant par cet extérieur à donner du relief à ses forces, & attirer la considération de l'ennemi par la nouveauté.

Le dessein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique, afin de s'y faire voir triomphant & maître absolu sur le Lac; & de se rabbattre sur Iztacpalapa où l'entreprise de Sandoval lui donnoit de l'inquiétude, parce que ce Capitaine n'avoit point de barques, ni d'autres bâtimens, pour se rendre maître des rues du côté de la Ville, fondées

dans le Lac, qui servoit continuellement de retraite aux canots des Mexicains; mais comme les Brigantins tournoient de ce côté-là, le Général apperçut une petite Isle peu éloignée de Mexique, qui étoit comme un rocher élevé considérablement au-dessus de l'eau. Le haut de ce rocher, occupé par un château assez spacieux, étoit gardé par des Mexicains, sans autre dessein que celui de provoquer les Espagnols par des injures & des menaces, d'un poste qui leur paroissoit hors du risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à la vue de Mexique, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines se trouverent de l'avis du Général, qui fit approcher des bords de l'Isle où il mit pied à terre avec cent cinquante Espagnols, qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisoient sur la hauteur. Ils monterent en combattant, avec beaucoup de fatigue, parce que le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils se défendoient en braves gens, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'espérance de conserver toute la hauteur, ils se retirerent au Château où ils ne pouvoient manier leurs armes, tant ils étoient pressés, & où il en

périt beaucoup, quoiqu'on fît quartier à la plus grande partie, les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces misérables qui se rendoient à eux, méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers, qui leur étoit à charge.

Après ce petit retardement employé à châtier les Mexicains, les Espagnols revinrent aux Brigantins, & on se disposoit à mettre le cap sur la route d'Iztacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vit sortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient sur le Lac, & dont le nombre s'augmentoit à tous momens. Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cens, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres, & en peu de tems, ceux qui sortirent de la Ville, & ceux qui se joignirent à cette flotte de tous les lieux voisins, firent un si grand nombre, qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille; & le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux, relevé par le mouvement des plumes, & l'éclat des armes des Soldats, avoit quelque chose de beau, & en même tems de terrible aux Espagnols qui voyoient ce Lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses Brigantins en forme de demie lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combattre avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats, & en la force de ses bâtimens, dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assurance, le Général s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille, & lorsqu'il s'en vit à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux Rameurs ces momens de respiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faisoit ce jour-là, laissant toute l'étendue à la force de leurs bras; les Mexicains, poussés peut-être par un même motif, firent la même manœuvre : cependant la divine Providence, qui s'étoit si souvent déclarée en faveur des Espagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les Brigantins en poupe, leur donna toute l'impression nécessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. Les coups des pieces tirées à propos d'une juste distance, commencerent le fracas que les Brigantins à voiles & à rames augmenterent, en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient

Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquain

Tom. 2. Page 494



cependant ſans perdre un ſeul coup ; le vent même combattoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre. Enfin les Brigantins mêmes avoient part à l'action ; ils fracaſſoient en pieces les canots des Mexicains, ou ils les couloient à fond ſans craindre leur choc, à cauſe de leur foibleſſe. Les Nobles Mexicains qui rempliſſoient les cinq cens canots de l'avant-garde, ſoutinrent néanmoins le combat avec beaucoup de valeur ; tout le reſte ne fut qu'un déſordre & une confuſion ſi horrible, qu'ils ſe renverſoient les uns les autres, en fuyant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats, & leur flotte fut rompue & défaite ſi entierement, que les Brigantins en ſuivirent les miſerables débris, juſqu'à les pouſſer à coups d'artillerie, ſur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extrême conſéquence, à cauſe de la réputation d'inſoutenables que les Brigantins s'acquirent en cette occaſion, & qui répandit les influences ſur toutes les autres. Elle abbattit encore le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leurs forces, qui conſiſtoit en l'adreſſe & en l'agilité du maniement de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en

firent qui les chagrinoit, elle étoit peu considérable, à l'egard de la quantité qui leur restoit; mais le regret de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage, & qu'ils ne pouvoient soutenir un choc aussi violent que celui des Brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation; & Cortez s'avança jusqu'aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de son triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de peuple qui occupoit les tours & les terrasses de la Ville, pour voir le succès du combat; & le plaisir d'avoir frappé leurs yeux par la vue de leur perte, lui fit paroître ce nombre, quoiqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit néanmoins pour des témoins de sa victoire; complaisance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelquefois les plus modérés, soit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une suite de leur bonheur.

CHAPITRE XXI.

Cortez va reconnoître les postes de son Armée sur les trois chaussées, & trouve par-tout que le secours des Brigantins étoit nécessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado ; & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

LE Général choisit un poste auprès de Tezeuco, où il put passer la nuit, & laisser reposer ses troupes en sûreté. Au point du jour, comme les Brigantins se disposoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considérable de canots qui ramoient en diligence vers Cuyoacan, ce qui fit prendre la résolution de porter du secours à l'endroit où le péril pressoit. On ne put attraper la flotte des ennemis ; mais on arriva peu de tems après, lorsqu'Olid se trouvoit engagé sur la digue, & réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtés contre les canots qui étoient arrivés ; en sorte qu'il se voyoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrein qu'il avoit gagné.

La néceſſité avoit enſeigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre pour la défenſe de leurs chauſſées. Ils avoient levé juſques à la Ville tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courans du grand Lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtés, afin de paſſer à la file par deſſus, pour aller à la charge, & ils avoient élevé des tranchées derriere ces foſſés pleins d'eau, à deſſein d'empêcher les approches. C'eſt ainſi qu'ils avoient fortifié les trois chauſſées en pluſieurs endroits, où ils craignoient l'inſulte des Eſpagnols, & on fut obligé à prendre par-tout les mêmes meſures pour ſurmonter ces difficultés. Les Arquebuſiers & les Arbalêtriers tiroient à ceux qui paroiſſoient au haut de la tranchée, durant qu'on faiſoit paſſer de main en main des faſcines pour combler le foſſé; après quoi on faiſoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées, ouvroit le paſſage; & les débris de la premiere fortification ſervoient à remplir les foſſés de la ſuivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier lorſque les canots des Mexicains arriverent; mais quand ils découvrirent les Bri-

gantins, ceux qui étoient de ce côté du lac, firent force de rames pour fuir, & ils perdirent ſeulement ceux qui ſe trouverent à la portée du canon; mais, comme les ennemis, qui croyoient être en ſûreté de l'autre côté de la digue, combattoient encore, le Général fit ouvrir le foſſé qui étoit derriere l'arriere-garde d'Olid; en ſorte que trois ou quatre Brigantins ayant paſſé, tous ces canots prirent la fuite; & les ennemis, qui défendoient la tranchée oppoſée de front aux Eſpagnols, ſe voyant expoſés aux batteries en tête & par les flancs, par terre & par eau, ſe retirerent en deſordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, ſans abandonner ce qu'elles avoient gagné ſur la chauſſée, & au jour, on continua la marche ſans aucun obſtacle, juſqu'au dernier pont qui donnoit un paſſage dans Mexique; on le trouva fortifié de remparts plus hauts & plus épais, & toutes les rues que l'on découvroit, étoient coupées de tranchées, garnies d'un ſi grand nombre de gens armés, qu'on vit bien le riſque qu'on alloit courir à cette attaque; mais, comme Cortez ſe trouvoit engagé avant que d'avoir enviſagé le péril, il crut qu'il expoſeroit ſon honneur, en ſe retirant

ſans donner quelqu'atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des Brigantins fit donc une décharge, & un cruel carnage de ces miſérables qui étoient accourus en foule aux avenues des rues. Cependant Olid travailloit à combler le foſſé. & à rompre les fortifications de la chauſſée ; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient avec les Eſpagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna aſſez de terrein pour donner lieu aux Alliés qui combattoient ſous lui, de ſe mettre en bataille en terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même tems au ſecours de leurs gens, & firent de tous côtés une furieuſe réſiſtance : néanmoins elles lâchoient le pied inſenſiblement, lorſque Cortez, qui ne put ſouffrir la lenteur de leur retraite, ſauta à terre avec trente Soldats Eſpagnols, & échauffa ſi fort le combat par ſa préſence, que les Mexicains tournerent le dos, & le Général ſe rendit maître de la principale rue de Mexique ; ceux même qui occupoient les terraſſes & les balcons, ayant pris la fuite.

On retomba bien-tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettés en fuyant dans un Temple peu éloigné de l'entrée ; les tours, les degrés, le haut & le bas de ce Temple étoient ſi couverts de Soldats, que toute la maſſe paroiſſoit une

montagne de plumes & d'armes entaſſées. Ils défioient les Eſpagnols par des cris auſſi fermes, que s'ils n'avoient jamais fait autre choſe que de les battre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orgueil ſuivre de ſi près tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des Brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains qu'ils menaçoient mal à propos, & bientôt après il fallut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuyoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainſi tout ce quartier demeura libre, parce que ceux qui combattoient des terraſſes & des balcons, ſuivirent la fuite des autres ; & l'armée s'avançant, s'empara du Temple ſans réſiſtance.

Les Mexicains firent ce jour-là une grande perte : on jetta toutes les Idoles au feu, dont les flâmes éclairerent la victoire des Eſpagnols. Le Général très-ſatisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce Temple étoit un poſte fort-avantageux, réſolut non-ſeulement d'y paſſer la nuit avec ſes troupes, mais encore de le mettre en défenſe pour le garder, afin de reſſerrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan Il communiqua à ſes Capitaines ſon deſſein, & les raiſons que le premier mouvement de ſon inclination lui

fournissoit ; mais ils lui représenterent tout d'une voix, que comme on ne sçavoit pas le progrès que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques, ce seroit une témérité de s'exposer à perdre le passage des chaussées, & en même tems l'espérance des vivres & des munitions dont on avoit besoin pour conserver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux Brigantins, puisqu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils se trouvoient alors ; qu'ainsi ils seroient obligés à débarquer les vivres & les munitions à une distance où on ne pourroit les recevoir, ni les transporter sans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviser les forces des ennemis, & se donner la main jusqu'à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la Ville. Enfin, que les résolutions prises du consentement de tous les Officiers, sur la conduite de ce siege, ne devoient point s'altérer sans une mûre considération, & qu'il ne falloit point entrer de gayeté de cœur en cet engagement, sans autre raison que celle de donner une vaine réputation à la victoire qu'ils venoient de remporter, d'autant plus que les conséquences que l'on tire d'un heureux succès, ne

ſont pas toujours bien fondées, puiſqu'à la maniere des flatteries, elles trompent ſouvent la prudence, en réjouiſſant l'imagination. Cortez vit bien que ce conſeil étoit le plus ſage & une de ſes meilleures qualités étoit de ſe dégager auſſi aiſément de l'amour qu'on a pour ſes opinions, qu'il embraſſoit avec plaiſir le parti de la raiſon. Il ſe retira donc le jour ſuivant à Cuyoacan, eſcorté des Brigantins qui ôterent aux ennemis la hardieſſe de venir l'inquieter en ſa marche.

Le Général paſſa le même jour à Iztacpalapa où il trouva Sandoval réduit à la derniere extrêmité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit ſur la digue, & avoit logé les troupes, après s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ſes ennemis, retirés dans une maiſon ſur le lac, lui livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas ſur ceux qui s'approchoient; il avoit ruiné quelques maiſons, & repouſſé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maiſon qui n'étoit pas éloignée de la chauſſée, il réſolut de s'en ſaiſir, à deſſein d'élargir ſon quartier, & d'en écarter les ennemis. Il fit jetter pluſieurs faſcines

dans l'eau, afin de rendre le paſſage plus aiſé, & il s'engagea dans la maiſon avec une partie des Eſpagnols; mais à peine fut-il dedans, que pluſieurs canots, qui étoient en embuſcade, s'avancerent & jetterent à l'eau des troupes de nageurs qui, en écartant les faſcines, couperent à Sandoval le chemin de ſa retraite. Ainſi ils le tenoient aſſiegé de tous côtés, & tiroient ſur ſes gens, de deſſus les balcons & les terraſſes des maiſons voiſines.

Il étoit en cet embarras lorſque le Général arrivant, il découvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les rues ſur le lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & jouer ſon artillerie avec tant d'effet, que les débris que les boulets cauſerent, joint à la terreur qu'ils avoient des Brigantins, obligerent les Mexicains à fuir avec tant d'empreſſement pour gagner le chemin du lac par les rues écarrées, & en ſi grand déſordre, que ceux qui ſe trouvoient ſur les terraſſes, ſautant dans les canots, en firent enfoncer pluſieurs, & les autres vinrent donner à travers les Brigantins, & tomber par une fuite aveugle, dans le péril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occaſion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoi-

bliſſement

bliſſement de leurs forces : & comme on reconnoiſſoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore pluſieurs priſonniers, & on trouva quelque butin, qui ſervit au moins à réjouir les Soldats, s'il ne les enrichit. La vûe des difficultés que Sandoval avoit rencontrées à la priſe d'Iztacpalapa, fit connoître au Général qu'il étoit impoſſible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ni de ſe ſervir de la chauſſée, ſans ruiner entierement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la Ville dans l'eau : mais comme le retardement étoit dangereux en l'état où les autres attaques ſe trouvoient, Cortez prit la réſolution d'abandonner ce poſte, & de faire paſſer Sandoval avec ſes troupes à celui de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chauſſée plus étroite, & ainſi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuſe au deſſein de retrancher aux Mexicains les vivres dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce paſſage. On executa auſſi-tôt cette réſolution, & Sandoval alla par terre, eſcorté des brigantins, qui rangeoient le bord du Lac, juſques à ce qu'il ſe fût ſaiſi de ce nouveau poſte, & qu'il y eût logé ſes troupes ſans réſiſtance, parce qu'il étoit abandonné ; après

quoi Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deſerte, & ce fut une victoire de moins pour lui en commençant ſon attaque. Il l'avoit pouſſée avec divers ſuccès, en battant des remparts, & en comblant des foſſés de la même maniere que Chriſtophe d'Olid avoit conduit la ſienne ; mais quoiqu'Alvarado eût remporté de grands avantages ſur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il ſe fût avancé juſques à mettre le feu à quelques maiſons de Mexique, il y avoit perdu huit Eſpagnols lorſque Cortez arriva, & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudiſſemens que l'on donna à ſa valeur.

Le Général s'apperçut alors, que les meſures qu'il avoit priſes ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé ; parce que ce ſiége ſe réduiſoit par ces attaques & ces retraites à une eſpece de guerre, qui conſumoit le tems & expoſoit les hommes ſans aucun profit, & à de ſimples actes d'hoſtilité qui ne méritoient pas le nom de véritables avantages. La voie des chauſſées avoit de grandes difficultés, à cauſe des remparts & des foſſés, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la perſecution continuelle de leurs canots, qui venoient toujours

en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter ; ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques jusques à nouvel ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du Lac. Pour cet effet il envoya des Officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en reserve aux Villes & Bourgs de ses Alliés, desquels, & de ceux qu'on fit à Tezeuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions : & après les avoir remplis d'Indiens alliés & propres à ce manége, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre, soutenus des brigantins, dont avec ce nouveau renfort il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado ; & pour sa personne, il alla se joindre avec les cinq autres qui restoient, au Mestre de Camp Christophe d'Olid.

Dès ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les insultes des ennemis cesserent ; le Général ayant ordonné que les canots joints aux brigantins, fissent la ronde sur le Lac, & courussent incessamment au long des di-

gues afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverses fois plusieurs bâtimens, qui tâchoient de passer avec des vivres & des barils d'eau ; & on eut connoissance de la nécessité où la Ville étoit reduite. Olid s'avança jusques à ruiner les maisons des Fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrès, chacun à son attaque & les heureux succès de ces expeditions changerent entierement la face des affaires. L'Armée conçut de nouvelles esperances ; & de simples Soldats même contribuoient à la facilité de l'entreprise, entrant dans les occasions avec une espece de confiance & de gayeté qui ressemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'esperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de se trouver quelquefois avec les vainqueurs.



CHAPITRE XXII.

Les Mexicains mettent en usage divers stratagêmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considérable, & poussé jusques à Cuyoacan.

LA diligence & l'industrie que les Mexicains employerent à défendre leur Ville, ne sont pas seulement remarquables, mais encore en quelques circonstances, dignes d'admiration. Il est vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces peuples, élevés dans l'exercice des armes, qui étoit l'unique voie pour parvenir aux grandes dignités; mais en cette occasion ils passerent de la vaillance aux reflexions militaires; parce qu'ils avoient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre étoient éloignées de tout ce qui se pratiquoit en ce Pays-là.

Ils tirerent même quelques coups assez juste pour s'acquerir la réputation d'esprits éclairés au-delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avoient usé à fortifier leurs digues: celles qu'ils mirent depuis en

usage n'étoient pas moindres, lorsqu'ils envoyerent par de longs détours, des canots chargés de pionniers, afin de nettoyer les fossés que les Espagnols avoient comblés, & tomber sur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligés de se retirer. Ce stratagême fit perdre quelques Soldats aux premieres entrées : & le tems en apprit encore un plus rafiné aux ennemis, puisque contre leurs coutumes mêmes, ils s'aviserent de faire leurs sorties durant la nuit, dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquiétude, & de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur esprit & leur habileté, que ce qu'ils imaginerent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puissantes pour eux, en les désunissant. Pour cet effet, ils construisirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vastes, & renforcées de grosses planches, en maniere de pavesades, afin de combattre à couvert derriere cette espece de rempart. Ils sortirent durant la nuit avec cette flotte, pour aller se poster en certains endroits couverts de roseaux que le Lac produisoit, si hauts & si épais, qu'ils formoient comme une espece de forêt im-

pénétrable à la vûe. leur dessein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toujours deux qui alloient successivement en course, afin d'empêcher les secours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roseaux. Ils avoient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres pour servir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau; afin que le choc mît en piéce nos vaisseaux, ou au moins en un si grand embarras, qu'il leur fût aisé de les aborder. La disposition de ce stratagême fait assez connoître que les Mexicains sçavoient raisonner jusque, tant sur les moyens de se défendre, que sur ceux d'offenser leurs ennemis, & qu'ils avoient l'esprit assez éclairé pour donner dans ces rafinemens qui rendent les hommes ingenieux à la destruction de leurs semblables, & qui servent comme de principes à cette science, ou plutôt à ces maximes si peu raisonnables, dont néanmoins on a composé ce qu'on appelle Raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servoient à l'attaque de Sandoval, allerent en course de ce côté-là commandés par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les

ennemis les eurent découverts, ils poussérent à l'eau leurs canots par un autre endroit, afin qu'après avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuir, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut exécuté si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer.

En même-tems les pirogues des ennemis sortirent & vinrent à la charge avec une résolution désesperée. Les Espagnols se virent alors en un très grand péril : mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soutinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui à force de bras & de haches, couperent ou écarterent les pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier, & de faire jouer leur artillerie à travers la plus grande partie des pirogues; poursuivant après cela à coups de canon celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse : mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraités, & plusieurs Espagnols blessés. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, après avoir contribué plus qu'au-

un autre à la victoire, par sa valeur & son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux Officiers, particulierement de Barba, se voyant privé d'un ami également sûr dans les disgraces & dans les prosperités, & d'un Soldat brave sans emportement & sage sans foiblesse.

Le Général ne fut pas longtems sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains ayant réparé leurs pirogues, & même augmenté le nombre, se cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau ; croyant fort témerairement qu'on donneroit dans le même piege, sans qu'ils lui donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi ; & comme il cherchoit à hâter, autant qu'il se pourroit, la vengeance de sa perte, il envoya six brigantins à la file, se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux, qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna, sur le modele de leur stratagême, qu'un brigantin sortît à la pointe du jour, & qu'après avoir témoigné par differentes courses, qu'il cherchoit des canots qui portoient des vivres, il s'approchât des piro-

gues ennemies, autant qu'il ſeroit néceſſaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appellant par ſa fuite, au lieu de la contre-embuſcade. La choſe reuſſit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues pouſſerent vivement le brigantin qui fuyoit, célébrant ſa priſe, qu'ils croyoient aſſurée, par de grands cris de joie, & avec une ardeur incroyable. Lorqu'ils furent à une diſtance convenable, les autres brigantins s'avançerent pour les recevoir, & les ſaluerent de leur Artillerie ſi cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues; laiſſant un ſi grande étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient euſſent pris aucun parti, ils perirent preſque tous, avec leurs bâtimens, à la ſeconde décharge. Ainſi le Général ne vengea pas ſeulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner abſolument la flotte des ennemis; reconnoiſſant qu'il avoit appris des Mexicains la méthode de dreſſer des embuſcades ſur l'eau, mais avec une grande ſatisfaction d'avoir ſçu les copier ſi parfaitement pour les bien battre.

On recevoit en ce tems-là pluſieurs avis de ce qui ſe paſſoit dans Mexique, par le



Idole de Vizt zili puzt Li.

moyen des priſonniers que l'on faiſoit aux attaques : & le Général ſcachant que la faim & la ſoif commençoient à tourmenter les aſſiegés, & excitoient pluſieurs bruits parmi la populace, & diverſes opinions dans l'eſprit des Soldats, il donna tous ſes ſoins à leur couper de toutes parts le paſſage des vivres ; & afin d'autoriſer encore d'avantage la juſtice de ſes armes, il envoya deux ou trois Nobles choiſis entre les priſonniers, à Guatimozin, pour lui dire : » Qu'il l'invitoit à faire la paix, en lui « offrant des partis avantageux, qui étoient « de lui laiſſer ſon empire & toute ſa gran- « deur, pourvû ſeulement qu'il s'obligeât « à reconnoître la Souveraineté de l'Empe- « reur des Eſpagnols, dont le droit étoit « appuyé entre les Mexicains, par la tra- « dition de leurs Ancêtres, & par le con- « ſentement de tous les ſiecles. C'eſt en ſubſtance ce que Cortez propoſa, & qu'il repeta plus d'une fois ; parce qu'il avoit un extrême regrêt de ſe voir forcé à détruire une Ville ſi belle & ſi opulente, qu'il regardoit déja comme un riche ornement de la Couronne de ſon Prince.

Guatimozin reçut cette propoſition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignoit ordinairement, ainſi que d'autres priſonniers le rapporterent quelque tems après. Il aſ-

ſembla le conſeil de ſes Officiers & de ſes Miniſtres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix, dans les délibe-rations ſur les affaires publiques. Il fonda ſa propoſition ſur l'état miſerable où la Ville ſe trouvoit réduite, la perte des meilleurs Soldats, & les plaintes du peuple ſur la miſere qu'ils commencoient à endurer, & la deſtruction de leurs maiſons. Il conclut en demandant leur conſeil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix, afin d'emporter leurs ſentimens par flattérie, ou par reſpect. Cela lui réuſſit ſi bien, que tous les Officiers & les Miniſtres conclurent à recevoir les propoſitions de paix, à écouter le parti qu'on lui offroit, & à ſe ménager du tems pour en examiner ce qui conviendroit le plus aux interêts de l'Etat.

Les ſeuls Sacrificateurs s'oppoſerent au traité de paix avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponſe de leurs Idoles, qui les aſſuroient de la victoire: l'impoſture de ces faux Dieux paſſant peut-être pour une vérité dans l'eſprit de leurs Miniſtres; parce que le Démon étoit alors fort intrigué, & ſouffloit aux oreilles de ces miſerables, des ſentimens qu'il ne pouvoit inſpirer au cœur de leurs Soldats. Quoiqu'il en ſoit, leurs remontrances, ar-

mées du zele de la Religion, & de cette liberté qui se couvre du voile de dévotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conseil revinrent à leur avis ; & quoique Guatimozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentoit déja quelques présages de sa ruine, il conclut néanmoins à continuer la guerre; déclarant à ses Ministres, qu'il feroit mourir le premier qui seroit assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misere que l'on souffrît dans la Ville; sans en excepter les Sacrificateurs mêmes, qui devoient soutenir plus constamment que les autres le sentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant sçu cette résolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chaussées en même-tems, à dessein de porter le fer & le feu jusques dans le cœur de cette Ville : & après avoir envoyé ses ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tapeaquilla, & marqué une heure précise, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des Troupes & de Christophe d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les fossés, & élevé des remparts à leur maniere ordinaire ; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même-tems qu'on combloit les fossés. Ainsi l'Armée

passa sans aucun obstacle considérable. On trouva néanmoins une difficulté d'une autre espece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverses. Les Troupes qui défendoient ce rempart étoient presque innombrables. Cependant les premiers coups de canon briserent cette machine, & les ennemis dont plusieurs furent tués par les piéces du debris, se voyant découverts & exposés à l'artillerie, se retirerent dans la Ville, sans tourner le visage, & aussi sans cesser de menacer. L'abord du quai demeura libre; & le Général voulant gagner du tems, commanda d'abord les Soldats Espagnols pour s'en saisir, en se servant de la commodité des brigantins & des canots des Alliés, qui les porterent à terre. Les Alliés & la Cavalerie passerent par la même voie, avec trois piéces d'artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les rues, le Général or-

donna au Tréforier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le foſſé, & aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'eſcarmouche commença auſſi-tôt; & Alderete entendant le bruit de ce combat, & voyant le progrès des Eſpagnols, appréhenda que l'emploi de faire combler un foſſé lorſque ſes Compagnons étoient aux mains, ne fût trop bas, & indigne de ſes ſoins. Il ſe laiſſa donc emporter indiſtinctement à l'occaſion, laiſſant cette fonction à un autre, qui ne ſçut l'executer, ou ne voulut point ſe charger d'un emploi ſubdelegué, & décrié par celui-là même qui le lui commettoit. Ainſi toute la troupe qu'il commandoit le ſuivit au combat; & ce foſſé qu'on n'avoit ſçu paſſer en entrant, demeura abandonné.

Les Mexicains ſoutinrent vaillamment les premieres attaques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de ſang répandu, & le danger fut encore plus grand, quand on eut paſſé les maiſons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à ſe défendre des traits qui pleuvoient des terraſſes & des fenêtres. Lorſque la fureur des combattans étoit au plus haut point, on ſentit les ennemis mollir

tout d'un coup ; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrein avec précipitation ; & selon les présomptions vérifiées ensuite, Guatimozin étoit l'auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand fossé étoit abandonné, & sur cet avis il avoit envoyé ordre à ses Capitaines de conserver leurs troupes, afin de charger les Espagnols lorsqu'ils se retireroient. Le Général entra en soupçon de ce mouvement ; & parce qu'il ne se voyoit que le tems nécessaire pour retourner à son quartier, il commença sa retraite, après avoir fait abattre & bruler quelques maisons, afin qu'on ne s'en servît pas à la premiere entrée, pour accabler d'en haut les assaillans.

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frappées par le son terrible & mélancolique d'un instrument qu'ils appelloient la Trompette sacrée, parce qu'il n'étoit permis de le sonner qu'aux seuls Sacrificateurs quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque, & composé de tons lamentables en maniere de chanson, qui inspiroit à ces Barbares une nouvelle ferocité, en consacrant le mépris de la vie par un motif de

Religion.

Religion. Dès ce moment, le bruit insupportable de leurs cris commença ; & à la sortie de la Ville, une multitude effroyable de Soldats déterminés, & choisis exprès pour cette action vint tomber sur l'arriere-garde où les Espagnols étoient.

Les Arquebusiers soutenus des Arbalêtriers, leur firent tête ; & Cortez suivi des Cavaliers, les repoussa ; mais ayant appris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire, parce que les troupes des Alliés qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confusément, en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obéit pas.

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins, & sur les canots. Il y en avoit encore davantage qui se jettoient à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dards, ou qui les étouffoient dans le Lac. Cortez demeura le dernier à soutenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers ; & son cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au Général, si malheureusement, qu'il fut accablé & fait prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin

Cortez se retira vers les brigantins, sur lesquels ils revint à son quartier, blessé & presqu'en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piéce d'artillerie, & plus de mille Tlascalteques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé, ou maltraité. Véritablement cette perte fut très-grande. Cortez en pénétroit toute les suites, & faisoit là dessus de tristes réflexions; mais les sentimens de son cœur n'alloient point jusques à son visage, de crainte de marquer trop le désastre de cet évenement cruel, mais inévitable tribut que ceux qui commandent les Armées payent à l'éclat de leur dignité, en chassant la douleur au fond de l'ame, pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'un grande tranquilité.



CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains célébrerent leur victoire par le ſacrifice des Eſpagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliés, dont pluſieurs deſertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre, & on prend la réſolution de ſe poſter dans la Ville même.

SAndoval & Alvarado entrerent en même tems dans la Ville, & trouverent partout une égale réſiſtance, avec peu de difference au ſuccès de leurs attaques. Ils forcerent des paſſages, ils comblerent des foſſés, percerent juſques dans les rues, où ils ruinerent des maiſons, & ſouffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Néanmoins comme ils n'eſſuyerent pas le cruel contre-tems que le Général trouva en ſon chemin, leur perte fut moindre, quoiqu'ils euſſent trouvé à redire vingt Eſpagnols aux deux attaques ; & c'eſt ſur ce nombre qu'on a compté, lorſqu'on a dit que Cortez perdit ſoixante Eſpagnols à celle de Cuyoacan.

Le Tréſorier Julien d'Alderete reconnut ſa faute, à la vûe de la perte que ſa déſo-

béissance avoit causée. Il se présenta au Général avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de sa tête le crime qu'il avoit commis. Cortez lui fit une très-severe réprimande, & ne le punit point autrement, parce qu'il ne trouvoit pas le tems propre à décourager ses Soldats par le châtiment que cet Officier méritoit. Il fallut alors par nécessité suspendre les attaques ; & l'on se réduisit à serrer la Place de plus près, & à empêcher le passage des vivres durant qu'on s'appliquoit à panser les blessés, dont le nombre surpassoit de beaucoup ceux qui étoient échappés sans blessures.

Ce fut en cette occasion que l'on ressentit l'effet d'une grace singuliere, en la personne d'un simple Soldat nommé Jean Catalan, qui sans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques benedictions, guerissoit les playes en si peu de tems, que cela paroissoit surnaturel. C'est cette espece de remede que le vulgaire appelle en Espagnol *Curar por Ensalmo*, sans autre fondement que celui d'avoir entendu mêler quelques versets des Pseaumes de David dans les bénédictions. Quoique la Morale rejette presque toujours cette pratique ou cette connoissance, comme dangereuse ; néanmoins elle la permet quelquefois, lorf-

qu'elle a passé par la rigueur d'un examen exact; mais dans le cas dont il s'agit, ce n'est peut-être pas une témérité de croire que le Ciel fût auteur de ce merveilleux secours, la grace de rendre la santé étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiqués aux hommes : & il ne paroit pas vraisemblable, que le concours du Démon servît à ces moyens qui procuroient la guerison de tant d'Espagnols, lorsqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la suggestion de ses Oracles. Herrera rapporte que ce fût une Femme Espagnole nommée Isabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures; mais nous avons suivi Bernard Diaz, qui y étoit présent; & quoique ce soit un malheur à celui qui compose une histoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il suit, il ne doit pas toujours en faire la discussion; puisque le fait étant certain, la difference des moyens est de peu d'importance à la vérité.

Cependant les Mexicains célébroient leur victoire par de grandes réjouissances. On vit durant la nuit, de tous les quartiers des Espagnols, les Temples de la Ville couronnés de torches & de vases pleins de parfums; & dans le plus grand dedié au Dieu de la guerre, on entendoit le son de leurs instrumens militaires en differens chœurs

dont le désaccord avoit quelque chose d'affreux. Ils solemnisoient par cet appareil barbare le sacrifice des Espagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, après avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animerent leurs corps, donnerent les miserables restes de leur sang encore tout chaud, à la cruelle aspersion de cet horrible simulacre. C'est ce qu'on présuma du sujet de cette fête; & le temple étoit si éclairé par la quantité des torches, qu'on distinguoit fort bien l'affluence du Peuple; même quelques Soldats s'avancerent jusques à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoissoient ceux qui les poussoient : pitoyable spectacle, qui veritablement frappoit encore moins les yeux, que l'imagination; mais si funeste & si sensible en cette partie, que Cortez ne put retenir ses larmes, ni tous ceux qui étoient auprès de lui, ne purent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la satisfaction d'avoir appaisé leurs faux Dieux par le sacrifice des Espagnols, rendit les Mexicains si fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers, croyant mettre le feu aux brigantins & achever la déroute des Espa-

gnols, qu'ils ſçavoient être bleſſés pour la plus grande partie, & extrêmement fatigués C'eſt ce qu'ils ſe figuroient dans leurs réflexions; mais il n'en firent pas aſſez pour cacher ce mouvement. La trompette infernale qui leur inſpiroit tant de fureur, en traitant de culte ſacré une réſolution déſeſperée, avertit par ſon bruit les Eſpagnols, qui ſe préparerent à la défenſe ſi àpropos, qu'ils repouſſerent les Mexicains en pointant ſeulement les piéces des brigantins & celles de leurs logemens, en ſorte qu'elles battoient au long des chauſſées. Les Mexicains venoient brutalement, ſi preſſés & en ſi grand nombre, que les coups de ces batteries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardieſſe.

Le jour ſuivant, Guatimozin tira plus heureuſement de ſon propre fond quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué ſur la digue, en ſe retirant; ce qui ſervoit à entretenir le peuple dans l'eſperance de ſe voir promptement délivré. Il envoya par toutes les Villes voiſines, les têtes des Eſpagnols ſacrifiés, afin que ces témoignages ſenſibles de ſa victoire achevaſſent de ramener ceux qui s'étoient détachés de ſon obéiſſance. En dernier lieu, il publia que la Divinité ſouverai-

ne entre leurs Dieux, particulierement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, lui avoit annoncé d'une voix fort intelligible que la guerre finiroit dans huit jours, & que tous ceux qui méprisoient cet avis, y périroient Il avançoit cette imposture, sur la présomption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Espagnols; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnues dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse Divinité, entre les Indiens qui portoient les armes contre lui : Stratagême très-remarquable, tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples mélancoliques, & désolés par la mort des Espagnols, jointes au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats, & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un crédit si bien établi, & d'une telle réputation aux Pays les plus éloignés que les Indiens se persuaderent aisément l'infaillibilité de ses menaces. Les huit jours marqués si précisément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un si grand désordre en leur imagination, qu'ils se déterminerent à deserter de l'armée, & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit

abandonné

abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres nuits : cette maudite crainte étant si puissante sur l'esprit de ces Nations, que les Alliés de Tlascala même & de Tezeuco se débanderent avec le même désordre ; soit qu'ils appréhendassent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles qui peut-être ne les craignoient pas moins ; mais la perte de leur vie les touchoit moins aussi que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au Général puisqu'il n'alloit pas à moins qu'à lui faire abandonner son entreprise ; mais du moment qu'il se fût éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoya après ces déserteurs leurs Commandans même, à dessein de suspendre leur appréhension, jusqu'à ce que les huit jours marqués par l'Oracle étant passés, ils reconnussent l'imposture de cette prédiction, & qu'ils en fussent plus disposés à retourner à l'Armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande pénétration. Les huit jours étant passés sans peril, les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l'Armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans

un cœur désabusé de la crainte.

Dom Hernan Roi de Tezeuco envoya aux troupes de sa Nation, son frere qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les deserteurs de Tlascala, qui n'étoient que des gens du menu Peuple, n'oserent aller jusqu'à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils seroient exposés. Ils attendirent l'évenement des prédictions à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient, après la défaite imaginaire des Espagnols : mais au même tems qu'ils furent détrompés de leur sotte crédulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps & furent ainsi bien reçus du General.

Ces nouvelles recrues, qui augmenterent considérablement les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandit par tout de l'extrémité où la Ville capitale se trouvoit, obligerent quelques Nations qui avoient été jusqu'à ce tems-là neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considérables fut celle des Otomites, Peuple feroce & indomté, qui à l'exemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre par-

mi les troupes des Alliés, à dessein de servir en cette occasion, ayant toujours été rebelles à l'Empire des Mexicains, sans autre défense, que celle d'habiter un Païs dont la misere & la sterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes soumis à ses ordres, passant en peu de jours, d'une furieuse tempête à un calme agréable, & attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux & si subite, au bras du Tout-puissant, dont l'ineffable Providence permet souvent les adversités, afin de reveiller en notre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le tems de cette suspension d'hostilités de la part de leurs ennemis; ils firent de fréquentes sorties, étant jour & nuit à la vûe de leurs quartiers, dont néanmoins ils furent toujours repoussés, & perdirent beaucoup de monde, sans faire ni mal ni peur aux Espagnols. On apprit de leurs derniers prisonniers, qu'on commençoit à endurer une grande nécessité dans la Ville; que le Peuple étoit au désespoir, & les Soldats mal satisfaits, de manquer de pain & d'eau, & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de

l'eau ſalée des puits, qu'on buvoit : Le peu de vivres qui entroient ſur les canots qui pouvoient s'échapper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagés également entre les Grands ; ce qui donnoit de nouveaux ſujets d'impatience au Peuple, dont les cris alloient juſqu'à faire craindre pour ſa fidelité. Cortez aſſembla ſes Officiers, afin d'éxaminer ſur ces avis, quelle conduite on devoit prendre par rapport à l'état préſent de la Ville & de l'armée.

Il repréſenta le peu d'eſperance qu'on devoit avoir, que la force de la néceſſité obligeât les aſſiegés à ſe rendre, à cauſe de la haine implacable qu'ils avoient contre les Eſpagnols, & des réponſes de leurs Idoles, appuyées de l'artifice du Démon. Il marqua que ſon ſentiment étoit de venir à la voie des armes par les raiſons qu'il avoit alleguées, & encore par la crainte de ſouffrir une autre déſertion de la part des Alliés, Peuples aiſés à ébranler, & qui étant fort propres au ſervice en un jour de combat, prenoient des inquiétudes fort dangereuſes durant l'oiſiveté d'un ſéjour, parce qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un ſiége, comme on le faiſoit, fût une véritable guerre, ni que ces tréves qu'on

donnoit à la colere des Soldats, tournaſſent au dommage des ennemis.

Tous les avis ſe réduiſirent donc à continuer d'attaquer la place de vive force, ſans abandonner le ſiége : & Cortez qui reconnut au ſuccès de la derniere occaſion ce qu'on ſouffroit en ces retraites, toujours expoſées aux inſultes des ennemis, qui faiſoient alors leurs plus grands efforts, reſolut de mettre une forte garniſon dans les trois quartiers, & après cela, de faire une attaque générale par toutes les chauſſées en même-tems, à deſſein de prendre des poſtes dans la Ville, que l'on garderoit à toutes riſques; chaque corps ayant ordre de s'avancer de ſon côté juſqu'à la grande Place du Marché appellée Tlateluco, où ils devoient ſe joindre enſemble, & agir ſuivant les occaſions. L'entrepriſe auroit été mieux pouſſée, & peut-être à bout, ſi on avoit pris d'abord cette réſolution : mais la prévoyance humaine eſt ſi bornée, que ce n'eſt pas un médiocre effort du jugement, de tirer des leçons d'un mauvais ſuccès, puiſque nous ſommes ſouvent obligés à fonder nos maximes ſur la correction de nos erreurs.



CHAPITRE XXIV.

On fait les trois attaques en même tems, & les trois corps de l'Armée se rejoignent en peu de jours dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné ; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses, pour traverser le dessein des Espagnols.

APrès avoir fait une grande provision de vivres, d'eau & de tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des troupes, dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent au point du jour de leurs quartiers ; Alvarado, de Tacuba ; Sandoval, de Tepeaquilla, & Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soutenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levés, les fossés ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eut commencé que de ce jour-là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultés, & après quelque retardement, les trois corps arriverent à la ville presqu'en

même-tems. On gagna facilement le bout des rues, où les maisons étoient ruinées, parce que les ennemis ne les défendirent que foiblement, résolus de se raquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses; mais les Espagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logemens, en se retranchant chacun dans son poste, dans les ruines des maisons; & établissant la sureté par de bons corps-de garde & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains: elle desarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite; & elle précipita les remedes nécessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin, & l'obligerent par leurs prieres, à se retirer à l'endroit le plus éloigné du peril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, foibles ou courageux, selon les divers mouvemens que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure même les moyens de mettre en sureté la personne de l'Empereur, en le transportant en un lieu moins exposé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la Ville qui servoit de retraite à la Cour du Prince, & quelques-uns opinoient à déloger par force les Espa-

gnols des postes qu'ils avoient saisis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus généreux ; & rejettant celui qui conseilloit d'abandonner la Place, il prit la resolution de mourir avec ses Sujets, & commanda que tout le monde se tînt prêt au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restoient, sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent, à dessein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animés par leurs Chefs, parurent un peu après le lever du Soleil, à la vûe de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déja arrivé. L'artillerie qui battoit sur toutes les avenues, en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'oserent exécuter les ordres de leur Empereur, & ils furent bien-tôt désabusés de la créance qu'ils avoient que cette entreprise put réussir. Ainsi, sans en venir de plus près à l'attaque, ils commencerent à fuir en feignant de se retirer, & ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer jusqu'à en venir aux coups de main ; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuyoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodément pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultés ſuivirent cet heureux ſuccès, parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maiſons, & de battre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des rues. On s'efforça d'abréger le tems en toutes ces actions; en ſorte qu'au bout de quatre jours les trois Commandans ſe trouverent à la vûe de la place de Tlateluco, par les differens chemins qui y conduiſoient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il pourſuivoit eſſayerent d'y former quelques bataillons; mais il ne leur en donna pas le loiſir, & ce mouvement n'eſt pas aiſé à des gens qui fuyent. Ainſi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & ſe retirerent en déſordre aux rues qui étoient de l'autre côté de la place. On voyoit aſſez près de ce lieu un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les dégrés étoient occupés par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laiſſer derriere ſoi, y envoya quelques Compagnies pour les attaquer, & ſe ſaiſir de ce poſte; ce qu'elles firent ſans difficulté, parce que ceux qui le défendoient, méditoient déja leur retraite, à l'exemple des autres. Ainſi ce Capitaine mit tout ſon gros en bataille dans la place, afin de faire

un logement; & ordonna en même tems, qu'on fit de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonstration, des applaudissemens de sa diligence.

La troupe qu'Olid conduisoit, commandée par le Général en personne, arriva peu de tems après à la place, & la foule des Mexicains qui fuyoient devant eux, vint se jetter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuyards y périrent, étant battus de tous côtés, & la même chose arriva à ceux qui étoient poussés par les troupes de Sandoval, qui se rendit bien-tôt après au même lieu.

Les Mexicains retirés dans les rues qui conduisoient aux autres places de leur ville, voyant les forces des Espagnols unies, coururent avec empressement pour défendre la personne de l'Empereur, s'imaginant qu'on alloit l'attaquer; ce qui donna lieu au Général de faire ses logemens sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les rues qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la fureté de son armée de ce côté-là; & il ordonna aux Capitaines des brigantins & des canots, de courir incessamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il se présentoit quelque chose de considérable.

On fut obligé d'abord de débarrasser la place des corps morts des Mexicains ; à quoi on employa quelques Compagnies des Alliés, qui les jetterent dans les rues où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Espagnols, afin d'empêcher qu'ils ne se dérobassent avec leur miserable charge, pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étoient la derniere fête de leurs victoires. Néanmoins avec toutes ces précautions il fut impossible d'arracher entierement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excès, & la dissimulation en couvrit la tolerance.

On vit venir cette même nuit diverses troupes de Paysans à demi morts, qui venoient vendre leur liberté pour leur subsistance ; & quoiqu'il y eut lieu de croire qu'on les avoit chassés comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le Général qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un siége, ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissemens, afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour on vit les rues dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs Soldats, qui venoient seule-

ment à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur derniere retraite. Le Général voyant qu'ils ne l'attaquoient pas, suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut, parce qu'il souhaitoit remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paroissoit vraisemblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoîtroient que son intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti, lorsque les forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiés, avec quelque esperance qu'elle avoit fait quelque effet, lorsqu'il vit retirer les troupes disposées à la défense des rues.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse, ses Ministres & le reste de ses Soldats faisoit un angle fort spatieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac; & l'autre peu éloignée de Tlateluco, se trouvoit fortifiée par toutes les avenues, d'une espece de circonvallation de grosses planches garnies de facines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au devant un fossé plein d'eau & trés-profond qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, ayant coupé les rues

en terre ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour ſuivant Cortez ſuivi de la plus grande partie des Eſpagnols, s'avança juſqu'aux endroits que les ennemis avoient abandonnés, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude preſque innombrable de Peuple; mais avec quelques marques de paix, qui ſe réduiſoient à retenir le ſon de leurs inſtrumens de guerre; & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant avec les Eſpagnols, ſans attaquer ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baiſſoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur ſilence & par leur repos, que les traités qui produiſoient cette eſpece de tréve, ne leur étoient pas déſagréables.

On remarqua en même-tems les efforts qu'ils faiſoient de cacher la néceſſité qu'ils enduroient, & de marquer avec oſtentation, que s'ils ſouhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement ſur leurs terraſſes, d'où ils jettoient au Peuple quelques tourteaux de maiz, afin qu'on crut qu'ils avoient des vivres de reſte, & de tems en tems on voyoit ſortir quelques Capitaines, qui ve-

noient défier au combat ſingulier les plus braves des Eſpagnols. Mais leurs inſtances duroient peu, & ils retournoient bien-tôt, auſſi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du Général. L'Indien paroiſſoit être un des principaux, à ſa parure ; & ſes armes étoient une épée & un bouclier de quelque Eſpagnol qu'ils avoient ſacrifié. Il repeta pluſieurs fois ſon défi avec une extrême arrogance ; en ſorte que Cortez fatigué de ſes cris & de ſes geſtes, lui fit dire par ſon Truchement : *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec ſoi, on permettroit que cet Eſpagnol les combattit tous enſemble.* En diſant cela le Général lui montroit le Page qui portoit ſon bouclier. Le Mexicain ſentit bien ce trait de mépris : néanmoins ſans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'inſolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir ſeize ou dix-ſept ans. Il crut que ce combat le regardoit, puiſqu'il étoit déſigné pour le faire ; & il ſe déroba ſi adroitement d'auprès du Général, ſans qu'on s'en apperçût pour le retenir, qu'ayant paſſé le foſſé comme il put, il chargea le Mexicain qui l'attendoit en bonne poſture. Nugnez para ſon coup de bouclier, & lui porta en même-

tems une estocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ses pieds. Cette action fut celebrée de tous les Espagnols par de grands applaudissemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de son maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu : & Cortez extrêmement satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagnée, lui confirmant ainsi le titre qu'il avoit acquis par son courage, & qui lui donna une estime audessus de son âge, entre les plus braves Soldats de l'Armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette suspension d'armes dura, le Conseil de Guatimozin s'assembla plusieurs fois, pour déliberer sur les propositions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit à entrer en quelque traité, par la consideration de l'extrême misere où ils se trouvoient réduits. Quelques autres concluoient à la guerre, reglant leurs avis sur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti : & ces infâmes Sacrificateurs, dont les conseils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la derniere opinion ; mêlant les promesses de la victoire, avec quelques menaces myste-

rieuſes prononcées en maniere d'Oracles, qui échaufferent les eſprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animés. Ainſi tout le Conſeil réſolut de reprendre les armes, & Guatimozin ſe rendit à cet avis, donnant à ſon obſtination le titre d'obéiſſance : néanmoins il ordonna, avant que de rompre la tréve, que toute la Nobleſſe avec les pirogues & les canots ſe rendiſſent à une eſpece de port que le Lac formoit en cet endroit-là, afin de ſe préparer une retraite, en cas qu'on ſe vît pouſſé à la derniere extrémité.

Cet ordre fut exécuté, & une multitude effroyable de toute ſorte d'embarquations entra dans ce port, ſans être remplies d'autres perſonnes que des rameurs. Les Capitaines Eſpagnols qui étoient ſur le Lac, informerent auſſi-tôt le Général de ce nouvel incident, & il devina aiſément que les Mexicains prenoient ces meſures, afin de ſauver la perſonne de leur Prince. Il dépêcha auſſi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine Général de tous les brigantins, avec ordre d'aſſieger le port, & de prendre ſur ſon compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ſes troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les réſolutions de la paix, par les menaces de la guerre.

guerre. Ils avoient déja reçu l'ordre de se mettre en défense ; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs cris annoncerent la rupture du traité. Les Mexicains se préparerent au combat avec beaucoup de hardiesse ; mais ils reconnurent bien-tôt l'égarement de leur orgueil, par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles ramparts. Ils ne virent plus que le péril qui les menaçoit, & selon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin ; parce qu'ils ne furent pas long-tems sans montrer quelques drapeaux blancs, répétant plusieurs fois le nom de *Paix*.

On leur fit entendre par les truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette assurance, trois ou quatre Mexicains en habit de Ministres, se présenterent de l'autre côté du fossé ; & après avoir fait, suivant leur coutume, de profondes humiliations avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez : « Que la Majesté Souveraine du puissant Guati- « mozin leur Seigneur, les avoit nommés « pour traiter de la paix ; & qu'elle les « avoit envoyés, afin qu'après avoir écouté « ce que le Capitaine des Espagnols leur « proposeroit, ils revinssent l'informer des «

» articles de la capitulation. » Le Général répondit : « Que la paix étoit l'unique but » de ses armes ; & qu'encore qu'il fût alors » en état de donner la loi à ceux qui étoient » si long-tems à connoître la raison, il fai- » soit encore cette ouverture, afin de re- » prendre le traité qu'on avoit rompu : » mais que des affaires de cette qualité s'a- » justoient difficilement par la voie d'un » tiers ; & qu'ainsi il étoit nécessaire que » leur Prince se laissât voir, au moins qu'il » s'approchât, accompagné de ses Minis- » tres & de ses Conseillers, afin de les con- » sulter sur le champ, s'il se présentoit » quelque difficulté. Qu'il n'avoit point » d'autre dessein, que d'accepter tous les » partis qui ne blesseroient point l'autorité » souveraine de son Prince, & qu'à cette » fin il engageoit sa parole ; (qu'il confir- » ma par un serment) non-seulement de » faire cesser les actes d'hostilité, mais » d'employer pour le service de l'Empe- » reur de Mexique, toute l'attention né- » cessaire à procurer la sûreté de sa person- » ne, & le respect qui lui étoit dû.

Les Envoyés se retirerent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, & revinrent le même jour, assurer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ses Ministres & ses Officiers, afin de prendre

lui-même communication des articles du traité de paix. Leur dessein étoit d'entretenir cette négotiation, sous divers prétextes, jusqu'à ce que tous leurs bâtimens fussent prêts, pour assurer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient resolue. Ainsi les mêmes Envoyés revinrent à l'heure désignée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui étoit arrivé. On remit après cela l'entrevûe, sous prétexte d'ajuster quelques formalités sur la séance, & les autres cérémonies. Enfin quatre jours se passerent en ces pourparlers; & Cortez ne découvrit l'artifice, que le plus tard qu'on devoit l'attendre d'un esprit aussi éclairé : mais il étoit si persuadé qu'ils souhaitoient la paix, en se fondant sur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit déja pris des mesures d'éclat, & d'ostentation pour recevoir Guatimozin; & lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut quelque honte secrete, d'avoir soutenu sa bonne foi contre tant de remises, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi; faisant servir sa colere à cacher sa confusion, & trouvant apparemment quelque difference entre l'aveu d'une offense qu'on nous a faite, & celui d'une tromperie dont nous avons été surpris.

CHAPITRE XXV.

Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voie du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.

AU point du jour marqué par Cortez, pour son entrevûe avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte sur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit aussi-tôt le Général, & assembla ses brigantins separés en differens postes, afin de pouvoir se servir de leur Artillerie. En ce moment, les canots des ennemis se mirent à la rame. Ils portoient toute la Noblesse Mexicaine, & presque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes; parce qu'ils s'étoient déterminés à faire un serieux effort contre les brigantins, & à soutenir le combat à toutes risques, jusqu'à ce que la personne de l'Empereur fût mise en sûreté, durant cette diversion des forces ennemies, après quoi chacun devoit prendre differentes routes pour le suivre. C'est

Retraite de Guatimozin pris par Holguin.



ainſi qu'ils l'exécuterent, en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que ſans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent juſqu'à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combattoient ainſi d'une extrême fureur, Sandoval remarqua que ſix ou ſept pirogues s'échappoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné; & il donna ordre au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chaſſe avec ſon brigantin, & de tâcher de les prendre en les endommageant le moins qu'il lui ſeroit poſſible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parce qu'il connoiſſoit ſa valeur & ſon activité, qu'à cauſe de la legereté de ſon brigantin, qui conſiſtoit peut-être en la force des Rameurs, ou parce que ſa conſtruction le rendoit plus coulant, ce qui importe beaucoup en cette ſorte de bâtimens. Ce Capitaine, ſans employer d'autre tems que celui qu'il falloit pour revirer, & donner un moment d'haleine aux Rameurs, les pouſſa enſuite ſi vigoureuſement par ſa diligence, qu'en peu de tems il gagna aſſez d'avantage pour tourner la proue, & ſe laiſſer tomber ſur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroiſſoit en avoir le commandement. Elles s'arrêterent toutes

en même-tems, & hauſſerent les rames quand elles ſe virent inveſties : & les Méxicains qui étoient ſur la premiere, crierent qu'on ne tirât pas, parce que la perſonne de l'Empereur étoit ſur ce vaiſſeau, ce qui fût entendu par des Eſpagnols, qui ſçavoient déja quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baiſſerent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les démonſtrations de gens qui ſe ſoumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue; & Holguin, avec quelques Eſpagnols, ſe jetta ſur les priſonniers. Guatimozin s'avança le premier, & reconnoiſſant le Capitaine, à la déference qu'on lui rendoit : « Je ſuis, dit-il, votre priſonnier, » & j'irai où vous voudrez : Je vous prie » ſeulement de faire quelque attention à » l'honneur de l'Imperatrice & des femmes de ſa ſuite. » Auſſi-tôt il paſſa dans le brigantin, & donna la main à ſa femme, pour lui aider à monter, avec une ſi grande preſence d'eſprit, que connoiſſant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit : « Ne » vous inquietez point de ces gens de ma » ſuite, ils viendront tous mourir aux pieds » de leur Prince. » En effet, au premier ſigne qu'il fit, ils laiſſerent tomber leurs

armes, & ſuivirent le brigantin, comme priſonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattoit contre les canots des ennemis ; & on connut bien à leur réſiſtance, la qualité de ceux qui les rempliſſoient, & le courage de cette Nobleſſe, qui avoit pris à tâche de répandre tout ſon ſang, pour faciliter la liberté de ſon Prince Néanmoins le combat ceſſa bien-tôt, quand ils reçurent la nouvelle de ſa priſon : & paſſant en un inſtant, de la ſurpriſe au déſeſpoir, les cris de guerre ſe tournerent en pleurs & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-ſeulement ils ſe rendoient avec peu ou point de réſiſtance : mais encore pluſieurs Nobles s'empreſſerent à paſſer dans les brigantins, afin de ſuivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, après avoir envoyé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez ; & ſans s'approcher de trop près du brigantin de Sandoval, il lui fit part comme en paſſant, de cet heureux ſuccès : après quoi, voyant ce Commandant fort diſpoſé à ſe charger d'un priſonnier de cette importance, il ſuivit ſa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devint un ordre précis, & que la répugnance qu'il avoit d'y obéir, ne ſe tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offerts à les défendre, afin de faire une diversion de ce côté-là, combattirent avec une constance & une hardiesse surprenantes, jusqu'à ce qu'ayant appris par leurs sentinelles, le débris des pirogues qui escortoient Guatimozin, ils se retirerent confusément, sans néanmoins paroître lâches, mais seulement étonnés.

On connut bien-tôt la raison de ce mouvement, lorsque le canot dépêché par Holguin, qui portoit l'avis, arriva. Le Général leva les yeux au Ciel, comme vers la source de tout son bonneur & manda aussi-tôt à tous les commandans des attaques, de se maintenir à la vûe des remparts, sans s'engager plus avant, jusqu'à nouvel ordre. En même tems il envoya deux compagnies d'Espagnols à la descente, avec ordre de s'assurer de la personne de Guatimozin : & sortit assez loin hors de son logis, pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences, ces démonstrations extérieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere, en produisant la reconnoissance pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis,

toute la ſuite de l'Empereur s'arrêta ; & ce Prince entra le premier avec l'Imperatrice, affectant de témoigner qu'il ne refuſoit pas d'entrer en priſon. Il s'aſſit auſſi-tôt avec ſa femme ; & un moment après il ſe leva pour faire aſſeoir le Général, ſe poſſedant ſi-bien en ces commencemens, que reconnoiſſant les truchemens, au poſte qu'ils occupoient, il commença la converſation, en diſant à Cortez : « Qu'attendez-vous, Genéreux » Capitaine, pour m'ôter la vie avec ce » poignard que vous avez au côté ? Des » Priſonniers de ma ſorte ne ſervent que » d'embarras aux Vainqueurs : ſortez-en » promptement, & que j'aye le bonheur » de mourir par vos mains, puiſque je n'ai » pas obtenu celui de mourir pour ma Pa- » trie. »

En cet endroit toute ſa conſtance l'abandonna, & les pleurs qui étouffoient ſa voix, & forçoient la réſiſtance de ſes yeux, expliquerent le reſte. L'Imperatrice les laiſſa couler avec moins de réſerve, & Cortez fut obligé de faire violence à ſa tendreſſe & à la compaſſion que ce triſte ſpectacle lui cauſoit. Il laiſſa quelque tems à la douleur de ces affligés, & répondit enfin à l'Empereur : « Qu'il n'étoit pas ſon priſon- » nier, & que ſa Grandeur n'étoit pas tom- »

» bée dans une pareille disgrace, indigne
» d'Elle; mais qu'il étoit prisonnier d'un
» Prince si puissant, qu'il ne reconnoissoit
» point de Superieur en ce monde, & si bon,
» que Guatimozin ne pouvoit pas seulement
» esperer sa liberté de la Royale clemence
» de ce grand Prince, mais encore l'Em-
» pire de ses ancêtres, augmenté du glo-
» rieux titre de son amitié; qu'en attendant
» le tems qu'il falloit pour recevoir ses or-
» dres sur ce sujet, il seroit servi & respecté
» par les Espagnols, de maniere qu'il ne trou-
» veroit pas de différence entre leur obéis-
» sance, & celle de ses Sujets. » Il voulut passer de-là à quelques motifs de consolation, fondés sur l'exemple des Souverains tombés en de semblables disgraces; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre, pour souffrir des remedes, & le Général appréhenda de le mortifier sans le résoudre, parce qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les Rois dépossédés, & qu'il étoit difficile de rencontrer de la résignation en un esprit qui manquoit de la véritable connoissance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, & si brave, qu'en cet âge il avoit acquis par ses exploits & par plusieurs victoires, tous les honneurs qui

élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée; haute ſans foibleſſe, & robuſte ſans difformité. On voyoit ſur ſon tein une blancheur ſi éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroiſſoit comme étranger entre ceux de ſa Nation. Ses traits n'avoient rien de déſagréable, ils marquoient néanmoins beaucoup de fierté; & en effet, ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'eſtime & le reſpect, qu'il conſervoit toute ſa Majeſté au milieu de ſon affliction. L'Imperatrice étoit du même âge que ſon mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ſes manieres; & ſon viſage, moins délicat qu'il ne convient à une Dame, avoit néanmoins à l'abord quelque air de beauté qu'il ne ſoutenoit pas; mais le reſpect ſauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conſerver. Elle étoit niece du grand Montezuma, ou, ſelon quelques Auteurs, ſa fille: & lorſque Cortez l'eut appris, il lui renouvella les offres de ſon ſervice, ſe tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la perſonne de cette Princeſſe la vénération qu'il conſervoit à la mémoire de l'Empereur. Cependant il ſe ſentoit preſſé de retourner à ſon armée, afin d'achever de ſoumettre cette partie de la

Ville que les ennemis tenoient encore ; ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le Général fût parti, on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit à dessein de lui faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : « qu'il ne souffrît point qu'on les » maltraitât, ni qu'on leur fit aucune in- » jure, puisqu'il suffisoit pour les obliger à » se rendre, qu'ils sçûssent que leur Empe- » reur étoit pris. » Il avoit le Jugement si libre, qu'il pénétra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer ; & ce soin, digne véritablement d'une ame royale, trouva place entre des déplaisirs si touchans. Quoique le Général lui eût promis toute sorte de bons traitemens en faveur de ses Sujets, il souhaita néanmoins qu'un de ses Ministres l'accompagnât, ordonnant par ce Minstre, aux Soldats & au reste de ses Vassaux, d'obéir au Capitaine des Espagnols, puisqu'il n'étoit pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'armée étoit encore au même poste où

le Général l'avoit laiſſée, ſans qu'il fût arrivé aucun mouvement conſidérable, parce que les ennemis, qui s'étoient retirés avec tout l'étonnement où la nouvelle de la priſe de leur Empereur les avoit jettés, ſe trouverent alors ſans vigueur pour ſe défendre, & ſans eſprit pour dreſſer des articles d'une capitulation. Le Miniſtre de Guatimozin entra dans leurs quartiers; & à peine leur eut-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y ſoumirent en proteſtant de leur obéiſſance.

On arrêta par l'interpoſition du même Miniſtre, qu'ils ſortiroient ſans armes & ſans bagage, ce qu'ils exécuterent avec tant d'empreſſement, que leur ſortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, après tant de pertes, ſurprit les Eſpagnols. Le Général eut grand ſoin qu'on ne leur fit aucun mauvais traitement; & ſes ordres étoient ſi reſpectés, que l'on n'entendît pas même une ſeule parole injurieuſe entre les Nations alliés qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Après cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtés cette partie de la Ville, où on ne trouva que des objets funeſtes d'une miſere horrible à la vue, & qui inſpiroient de triſtes réflexions; des in-

valides & des malades qui n'avoient pû suivre les autres, & quelques blessés qui demandoient la mort, accusant la pitié de leurs Vainqueurs. Mais rien ne parut si effroyable aux Espagnols, que certaines cours & maisons désertes, où ils avoient entassé les cadavres des hommes de considération qui étoient morts dans les combats, à dessein de célébrer leurs funérailles en un autre tems. Il en sortoit une odeur si insupportable, qu'on craignoit même de respirer, & véritablement il s'en falloit peu que l'air n'en fût empesté ; ce qui fit hâter la résolution de la retraite. Le Général ayant donc distribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse, & donné tous les ordres qui lui parurent nécessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan, menant avec soi les troupes conduites par Christophe d'Olid, pendant qu'on nettoyoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours après, afin de déliberer sur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête, pour l'établir & la maintenir sûrement, enfin, à ranger toutes les mesures, & épuiser les réflexions qui rouloient déja dans l'imagination, comme des suites d'un bonheur si surprenant.

La priſon de Guatimozin, & la reddition entiere de Mexique, arriverent le treiziéme jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & fête de Saint Hipolite dont, pour révérer la mémoire, cette Ville célébra la Fête ſous le titre de Patron. Le ſiege dura 93 jours ; & dans ces divers incidens heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la conſtance & la valeur de Cortez, le courage infatigable des Eſpagnols, & encore l'union & l'obéïſſance des Nations alliées, accordant aux Mexicains la gloire d'avoir pouſſé la défenſe de leur Patrie, & celle de leur Prince, juſques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Après la priſe de Guatimozin, & la conquête de la Ville Capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs ſoumiſſions. Les Caciques voiſins ſuivirent bien-tôt cet exemple ; ce que les uns donnerent à la réputation des Eſpagnols, & les autres à la terreur des armes qu'on leur fit ſentir. C'eſt ainſi qu'on forma en peu de tems cette vaſte Monarchie qui a mérité le nom de Nouvelle Eſpagne ; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Fernand Cortez, qu'un Couronne

digne de son auguste front : Admirable conquête ! & Capitaine très-illustre entre ceux que des siecles entiers ne produisent qu'avec peine, & dont on voit si peu d'exemples dans l'Histoire.

FIN.



TABLE

Des choses les plus remarquables contenues dans cet Ouvrage.

C

D

Q

R

S

Fin de la Table des Matieres.







